Adams 232.1
Vol. 34

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

ADAMS 232.1
v.34

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE
ET
DE PHILOSOPHIE.

TOME SECOND.

Adams 232.1 vol 34

M. DCC. LXXV.

MÊLANGES
DE
LITTÉRATURE, D'HISTOIRE,
ET DE PHILOSOPHIE.

DE L'ENCYCLOPÉDIE.

Un domeſtique de Louis XV me contait qu'un jour le roi ſon maître ſoupant à Trianon en petite compagnie, la converſation roula d'abord ſur la chaſſe, & enſuite ſur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre ſe faiſait avec des parties égales de ſalpêtre, de ſoufre & de charbon. Le duc de la Valli... mieux inſtruit, ſoutint que pour faire de bonne poudre à canon il fallait une ſeule partie de ſoufre & une de charbon ſur cinq parties de ſalpêtre diſſout avec du nitre bien filtré, bien évaporé, bien cryſtalliſé.

Il eſt plaiſant, dit le duc de N...., que nous nous amuſions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Verſailles, & quelquefois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer ſur la frontière, ſans ſavoir préciſément avec quoi on tue.

Hélas! nous en ſommes réduits là ſur toutes les choſes de ce monde, répondit madame de Pompadour. Je ne ſais pas de quoi eſt compoſé le rouge que je mets

ſur mes joues, & on m'embarraſſait fort ſi on me demandait comment on fait les bas de ſoie dont je ſuis chauſſée.

C'eſt dommage, dit alors le duc de la Valli...., que ſa majeſté nous ait confiſqué nos dictionnaires encyclopédiques qui nous ont coûté chacun cent piſtoles; nous y trouverions bientôt la déciſion de toutes nos queſtions.

Le roi juſtifia ſa confiſcation. Il avait été averti que les vingt-un volumes in-folio qu'on trouvait ſur la toilette de toutes les dames, étaient la choſe du monde la plus dangereuſe pour le royaume de France; & il avait voulu ſavoir par lui-même ſi la choſe était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il en envoya ſur la fin du ſoupé chercher un exemplaire par trois garçons de la chambre, qui apportèrent chacun ſept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article poudre que le duc de la Valli... avait raiſon; & bientôt madame de Pompadour apprit la différence entre de l'ancien rouge d'Eſpagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, & le rouge des dames de Paris. Elle ſut que les dames Grecques & Romaines, étaient peintes avec de la pourpre qui ſortait du murex, & que par conſéquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de ſafran dans le rouge d'Eſpagne, & plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faiſait ſes bas au métier; & la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement.

Ah! le beau livre, s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confiſqué ce magaſin de toutes les choſes utiles pour le poſſéder ſeul, & pour être le ſeul ſavant de votre royaume?

Chacun ſe jetait ſur les volumes comme les filles

de Lycomède ſur les bijoux d'Ulyſſe. Chacun y trouvait à l'inſtant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient ſurpris d'y voir la déciſion de leur affaire. Le roi y lut tous les droits de ſa couronne. Mais, vraiment, dit-il, je ne ſais pas pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh ne voyez-vous pas, lui dit le duc de N...., que c'eſt parce qu'il eſt fort bon? on ne ſe déchaîne contre le médiocre & le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il eſt ſûr qu'elle eſt plus jolie qu'elles.

Pendant ce tems-là on feuilletait, & le comte de C.... dit tout haut, Sire, vous êtes trop heureux qu'il ſe ſoit trouvé ſous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts & de les tranſmettre à la poſtérité. Tout eſt ici, depuis la manière de faire une épingle juſqu'à celle de fondre & de pointer vos canons, depuis l'infiniment petit juſqu'à l'infiniment grand. Remerciez DIEU d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont ſervi ainſi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'encyclopédie ou qu'ils la contrefaſſent. Prenez tout mon bien ſi vous voulez; mais rendez-moi mon encyclopédie.

On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage ſi néceſſaire & ſi admirable.

Sire, reprit le comte de C...., il y avait à votre ſoupé deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, & nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât le ſoupé par la fenêtre à cauſe de ces deux ragoûts? Le roi ſentit la force de la raiſon: chacun reprit ſon bien: ce fut un beau jour.

L'envie & l'ignorance ne ſe tinrent pas pour battues; ces deux ſœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs perſécutions. L'ignorance en cela eſt très-ſavante.

Qu'arriva-t-il ? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français profcrit en France, & gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

D' OVIDE.

LES favans n'ont pas laiffé de faire des volumes pour nous apprendre au jufte dans quel coin de terre Ovide Nafon fut exilé par Octave Cépias furnommé Augufte. Tout ce qu'on en fait, c'eft que né à Sulmone, & élevé à Rome, il paffa dix ans fur la rive droite du Danube dans le voifinage de la mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre barbare, il ne faut pas fe figurer que ce fût un pays de fauvages. On y faifait des vers. Cotis petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers gêtes pour Ovide. Le poëte latin apprit le gêt, & fit auffi des vers dans cette langue. Il femble qu'on aurait dû attendre des vers grecs dans l'ancienne patrie d'Orphée ; mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte tartare, une langue approchante de l'ancien flavon. Ovide ne femblait pas deftiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites où il fut relégué, était en partie de la Méfie, province Romaine, entre le mont Hémus & le Danube. Il eft fitué au quarante-quatrième degré & demi, comme les plus beaux climats de la France ; mais les montagnes qui font au fud, & les vents du nord & de l'eft qui foufflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée infupportable à un homme né en Italie : auffi Ovide n'y vécut-il pas longtems ; il mourut à l'âge de foixante années. Il fe plaint

dans ſes élégies du climat, & non des habitans :

Quos ego, cùm loca ſim veſtra peroſus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des privilèges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les loix, qu'un homme né dans une famille équeſtre comme Octave, exilât un homme d'une famille équeſtre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce tems il fallait un plébiſcite, une loi de la nation, pour priver un Romain de ſa patrie. Ciceron exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des loix.

Le crime d'Ovide était inconteſtablement d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la famille d'Octave :

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu Auguſte avec un jeune garçon plus joli que ce Mannius dont Auguſte dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice Livie, que cet Auguſte avait épouſée groſſe d'un autre; ou s'il avait vu cet empereur Auguſte occupé avec ſa fille ou ſa petite-fille; ou enfin s'il avait vu cet empereur Auguſte faiſant quelque choſe de pis, *torva tuentibus hircis.* Il eſt de la plus grande probabilité qu'Ovide ſurprit Auguſte dans un inceſte. Un auteur preſque contemporain nommé Minutianus Apuleius, dit : *Pulſum quoque in exilium quod Auguſti inceſtum vidiſſet.*

Octave Auguſte prit le prétexte du livre innocent de l'art d'aimer, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obſcène, pour envoyer un cheva-

lier Romain ſur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment Auguſte, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il ſérieuſement exiler Ovide à Tomes, pour avoir donné à ſes amis pluſieurs années auparavant des copies de l'art d'aimer ? Comment avait-il le front de reprocher à Ovide un ouvrage écrit avec quelque modeſtie, dans le tems qu'il approuvait les vers où Horace prodigue tous les termes de la plus infame proſtitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunnus* ? Il y propoſe indifféremment ou une *fille laſcive*, ou *un beau garçon qui renoue ſa longue chevelure*, ou *une ſervante*, ou *un laquais* : tout lui eſt égal. Il ne lui manque que la beſtialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer Ovide, quand on tolère Horace. Il eſt clair qu'Octave alléguait une très-méchante raiſon, n'oſant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agiſſait de quelque ſtupre, de quelque inceſte, de quelque aventure ſecrète de la ſacrée famille impériale, c'eſt que le bouc de Caprée, Tibère, immortaliſé par les médailles de ſes débauches, Tibère, monſtre de laſciveté comme de diſſimulation, ne rappella point Ovide. Il eut beau demander grace à l'auteur des proſcriptions, & à l'empoiſonneur de Germanicus ; il reſta ſur les bords du Danube.

Si un gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vu par haſard un ſtadhouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché, ſi ce n'était pas même par haſard qu'il l'eût vu, s'il en avait cherché l'occaſion, ſi enfin il avait l'indiſcrétion d'en parler, certainement ce ſtadhouder, ou ce roi, ou ce doge ne feraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à Ovide un reproche preſque auſſi grand qu'à Auguſte, & qu'à Tibère, c'eſt de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue ſont ſi outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût

donnés à des princes légitimes ſes bienfaiĉteurs ; mais il les donnait à des tyrans, & à ſes tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous careſſe, mais non pas de traiter en dieu un prince qui vous perſécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer ſur la mer Noire, & ſe retirer en Perſe par les Palus-Méotides, que de faire ſes *Triſtes de Ponto*. Il eût appris le perſan auſſi aiſément que le gête, & aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque eſprit dur dira qu'il y avait encore un parti à prendre ; c'était d'aller ſecrètement à Rome, s'adreſſer à quelques parens de Brutus & Caſſius, & de faire une douzième conſpiration contre Oĉtave ; mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Choſe étrange que les louanges ! Il eſt bien clair qu'Ovide ſouhaitait de tout ſon cœur que quelque Brutus délivrât Rome de ſon Auguſte, & il lui ſouhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à Ovide que ſes Triſtes. Bayle lui fait ſon procès ſur ſa philoſophie du chaos, ſi bien expoſée dans le commencement des *métamorphoſes :*

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainſi ces premiers vers : *avant qu'il y eût un ciel, une terre, & une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans Ovide, *la face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet aſſemblage de choſes différentes, paraiſſait le même ; *unus vultus.*

Bayle critique tout le chaos. Ovide qui n'eſt dans ſes vers que le chantre de l'ancienne philoſophie, dit que les choſes molles & dures, les légères & les peſantes, étaient mêlées enſemble :

Mollia cum duris, ſine pondere, habentia pondus :

& voici comme Bayle raiſonne contre lui.

« Il n'y a rien de plus abſurde que de ſuppoſer un » chaos qui a été homogène pendant toute une éter- » nité, quoiqu'il eût les qualités élémentaires, tant » celles qu'on nomme *altératrices*, qui ſont la cha- » leur, la froideur, l'humidité & la ſéchereſſe, que » celles qu'on nomme *motrices*, qui ſont la légéreté » & la peſanteur ; celle-là cauſe du mouvement en- » haut, celle-ci du mouvement en-bas. Une matière » de cette nature ne peut point être homogène, & » doit contenir néceſſairement toutes ſortes d'hétéro- » généités. La chaleur & la froideur, l'humidité & » la ſéchereſſe, ne peuvent pas être enſemble ſans » que leur action & leur réaction les tempère & les » convertiſſe en d'autres qualités qui font la forme » des corps mixtes : & comme ce tempérament ſe » peut faire ſelon les diverſités innombrables de com- » binaiſons, il a fallu que le chaos renfermât une mul- » titude incroyable d'eſpèces de compoſés. Le ſeul » moyen de le concevoir homogène ſerait de dire, que » les qualités altératrices des élémens ſe modifièrent » au même degré dans toutes les molécules de la ma- » tière, de ſorte qu'il y avait partout préciſément la » même tiédeur, la même molleſſe, la même odeur, » la même ſaveur &c... mais ce ſerait ruiner d'une » main ce que l'on bâtit de l'autre : ce ſerait par une » contradiction dans les termes appeller *chaos* l'ou- » vrage le plus régulier, le plus merveilleux en ſa » ſymmétrie, le plus admirable en matière de pro- » portions qui ſe puiſſe concevoir. Je conviens que le » goût de l'homme s'accommode mieux d'un ouvrage » diverſifié, que d'un ouvrage uniforme ; mais nos » idées ne laiſſent pas de nous apprendre que l'har- » monie des qualités contraires, conſervée uniformé-

» ment dans tout l'univers, ferait une perfection
» aussi merveilleuse que le partage inégal qui a succédé
» au chaos.

» Quelle science, quelle puissance ne demanderait
» pas cette harmonie uniforme répandue dans toute
» la nature? Il ne suffirait pas de faire entrer dans
» chaque mixte la même quantité de chacun des quatre
» ingrédiens; il faudrait y mettre des uns plus, des
» autres moins, selon que la force des uns est plus
» grande ou plus petite pour agir que pour résister;
» car on sait que les philosophes partagent dans un
» degré différent l'action, & la réaction aux qualités
» élémentaires. Tout bien compté il se trouverait que
» la cause qui métamorphosa le chaos l'aurait tiré,
» non pas d'un état de confusion & de guerre, com-
» me on le suppose, mais d'un état de justesse qui
» était la chose du monde la plus accomplie, & qui
» par la réduction à l'équilibre des forces contraires
» le tenait dans un repos équivalent à la paix. Il est
» donc constant, que si les poëtes veulent sauver l'ho-
» mogénéité du chaos, il faut qu'ils effacent tout ce
» qu'ils ajoutent concernant cette confusion bizarre des
» semences contraires, & ce mélange indigeste, & ce
» combat perpétuel des principes ennemis.

» Passons-leur cette contradiction, nous trouverons
» assez de matière pour les combattre par d'autres
» endroits. Recommençons l'attaque de l'éternité. Il
» n'y a rien de plus absurde que d'admettre pendant
» un tems infini le mélange des parties insensibles des
» quatre élémens; car dès que vous supposez dans ces
» parties l'activité de la chaleur, l'action & la réac-
» tion des quatre premières qualités, & outre cela le
» mouvement vers le centre dans les particules de la
» terre & de l'eau, & le mouvement vers la circonfé-
» rence dans celles du feu & de l'air, vous établissez
» un principe qui séparera nécessairement les unes des

» autres ces quatre eſpèces de corps, & qui n'aura » beſoin pour cela que d'un certain tems limité. Con- » ſidérez un peu ce qu'on appelle *la ſiole des quatre* » *élémens.* On y enferme de petites particules métal- » liques, & puis trois liqueurs beaucoup plus légéres » les unes que les autres. Brouillez tout cela enſem- » ble, vous n'y diſcernez plus aucun de ces quatre » mixtes, les parties de chacun ſe confondent avec » les parties des autres : mais laiſſez un peu votre » fiole en repos, vous trouverez que chacun re- » prend ſa ſituation : toutes les particules métalliques » ſe raſſemblent au fond de la fiole ; celles de la » liqueur la plus légére ſe raſſemblent au haut ; celles » de la liqueur moins légére que celle-là, & moins » peſante que l'autre, ſe rangent au troiſième étage ; » celles de la liqueur plus peſante que ces deux-là, » mais moins peſante que les particules métalliques, » ſe mettent au ſecond étage ; & ainſi vous retrouvez » les ſituations diſtinctes que vous aviez confondues » en ſecouant la fiole ; vous n'avez pas beſoin de » patience ; un tems fort court vous ſuffit pour revoir » l'image de la ſituation que la nature a donnée dans » le monde aux quatre élémens. On peut conclure, » en comparant l'univers à cette fiole, que ſi la terre » réduite en poudre avait été mêlée avec la matière » des aſtres, & avec celle de l'air & de l'eau, en telle » ſorte que le mêlange eût été fait juſqu'aux particules » inſenſibles de chacun de ces élémens, tout aurait » d'abord travaillé à ſe dégager, & qu'au bout d'un » terme préfix, les parties de la terre auraient formé » une maſſe, celles du feu une autre, & ainſi du reſte » à proportion de la peſanteur & de la légéreté de » chaque eſpèce de corps.

Je nie à Bayle que l'expérience de la fiole eût pu ſe faire du tems du chaos. Je lui dis qu'Ovide & les philoſophes entendaient par choſes peſantes & lé-

géres, celles qui le devinrent quand un DIEU y eut mis la main. Je lui dis, vous ſuppoſez que la nature eût pu s'arranger toute ſeule, ſe donner elle-même la peſanteur. Il faudrait que vous commençaſſiez par me prouver que la gravité eſt une qualité eſſentiellement inhérente à la matière, & c'eſt ce qu'on n'a jamais pu prouver. Deſcartes dans ſon roman a prétendu que les corps n'étaient devenus peſans que quand ſes tourbillons de matière ſubtile avaient commencé à les pouſſer à un centre. Newton dans ſa véritable philoſophie ne dit point que la gravitation, l'attraction ſoit une qualité eſſentielle à la matière. Si Ovide avait pu deviner le livre des *Principes mathématiques* de Newton, il vous dirait, *la matière n'était ni peſante, ni en mouvement dans mon chaos ; il a fallu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon chaos ne renfermait pas la force que vous lui ſuppoſez : nec quidquam niſi pondus iners*, ce n'était qu'une maſſe impuiſſante; *pondus* ne ſignifie point ici *poids* ; il veut dire *maſſe*. Rien ne pouvait peſer avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, ferait-il attiré par un autre, pouſſerait-il un autre, ſi l'artiſan ſuprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainſi Ovide ſe trouverait non-ſeulement un bon philoſophe, mais encore un paſſable théologien.

Vous dites ; « Un théologien ſcholaſtique avouerait » ſans peine, que ſi les quatre élémens avaient exiſté » indépendamment de DIEU avec toutes les facultés » qu'ils ont aujourd'hui, ils auraient formé d'eux- » mêmes cette machine du monde, & l'entretien- » draient dans l'état où nous la voyons. On doit donc » reconnaître deux grands défauts dans la doctrine » du chaos : l'un & le principal eſt qu'elle ôte à DIEU » la création de la matière & la production des qualités » propres au feu, à l'air, à la terre & à la mer : l'autre,

» qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir sans » nécessité sur le théatre du monde pour distribuer » les places aux quatre élémens. Nos nouveaux phi- » losophes qui ont rejetté les qualités & les facultés » de la physique péripatéticienne, trouveraient les » mêmes défauts dans la description du chaos d'O- » vide ; car ce qu'ils appellent *loix générales du mou-* » *vement*, *principes de mécanique*, *modifications de la* » *matière*, *figure*, *situation*, *& arrangement des cor-* » *puscules*, ne comprend autre chose que cette vertu » active & passive de la nature, que les péripatéticiens » entendent sous les mots de *qualités altératrices &* » *motrices des quatre élémens*. Puis donc que suivant » la doctrine de ceux-ci, ces quatre corps situés se- » lon leur légéreté & leur pesanteur naturelle, sont » un principe qui suffit à toutes les générations, les » cartésiens, les gassendistes, & les autres philosophes » modernes doivent soutenir que le mouvement, la » situation, & la figure des parties de la matière suf- » fisent à la production de tous les effets naturels, » sans excepter même l'arrangement général qui a » mis la terre, l'air, l'eau, & les astres où nous les » voyons. Ainsi la véritable cause du monde & des » effets qui s'y produisent, n'est point différente de » la cause qui a donné le mouvement aux parties de » la matière, soit qu'en même tems elle ait assigné à » chaque atôme une figure déterminée comme le veu- » lent les gassendistes, soit qu'elle ait seulement donné » à des parties toutes cubiques une impulsion qui par » la durée du mouvement réduit à certaines loix, leur » ferait prendre dans la suite toutes sortes de figures. » C'est l'hypothèse des cartésiens. Les uns & les autres » doivent convenir, par conséquent, que si la matière » avait été telle avant la génération du monde qu'O- » vide l'a prétendu, elle aurait été capable de se tirer » du chaos par ses propres forces, & de se donner la

» forme de monde ſans l'aſſiſtance de DIEU. Ils doivent donc accuſer Ovide d'avoir commis deux bévues ; l'une eſt d'avoir ſuppoſé que la matière avait eu, ſans l'aide de la Divinité, les ſemences de tous les mixtes, la chaleur, le mouvement &c. ; l'autre eſt de dire que ſans l'aſſiſtance de DIEU elle ne ſe ſerait point tirée de l'état de confuſion. C'eſt donner trop & trop peu à l'un & à l'autre ; c'eſt ſe paſſer de ſecours au plus grand beſoin, & le demander lorſqu'il n'eſt pas néceſſaire. »

Ovide pourra vous répondre encore : vous ſuppoſez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le ſujet exiſtait nud, informe, impuiſſant ; & quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon chaos avec le froid, le ſec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expreſſions, qui ſignifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni ſec ni humide. Ce ſont des qualités que DIEU a miſes dans nos ſenſations, & qui ne ſont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accuſez. Ce ſont vos carthéſiens, & vos gaſſendiſtes, qui font des bévues avec leurs atômes, & leurs parties cubiques ; & leurs imaginations ne ſont pas plus vraies que mes métamorphoſes. J'aime mieux Daphné changée en laurier, & Narciſſe en fleur, que de la matière ſubtile changée en ſoleils, & de la matière rameuſe devenue terre & eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables ; & vos philoſophes donnent des fables pour des vérités.

DE SOCRATE.

Le moule eſt-il caſſé de ceux qui aimaient la vertu pour elle-même, un Confucius, un Pythagore, un Thales, un Socrate ? Il y avait de leur tems des foules de dévots à leurs pagodes & à leurs divinités, des eſprits frappés de la crainte de Cerbère, & des furies qui couraient les initiations, les pélérinages, les myſtères, qui ſe ruinaient en offrandes de brebis noires. Tous les tems ont vu de ces malheureux dont parle Lucrèce.

Qui quocumque tamen miſeri venere parentant,
Et nigras mactant peçudes & manibus divis
In ferias mittunt, multoque in rebus acerbis,
Acrius advertunt animos ad religionem.

Les macérations étaient en uſage ; les prêtres de Cibèle ſe faiſaient châtrer pour garder la continence. D'où vient que parmi tous ces martyrs de la ſuperſtition, l'antiquité ne compte pas un ſeul grand-homme, un ſage ? C'eſt que la crainte n'a jamais pu faire la vertu. Les grands-hommes ont été les enthouſiaſtes du bien moral. La ſageſſe était leur paſſion dominante ; ils étaient ſages comme Alexandre était guerrier, comme Homère était poëte, & Appelle peintre, par la force, & une nature ſupérieure : & voilà peut-être tout ce qu'on doit entendre par le démon de Socrate.

Un jour deux citoyens d'Athènes revenant de la chapelle de Mercure, apperçurent Socrate dans la place publique. L'un dit à l'autre, N'eſt-ce pas là ce ſcélérat qui dit qu'on peut être vertueux ſans aller tous les jours offrir des moutons & des oies ? Oui, dit l'autre, c'eſt ce ſage qui n'a point de religion ; c'eſt cet athée qui dit

qu'il n'y a qu'un ſeul DIEU. Socrate approcha d'eux avec ſon air ſimple, ſon démon, & ſon ironie que madame Dacier a ſi fort exaltée ; Mes amis, leur dit-il, un petit mot, je vous prie ; un homme qui prie la Divinité, qui l'adore, qui cherche à lui reſſembler autant que le peut la faibleſſe humaine, & qui fait tout le bien dont il eſt capable, comment nommeriez-vous un tel homme ? C'eſt une ame très-religieuſe, dirent-ils. Fort bien. On pourrait donc adorer l'Etre ſuprême, & avoir à toute force de la religion ? D'accord, dirent les deux Athéniens. Mais croyez-vous, pourſuivit Socrate, que quand le divin architecte du monde arrangea tous ces globes qui roulent ſur vos têtes, quand il donna le mouvement & la vie à tant d'êtres différens, il ſe ſervit du bras d'Hercule, ou de la lyre d'Apollon, ou de la flûte de Pan ? Cela n'eſt pas probable, dirent-ils. Mais s'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait employé le ſecours d'autrui pour conſtruire ce que nous voyons, il n'eſt pas croyable qu'il le conſerve par d'autres que par lui-même. Si Neptune était le maître abſolu de la mer, Junon de l'air, Eole des vents, Cérès des moiſſons, & que l'un voulût le calme, quand l'autre voudrait du vent, & de la pluie, vous ſentez bien que l'ordre de la nature ne ſubſiſterait pas tel qu'il eſt. Vous m'avouerez qu'il eſt néceſſaire que tout dépende de celui qui a tout fait. Vous donnez quatre chevaux blancs au ſoleil, & deux chevaux noirs à la lune ; mais ne vaut-il pas mieux que le jour & la nuit ſoient l'effet du mouvement imprimé aux aſtres par le maître des aſtres, que s'ils étaient produits par ſix chevaux ? Les deux citoyens ſe regardèrent, & ne répondirent rien. Enfin Socrate finit par leur prouver qu'on pouvait avoir des moiſſons ſans donner de l'argent aux prêtres de Cérès, aller à la chaſſe ſans offrir des petites ſtatues d'argent à la chapelle de Diane, que Pomone ne donnait point des fruits, que Neptune ne donnait point des che-

vaux, & qu'il fallait remercier ſe ſouverain qui a tout fait.

Son diſcours était dans la plus exacte logique. Xénophon ſon diſciple, homme qui connaiſſait le monde, & qui depuis ſacrifia au vent dans la retraite des dix mille, tira Socrate par la manche, & lui dit, Votre diſcours eſt admirable; vous avez parlé bien mieux qu'un oracle: vous êtes perdu; l'un de ces honnêtes gens à qui vous parlez, eſt un boucher qui vend des moutons & des oies pour les ſacrifices; & l'autre un orfévre qui gagne beaucoup à faire de petits dieux d'argent & de cuivre pour les femmes; ils vont vous accuſer d'être un impie qui voulez diminuer leur négoce; ils dépoſeront contre vous auprès de Mélitus & d'Anitus vos ennemis qui ont conjuré votre perte: gare la ciguë; votre démon familier aurait bien dû vous avertir de ne pas dire à un boucher, & à un orfévre, ce que vous ne deviez dire qu'à Platon & à Xénophon.

Quelque tems après les ennemis de Socrate le firent condamner par le conſeil des cinq cents. Il eut deux cent vingt voix pour lui. Cela fait préſumer qu'il y avait deux cent vingt philoſophes dans ce tribunal; mais cela fait voir que dans toute compagnie le nombre des philoſophes eſt toujours le plus petit.

Socrate but donc la ciguë pour avoir parlé en faveur de l'unité de DIEU: & enſuite les Athéniens conſacrèrent une chapelle à Socrate: à celui qui s'était élevé contre les chapelles dédiées aux êtres inférieurs.

EXAMEN

EXAMEN DU TESTAMENT POLITIQUE

DU CARDINAL ALBERONI.

APRÈS tant de teſtamens caſſés par le public, celui du cardinal Albéroni vient de paraître. Je ſouhaite à l'éditeur qu'en effet le cardinal Albéroni l'ait mis ſur ſon teſtament. Cet éditeur, ou cet auteur, connaît ſans doute aſſez les hommes, & les affaires, & le train de ce monde, pour ne pas ſavoir qu'un bon legs, qui procure une vie heureuſe, vaut mieux que toutes les ſpéculations politiques. Un écrivain fait un beau livre plein de profonds raiſonnemens ſur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes : Un négociant d'un trait de plume y envoie ſans raiſonner des effets ; il s'enrichit, & ne lit point le livre. Il en eſt de même dans la politique ; l'homme d'eſprit oiſif fait des projets, pour changer la face de l'Europe ; ceux qui gouvernent ſuivent leur routine, & ne s'informent pas ſeulement ſi on a fait des projets.

L'abbé de Bourzey, dans la crainte de n'être point lu, prit ſans façon le non du cardinal de Richelieu. D'autres ont pris le nom de Mazarin, de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine. Tous ces teſtamens ſont faits dans le goût de celui de Criſpin, qui prend la robe de chambre & le nom de Géronte dans le légataire univerſel. On voit bien que ce n'eſt pas Géronte qui a fait ce teſtament-là : on y reconnaît bien vîte Criſpin.

Ce n'eſt pas un Criſpin à la vérité qui a compoſé le teſtament du cardinal Albéroni ; c'eſt un homme paſſablement inſtruit ; mais il faut qu'il ſe détrompe de la vanité de faire accroire que ce teſtament ſoit effecti-

vement l'ouvrage du cardinal. Il a beau dans fa préface vouloir éluder la loi que j'ai fait valoir, que ce feul mot, *teftament d'un miniftre*, impofe le devoir indifpenfable de dépofer dans des archives publiques l'original de l'ouvrage, ou d'en conftater l'authenticité par des voies équivalentes.

Cette loi ne peut être violée fans que le public foit en droit de crier à la fuppofition. Il eft abfolument néceffaire de montrer au public qu'on ne le trompe pas, quand il s'agit d'ouvrages de cette importance. Lorfque je fis imprimer à la Haye l'Anti-Machiavel, j'en dépofai l'original à l'hôtel-de-ville, & il y eft encore. Auffi l'auteur ne prétend pas que le teftament du cardinal Albéroni foit l'ouvrage de ce miniftre : il dit feulement que ce font fes intentions, que c'eft un recueil de quelques penfées du cardinal auxquelles l'éditeur a joint les fiennes; & par-là c'eft un ouvrage qui peut devenir doublement précieux. Qu'on l'appelle teftament ou non, il n'importe. Les titres des livres font comme ceux des hommes aux yeux du philofophe ; il ne juge de rien par les titres.

Que ce foit le cardinal Albéroni, ou fon truchement, qui propofe au roi d'Efpagne d'encourager l'agriculture; il eft clair que c'eft un très-bon avis, & qu'il faut le fuivre, foit qu'il vienne d'un miniftre ou d'un fermier. L'auteur propofe de cultiver les terres efpagnoles par des Nègres. Pourquoi non ? ces terres, qui manquent de laboureurs, accufent encore le malheureux roi qui les priva des mains des Maures fous lefquelles elles étaient fertiles. Les déferts de la Pruffe, cultivées par des étrangers, font un reproche aux terres de la Caftille.

Peu d'hommes connaiffent mieux l'Efpagne que l'auteur. On croirait prefque que c'eft le miniftre de Philippe V, ou celui qui a été le compagnon de fa retraite & fon malheureux ami, (fi l'on peut être l'ami d'un roi.) Il compte toutes les caufes de la dépopulation de l'Efpagne:

mais il me ſemble qu'il a tort de ne pas mettre parmi ces cauſes l'expulſion des Juifs & des Maures, & les tranſplantations en Amérique. L'émigration des proteſtans eſt inſenſible en France. Oui, parce que la France poſsède environ vingt-deux millions d'habitans induſtrieux; mais il n'y a guère plus de ſix millions d'ames en Eſpagne; & la fière oiſiveté y étouffe l'induſtrie. Otez beaucoup a celui qui a peu; que lui reſte-t-il? & comment réparer ces pertes dans un pays où les pères tranſmettent aux enfans la maladie qui attaque le genre humain dans ſa ſource, & où la ſuperſtition enſevelit la nature dans les cloîtres? Je me ſers ici du mot de ſuperſtition que le cardinal emploie. Je me ferais un ſcrupule de changer ſes paroles. D'ailleurs l'auteur fait bien voir que l'Eſpagne eſt le pays de la grandeur & des abus. Il fait plus. Il montre les reſſources. L'ouvrage n'a pas été revu par les inquiſiteurs. Il y a tel pays qui exige qu'on ſoit à ſix cents milles de lui pour lui dire des vérités utiles.

Dans le chapitre VII on voit une partie de ce plan immenſe conçu autrefois par le cardinal Albéroni. Cet homme en 1707 n'avait été connu dans Anet (dont il refuſa la cure) que ſur le pied d'un *uomo faceto è piacevole* qui faiſait des ſoupes à l'oignon excellentes. Campiſtron le protégeait alors; & en 1718 il allait bouleverſer la terre. J'en parlai dans l'hiſtoire de Charles XII. Je lui rendis juſtice, & il me remercia avec d'autant plus de ſenſibilité qu'il était alors malheureux. Ce projet, prêt à éclore, était d'armer l'empire Ottoman contre l'Autriche; Charles XII & le czar contre l'Angleterre; d'établir le prétendant à Londres par les mains du vainqueur de Narva; d'arracher la régence de la France au duc d'Orléans; de rendre pour jamais l'Italie indépendante de l'Allemagne, après ſept cents ans de ſujétion ou d'eſclavage ou de ſoumiſſion. Suivant ce deſſein, un corps italique s'établiſſait, à l'exemple à-peu-près du corps

germanique. Dom Carlos devait poſſéder Naples & Sicile; ſon frère Dom Philippe avait la Toſcane. La Lombardie faiſait le partage des ducs de Savoie. Mantoue était ajoutée aux états de Veniſe. Le domaine du duc de Modène s'accroiſſait de plus de moitié par celui de Parme.

Les vues du commerce le plus étendu venait à l'appui de ces arrangemens ou de ces dérangemens politiques. Le coup de fauconneau qui tua Charles XII, renverſa tout le projet. Mais cette machine briſée fut encore aſſez forte quelque tems après pour porter Dom Carlos ſur le trône des deux Siciles par de nouveaux reſſorts.

L'auteur voudrait que le prétendant ſe fût fait roi en Corſe, au-lieu de tenter inutilement d'être roi d'Angleterre : enſuite il lui propoſe la vice-royauté de Majorque : eſt-ce bien le cardinal Albéroni qui fait ces propoſitions?

Eſt-ce bien lui qui s'acharne contre la mémoire du cardinal de Fleuri, & qui dit qu'on n'a jamais entendu que les plaintes & les gémiſſemens des peuples pendant ſon miniſtère ? Si c'eſt le cardinal Albéroni qui parle ainſi, ou il eſt bien prévenu, ou il ne connaiſſait pas la France comme il connaiſſait l'Eſpagne. Il s'attache à décrier en tout le cardinal de Fleuri. Il l'abaiſſe au-deſſous du médiocre. Mais quand on voyage de St. Dizier à Moyenvic, on dit : *C'eſt le cardinal de Fleuri qui a donné toutes ces terres à la France ; qu'aurait fait de mieux alors un grand homme ?* Le cardinal Albéroni eſt devenu un cenſeur bien impitoyable depuis ſa mort. Son teſtament eſt une ſatyre.

Il blâme le cardinal de Fleuri d'avoir voulu la guerre de 1741, & on ſait qu'il ne la voulait pas, & qu'il s'y oppoſa autant qu'il put.

Il blâme l'empereur Charles VI d'avoir fait ſa pragmatique ſanction. Sa fille ne ſera pas de cet avis. Il veut

changer la conſtitution de l'Allemagne : c'eſt un homme qui a perdu ſon bien au jeu, & qui, ſe plaiſant encore à regarder jouer, dit tout haut les fautes qu'il croit appercevoir.

Eſt-ce donc le cardinal Albéroni qui juge ainſi les vivans & les morts ? On connaît dans l'Europe un maréchal de France qui s'eſt fait un nom célèbre par ſes grandes vues, par ſon eſprit d'ordre & de détail, par ſon génie & par ſon activité. Le prétendu teſtateur le traite bien durement. Je ne crois pas qu'il ſoit permis à l'hiſtoire de parler des vivans : elle doit imiter les jugemens de l'Egypte qui ne décidaient du mérite des citoyens que lorſqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics ſont toujours dans un faux jour pendant leur vie. Mais ſi quelqu'un voulait répondre aux reproches amers que fait le cardinal Albéroni à cet illuſtre Français, ne pourrait-il pas lui dire : Ceſſez de reprocher à ce maréchal l'épuiſement des tréſors de la France, dans la magnifique ambaſſade de Francfort, où Charles VII fut élu empereur. Ceſſez de repréſenter l'Allemagne en défiance de cette profuſion prétendue. L'ambaſſadeur d'Eſpagne y faiſait une auſſi grande figure que celui de France. Le duc de Riperda avait paru avec plus d'éclat encore à Vienne, & jamais on n'a vu les nations prendre l'alarme ſur le nombre des domeſtiques & ſur la vaiſſelle d'un plénipotentiaire. Vous étiez malade apparemment quand vous dictâtes cet article de votre teſtament ; & vous donnez en mourant votre malédicton pour bien peu de choſe. Votre éminence était de mauvaiſe humeur quand elle a dicté l'article par lequel elle réprouve en politique le projet de ce général. Ce n'eſt pas à elle à juger par l'événement. Des hommes qui auront plus de réputation que vous dans la poſtérité, parce qu'avec un génie égal au vôtre ils ont eu plus de bonheur, ont dit, que ce plan qui vous paraît chimérique était le comble de la vraiſemblance. En effet quel était ce plan ? C'était d'unir la

France, l'Eſpagne, la Pruſſe, la Saxe, la Bavière, pour juger, les armes à la main, le procès de la ſucceſſion de l'Autriche. Un jeune roi victorieux avait d'un côté cent mille hommes en armes & les mieux diſciplinés de l'Europe; la Saxe en avait près de cinquante mille; deux armées françaiſes, d'environ quarante mille hommes chacune, étaient toutes deux au milieu de l'Allemagne. On était aux portes de Vienne. L'Eſpagne allait fondre dans l'Italie : & à peine paraiſſait-il alors qu'il y eût un ennemi à combattre. On avait propoſé encore de faire agir d'autres reſſorts que l'hiſtoire découvrira un jour. On demande après cela, ſi jamais entrepriſe eut de plus belles apparences. On demande ſi ce projet n'était pas cent fois plus plauſible que les vôtres ? On a vu quelquefois de petites armées renverſer de grands empires. Ici deux cent cinquante mille hommes attaquent une femme ſans défenſe; & elle ſe ſoutient. Avouez-le, monſieur le cardinal, il y a quelque choſe là-haut qui confond les deſſeins des hommes.

Vous êtes bien mal-inſtruit pour un grand miniſtre, quand vous dites, que ce général que vous condamnez, demanda cent mille hommes au cardinal de Fleuri. Je peux aſſurer V. E. qu'il n'en demanda que cinquante mille pour aller à Vienne; & dans cette armée il voulait vingt mille hommes de cavalerie. On ne lui donna que trente-deux mille hommes complets, parmi leſquels il n'y avait que huit mille cavaliers. Mais cela compoſait, avec les rroupes des alliés, une force à laquelle il paraiſſait que rien ne devait réſiſter, puiſque ceux qu'on attaquait n'avaient pas encore une armée raſſemblée. Je pourrais ſur ce point d'hiſtoire apprendre à feu votre éminence bien des choſes qu'elle ignore, & qui lui feraient connaître que celui qu'elle feint de mépriſer, eſt très-digne de ſon eſtime.

Comme je ſuis encore en vie, il ne m'eſt pas permis d'être auſſi libre que vous, qui êtes mort, & qui pouvez

tout dire impunément, Mais je pourrais vous donner au moins des lumières ſur le ſiége de Prague, qui vous feraient changer de penſée. Vous ne pourriez nier que les ſorties n'aient été de véritables batailles, & que la retraite n'ait été glorieuſe.

Je ne ſais pas ce que le cardinal de Fleuri, & le général dont vous parlez, vous ont fait. Mais il me ſemble, monſeigneur, qu'un bon chrétien comme vous, qu'un cardinal devait en mourant ſe réconcilier avec ſes ennemis. Il ſemble que votre teſtament ait été fait *ab irato.* Cela ſeul ſuffirait pour l'invalider.

Ce teſtament ſera plus utile aux politiques qu'aux hiſtoriens. Le teſtateur eſt loin de tomber dans la faute abſurde du fauſſaire qui prit le nom du cardinal de Richelieu. Ce fauſſaire mal-habile, en faiſant parler le plus grand miniſtre de l'Europe, dans la criſe de la guerre avec l'empereur & le roi d'Eſpagne, ne dit pas un mot de la manière dont la France devait ſe conduire avec ſes alliés & avec ſes ennemis. C'était un étrange contraſte de voir le cardinal de Richelieu paſſer ſous ſilence les négociations, les intérêts de tous les princes, pour parler de l'univerſité & de la gabelle. C'eſt ici tout le contraire. L'auteur entre dans les intérêts de tous les potentats; il fait à chacun leur part; il arrange le monde à ſon gré, & ſe met à la place de la providence. Il parle de tout ce qu'on aurait pu faire, de tout ce qui pourrait arriver; c'eſt le recueil des futurs contingens.

On ne voit dans cet écrit aucune notion ſimple & commune. Il y eſt dit que lorſque l'empereur Charles VII était ſans états & ſans armées, il aurait dû mettre la reine de Hongrie au ban de l'empire. Il paraît cependant que quand on rend un pareil arrêt, il faut avoir cent mille huiſſiers aguerris pour le ſignifier.

Au reſte jamais teſtament ne contint des legs plus conſidérables. Le cardinal donne & lègue la Bohême à l'élec-

teur de Saxe, le duché de Zell au duc de Cumberland, le Tirol & la Carinthie à l'électeur de Bavière, le Brifgau avec les villes foreftières au duc des Deux-Ponts, & le duché des Deux-Ponts à l'électeur Palatin. Cela reffemble au teftament que Cérifantes le Gafcon fit à Naples du tems du duc de Guife. Il légua à ce prince fes pierreries & fa vaiffelle d'or, cent mille écus aux jéfuites, autant à un hôpital; il fonda un collège & une bibliothèque publique.

Il n'avait pas de quoi fe faire enterrer.

DES ALLÉGORIES.

UN jour Jupiter, Neptune & Mercure voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé Hyrieus, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque chofe ? Le bon homme qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ferait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux fe mirent à piffer fur le cuir d'un bœuf tout frais écorché; de là naquit Orion, dont on fit une conftellation, connue dans la plus haute antiquité. Cette conftellation était nommée du nom d'Orion par les anciens Caldéens; le livre de Job en parle. Mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il eft difficile que les Daciers & les Saumaifes trouvent dans cette belle hiftoire une allégorie raifonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'eft impoffible aux dieux, puifqu'ils font des enfans en piffant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens, à qui un oracle dit qu'ils fe gardaffent du *mélampige*; un jour Herçule les prit, les attacha par les pieds au bout

de sa massue, suspendus tous deux le long de son dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derrière d'Hercule. Mélampige signifie cu noir. Ah! dirent-ils, l'oracle est accompli, voici cu noir, Hercule se mit à rire, & les laissa aller. Les Saumaises & les Daciers encore une fois auront beau faire, ils ne pourront guère réussir à tirer un sens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'esprit. Toutes nos académies & tous nos faiseurs de devises, ceux même qui composent les légendes pour les jetons du trésor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuses que celles des neuf Muses, de Vénus, des graces, de l'amour, & de tant d'autres qui seront les délices & l'instruction de tous les siècles, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua presque toujours en allégories. Les premiers pères de l'église, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de Platon. Il est vrai qu'on leur reproche d'avoir poussé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des allusions.

Saint Justin dit dans son apologétique, que le signe de la croix est marqué sur les membres de l'homme; que quand il étend les bras, c'est une croix parfaite, & que le nez forme une croix sur le visage.

Selon Origène dans son explication du lévitique, la graisse des victimes signifie l'église, & la queue est le symbole de la persévérance.

Saint Augustin dans son sermon sur la différence & l'accord des deux généalogies, explique à ses auditeurs, pourquoi Saint Matthieu, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante & un. C'est, dit-il, qu'il faut compter Jéconias deux fois, parce que Jéconias alla de Jérusalem à Babylone. Or ce

voyage eſt la pierre angulaire ; & ſi la pierre angulaire eſt la première du côté d'un mur, elle eſt auſſi la première du côté de l'autre mur : on peut compter deux fois cette pierre ; ainſi on peut compter deux fois Jéconias. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante - deux générations, parce que ce nombre de quarante ſignifie la vie. *Dix* figure la béatitude, & *dix* multiplié par quatre, qui repréſente les quatre élémens & les quatre ſaiſons, produit quarante.

Les dimenſions de la matière ont, dans ſon cinquante-troiſième ſermon, d'étonnantes propriétés. La largeur eſt la dilatation du cœur ; la longueur, la longanimité ; la hauteur, l'eſpérance ; la profondeur, la foi. Ainſi outre cette allégorie, on compte quatre dimenſions de la matière, au-lieu de trois.

Il eſt clair & indubitable, dit-il dans ſon ſermon ſur le pſaume ſix, que le nombre de quatre figure le corps humain, à cauſe des quatre élémens & des quatre qualités du chaud, du froid, du ſec & de l'humide ; & comme quatre ſe rapportent au corps, trois ſe rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame, & de tout notre eſprit. *Quatre* ont rapport au vieux teſtament, & *trois* au nouveau. Quatre & trois font le nombre de ſept jours, & le huitième eſt celui du jugement.

On ne peut diſſimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un tems & dans des pays où perſque tous les arts dégéneraient ; leur beau génie & leur érudition ſe pliaient aux imperfections de leur ſiècle : & ſaint Auguſtin n'en eſt pas moins reſpectable, pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième ſiècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les diſ-

cours de nos prédicateurs. Ce n'eſt pas qu'on oſe les préférer aux pères ; mais le ſiècle préſent eſt préférable aux ſiècles dans leſquels les pères écrivaient. L'éloquence qui ſe corrompît de plus en plus, & qui ne s'eſt rétablie que dans nos derniers tems, tomba après eux dans de bien plus grands excès ; on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares juſqu'au ſiècle de Louis XIV. Voyez tous les anciens ſermonaires, ils ſont fort au-deſſous des piéces dramatiques de la paſſion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces ſermons barbares, vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'eſt jamais perdu. Le fameux Menot, qui vivait ſous *François I*, a fait le plus d'honneur au ſtyle allégorique. Meſſieurs de la juſtice, dit-il, ſont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne ſoit rongé des ſouris ; un ſeul coup de dent du chat fera plus de tort au fromage que vingt ſouris ne pourraient en faire.

Voici un autre endrcit aſſez curieux. Les bucherons dans une forêt coupent de groſſes & de petites branches, & en ſont des fagots ; ainſi nos eccléſiaſtiques avec des diſpenſes de Rome entaſſent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal eſt lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de priorés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'égliſe paſſent par les trois cordelières de l'*Avé Maria*. Car le *benedicta tu* ſont groſſes abbayes de bénédictins, *in mulieribus* c'eſt monſieur & madame, & *fructus ventris* ce ſont banquets & goinfreries.

Les ſermons de Barlet & de Maillard ſont tous faits ſur ce modèle ; ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moité en mauvais français ; les ſermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mêlange monſtrueux naquit le ſtyle macaronique, c'eſt le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette

eſpèce d'éloquence digne des Hurons & des Iroquois, s'eſt maintenue juſques ſous Louis XIII. Le jéſuite Garaſſe, un des hommes les plus ſignalés parmi les ennemis du ſens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que Viaud était le nom de famille de Théophile; mais d'un veau, dit-il, la chair eſt bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'eſt bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares à celles d'Homère, de Virgile & d'Ovide; & tout cela prouve que s'il reſte encore quelques Goths & quelques Vandales qui mépriſent les fables anciennes, ils n'ont pas abſolument raiſon.

DU POLYTHÉISME.

LA pluralité des dieux eſt le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains & les Grecs: mais qu'on me montre dans toutes leurs hiſtoires un ſeul fait, & dans tous leurs livres un ſeul mot, dont on puiſſe inférer qu'ils avaient pluſieurs dieux ſuprêmes: & ſi on ne trouve ni ce fait ni ce mot, ſi au contraire tout eſt plein de monumens & de paſſages qui atteſtent un DIEU ſouverain, ſupérieur à tous les autres dieux; avouons que nous avons jugé les anciens auſſi témérairement que nous jugeons ſouvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que Zeus, Jupiter, eſt le maître des dieux & des hommes. *Jovis omnia plena.* Et St. Paul rend aux anciens ce témoignage. *In ipſo vivimus, movemur & ſumus ut quidam veſtrorum poetarum dixit.* Nous avons en DIEU la vie, le mouvement & l'être, comme l'a dit un de vos poëtes. Après

cet aveu, oserons-nous accuser nos maîtres de n'avoir pas reconnu un DIEU suprême ?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un Jupiter roi de Crète, si on en avait fait un dieu, si les Egyptiens avaient douze grands dieux, ou huit, du nombre desquels était celui que les Latins ont nommé Jupiter. Le nœud de la question est uniquement ici de savoir si les Grecs & les Romains reconnaissaient un être céleste, maître des autres êtres célestes. Ils le disent sans cesse, il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philosophe Maxime de Madaure à St. Augustin. *Il y a un DIEU sans commencement, père commun de tout, & qui n'a jamais rien engendré de semblable à lui; quel homme est assez stupide & assez grossier pour en douter :* Ce payen du quatrième siècle dépose ainsi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des mystères d'Egypte, je trouverais le knef, qui a tout produit, & qui préside à toutes les autres divinités; je trouverais Mitra chez les Perses, Brama chez les Indiens; & peut-être je ferais voir que toute nation policée admettait un Etre suprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement le plus respectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un DIEU unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous-en aux Grecs & aux Romains, qui sont ici l'objet de mes recherches; ils eurent mille superstitions, qui en doute ? Ils adoptèrent des fables ridicules, on le sait bien; & j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes. Mais le fond de leur mythologie était très-raisonnable.

Premièrement, que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'est l'acte de religion le plus sage & le plus utile. Quelle plus belle récompense pouvait-on leur donner? & quelle plus belle espérance pouvait-on proposer ? est-ce à nous de le trouver mauvais ? à nous, qui éclairés par la vérité avons sainte-

ment consacré cet usage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent fois plus de bienheureux, à l'honneur de qui nous avons élevé des temples, que les Grecs & les Romains n'ont eu de héros & de demi-dieux : la différence est qu'ils accordaient l'apothéose aux actions les plus éclatantes, & nous aux vertus les plus modestes. Mais leurs héros divinisés ne partageaient point le trône de Zeus, du demiurgos, du maître éternel ; ils étaient admis dans sa cour, ils jouissaient de ses faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraisonnable ? n'est-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleste ? Rien n'est d'une morale plus salutaire, & la chose n'est pas physiquement impossible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi se moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le second objet de nos reproches est sa multitude des dieux admis au gouvernement du monde ; c'est Neptune qui préside à la mer ; Junon à l'air ; Eole aux vents, Pluton ou Vesta à la terre, Mars aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces dieux, aussi fausses que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; passons condamnation sur toutes leurs aventures dignes des *Mille & une nuits*, aventures qui jamais ne firent le fonds de la religion grecque & romaine : en bonne foi, où sera la bêtise d'avoir adopté des êtres du second ordre, lesquels ont quelque pouvoir sur nous autres qui sommes peut-être du cent millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaise philosophie, une mauvaise physique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'esprits célestes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plûpart de ces noms chez les Persans ? plusieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions assignées ? Il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduisait Tobie. Michael était l'ange particulier des Hébreux ; selon Daniel il combat l'ange des Perses, il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur

rend compte à Michael, dans le livre de Zacharie, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait son ange. La version des septante dit dans le deuteronome que le Seigneur fit le partage des nation suivant le nombre des anges. St. Paul dans les actes des apôtres parle à l'ange de la Macédoine. Ces esprits célestes sont souvent appellés dieux dans l'écriture Eloim. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de Théos, Deus, Dieu, ne signifie pas toujours le maître absolu du ciel & de la terre; il signifie souvent Etre céleste, Etre supérieur à l'homme, mais dépendant du souverain de la nature : il est même donné quelquefois à des princes, à des juges.

Puis donc qu'il est vrai, puisqu'il est réel pour nous qu'il y a des substances célestes chargées du soin des hommes & des empires, les peuples qui ont admis cette vérité sans révélation, sont bien plus dignes d'estime que de mépris.

Ce n'est donc pas dans le polythéisme qu'est le ridicule; c'est dans l'abus qu'on en fit, c'est dans les fables populaires, c'est dans la multitude de divinités impertinentes que chacun se forgeait à son gré.

La déesse des tetons, Dea Rumilia; la déesse de l'action du mariage, Dea Pertunda, le Dieu de la chaise percée, Deus Stercutius; le Dieu pet, Deus Crepitus, ne sont pas assurément bien vénérables. Ces puérilités, l'amusement des vieilles & des enfans de Rome, servent seulement à prouver que le mot Deus avait des acceptions bien différentes. Il est sûr que Deus Crepitus, le Dieu pet, ne donnait pas la même idée que *Deus divûm & hominum sator*, la source des dieux & des hommes. Les pontifes romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes remplissaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très-sérieuse, très-sévère. Les sermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer la guerre sans que le collège des Féciales l'eût déclarée juste. Une vestale convaincue d'avoir violé son

vœu de virginité était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple auftère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le fénat ne raifonnait point en imbécille, en adoptant le polythéifme. L'on demande comment ce fénat, dont deux ou trois députés nous ont donné des fers & des loix, pouvait fouffrir tant d'extravagances dans le peuple, & autorifer tant de fables chez les pontifes ? Il ne ferait pas difficile de répondre à cette queftion. Les fages de tout tems fe font fervis des fous. On laiffe volontiers au peuple fes lupercales, fes faturnales, pourvu qu'il obéiffe; on ne met point à la broche les poulets facrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne foyons jamais furpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes, les fables les plus infenfées. Ces coutumes, ces fables exiftaient avant que le gouvernement fe fût formé; on ne veut point abattre une ville immenfe & irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment fe peut-il faire, dit-on, qu'on ait vu d'un côté tant de philofophie, tant de fcience, & de l'autre tant de fanatifme ? C'eft que la fcience, la philofophie, n'étaient nées qu'un peu avant Ciceron, & que le fanatifme occupait la place depuis des fiècles. La politique dit alors à la philofophie & au fanatifme : Vivons tous trois enfemble comme nous pourrons.

PARALLÈLE

PARALLÈLE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.

Le Journal encyclopédique, l'un des plus curieux & des plus inſtructifs de l'Europe, nous inſtruit d'un parallèle entre Horace, Boileau & Pope, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreſſés au roi de Pruſſe, dans leſquels Pope a la préférence ſur le Français & ſur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être;
Et l'homme, avec lui ſeul, apprit à ſe connaître.

Ces vers ſe trouvent à la tête du poëme ſur la loi naturelle, ouvrage philoſophique & moral, dans lequel la poéſie reprend ſon premier droit, celui d'enſeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence; & où l'auteur développe les principes de la loi univerſelle que Dieu a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'eſſai ſur l'homme de l'illuſtre Pope eſt un très-bon ouvrage, & que ni Horace, ni Boileau, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. Rouſſeau eſt le ſeul qui ait tenté quelque choſe d'approchant, dans une piéce de vers intitulée, on ne ſait pourquoi, Allégorie : il fait ſes efforts pour expliquer le ſyſtême de Platon : mais que cet ouvrage eſt faible, languiſſant ! ce n'eſt ni de la poéſie, ni de la philoſophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton souffle animés,
Du même esprit diversement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs, ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans;
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu sus remplir le vuide & l'intervale
Qui se trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, & des dieux jusqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme & l'équateur sensible
De l'univers invisible & visible.

Il n'est pas étonnant que cette piéce soit demeurée dans l'oubli; c'est, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure & sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'essai de Pope; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles. C'est le plan des lords Shaftsburi & Bolingbroke exécuté par le plus habile ouvrier; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort & si plein, est orthodoxe; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit, s'il ne sappe pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement, & si ce systême ne renverse pas le dogme de la chûte de l'homme, & les divines écritures. Nous ne sommes pas théologiens; nous leur laissons

le ſoin de confondre Pope, Shaftsburi, Bolingbroke, Leibnitz & d'autres grands hommes; nous nous en tenons uniquement à la philoſophie & à la poéſie. Nous oſons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui eſt le précis de tout l'ouvrage.

All partial evil à general good.

Tout mal particulier eſt le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ſerait compoſé des ſouffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. Bolingbroke s'entendait-il bien lui-même, quand il digérait ce ſyſtême ? Que veut dire : *Tout eſt bien*? Eſt-ce pour nous ? Non, ſans doute. Eſt-ce pour DIEU ? Il eſt clair que DIEU ne ſouffre pas de nos maux. Quelle eſt donc an fond cette idée platonicienne ? Un chaos, comme tous les autres ſyſtêmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de Pope qui pourraient être comparées à celles d'Horace & de Boileau, je demanderai ſi ces deux auteurs, dans leurs ſatyres, ſe ſont jamais ſervis des armes dont Pope ſe ſert. Les gentilleſſes dont il régale mylord Harvey, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, ſont un peu ſingulières ; les voici mot pour mot.

Que Harvey tremble ! Qui ? cette choſe de ſoie !
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'âneſſe !
Hélas ! il ne peut ſentir ni ſatyre ni raiſon.
Qui voudrait faire mourir un papillon ſur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette punaiſe volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui ſe peint & qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux eſprits & les belles,

Qui ne peut tâter ni de l'esprit, ni de la beauté :
Ainsi l'épagneul bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vuide....
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours,
Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie,
Soit que cette marionette barbouille les mots que le compère lui souffle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges ;
Son esprit roule sur des oui-dires, entre ceci, & cela ;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtresse ;
Et lui-même n'est qu'une vile antithèse ;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles ;
La tête frivole, & le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en lady, tantôt marche en mylord.
Ainsi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin, & queue de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit,
Son esprit rampe & sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que Pope a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne ; il l'appelle honnêtement Sporns, du nom d'un infame prostitué à Néron. Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de mylord Harvey, & que Pope lui reproche jusqu'à ses graces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par devant & par derrière, qui parlait

ainſi, on voit à quel point l'amour-propre & la colère ſont aveugles.

Les lecteurs pourront demander ſi c'eſt Pope, ou un de ſes porteurs de chaiſe qui a fait ces vers. Ce n'eſt pas là abſolument le ſtyle de Deſpréaux. Ne ſera-t-on pas en droit de conclure que la politeſſe & la décence ne ſont pas les mêmes en tout pays ?

Pour mieux faire ſentir encore, s'il ſe peut, cette différence que la nature & l'art mettent ſouvent entre des nations voiſines, jetons les yeux ſur une traduction fidelle d'un paſſage de la Dunciade de Pope; c'eſt au chant ſecond. La bêtiſe a propoſé des prix pour celui de ſes favoris qui ſera vainqueur à la courſe. Deux libraires de Londres diſputent le prix: l'un eſt Lintot, perſonnage un peu peſant, l'autre eſt Curl, homme plus délié : ils courent, & voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était ſa coutume de ſe défaire au lever de l'aurore
Du marc de ſon ſouper, devant la porte de ſa voiſine.
Le malheureux Curl gliſſe; la troupe pouſſe un grand cri;
Le nom de Lintot réſonne dans toute la rue,
Le mécréant Curl eſt couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, &c.

Le portrait de la moleſſe dans le lutrin eſt d'un autre genre, mais on dit qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Une autre concluſion que nous oſerons tirer encore de la comparaiſon des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'eſt qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne piéce de théatre. Qu'une épître, ou ce qui eſt plus aiſé à faire,

une ſatyre, ou ce qui eſt ſouvent aſſez inſipide, une ode, ſoit auſſi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaiſir à la voir, que non pas à tranſcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien, une bonne ode encore moins, elle peut tout au plus amuſer un quart-d'heure les gens du métier, mais créer un ſujet, inventer un nœud & un dénouement, donner à chaque perſonnage ſon caractère, & le ſoutenir, faire enſorte qu'aucun d'eux ne paraiſſe & ne ſorte ſans une raiſon ſentie de tous les ſpectateurs, ne laiſſer jamais le théatre vuide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire avec nobleſſe ſans enflure, avec ſimplicité ſans baſſeſſe; faire de beaux vers qui ne ſentent point le poëte, & tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers, c'eſt là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous peine de ne point réuſſir parmi nous. Et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. Eſther eſt une piéce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en ſoutenir la répréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main; il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & ſans la pitié, point de tragédie; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres loix, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile! & qu'une épître, une ſatyre ſont aiſées! Comment donc oſer mettre dans le même rang un Racine & un Deſpréaux! Quoi! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un Raphaël? Quoi! une tête de Rimbran ſera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des noces de Cana?

Nous ſavons que la plupart des épîtres de Deſpréaux

ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable; mais pour les épîtres de Rouſſeau, quel faux dans les ſujets & quelles contorſions dans le ſtyle! qu'elles excitent ſouvent le dégoût & l'indignation! Que veut dire une épître à Marot, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans? que ce paradoxe eſt ridicule!

César, Catilina, Céſar, Tibère, Néron même, étaient-il des ſots? Le fameux duc de Borgia était-il un ſot? Et avons-nous beſoin d'aller chercher des exemples dans l'hiſtoire ancienne? Peut-on, d'ailleurs, ſouffrir la manière dure & contrainte, dont cette idée fauſſe eſt exprimée?

> Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
> A de l'eſprit, examinez-le bien,
> Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
> Et qu'en effet c'eſt un ſot ſous le maſque.

Le caſque de l'eſprit. Bon Dieu, eſt-ce ainſi que Deſpréaux écrivait? Comment ſouffrir le langage de l'épître à M. le duc de Noailles, qu'il baptiſa, dans ſes dernières éditions, d'*épître à M. le comte de C...*

> Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
> Soient alliés à titres & puiſſance,
> Que de ſplendeurs & d'honneurs mérités
> Votre maiſon luiſe de tous côtés,
> Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
> Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.

Ce malheureux burleſque, ce mêlange impertinent du jargon du ſeizième ſiècle, & de notre langue, ſi mépriſé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un ſujet qui par lui-même, n'apprend rien, ne dit rien, n'eſt ni utile, ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'eſt qu'on ne ſe retrouve jamais dans ſes peintures; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit Horace: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Preſque toutes ſes épîtres roulent ſur lui-même, ſur ſes querelles avec ſes ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés: on ne ſe ſoucie pas plus de ſes vers contre *la Motte*, que de ſes roches de Salisburi: qu'importe?

« Qu'entre ces roches nues
» Qui par magie en ces lieux ſont venues,
» S'en trouve ſept, trois de chacune part,
» Une au-deſſus; le tout fait par tel art,
» Qu'il repréſente une porte effective,
» Porte vraiment bien faite & bien naïve;
» Mais c'eſt le tout; car qui voudrait y voir
» Tours au châtel, doit ailleurs ſe pourvoir. »

Ces déteſtables vers & ce malheureux ſujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaiſe tragédie que nous ayons? Nous ſommes raſſaſiés de vers: une denrée trop commune eſt avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théatre où la nation ſe raſſemble eſt preſque le ſeul genre de poéſie qui nous intéreſſe aujourd'hui; encore ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours.

Namque voluptates commendat rarior uſus.

DE L'HISTOIRE.

COMME nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, & qu'un homme studieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems de les lire, je crois qu'il est bon de savoir se borner. Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encore moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui sont encore les nôtres. Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait Tacite & Tite-Live pour étudier sérieusement les mille & une nuits. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables ; la raison en est que les hommes ont dû vivre long-tems en corps de peuple, & apprendre à faire du pain & des habits, (ce qui était difficile) avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, (ce qui était plus difficile encore.) L'art d'écrire n'a pas certainement plus de six mille ans chez les Chinois, & quoi qu'en aient dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guère d'apparence qu'ils aient su plutôt écrire & lire couramment.

L'histoire des tems antérieurs ne put donc être transmise que de mémoire ; & on sait assez combien le souvenir des choses passées s'altère de génération en génération. C'est l'imagination seule qui a écrit les premières histoires. Non-seulement chaque peuple inventa son origine, mais il inventa aussi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit Sanchoniaton, les choses commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia ; le desir & l'amour en naquirent, & de l'union du desir

& de l'amour furent formés les animaux. Les aftres ne vinrent qu'enfuite, mais feulement pour orner le ciel, & pour réjouir la vue des animaux qui étaient fur la terre.

Le knef des Egyptiens, leur ôshiret, & leur ishet, que nous nommons Ofiris & Ifis, ne font guère moins ingénieux & moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions; Ovide les recueillit & les orna des charmes de la plus belle poéfie. Ce qu'il dit d'un DIEU qui débrouille le chaos, & de la formation de l'homme eft fublime :

Sanctius his animal mentifque capacius altæ
Deerat adhuc & qui dominari in cætera poffet
Natus homo eft....
Fronaque cum fpectent animalia cætera terram,
Os homini fublime dedit cælumque tueri
Juffit & erectos ad fidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'Héfiode & les autres qui écrivirent fi long-tems auparavant, fe foient exprimés avec cette fublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, jufqu'au tems des olympiades, tout eft plongé dans une obfcurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux olympiques, & fait des contes aux Grecs affemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer Rouge dans la Méditerranée, ce qui fuppofe que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Efpérance, & fait le tour de l'Afrique.

Enfuite vient l'enlèvement d'Io, puis la fable de Gigès & de Candaule, puis de belles hiftoires de voleurs, & celle de la fille du roi d'Egypte Chéops, qui ayant exigé une pierre de taille de chacun de fes amans, en eut affez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, & vous avez l'hiſtoire du genre humain.

Les premiers tems de l'hiſtoire romaine ſemblent écrits par des Hérodotes, nos vainqueurs & nos légiſlateurs ne ſavaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontife.

Le grand Romulus, roi d'un village, eſt le fils du dieu Mars & d'une religieuſe qui allait chercher de l'eau dans ſa cruche. Il a un dieu pour père, une catin pour mère, & une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour Numa. On trouve les beaux livres des ſibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un raſoir par la permiſſion des dieux. Une veſtale met à flot un gros vaiſſeau engravé, en le tirant avec ſa ceinture. Caſtor & Pollux viennent combattre pour les Romains, & la trace des pieds de leurs chevaux reſte imprimée ſur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent ſaccager Rome; les uns diſent qu'ils furent ſaccagés par des oies, les autres qu'ils remportèrent beaucoup d'or & d'argent; mais il eſt probable que dans ces tems-là en Italie il y avait beaucoup moins d'argent que d'oies. Nous avons imité les premiers hiſtoriens romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange, la ſainte ampoule par un pigeon; & quand nous joignons à cela le manteau de St. Martin, nous ſommes bien forts.

Quelle ferait l'hiſtoire utile? celle qui nous apprendrait nos devoirs & nos droits, ſans paraître prétendre à nous les enſeigner.

On demande ſouvent ſi la fable du ſacrifice d'Iphigénie eſt priſe de l'hiſtoire de Jephté? ſi le déluge de Deucalion eſt inventé en imitation de celui de Noé? ſi l'aventure de Philémon & de Baucis eſt d'après celle de Loth & de ſa femme? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers, que leurs livres ne furent con-

nus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un Ptolomée ; mais les Juifs furent long-tems auparavant courtiers & usuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jérusalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, & que ceux-ci prirent beaucoup de choses des Babyloniens, des Egyptiens & des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques sont sacrées pour nous, malgré notre haine & notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raison ; mais nous nous soumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingts systêmes sur leur chronologie, & beaucoup plus de manières d'expliquer les événemens de leur histoire ; nous ne savons pas quelle est la véritable : mais nous lui réservons notre foi pour le tems où elle sera découverte.

Nous avons tant de choses à croire de ce savant & magnanime peuple, que toute notre croyance en est épuisée, & qu'il ne nous en reste plus pour les prodiges dont l'histoire des autres nations est pleine. Rollin a beau nous répéter les oracles d'Apollon, & les merveilles de Sémiramis ; il a beau transcrire tout ce qu'on a dit de la justice de ces anciens Scythes qui pillèrent si souvent l'Asie, & qui mangeaient des hommes dans l'occasion ; il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'est la sagesse & la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour instruire les habitans de la Palestine. Si les rois de Babylone dans leurs conquêtes, tombent en passant sur le peuple Hébreu, c'est uniquement pour corriger ce peuple de ses péchés. Si le roi qu'on a nommé Cyrus, se rend maître de Babylone, c'est pour donner à quelques Juifs la permission d'aller chez eux. Si Alexandre est vainqueur de Darius, c'est pour établir des

fripiers Juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaſte domination, & englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eſt encore pour inſtruire les Juifs ; les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ; jamais on n'eut tant de précepteurs ; & voilà comme l'hiſtoire eſt utile.

Mais ce que nous avons de plus inſtructif, c'eſt la juſtice exacte que les clercs ont rendue à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale ſaint Grégoire de Nazianze juge l'empereur Julien le philoſophe ; il déclare que ce prince qui ne croyait point au diable, avait un commerce ſecret avec le diable, & qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés ſous des figures trop hideuſes, il les chaſſa en faiſant par inadvertence des ſignes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *miſérable*; il aſſure que Julien immolait de jeunes garçons & de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'eſt ainſi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même Grégoire proféra contre lui pendant ſon règne.

Une méthode heureuſe de juſtifier les calomnies dont on accable un innocent, c'eſt de faire l'apologie d'un coupable. Par-là tout eſt compenſé ; & c'eſt la manière qu'emploie le même ſaint de Nazianze. L'empereur Conſtance, oncle & prédéceſſeur de Julien, à ſon avénement à l'empire, avait maſſacré Julius frère de ſa mère & ſes deux fils, tous trois déclarés Auguſtes ; c'était une méthode qu'il tenait de ſon père le grand Conſtantin ; il fit enſuite aſſaſſiner Gallus frère de Julien. Cette cruauté qu'il exerça contre ſa famille, il la ſignala contre l'empire ; mais il était dévot : & même dans la bataille déciſive qu'il donna contre Magnance,

il pria DIEU dans une égliſe pendant tout le tems que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont Grégoire fait le panégyrique. Si les ſaints nous font connaître ainſi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, ſurtout quand ils ſont ignorans, ſuperſtieux & paſſionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un uſage un peu bizarre de l'étude de l'hiſtoire. On déterre des chartes du tems de Dagobert, la plupart ſuſpectes & mal entendues, & on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui ſubſiſtaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conſeille à ceux qui étudient & qui raiſonnent ainſi, de dire à la mer, tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare; retournes-y tout-à-l'heure.

DES FÊTES, 1759.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait ſa petite terre, & Ste. Ragonde, ou Radegonde, était la patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fête de Ste. Ragonde, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, ſans quoi tout était perdu. Le maître après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille; & le curé & les autres paroiſſiens allèrent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane: il alla, tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, & lui dit, monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer votre champ au-lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la ſainte,

mais il faut auſſi manger, & ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit? dit le cultivateur. Dans Ovide, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'Ovide avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de la Ste. Ragonde?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le paſteur avaient très-bien fait leurs études. Liſez la métamorphoſe des filles de Minée, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je ſoutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous ſouvenez pas que les filles de Minée furent changées en chauve-ſouris pour avoir filé un jour de fête? Le cas eſt bien différent, repliqua le gentilhomme; ces demoiſelles n'avaient rendu aucun honneur à Bacchus, & moi j'ai été à la meſſe de Ste. Ragonde; vous n'avez rien à me dire; vous ne me changerez point en chauve-ſouris. Je ferai pis, dit le prêtre; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné: il quitta le pays avec ſa famille & ſes valets, paſſa chez l'étranger, ſe fit luthérien, & ſa terre reſta inculte pluſieurs années.

On conta cette aventure à un magiſtrat de bon ſens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de Ste. Ragonde.

Ce ſont, diſait-il, les cabaretiers ſans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes: la religion des payſans & des artiſans conſiſte à s'enivrer le jour d'un ſaint qu'ils ne connaiſſent que par ce culte: c'eſt dans ces jours d'oiſiveté & de débauche que ſe commettent tous les crimes: ce ſont les fêtes qui rempliſſent les priſons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux: voilà parmi nous la ſeule excuſe des fêtes: les champs catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent de riches moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de St. Crépin, parce que *crepido* ſignifie empeigne ; que les faiſeurs de vergettes fêtent Ste. Barbe leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de Ste. Claire ; qu'on célèbre ſaint... dans pluſieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue, c'eſt l'excès d'une barbarie & d'un eſclavage inſupportable, de conſacrer ſes jours à la nonchalence & au vice. Prêtres, commandez (s'il eſt néceſſaire), qu'on prie Roch, Euſtache & Fiacre, le matin : magiſtrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de Fiacre, d'Euſtache & de Roch. C'eſt le travail qui eſt néceſſaire ; il y a plus, c'eſt lui qui ſanctifie.

LETTRE SUR MADEMOISELLE *DE LENCLOS.*

JE ſuis bien aiſe, monſieur, qu'un miniſtre du ſaint évangile veuille ſavoir des nouvelles d'une prêtreſſe de Vénus. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion ; & je ne ſuis plus de l'autre. Mais j'ai voulu laiſſer paſſer le ſaint tems de Pâques avant de répondre à vos queſtions ; jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la ſemaine ſainte.

Je vous dirai d'abord en hiſtoriographe exact ; que le cardinal de Richelieu eut les premières faveurs de Ninon, qui probablement eut les dernières de ce grand miniſtre. C'eſt, je crois, la ſeule fois que cette fille célèbre ſe donna ſans conſulter ſon goût. Elle avait alors ſeize à dix-ſept ans. Son père était un joueur de luth, nommé Lenclos. Son inſtrument ne lui fit pas une grande fortune,

tune, mais sa fille y suppléa par le sien. Le cardinal de Richelieu lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque chose dans ce tems-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtisanne publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, & ce fut toujours son cœur qui la détermina; il fallait beaucoup d'art & être fort aimé d'elle pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du beau billet qu'a la Châtre; les Laïs & les Thaïs n'ont assurément rien fait, ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille, ni repentie. Elle avait trop d'amis, & était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront; & enfin la reine qui était très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavessin & sa beauté. Huyghens, ce philosophe Hollandais qui découvrit en France une lune de Saturne, s'attacha aussi à observer Mlle. Ninon Lenclos. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant & en poëte. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques :

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux:
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringant & leste.

Les plus beaux efprits du royaume, & la meilleure compagnie, fe rendaient chez elle. On y foupait; & comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât fon plat. St. Evremont eut quelque tems fes bonnes graces. On la quittait rarement, elle quittait fort vîte, & reftait toujours l'amie de fes anciens amans. Elle penfa bientôt en philofophe, & on lui donna le nom de la moderne *Léontium.*

Sa philofophie était véritable, ferme, invariable, au-deffus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient fa deftinée qui l'enlevait à la fleur de fon âge. Ah ! dit-elle, *je ne laiffe au monde que des mourans.* Il me femble que ce mot eft bien philofophique. Elle mérita les quatre vers que St. Evremont mit au bas de fon portrait, & qui font plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente & fage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle difait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière : « Mon DIEU, » faites de moi un honnête homme, & n'en faites jamais » une honnête femme. »

Les graces de fon efprit, & la fermeté de fes fentimens, lui firent une telle réputation, que lorfque la reine Chriftine vint en France en 1654, cette princeffe lui fit l'honneur de l'aller voir, dans une petite maifon de campagne où elle était alors.

Lorfque Mlle. d'Aubigné (depuis madame de Maintenon,) qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en époufant Scarron, Ninon devint fa

meilleure amie. Elles couchèrent enſemble quelques mois de ſuite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui eſt moins à la mode, c'eſt qu'elles eurent le même amant, & ne ſe brouillèrent pas. M. de Villarſeau quitta madame de Maintenon pour Ninon. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné eſt une des plus funeſtes qui ſoit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de ſa mère, qui lui avait été toujours inconnu. Il lui fut préſenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureuſement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte St. Antoine un aſſez joli cabaret, où dans ma jeuneſſe les honnêtes gens allaient encore quelquefois ſouper. Mlle. de Lenclos, car on ne l'appellait plus alors Ninon, y ſoupait un jour avec la maréchale de la Ferté, l'abbé de Châteauneuf & d'autres perſonnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration ſi vive & ſi préſſante, que Mlle. de Lenclos fut obligée de lui avouer qu'elle était ſa mère. Auſſi-tôt ce jeune homme qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ſes piſtolets à l'arçon de la ſelle, & ſe tua tout roide. Il n'était pas ſi philoſophe que ſa mère.

Son autre fils nommé La Boiſſière eſt mort tout doucement de ſa belle mort en 1723 à la Rochelle, où il était commiſſaire de marine. La mort tragique de ſon fils aîné rendit Mlle. de Lenclos un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empêcha point d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucun devoir, & l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le marquis de Sévigné, le fils de cette célèbre madame de Sévigné dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de Choiſeuil. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe faiſait aimer, elle lui répondit par ce vers de Corneille :

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Cependant elle était elle-même la perſonne qui avait le plus de vertus, à prendre ce mot dans le vrai ſens ; & cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuſe de caſſette.*

Lorſque monſieur de Gourville, qui fut nommé vingt-quatre heures pour ſuccéder à M. Colbert, & que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus conſidéré; lors dis-je, que ce M. de Gourville craignant d'être pendu en perſonne comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à Mlle. de Lenclos, l'autre à un dévot. A ſon retour il trouva chez Ninon ſa caſſette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laiſſé, parce que les eſpèces avaient augmenté depuis ce tems-là. Il prétendit qu'au moins le ſurplus appartenait de droit à la dépoſitaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la caſſettte par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit, qu'il avait employé ſon dépôt en œuvres pies, & qu'il avait préféré le ſalut de l'ame de Gourville à un argent qui sûrement l'aurait damné.

Le reſte de la vie de Mlle. de Lenclos n'a pas de grands événemens : quelques amans, beaucoup d'amis, une vie ſédentaire, de la lecture, des ſoupers agréables, voilà tout ce qui compoſe la fin de ſon hiſtoire.

Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon étant devenue toute-puiſſante, ſe reſſouvint d'elle, & lui fit dire que ſi elle voulait être dévote, elle aurait ſoin de ſa fortune. Mlle. de Lenclos répondit, qu'elle n'avait beſoin ni de fortune, ni de maſque. Elle reſta chez elle paiſible avec ſes amis, jouiſſant de ſept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui, & n'aurait pas voulu de la place de madame de Maintenon avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuſe que ſon ancienne amie, elle ne ſe plaignit jamais de ſon état, & madame de Maintenon ſe plaignit quelquefois du ſien.

Elle ne pouvait pas souffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de son tems. Chapelle qui l'était, & qu'elle ne put corriger, fut exclus de sa maison, & devint son ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne se coucherait jamais sans être ivre & sans avoir fait une chanson contr'elle. Il tint parole. Voici une de ces chanson dont je me souviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car à bien compter son âge,
Elle doit avoir ....
Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela, qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec Platon qu'avec Chapelle.

Sa maison était sur la fin d'une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, & où il y avait un peu plus de philosoplie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. Rémond que nous avons vu introducteur des ambassadeurs, & qui prétendait être un grand platonicien, se vantait souvent de devoir à Mlle. de Lenclos tout le mérite qu'il avait. En effet il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que Périgni avait fait cette chanson.

De monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng sorêt.
Il rime, il cabale,
Est homme de cour,

Se croit un Candale, (*a*)
Se dit un Saucour. (*b*)
Il paſſe en ſcience
Socrate & Platon,
Cependant il danſe
Tout comme Balon. (*c*)
De monſieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng ſorêt.

Quand on dit à Mlle. de Lenclos que Rémond ſe vantait partout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle faiſait comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je ſuis hareng ſorêt comme M. Rémond; mais n'ayant pas été formé par Mlle. de Lenclos, ce n'eſt pas elle qui s'eſt repentie de m'avoir fait.

L'abbé de Châteauneuf me mena chez elle dans ma plus tendre jeuneſſe. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraiſſaient fort bons pour mon âge. Mlle. de Lenclos avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de Châteauneuf. Enfin on trouva plaiſant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maiſon : c'était lui qui avait fini l'hiſtoire amoureuſe de cette perſonne ſingulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas beſoin de l'attrait de la jeuneſſe pour avoir des deſirs; & les charmes de la ſociété de Mlle. de Lenclos avaient fait ſur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur ſi long-tems, elle lui répondit

(*a*) Le duc de Candale, fils du duc d'Epernon, le plus bel homme de ſon tems.

(*b*) Le marquis de Saucour paſſait pour l'homme le plus vigoureux, & ſon nom eſt paſſé en proverbe.

(*c*) Fameux danſeur de l'opéra.

qu'elle avait voulu attendre le jour de ſa naiſſance pour ce beau gala, & ce jour-là elle avait juſte ſoixante & dix ans. Elle ne pouſſa guère plus loin cette plaiſanterie, & l'abbé de Châteauneuf reſta ſon ami intime. Pour moi je lui fus préſenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre ſur ſon teſtament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort ſuivit de près ma viſite & ſon teſtament.

L'abbé Têtu qu'on appellait Têtu tai-toi (pour le diſtinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode,) homme connu par beaucoup de bouquets à Iris, d'impromptus, de jouiſſances & de pſeaumes paraphraſés, après avoir voulu être long-tems un agréable débauché, eut l'ambition de convertir Mlle. de Lenclos à ſa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, & que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court riſque de mourir ſans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de St. Evremont; l'abbé de Châteauneuf en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ſes papiers.

Quelqu'un a imprimé il y a deux ans des lettres ſous le nom de Mlle. de Lenclos, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une ſur ce qui la regarde.

Au reſte, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires ſur la vie de cette philoſophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'hiſtoires de Ninon que de Louis XIV. Je ſouhaite que ces mémoires ſoient plus inſtructifs & plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être, &c.

DES PAYENS ET DES SOUFERMIERS.

UN jour le cardinal de Fleuri, en préſentant au roi les fermiers-généraux qui venaient de ſigner un bail, voilà, dit-il, ſire, les quarante colonnes de l'état.

Quelques jours après un ſous-fermier nommé Blaiſe Rabau, (car il y avait alors des ſous-fermiers (alla le dimanche au ſermon de la paroiſſe dans ſa terre près de Beaujenci, pour édifier ſes vaſſaux; le prédicateur avait pris pour texte, *qui n'écoute pas l'égliſe ſoit regardé comme un payen ou comme un publicain.*

Monſieur Rabau accompagné de ſes amis ſortit en colère, & emmena ſa compagnie auſſi indignée que lui. Le prédicateur de village qui n'y entendait point fineſſe, alla ſe préſenter à ſouper chez ſon ſeigneur ſelon ſa coutume: vous êtes bien inſolent, lui dit M. Rabau, de m'inſulter en chaire, & de m'appeller payen; je vous ferai condamner par la chambre de Valence. Apprenez que ſi les fermiers ſont les colonnes de l'état, j'en ſuis au moins un chapiteau. Où avez-vous pêché, s'il vous plaît, les injures que vous me dites?

Monſeigneur, repliqua le prédicateur, je vous demande pardon, ce n'eſt pas ma faute, le texte eſt de l'écriture. Qu'on la réforme, dit M. Rabau, je vous en charge, & vous en répondrez à mes commis.

Le prédicateur reſtait muet & confus. Un énorme receveur des tailles qui était aſſis auprès du ſeigneur, prit alors la parole, & dit: je ne lis jamais que les édits du roi ſur les finances; je ne ſais ce que c'eſt que payen & publicain; s'il y a en effet un livre où il ſoit

màl parlé des receveurs des tailles, c'eſt un livre contre l'état & les bonnes mœurs ; j'en parlerai à M. l'intendant, qui certainement fera condamner le livre au premier concile. Toute la compagnie parla avec la même énergie.

Quoi! diſait M. Blaiſe Rabau, je vous paie pour venir prêcher dans ma paroiſſe, & votre texte me dit des injures! Quel rapport, s'il vous plaît, entre un payen & un fermier des aides & gabelles! ne ſuis-je pas un homme néceſſaire à l'état? La ſociété peut-elle ſubſiſter ſans qu'il y ait des citoyens chargés du recouvrement des deniers publics? ceux qui les percevaient chez les Romains n'étaient-ils pas chevaliers? non pas chevaliers de Saint Michel, mais chevaliers avec un gros anneau d'or? ne formaient-ils pas le ſecond ordre de la république, comme je l'ai oui dire à un ſavant de l'académie des inſcriptions & belles-lettres qui vient dîner chez moi tous les mardis, & qui s'en va dès qu'il a mangé? Il ne m'a jamais dit que ces gens-là fuſſent damnés à Rome. Un fermier-général ne peut avoir été mis dans le rang des payens que par des gueux qui n'ont pas de quoi payer, & qui veulent plaire à la populace. Remarquez que tous ces drôles qui déclament contre les riches n'ont jamais eu de pot au feu, & viennent nous demander à ſouper. Ne manquez pas de m'apporter votre rétractation par écrit, afin que je la paraphe.

Monſeigneur, lui repliqua le révérend père prédicateur, il me vient une idée : On pourrait accommoder les choſes ; il eſt vrai que les publicains ſont toujours mis dans l'écriture avec les payens, mais vous n'êtes point payen, donc vous n'êtes point publicain.

Blaiſe Rabau après avoir rêvé lui dit, père, qu'entendez-vous donc par publicain? Il me ſemble, dit l'orateur, que publicain vient de public, & qu'il n'y a de damnés que ceux qui lèvent les deniers publics.

A cette fatale réponſe une juſte colère tranſporta toute l'aſſemblée; on allait jeter le père par les fenêtres, quand il leur dit, meſſieurs, cette ſentence éternelle ne vous regarde pas; encore une fois vous n'êtes pas publicains. Comment cela, maraud? dit M. Rabau, qui ne ſe poſſédait plus. C'eſt, dit le prédicateur, que les publicains chez les Grecs & chez les Romains étaient ceux qui recevaient les deniers du public; ils en rendaient compte au public, & c'eſt pour cela qu'ils étaient excommuniés; mais vous, meſſieurs, vous percevez les deniers du roi, vous ne rendez point compte au public; ainſi l'anathême ne peut être pour vous, & vous ne trouverez nulle part que les ſous-fermiers du roi ſoient excommuniés.

Ah! mon révérend père, que vous êtes un galant homme, s'écria M. Rabau. Mais ſi vous étiez à Veniſe où les tréſoriers rendent compte de leur maniement à la république, comment expliqueriez-vous votre texte?

Oh! dit le père, rien n'eſt plus aiſé; je ferais voir évidemment que l'anathême n'eſt prononcé que contre les fermiers d'un royaume: & c'eſt ainſi que nous expliquons tous les textes.

DE L'ANTIQUITÉ DU DOGME

DE

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

FRAGMENT.

Le dogme de l'immortalité de l'ame eſt l'idée la plus conſolante, & en même tems la plus réprimante, que l'eſprit humain ait pu recevoir. Cette belle philoſophie était, chez les Egyptiens, auſſi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez les Perſes. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier Zoroaſtre, citée dans le ſadder, dans laquelle Dieu fit voir à Zoroaſtre un lieu de châtimens, tel que le Dardarot, ou le Keron des Egyptiens, l'Hades & le Tartare des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes, par le mot enfer, ſouterrain. Dieu montre à Zoroaſtre, dans ce lieu de châtiment, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied: Zoroaſtre en demanda la raiſon ; Dieu lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. Dieu avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel ; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient perſuadés, leur métempſycoſe en eſt la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puiſſans empires long-tems avant les Egyptiens. C'eſt une vérité très-im-

portante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de tems prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire si ancien, l'était donc bien moins que les empires de l'Asie; & dans les uns, & dans les autres, on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-tems après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie, étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Il paraît d'abord étonnant que le législateur des Hébreux, nourri dans les sciences de l'Egypte, n'ait pas enseigné cette doctrine à son peuple. Peut-être ces Hébreux, qu'il peint lui-même comme un peuple très-grossier, n'étaient pas dignes de cette doctrine sublime. Peut-être même, cette grossiéreté des Juifs est la raison pour laquelle DIEU leur dit dans Ezéchiel; *je vous ai donné des loix qui n'étaient pas bonnes.* Peut-être enfin, la pleine connaissance de cette importante doctrine était réservée au tems où le maître des corps & des ames vint sur la terre; & c'est le grand avantage de la loi nouvelle sur l'ancienne.

Suivant le témoignage des plus saints & des plus savans hommes, il est-très-certain, il est indubitable, que Moïse, en aucun endroit, ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne

leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers. Tout eſt temporel.

Il leur dit, avant de mourir, dans ſon deutéronome: « Si après avoir eu des enfans & des petits enfans, vous » vous prévariquez, vous ſerez exterminés du pays, & » réduits à un petit nombre dans les nations.

» Je ſuis un DIEU jaloux, qui punis l'iniquité des » pères juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

» Honorez père & mère, afin que vous viviez long- » tems.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer ja- » mais, &c. »

Il eſt évident que dans toutes ſes promeſſes & dans toutes ſes menaces, il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur, *je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe*; in infernum, *dans l'enfer*: c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encore par des paſſages d'Iſaïe, & d'Ezéchiel. Mais les Hébreux auxquels parlait Moïſe, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Iſaïe, qui ne vinrent que pluſieurs ſiècles après. Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets de Moïſe; le fait eſt que dans ſes loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenſes au tems préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreſſément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet & l'étendue de ſa miſſion? C'eſt une queſtion que font pluſieurs grands perſonnages, & ils répondent que le maître de Moïſe & de tous les hommes ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon tems

aux Juifs une doctrine qu'il n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs ne l'aurait pas toujours combattue, cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'état, les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges : on n'aurait pas tiré des grands-pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut que long-tems après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes; les pharisiens, les saducéens, & les esséniens. L'historien Joseph, qui était pharisien, nous apprend au livre XIII de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose. Les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les esséniens, dit encore Joseph, tenaient les ames immortelles. Les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps de la plus haute région de l'air, elles y sont attirées par un attrait violent, & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent à côté de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud, ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes.

Il y a encore une chose singulière, qu'aucun auteur, ce me semble, n'a observée ; c'est que Moïse n'institua aucune sorte de prière, aucune formule, par laquelle l'homme demande les bienfaits de son Créateur. C'est une singularité remarquable ; & c'est encore un avantage que devait avoir sur le législateur d'Oreb & de Sinaï, le législateur de l'univers.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. Ulisse long-tems avant Phérécide, avait vu

les ames des héros dans les enfers; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un systême né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par Phérécide. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul systême qu'on ne retrouve chez les anciens; ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

DES MAUVAISES ACTIONS

CONSACRÉES ou EXCUSÉES.

IL n'est que trop ordinaire aux historiens de louer de très-méchans hommes qui ont rendu service à la secte dominante, ou à la patrie. Ces éloges sont peut-être d'un citoyen zélé mais ce zèle, outrage le genre humain. Romulus assassine son frère, & on en fait un dieu. Constantin égorge son fils, étouffe sa femme, assassine presque toute sa famille; on l'a loué dans des conciles, mais l'histoire doit détester ses barbaries. Il est heureux pour nous sans doute, que Clovis ait été catholique : il est heureux pour l'église anglicane que Henri VIII ait aboli les moines : mais il faut avouer que Clovis & Henri VIII étaient des monstres de cruauté.

Lorsque le jésuite Berruier, qui quoique jésuite était un sot, s'avisa de paraphraser l'ancien & le nouveau testament en style de ruelle, sans autre intention que de les faire lire; il jeta des fleurs de rhétorique sur le couteau à deux tranchans que le juif Aod enfonça avec le manche dans le ventre du roi Eglon, sur le sabre dont Judith coupa la tête d'Holoferne après s'être prostituée à lui, & sur plusieurs autres actions de ce genre. Le

parlement en refpectant la bible qui rappote ces hiftoires, condamna le jéfuite qui les louait, & fit brûler l'ancien & le nouveau teftament; j'entends celui du jéfuite.

Mais comme les jugemens des hommes font toujours différens dans les cas pareils, la même chofe arriva à Bayle dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de David, roi de la province de Judée. Un nommé Jurieu prédicant refugié en Hollande avec d'autres prédicans refugiés, voulurent l'obliger à fe rétracter. Mais comment fe rétracter fur des faits confignés dans l'écriture? Bayle n'avait-il pas quelque raifon de penfer que tous les faits rapportés dans les livres juifs ne font pas des actions faintes? que David a fait comme un autre des actions très-criminelles, & que s'il s'eft appellé *l'homme felon le cœur de* DIEU, c'eft en vertu de fa pénitence, & non pas à caufe de fes forfaits?

Ecartons les noms, & ne fongeons qu'aux chofes. Suppofons que pendant le règne de Henri IV, un curé ligueur a répandu fecrètement une bouteille d'huile fur la tête d'un berger de Brie, que ce berger vient à la cour, que le curé le préfente à Henri IV comme un bon joueur de violon qui pourra diffiper fa mélancolie, que le roi le fait fon écuyer & lui donne une de fes filles en mariage, qu'enfuite le roi s'étant brouillé avec le berger; celui-ci fe refugie chez un prince d'Allemagne ennemi de fon beau-père, qu'il arme fix cents brigands perdus de dettes & de débauches, qu'il court la campagne avec cette canaille, qu'il égorge amis & ennemis, qu'il extermine jufqu'aux femmes & aux enfans à la mammelle, afin qu'il n'y ait perfonne qui puiffe porter la nouvelle de cette boucherie; je fuppofe encore que ce même berger de Brie devient roi de France après la la mort de Henri IV, & qu'il fait affaffiner fon petit-fils après l'avoir fait manger à fa table, & livre à la mort

fept

ſept autres petits enfans de ſon roi; quel eſt l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie eſt un peu dur?

Les commentateurs conviennent que l'adultère de David & l'aſſaſſinat d'Uurie ſont des fautes que DIEU à pardonnées. On peut donc convenir que les maſſacres ci-deſſus ſont des fautes que DIEU a pardonnées auſſi.

Cependant, on ne fit aucun quartier à Bayle. Mais en dernier lieu quelques prédicateurs de Londres ayant comparé Géorge II à David, un des ſerviteurs de ce monarque a fait publiquement imprimer un petit livre, dans lequel il ſe plaint de la comparaiſon. Il examine toute la conduite de Divid, il va infiniment plus loin que Bayle; il traite David avec plus de ſévérité que Tacite ne traite Domitien. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure; tous les lecteurs ont ſenti que les mauvaiſes actions ſont toujours mauvaiſes, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence eſt proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y donc plus de raiſon en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du tems de Bayle. On ſent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de ſainteté ce qui eſt digne du dernier ſupplice; & on ſait que ſi on ne doit pas conſacrer le crime, on ne doit pas croire l'abſurdité.

DES SECTES.

SECTE & erreur ſont ſynonymes. Tu es péripatéticien, & moi platonicien; nous avons donc tous deux tort; car tu ne combats Platon que parce que ſes chimères t'ont révolté, & moi je ne m'éloigne d'Ariſtote que parce qu'il m'a paru qu'il ne ſait ce qu'il dit. Si

l'un ou l'autre avait démontré la vérité, il n'y aurait plus de ſecte. Se déclarer pour l'opinion d'un homme contre celle d'un autre, c'eſt prendre parti comme dans une guerre civile. Il n'y a point de ſecte en mathématique, en phyſique expérimentale. Un homme qui examine le rapport d'un cône & d'une ſphère, n'eſt point de la ſecte d'Archimède : celui qui voit que le carré de l'hypoténuſe d'un triangle rectangle eſt égal au carré des deux autres côtés, n'eſt point de la ſecte de Pythagore.

Quand vous dites que le ſang circule, que l'air pèſe, que les rayons du ſoleil ſont des faiſceaux de ſept rayons refrangibles, vous n'êtes ni de la ſecte d'Harvey ni de celle de Torricelli, ni de celle de Newton; vous acquieſcez ſeulement à des vérités démontrées par eux, & l'univers entier ſera à jamais de votre avis.

Voilà le caractère de la vérité ; elle eſt de tous les tems ; elle eſt pour tous les hommes ; elle n'a qu'à ſe montrer pour qu'on la reconnaiſſe ; on ne peut diſputer contr'elle. Longue diſpute ſignifie, *les deux partis ont tort.*

DU PHILOSOPHE.

LE philoſophe eſt l'amateur de la ſageſſe & de la vérité. Etre ſage, c'eſt éviter les fous & les méchans. Le philoſophe ne doit donc vivre qu'avec des philoſophes.

Je ſuppoſe qu'il y ait quelques ſages parmi les Juifs ; ſi l'un de ces ſages mange avec quelques rabins, s'il ſe fait ſervir un plat d'anguilles ou de liévre, s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques diſcours ſuperſtitieux de ſes convives, le voilà perdu dans la ſynagogue. Il

en faut dire autant d'un Muſulman, d'un Guèbre, d'un Banain.

Je ſais qu'on prétend que le ſage ne doit jamais laiſſer entrevoir aux profanes ſes opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécille avec les imbécilles; mais on n'a pas encore oſé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or, ſi on exige que le ſage ſoit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'eſt-ce pas demander évidemment que le ſage ne ſoit pas un homme de bien? Exigera-t-on d'un médecin qu'il ſoit toujours de l'avis des charlatans.

Le ſage eſt un médecin des ames; il doit donner ſes remèdes à ceux qui lui en demandent, & fuir la ſociété des charlatans qui le perſécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Aſie mineure, ou un fou de l'Inde, dit au ſage: Mon ami, tu as bien la mine de ne pas croire à la jument Borac, ou aux métamorphoſes de Vitſnou, je te dénoncerai, je t'empêcherai d'être boſtangi, je te décrierai, je te perſécuterai; le ſage doit le plaindre & ſe taire.

Si des ignorans nés avec un bon eſprit, & voulant ſincérement s'inſtruire, interrogent le ſage, & lui diſent: Dois-je croire qu'il y a cinq cents lieues de la lune à Vénus, autant de Mercure à Vénus, & de Mercure au ſoleil, comme l'aſſurent tous les premiers pères muſulmans, malgré tous les aſtronomes? Le ſage doit leur répondre, que les pères peuvent ſe tromper. Le ſage doit en tout tems les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, & qu'il vaux mieux ſecourir un infortuné que de connaître à fond l'aboliſſant & l'aboli.

Quand un manant voit un ſerpent prêt à l'aſſaillir, il doit le tuer. Quand un ſage voit un ſuperſtitieux & un fanatique, que fera-t-il? Il les empêchera de le mordre.

LES IGNORANCES.

J'IGNORE comment j'ai été formé, & comment je ſuis né. J'ai ignoré abſolument pendant le quart de ma vie les raiſons de tout ce que j'ai vu, entendu & ſenti ; & je n'ai été qu'un perroquet ſifflé par d'autres perroquets.

❀ ❀

Quand j'ai regardé autour de moi & dans moi, j'ai conçu que quelque choſe exiſte de toute éternité; puiſqu'il y a des êtres qui ſont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un être néceſſaire, & néceſſairement éternel. Ainſi, le premier pas que j'ai fait pour ſortir de mon ignorance, a franchi les bornes de tous les ſiècles.

❀ ❀

Mais quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pu ni trouver un ſeul ſentier, ni découvrir pleinement un ſeul objet, & du ſaut que j'ai fait pour contempler l'éternité, je ſuis retombé dans l'abyme de mon ignorance.

❀ ❀

J'ai vu ce qu'on appelle *de la matière* depuis l'étoile Sirius, & depuis celles de la *voie lactée*, auſſi éloignées de Sirius que cet aſtre l'eſt de nous, juſqu'au dernier atome qu'on peut appercevoir avec le microſcope, & j'ignore ce que c'eſt que la matière.

❀ ❀

La lumière qui m'a fait voir tous ces êtres m'eſt inconnue ; je peux avec le ſecours du priſme, anatomiſer cette lumière, & la diviſer en ſept faiſceaux de rayons, mais je ne peux diviſer ces faiſceaux, j'ignore de quoi ils ſont compoſés. La lumière tient de la matière, puiſqu'elle a

un mouvement, & qu'elle frappe les objets, mais elle ne tend point vers un centre comme tous les autres corps, au contraire, elle s'échappe invinciblement du centre, tandis que toute matière pèse vers son centre. La lumière paraît pénétrable, & la matière est impénétrable. Cette lumière est-elle matière ? ne l'est-elle pas ? qu'est-elle ? de quelles innombrables propriétés peut-elle être revêtue ? je l'ignore.

❀ ❀

Cette substance si brillante, si rapide, & si inconnue, & ces autres substances qui nagent dans l'immensité de l'espace, sont-elles éternelles comme elles semblent infinies ? je n'en sais rien. Un être nécessaire, souverainement intelligent, les a-t-il créées de rien, ou les a-t-il arrangées ? a-t-il produit cet ordre dans le tems ou avant le tems ? Hélas ! qu'est-ce que ce tems même dont je parle ? je ne peux le définir. O DIEU, il faut que tu m'instruises, car je ne suis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes, ni par les miennes.

❀ ❀

Qui es-tu, toi, animal à deux pieds sans plumes, comme moi-même, que je vois ramper comme moi sur ce petit globe ? Tu arraches comme moi quelques fruits à la boue qui est notre nourrice commune ? Tu vas à la selle, & tu penses ! Tu es sujet à toutes les maladies les plus dégoûtantes, & tu as des idées métaphysiques ! J'apperçois que la nature t'a donné deux espèces de fesses par devant, & qu'elle me les a refusées : elle t'a percé au bas de ton abdomen un si vilain trou, que tu es portée naturellement à le cacher. Tantôt ton urine, tantôt des animaux pensans sortent par ce trou, ils nagent neuf mois dans une liqueur abominable entre cet égoût & un autre cloaque, dont les immondices accumulées feraient capables d'empester la terre entière ; & cependant, ce sont ces deux trous qui ont produit les plus grands évé-

nemens. Troye périt pour l'un ; Alexandre & Adrien ont érigé des temples à l'autre. L'ame immortelle a donc ſon berceau entre ces deux cloaques ! Vous me dites, madame, que cette deſcription n'eſt ni dans le goût de Tibulle, ni dans celui de Quinault, d'accord, ma bonne; mais je ne ſuis pas en humeur de te dire des galanteries.

❀ ❀

Les ſouris, les taupes ont auſſi leurs deux trous, pour leſquels ils n'ont jamais fait de pareilles extravagances. Qu'importe à l'Etre des êtres qu'il y ait des animaux comme nous & comme les ſouris, ſur ce globe qui roule dans l'eſpace avec tant d'innombrables globes ?

❀ ❀

Pourquoi ſommes-nous ? pourquoi y a-t-il des êtres ?

❀ ❀

Qu'eſt-ce que le ſentiment ? comment l'ai-je reçu ? quel rapport y a-t-il entre l'air qui frappe mon oreille, & le ſentiment du ſon ? entre ce corps & le ſentiment des couleurs ? je l'ignore profondément, & je l'ignorerai toujours.

❀ ❀

Qu'eſt-ce que la penſée ? où réſide-t-elle ? comment ſe forme-t-elle ? qui me donne des penſées pendant mon ſommeil ? eſt-ce en vertu de ma volonté que je penſe ? Mais toujours pendant le ſommeil, & ſouvent pendant la veille, j'ai des idées malgré moi. Ces idées long-tems oubliées, long-tems reléguées dans l'arrière-magaſin de mon cerveau, en ſortent ſans que je m'en mêle, & ſe préſentent d'elles-même à ma mémoire, qui faiſait de vains efforts pour les rappeller ?

❀ ❀

Les objets extérieurs n'ont pas la puiſſance de former en moi des idées, car on ne donne point ce qu'on n'a pas ; je ſens trop que ce n'eſt pas moi qui me les donne,

car elles naiſſent ſans mes ordres. Qui les produit en moi ? d'où viennent - elles ? où vont-elles ? Fantômes fugitifs, quelle main inviſible vous produit & vous fait diſparaître ?

❀ ❀

Pourquoi, ſeul de tous les animaux, l'homme a-t-il la rage de dominer ſur ſes ſemblables ?

Pourquoi, & comment s'eſt-il pu faire que ſur cent millards d'hommes il y en ait eu plus de quatre-vingt-dix-neuf immolés à cette rage ?

❀ ❀

Comment la raiſon eſt-elle un don ſi précieux, que nous ne voudrions le perdre pour rien au monde ? Et comment cette raiſon n'a-t-elle ſervi qu'à nous rendre preſque toujours les plus malheureux de tous les êtres?

❀ ❀

D'où vient qu'aimant paſſionnément la vérité, nous nous ſommes toujours livrés aux plus groſſières impoſtures ?

❀ ❀

Pourquoi cette foule d'Indiens trompée & aſſervie par des bonzes, écraſée par le deſcendant d'un tartare, ſurchargée de travaux, gémiſſante dans la misère, aſſaillie par les maladies, en butte à tous les fléaux, aime-t-elle encore la vie ?

❀ ❀

D'où vient le mal ? & pourquoi le mal exiſte-t-il ?

❀ ❀

O atômes d'un jour, ô mes compagnons dans l'infinie petiteſſe, nés comme moi pour tout ſouffrir & pour tout ignorer, y en a-t il parmi vous d'aſſez fous pour croire ſavoir tout cela ? Non, il n'y en a point ; non, dans le fond de votre cœur vous ſentez votre néant comme je rends juſtice au mien. Mais vous êtes aſſez orgueilleux

pour vouloir qu'on embraſſe vos vains ſyſtêmes; ne pouvant être les tyrans de nos corps, vous prétendez être les tyrans de nos ames.

LES VŒUX.

FAIRE un vœu pour toute ſa vie, c'eſt ſe faire eſclave. Comment peut-on ſouffrir le pire de tous les eſclavages dans un pays où l'eſclavage eſt proſcrit?

❀ ❀

Promettre à DIEU par ſerment qu'on ſera, depuis l'âge de quinze ans juſqu'à ſa mort, jacobin, jéſuite ou capucin, c'eſt affirmer qu'on penſera toujours en capucin, en jacobin ou en jéſuite. Il eſt plaiſant de promettre pour toute ſa vie, ce que nul homme n'eſt sûr de tenir du ſoir au matin.

❀ ❀

Comment les gouvernemens ont-ils été aſſez ennemis d'eux-mêmes, aſſez abſurdes, pour autoriſer les citoyens à faire l'aliénation de leur liberté dans un âge où il n'eſt pas permis de diſpoſer de la moindre partie de ſa fortune? Comment tous les magiſtrats étant convaincus de l'excès de cette ſottiſe n'y mettent-il pas ordre?

❀ ❀

N'eſt-on pas épouvanté quand on fait réflexion qu'on a plus de moines que de ſoldats?

❀ ❀

N'eſt-on pas attendri quand on découvre les ſecrets des cloîtres, les turpitudes, les horreurs, les tourmens auxquels ſe ſont ſoumis de malheureux enfans qui déteſtent leur état de forçat quand ils ſont hommes, & qui ſe débattent avec un déſeſpoir inutile contre les chaînes dont leur folie les a chargés?

J'ai connu un jeune homme que ſes parens engagèrent à ſe faire capucin à quinze ans & demi ; il aimait éperdument une fille à-peu-près de cet âge. Dès que ce malheureux eut fait ſes vœux à François d'Aſſiſe, le diable le fit ſouvenir de ceux qu'il avait faits à ſa maîtreſſe, à qui il avait ſigné une promeſſe de mariage. Enfin le diable étant plus fort que ſaint François, le jeune capucin ſort de ſon cloître, & court à la maiſon de ſa maîtreſſe; on lui dit qu'elle s'eſt jetée dans un couvent, & qu'elle a fait profeſſion.

Il vole au couvent, il demande à la voir, il apprend qu'elle eſt morte de déſeſpoir. Cette nouvelle lui ôte l'uſage de ſes ſens, il tombe preſque ſans vie. On le tranſporte dans un couvent d'hommes voiſin, non pour lui donner les ſecours néceſſaires, qui ne peuvent tout-au-plus que ſauver le corps, mais pour lui procurer la douceur de recevoir avant ſa mort l'extrême-onction qui ſauve infailliblement l'ame.

Cette maiſon où l'on porta ce pauvre garçon évanoui, était juſtement un couvent de capucins. Ils le laiſſèrent charitablement à leur porte pendant plus de trois heures; mais enfin il fut heureuſement reconnu par un des révérends pères, qui l'avait vu dans le monaſtère dont il était ſorti. Il fut porté dans une cellule, & l'on y eut quelque ſoin de ſa vie, dans le deſſein de la ſanctifier par une ſalutaire pénitence.

Dès qu'il eut recouvré ſes forces, il fut conduit bien garrotté à ſon couvent; & voici très-exactement comme il y fut traité. D'abord on le deſcendit dans une foſſe profonde, au bas de laquelle eſt une pierre très-groſſe, à laquelle une chaîne de fer eſt ſcellée. Il fut attaché à cette chaîne par un pied; on mit auprès de lui un pain d'orge & une cruche d'eau; après quoi on referma la foſſe, qui ſe bouche avec un large plateau de grès, & qui ferme l'ouverture par laquelle on l'avait deſcendu.

Au bout de trois jours on le tira de ſa foſſe pour le faire comparaître devant la tournelle des capucins. Il fallait ſavoir s'il avait des complices de ſon évaſion ; & pour l'engager à les révéler, on l'appliqua à la queſtion uſitée dans le couvent. Cette queſtion préparatoire eſt infligée avec des cordes qui ſerrent les membres du patient, & qui lui font ſouffrir une eſpèce d'eſtrapade.

Quand il eut ſubi ces tourmens, il fut condamné à être enfermé pendant deux ans dans ſon cachot, & à en ſortir trois fois par ſemaine pour recevoir ſur ſon corps entiérement nud la diſcipline avec des chaînes de fer.

Son tempérament réſiſta ſeize mois entiers à ce ſupplice. Il fut enfin aſſez heureux pour ſe ſauver, à la faveur d'une querelle arrivée entre les capucins. Ils ſe battirent les uns contre les autres, & le priſonnier échappa pendant la mêlée.

S'étant caché pendant quelques heures dans des brouſſailles, il ſe haſarda de ſe mettre en chemin au déclin du jour, preſſé pas la faim, & pouvant à peine ſe ſoutenir. Un ſamaritain qui paſſait eut pitié de ce ſpectre ; il le conduiſit dans ſa maiſon, & lui donna du ſecours. C'eſt cet infortuné lui-même qui m'a conté ſon aventure en préſence de ſon libérateur. Voilà donc ce que les vœux produiſent !

❀ ❀

C'eſt une queſtion fort curieuſe de ſavoir ſi les horreurs qui ſe commettent tous les jours chez les moines mendians, ſons plus révoltantes que les richeſſes pernicieuſes des autres moines qui reduiſent tant de familles à l'état de mandians.

❀ ❀

Tous ont fait vœu de vivre à nos dépens, d'être un fardeau à leur patrie, de nuire à la population, de

trahir leurs contemporains & la poſtérité. Et nous le ſouffrons !

❀ ❀

Autre queſtion intéreſſante pour les officiers.

On demande pourquoi on permet à des moines de reprendre un de leurs moines qui s'eſt fait ſoldat ? & pourquoi un capitaine ne peut reprendre un déſerteur qui s'eſt fait moine ?

DES MÉDECINS.

IL eſt vrai que régime vaut mieux que médecine. Il eſt vrai que très-long-tems ſur cent médecins il y a eu quatre-vingt-dix-huit charlatans. Il eſt vrai que Molière a eu raiſon de ſe moquer d'eux. Il eſt vrai que rien n'eſt plus ridicule que de voir ce nombre infini de femelettes, & d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joui, trop veillé, appeller auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, & donner un écu à ce Dieu qui rit de leur faibleſſe.

Il n'eſt pas moins vrai qu'un bon médecin nous peut ſauver la vie (*a*) en cent occaſions, & nous rendre l'u-

(*a*) Ce n'eſt pas que nos jours ne ſoient comptés. Il eſt bien sûr que tout arrive par une néceſſité invincible, ſans quoi tout irait au haſard, ce qui eſt abſurde. Nul homme ne peut augmenter ni le nombre de ſes cheveux, ni le nombre de ſes jours; ni un médecin, ni un ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choſes nous deſtine irrévocablement; mais celui qui eſt deſtiné à être frappé dans un certain tems d'une apoplexie, eſt deſtiné auſſi à trouver un médecin ſage, qui le ſaigne, qui le purge, & qui le fait vivre

ſage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie ; ce ne ſera ni un capitaine d'infanterie, ni un conſeiller de la cour des aides qui le guérira. Des cataractes ſe forment dans mes yeux, ma voiſine ne me les levera pas. Je ne diſtingue point ici le médecin du chirurgien ; ces deux profeſſions ont été long-tems inſéparables.

Des hommes qui s'occuperaient de rendre la ſanté à d'autres hommes par les ſeuls principes d'humanité & de bienfaiſance, feraient fort au-deſſus de tous les grands de la terre ; ils tiendraient de la divinité. Conſerver & réparer eſt preſque auſſi beau que faire.

Le peuple romain ſe paſſa plus de cinq cents ans de médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer ; & ne faiſait nul cas de l'art de conſerver la vie. Comment donc en uſait-on à Rome quand on avait la fièvre putride, une fiſtule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine ? On mourait.

Le petit nombre de médecins Grecs qui s'introduiſit à Rome n'était compoſé que d'eſclaves. Un médecin devint enfin chez les grands ſeigneurs Romains un objet de luxe comme un cuiſinier. Tout homme riche eut chez lui des parfumeurs, des baigneurs, des gitons & des médecins. Le célèbre Muſa, médecin d'Auguſte, était eſclave ; il fut affranchi & fait chevalier Romain ; & alors les médecins devinrent des perſonnages conſidérables.

Quand le chriſtianiſme fut ſi bien établi, & que nous fûmes aſſez heureux pour avoir des moines, il leur fut expreſſément défendu par pluſieurs conciles d'exercer la médecine. C'était préciſément le contraire qu'il eût fallu faire, ſi on avait voulu être utile au genre humain.

juſqu'au moment fatal. La deſtinée nous donne la vérole & le mercure, la fièvre & le quinquina.

Quel bien pour les hommes d'obliger ces moines d'étudier la médecine, & de guérir nos maux pour l'amour de DIEU ! N'ayant rien à gagner que le ciel, ils n'eussent jamais été charlatans. Ils se seraient éclairés mutuellement sur nos maladies & sur les remèdes. C'était la plus belle des vocations, & ce fut la seule qu'on n'eut point. On objectera qu'ils eussent pu empoisonner les impies ; mais cela même eût été avantageux à l'église. Luther n'eût peut-être jamais enlevé la moitié de l'Europe catholique à notre St. Père le pape ; car à la première fièvre continue qu'aurait eu l'augustin Luther, un dominicain aurait pu lui donner des pillules. Vous me direz qu'il ne les aurait pas prises ; mais enfin avec un peu d'adresse, on aurait pu les lui faire prendre. Continuons.

Il se trouva enfin vers l'an 1517 un citoyen nommé Jéan, animé d'un zèle charitable ; ce n'est pas Jean Calvin que je veux dire, c'est Jean surnommé de Dieu, qui institua les frères de la charité. Ce sont avec les religieux de la rédemption des captifs les seuls moines utiles. Aussi ils ne sont pas comptés parmi les ordres. Les dominicains, franciscains, bernardins, prémontrés, bénédictins, ne reconnaissent pas les frères de la charité. On ne parle pas seulement d'eux dans la continuation de l'histoire écclésiastique de Fleuri. Pourquoi ? C'est qu'ils ont fait des cures, & qu'ils n'ont point fait de miracles. Ils ont servi, & ils n'ont point cabalé. Ils ont guéri de pauvres femmes, & ils ne les ont ni dirigées, ni séduites. Enfin, leur institut étant la charité, il était juste qu'ils fussent méprisés pas les autres moines.

La médecine ayant donc été une profession mercénaire dans le monde, comme l'est en quelques endroits celle de rendre la justice, elle a été sujette à d'étranges abus. Mais est-il rien de plus estimable au monde qu'un

médecin qui ayant dans sa jeunesse étudié la nature, connu le ressorts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent soulager, exerce son art en s'en défiant, soigne également les pauvres & les riches, ne reçoit d'honoraires qu'à regret, & emploie ces honoraires à secourir l'indigent ? Un tel homme n'est-il pas un peu supérieur au général des capucins, quelque respectable que soit ce général ?

DES AVOCATS.

ON sait que Ciceron ne fut consul, c'est-à-dire, le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. César fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître Le Dain, avocat en parlement à Paris, malgré son discours du *côté du greffe*, contre maître Huerne, qui avait défendu les comédiens, *par le secours d'une littérature agréable & intéressante.* César plaida des causes à Rome dans un autre goût que maître Le Dain, avant qu'il daignât venir nous subjuguer & faire pendre Arioviste.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé, *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur, guerrier. Chez nous un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés ; le voilà placé pour le reste de sa vie,

ſe quarrant dans ſon cercle dont il ne ſort jamais, & croyant jouer un grand rôle ſur le globe.

Un avocat eſt un homme qui n'ayant pas aſſez de fortune pour acheter un de ces brillans offices ſur leſquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les loix de Théodoſe & de Juſtinien pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand Henri IV, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cauſe, la ſomme fut trouvée trop forte pour le tems, pour l'avocat & pour la cauſe; tous les avocats alors allèrent dépoſer leur bonnet au greffe, du côté duquel maître Le Dain a ſi bien parlé depuis; & cette aventure cauſa une conſternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Preſque tous les Français étaient Welches, excepté un de Thou, un Sulli, un Malherbe, & ces braves capitaines qui ſecondèrent le grand Henri, & qui ne purent le garantir de la main d'un Welche endiablé du fanatiſme des Welches.

Mais lorſque avec le tems, la raiſon a repris ſes droits, l'honneur a repris les ſiens; pluſieurs avocats Français ſont devenus dignes d'être des ſénateurs Romains. Pourquoi ſont-ils devenus déſintéreſſés & patriotes, en devenant éloquens? C'eſt qu'en effet les beaux-arts élèvent l'ame; la culture de l'eſprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des Calas en eſt un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'aſſemblent pluſieurs jours ſans aucun intérêt, pour examiner ſi un homme roué à deux cent lieues de là eſt mort innocent

ou coupable. Deux d'entr'eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux Beaumont ! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père de famille, la philosophie & l'éloquence ont vengé & honoré sa mémoire.

DES THÉOLOGIENS.

LE théologien est toute autre chose. Il sait parfaitement que, selon saint Thomas, les anges sont corporels par rapport à DIEU, que l'ame reçoit son être dans le corps, que l'homme a l'ame végétative, sensitive & intellective.

Que l'ame est toute en tout, & toute en chaque partie.

Qu'elle est la cause efficiente & formelle du corps.

Qu'elle est la dernière dans la noblesse des formes.

Que l'appétit est une puissance passive.

Que les archanges tiennent le milieu entre les anges & les principautés.

Que le baptême régénère par soi-même & par accident.

Que le catéchisme n'est pas sacrement, mais sacramental.

Que la certitude vient de la cause & du sujet.

Que la concupiscence est l'appétit de la délectation sensitive.

Que la conscience est un acte, & non pas une puissance.

L'ange

L'ange de l'école a écrit environ quatre mille belles pages dans ce goût. Un jeune homme tondu paſſe trois années à ſe mettre dans la cervelle ces ſublimes connaiſſances, après quoi il reçoit le bonnet de docteur en ſorbonne, & non pas aux petites-maiſons !

S'il eſt homme de condition, ou fils d'un homme riche, ou intrigant & heureux, il devient évêque, archevêque, cardinal, pape.

S'il eſt pauvre & ſans crédit, il devient le théologien d'un de ces gens-là ; c'eſt lui qui argumente pour eux, qui relit ſaint Thomas & Scot pour eux, qui fait des mandemens pour eux, qui dans un concile décide pour eux.

Le titre de théologien eſt ſi grand, que les pères du concile de trente le donnèrent a leurs cuiſiniers, *Cuoco celeſte, gran théologo*. Leur ſcience eſt la première des ſciences, leur condition la première des conditions, & eux les premiers des hommes ; tant la véritable doctrine a d'empire, tant la raiſon gouverne le genre humain.

Quand un théologien eſt devenu, grace à ſes argumens, ou prince du ſaint Empire, ou archevêque de Tolède, ou l'un des ſoixante & dix princes vêtus de rouge ſucceſſeurs des humbles apôtres, alors les ſucceſſeurs de Galien & d'Hippocrate ſont à ſes gages. Ils étaient ſes égaux quand ils étudiaient dans la même univerſité, qu'ils avaient les mêmes degrés, qu'ils recevaient le même bonnet fourré. La fortune change tout ; & ceux qui ont découvert la circulation du ſang, les veines lactées, le canal thorachique, ſont les valets de ceux qui ont appris ce que c'eſt que la grace concomitante, & qui l'ont oublié.

DES POËTES.

LE théologien devenu pape, eut non-ſeulement ſes valets théologiens, cuiſiniers, échanſons, portes-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, faiſeurs d'*agnus dei*, confituriers, prédicateurs, il eut auſſi ſon poëte. Je ne ſais quel fou était le poëte de Léon X, comme David fut quelque tems le poëte de Saül.

C'eſt aſſurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maiſon, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre, qui ont conſervé dans leur iſle beaucoup d'anciens uſages, perdus dans le continent, ont, comme on ſait, leur poëte en titre d'office. Il eſt obligé de faire tous les ans une ode à la louange de ſainte Cécile, qui jouait autrefois ſi merveilleuſement du claveſſin ou du pſaltérion, qu'un ange deſcendit du neuvième ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du pſaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en ſourdine.

Moyſe eſt le premier poëte que nous connaiſſions. Il eſt à croire que long-tems avant lui, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens, les Indiens connaiſſaient la poéſie, puiſqu'ils avaient de la muſique. Mais enfin, ſon beau cantique qu'il chanta avec ſa ſœur Maria en ſortant du fond de la mer Rouge, eſt le premier monument poétique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne ſuis pas du ſentiment de ces bélitres ignorans & impies, Newton, Le Clerc & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans après l'événement, & qui diſent avec inſolence que Moyſe ne put écrire en hébreu, puiſque la langue hébraïque n'eſt qu'une dialecte nouvelle du phénicien, & que Moyſe ne pouvait ſavoir le phénicien. Je n'examine point avec le ſavant Huet comment Moyſe put chanter, lui qui était bégue & qui ne pouvait parler.

A entendre plusieurs de ces messieurs, Moyse serait bien moins ancien qu'Orphée, Musée, Homère, Hésiode. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion est absurde. Le moyen qu'un grec puisse être aussi ancien qu'un juif ?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que Moyse n'est qu'un personnage imaginaire, une fabuleuse imitation de la fable de l'ancien Bacchus, & qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de Bacchus attribués depuis à Moyse, avant qu'on sût qu'il y eût des juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un Bacchus avant Moyse.

Nous avons encore un excellent poëte juif, très-réellement antérieur à Horace, c'est le roi David ; & nous savons bien que le *miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum.*

Mais ce qui étonne, c'est que des législateurs & des rois aient été nos premiers poëtes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour se faire les poëtes des rois. Virgile, à la vérité, n'avait pas la charge de poëte d'Auguste, ni Lucain celle de poëte de Néron ; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la poésie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux-arts ? On peut faire la même question sur la musique. La poésie est la musique de l'ame, & surtout des ames grandes & sensibles.

Un mérite de la poésie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, & en moins de paroles que la prose.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de briéveté qu'il est sorti du cerveau du poëte ?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est.

Je ne parle pas des autres charmes de la poéſie, on les connaît aſſez; mais j'inſiſterai ſur le grand précepte d'Horace, *Sapere eſt & principium & fons.* Point de vraie poéſie ſans une grande ſageſſe. Mais comment accorder cette ſageſſe avec l'enthouſiaſme ? Comme Céſar qui formait un plan de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui; & c'eſt parce qu'ils étaient de très-mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactyles & des ſpondées, où des rimes dans la tête, eſt rarement un homme de bon ſens; mais Virgile eſt doué d'une raiſon ſupérieure.

Lucrèce était un miſérable phyſicien, & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La phyſique ne s'apprend pas avec de l'eſprit; c'eſt un art que l'on ne peut exercer qu'avec des inſtrumens, & les inſtrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes, des microſcopes, des machines pneumatiques, des baromètres, &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Deſcartes n'en ſavait guère plus que Lucrèce, lorſque ces clefs ouvrirent le ſanctuaire; & on a fait cent fois plus de chemin depuis Galilée, meilleur phyſicien que Deſcartes, juſqu'à nos jours, que depuis le premier Hermès juſqu'à Lucrèce, & depuis Lucrèce juſqu'à Galilée.

Toute la phyſique ancienne eſt d'un écolier abſurde. Il n'en eſt pas ainſi de la philoſophie de l'ame, & de ce bon ſens, qui, aidé du courage de l'eſprit, fait peſer avec juſteſſe les doutes & les vraiſemblances. C'eſt-là le grand mérite de Lucrèce; ſon troiſième chant eſt un chef-d'œuvre de raiſonnement; il diſſerte comme Ciceron, il s'exprime quelquefois comme Virgile; & il faut avouer que quand notre illuſtre Polignac réfute ce troiſième chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte Lucrèce raiſonne en métaphyſicien excellent dans ce troiſième livre, je ne dis pas qu'il ait raiſon ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, & ſe tromper, ſi on n'eſt pas inſtruit par la révélation. Lucrèce n'était point Juif, & les Juifs, comme on ſait, étaient les ſeuls hommes ſur la terre qui euſſent raiſon du tems de Ciceron, de Poſſidonius, de Céſar & de Caton. Enſuite, ſous Tibère, les Juifs n'eurent plus raiſon, & il n'y eut que les chrétiens qui eurent le ſens commun.

Ainſi, il était impoſſible que Lucrèce, Ciceron & Céſar ne fuſſent pas des imbécilles en comparaiſon des Juifs & de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reſte du genre humain ils étaient de très-grands-hommes.

J'avoue que Lucrèce ſe tua, Caton auſſi, Caſſius & Brutus auſſi, mais on peut fort bien ſe tuer, & avoir raiſonné en homme d'eſprit pendant ſa vie.

Diſtinguons dans tout auteur l'homme & ſes ouvrages. Racine écrit comme Virgile, mais il devient janſéniſte par faibleſſe, & il meurt de chagrin par une faibleſſe non moins grande, parce qu'un autre homme en paſſant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en ſuis faché, mais le rôle de Phèdre n'en eſt pas moins admirable.

DU TIMÉE DE PLATON, ET DE *QUELQUES AUTRES CHOSES.*

LEs pères de l'églife des quatre premiers fiècles furent tous Grecs & platoniciens ; vous ne trouvez pas un Romain qui ait écrit pour le chriftianifme, & qui ait la plus légère teinture de philofophie. J'obferverai ici en paffant, qu'il eft affez étrange que cette églife de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établiffement, en ait feule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui font nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un état, travaillent toujours fans le favoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé Marc, auquel fuccédèrent Athénagoras, Clément, Origène, fut le centre de la philofophie chrétienne. Platon était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la fageffe, comme l'interprète de la divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embraffé les dogmes de Platon, ils n'auraient jamais eu aucun philofophe, aucun homme d'efprit dans leur parti. Je mets à part l'infpiration & la grace, qui font au-deffus de toute philofophie, & je ne parle que du train ordinaire des chofes humaines.

Ce fut, dit-on, dans le Timée de Platon principalement, que les pères Grecs s'inftruifirent. Ce Timée paffe pour l'ouvrage le plus fublime de toute la philofophie ancienne. C'eft prefque le feul que Dacier n'ait point traduit ; & je penfe que la raifon en eft qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des

lecteurs clair-voyans le visage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle est voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre Egyptien, qui apprend à Solon l'ancienne histoire de la ville d'Athènes, qui était fidèlement conservée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix; elle résista seule aux guerriers de cette fameuse isle Atlantide, qui vinrent sur des vaisseaux innombrables subjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Asie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, & de préserver l'Egypte de la servitude qui nous menaçait. Mais après cette illustre victoire, & ce service rendu au genre humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures, & le territoire d'Athènes & toute la grande isle Atlantide. Cette isle n'est aujourd'hui qu'une vaste mer, que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ses eaux, rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à Solon; voilà comment Platon débute pour nous expliquer ensuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, & sa trinité. Il n'est pas physiquement impossible qu'il y eût eu une isle Atlantide qui n'existait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il est arrivé à Herculaneum, & à tant d'autres villes. Mais notre prêtre en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas est inaccessible aux vaisseaux, rend l'histoire un peu suspecte.

Il se peut faire, après tout, que depuis Solon, c'est-à-dire depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne isle Atlantide, & rendu la mer

navigable : mais enfin, il eſt toujours ſurprenant qu'on débute par cette iſle pour parler du verbe.

Peut-être en faiſant ce conte de prêtre ou de vieille, Platon n'a-t-il voulu inſinuer autre choſe que les viciſſitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire ſeulement ce que Pythagore & Timée de Locres avaient dit ſi long-tems avant lui, & ce que nos yeux nous diſent tous les jours, que tout périt & ſe renouvelle dans la nature. L'hiſtoire de Deucalion & de Pirra, la chûte de Phaéton ſont des fables, mais des inondations & des embraſemens ſont des vérités.

Platon part de ſon iſle imaginaire, pour dire des choſes que les meilleurs philoſophes de nos jours ne déſavoueraient pas. *Ce qui eſt produit a néceſſairement une cauſe, un auteur. Il eſt difficile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il eſt dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eſt plus vrai encore aujourd'hui, qu'un ſage en paſſant par Notre-Dame de Lorette s'aviſe de dire à un ſage ſon ami, que Notre-Dame de Lorette avec ſon petit viſage noir ne gouverne pas l'univers entier; ſi une bonne femme entend ces paroles, & ſi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la marche d'Ancone, le ſage ſera lapidé comme Orphée. Voilà préciſément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne diſaient pas du bien de Cibèle & de Diane. Cela ſeul devait les attacher à Platon. Les choſes inintelligibles qu'il débite enſuite, ne dûrent pas le dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à Platon d'avoir dit dans ſon Timée, *que le monde eſt un animal*; car il entend ſans doute que les élémens en mouvement animent le monde & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui ſentent, qui mangent, qui dorment & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le ſens le plus favorable; & ce n'eſt que lorſ-

qu'on accuse les gens d'hérésie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il est de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoisonner : ce n'est pas ainsi que j'en userai avec Platon.

Il y a d'abord chez lui une espèce de trinité qui est l'ame de la matière; voici ses paroles : *De la substance indivisible, toujours semblable à elle-même, & de la substance divisible, il composa une troisième substance qui tient de la même & de l'autre.*

Ensuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la chose encore plus inintelligible, & par conséquent plus respectable. Quelle provision pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plaît, & un peu d'attention. *Quand* DIEU *eut formé l'ame du monde de ces trois substances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrêmités de l'être, se répandant partout au dehors, & se repliant sur elle-même; elle forma ainsi dans tous les tems une origine divine de la sagesse éternelle.*

Et quelques lignes après :

Ainsi la nature de cet animal immense, qu'on nomme le monde, est éternelle.

Platon, à l'exemple de ses prédécesseurs, introduit donc l'Etre suprême artisan du monde, formant ce monde avant les tems; de sorte que DIEU ne pouvait être sans le monde, ni le monde sans DIEU, comme le soleil ne peut exister sans répandre la lumière dans l'espace, ni cette lumière voler dans l'espace, sans le soleil.

Je passe sous silence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre sortes d'animaux, les dieux célestes, les oiseaux de l'air, les poissons & les animaux terrestres, dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une seconde trinité. *L'être*

engendré, l'être qui engendre, & l'être qui reſſemble à l'engendré & à l'engendreur. Cette trinité eſt aſſez formelle; & les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité eſt ſuivie d'une théorie un peu ſingulière des quatre élémens. La terre eſt fondé ſur un triangle équilatère, l'eau ſur un triangle rectangle, l'air ſur un ſcalène, & le feu ſur un iſocèle. Après quoi il prouve démonſtrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps ſolides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui eſt rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philoſophe aux petites-maiſons qui ait jamais ſi puiſſamment raiſonné. Vous vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuſe trinité de Platon, que ſes commentateurs ont tant vantée; c'eſt l'Etre éternel, formateur éternel du monde; ſon verbe, ou ſon intelligence, ou ſon idée; & le bon qui en réſulte. Je vous aſſure que je l'ai bien cherchée dans ce Timée, je ne l'y ai jamais trouvée; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y eſt pas *totidem verbis*, ou je ſuis fort trompé.

Après avoir lu tout Platon à mon grand regret, j'ai apperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'eſt dans le livre ſixième de ſa *République chimérique*, lorſqu'il dit, *Parlons du fils, production merveilleuſe du bon, & ſa parfaite image.* Mais malheureuſement il ſe trouve que cette parfaite image de DIEU c'eſt le ſoleil. On en conclut que c'était le ſoleil intelligible, lequel avec le verbe & le père compoſait la trinité platonique.

Il y a dans l'*Epinomis* de Platon des galimatias fort curieux; en voici un que je traduis auſſi raiſonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur.

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel; je les ai obſervées, ce qui eſt facile à tout le monde. Le ſoleil eſt une de ces vertus, la lune une autre, la troiſième eſt l'aſſemblage des étoiles; & les cinq planètes ſont

avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penſer que ces vertus, ou ceux qui ſont dans elles & qui les animent, ſoit qu'ils marchent d'eux-mêmes, ſoit qu'ils ſoient portés dans des véhicules; gardez-vous, dis-je, de croire que les uns ſoient des dieux, & que les autres ne le ſoient pas; que les uns ſoient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer, ni invoquer. Ils ſont tous frères, chacun a ſon partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils rempliſſent tous l'emploi que le verbe leur aſſigna quand il forma l'univers viſible.

Voilà déjà le verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde lettre de Platon à Denys. Ces lettres ne ſont pas aſſurément ſuppoſées. Le ſtyle eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à Denys & à Dion des choſes aſſez difficiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chiffre; mais auſſi il en dit de fort claires, & qui ſe ſont trouvées vraies long-tems après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptième lettre à Dion.

J'ai été convaincu que tous les états ſont aſſez mal gouvernés; il n'y a guère ni bonne inſtitution ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la trinité. Platon dit à Denys:

Le roi de l'univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grace. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première; les ſecondes en perfection, ont en lui une ſeconde cauſe; & il eſt encore la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons; mais c'était beaucoup

d'avoir dans un auteur grec un garant des dogmes de l'église naissante. Toute l'église grecque fut donc platonicienne, comme toute l'église latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treizième siècle. Ainsi deux grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penser, jusqu'au tems où les hommes se sont mis au bout de deux mille ans à penser par eux-mêmes.

QUESTIONS SUR PLATON, ET SUR *QUELQUES AUTRES BAGATELLES.*

PLATON en disant aux Grecs ce que tant de philosophes des autres nations avaient dit avant lui, en assurant qu'il y a une intelligence suprême qui arrangea l'univers, pensait-il que cette intelligence suprême résidait en un seul lieu, comme un roi de l'Orient dans son serrail? ou bien croyait-il que cette puissante intelligence se répand partout comme la lumière, ou comme un être encore plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière? le dieu de Platon, en un mot, est-il dans la matière? en est-il séparé? O vous qui avez lu Platon attentivement, c'est-à-dire, sept ou huit songes-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, si jamais ces questions viennent jusqu'à vous, je vous supplie d'y répondre!

L'isle barbare des Cassidérides, où les hommes vivaient dans les bois du tems de Platon, a produit enfin des philosophes, qui sont autant au-dessus de lui, que Platon était au-dessus de ceux de ses contemporains qui ne raisonnaient pas.

Parmi ces philosophes Clarke est peut-être le plus profond ensemble & le plus clair, le plus méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Etre suprême.

Lorsqu'il eut donné au public son excellent livre, il se

trouva un jeune gentilhomme de la province de Glocefter, qui lui fit avec candeur des objections auffi fortes que fes demonftrations. On peut les voir à la fin du premier volume de Clarke; ce n'était pas fur l'exiftence néceffaire de l'Etre fuprême qu'il difputait, c'était fur fon infinité, & fur fon immenfité.

Il ne paraît pas en effet que Clarke ait prouvé qu'il y ait un être qui pénètre intimément tout ce qui exifte, & que cet être, dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand Newton a démontré qu'il y a du vuide dans la nature; mais quel philofophe pourra me démontrer que DIEU eft dans ce vuide, qu'il touche à ce vuide, qu'il remplit ce vuide? Comment étant auffi bornés que nous le fommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous fuffit-il pas qu'il nous foit prouvé qu'il exifte un maître fuprême? Il ne nous eft pas donné de favoir ce qu'il eft, ni comment il eft.

Il femble que Locke & Clarke aient eu les clefs du monde intelligible. Locke a ouvert tous les appartemens où l'on peut entrer; mais Clarke n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice?

Comment un philofophe tel que Samuel Clarke, après un fi admirable ouvrage fur l'exiftence de DIEU, en a-t-il pu faire enfuite un fi pitoyable fur des chofes de fait?

Comment Benoît Spinofa, qui avait autant de profondeur dans l'efprit que Samuel Clarke, après s'être élevé à la métaphyfique la plus fublime, peut-il ne pas s'appercevoir qu'une intelligence fuprême préfide à des ouvrages vifiblement arrangés avec une fuprême intelligence? (s'il eft vrai après tout que ce foit là le fyftême de Spinofa.)

Comment Newton, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypfe, ainfi qu'on l'a déjà remarqué?

Comment Locke, apres avoir ſi bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader ſon entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue, vont ſe repoſer ſur un fumier.

PRÉCIS DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.

J'AI conſumé environ quarante années de mon pélérinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philoſophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai conſulté tous les adeptes de l'antiquité, Epicure & Auguſtin, Platon & Mallebranche, & je ſuis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creuſets des philoſophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reſte eſt tête morte, fange inſipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire. Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtême ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu rapprocher & combiner les ſyſtêmes de Platon, du précepteur d'Alexandre, de Pythagore & des Orientaux, voici à-peu-près ce que j'en ai pu tirer.

❀ ❀

Le haſard eſt un mot vuide de ſens; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le monde eſt arrangé ſuivant des loix mathématiques, donc il eſt arrangé par une intelligence.

❀ ❀

Ce n'eſt pas un être intelligent tel que je le ſuis qui a préſidé à la formation de ce monde, car je ne puis former

un ciron, donc ce monde eſt l'ouvrage d'une intelligence prodigieuſement ſupérieure.

❀ ❀

Cet être qui poſsède l'intelligence & la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement? Il le faut bien : car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très-difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puiſſant & intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

❀ ❀

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien? cela ne ſe conçoit pas; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

❀ ❀

Tout ce qui exiſte paraît exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les tems; & cette cauſe doit toujours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

❀ ❀

Mais comment les choſes auront-elles toujours exiſté, étant viſiblement ſous la main du premier moteur? Il faut donc que cette puiſſance ait toujours agi; de même, à-peu-près, qu'il n'y a point de ſoleil ſans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement ſans un être qui paſſe d'un point de l'eſpace dans un autre point.

❀ ❀

Il y a donc un Etre puiſſant & intelligent, qui a toujours agi ; & ſi cet Etre n'avait point agi, à quoi lui aurait ſervi ſon exiſtence ?

❀ ❀

Toutes les choſes ſont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

❀ ❀

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange ſoient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puiſſant ?

❀ ❀

Il faut de deux choſes l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange exiſtent néceſſairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiſtent néceſſairement par ce premier moteur ; il n'y a pas de milieu.

❀ ❀

Ainſi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière ſortant éternellement de l'Etre puiſſant, intelligent, éternel.

❀ ❀

Mais, ou ſubſiſtante par ſa propre nature, ou émanée de l'Etre producteur, elle exiſte de toute éternité, puis qu'elle exiſte, & qu'il n'y a aucune raiſon pour laquelle elle n'aurait pas exiſté auparavant.

❀ ❀

Si la matière eſt éternellement néceſſaire, il eſt donc impoſſible, il eſt donc contradictoire qu'elle ne ſoit pas. Mais quel homme peut aſſurer qu'il eſt impoſſible, qu'il eſt contradictoire que ce caillou & cette mouche n'aient pas l'exiſtence ? On eſt pourtant forcé de dévorer cette difficulté, qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raiſonnement.

En

❀ ❀

En eflet, dès que vous avez conçu que tout eſt émané de l'Etre ſuprême & intelligent, que rien n'en eſt émané ſans raiſon, que cet être exiſtant toujours a dû toujours agir, que par conſéquent toutes les choſes ont dû éternellement ſortir du ſein de ſon exiſtence; vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont ſont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puiſſant.

❀ ❀

Puis que je ſuis un être étendu & penſant, mon étendue & ma penſée ſont donc des productious néceſſaires de cet Etre. Il m'eſt évident que je ne puis me donner ni l'étendue, ni la penſée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre néceſſaire.

❀ ❀

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas? J'ai l'intelligence & je ſuis dans l'eſpace, donc il eſt intelligent, & il eſt dans l'eſpace.

❀ ❀

Dire que cet Etre éternel, ce DIEU tout-puiſſant, a de tout tems rempli néceſſairement l'univers de ſes productions, ce n'eſt pas lui ôter ſa liberté; au contraire, car la liberté n'eſt que le pouvoir d'agir. DIEU a toujours pleinement agi, donc DIEU a toujours uſé de la plénitude de ſa liberté.

❀ ❀

La liberté qu'on nomme d'*indifférence*, eſt un mot ſans idée, une abſurdité; car ce ſerait ſe déterminer ſans raiſon; ce ſerait un effet ſans cauſe. Donc DIEU ne peut avoir cette liberté prétendue qui eſt une contradiction dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même néceſſité qui fait ſon exiſtence.

❀ ❀

Il eſt donc impoſſible que le monde ſoit ſans DIEU, il eſt impoſſible que DIEU ſoit ſans le monde.

❀ ❀

Ce monde eſt rempli d'êtres qui ſe ſuccèdent, donc DIEU a toujours produit des êtres qui ſe ſont ſuccédés.

❀ ❀

Ces aſſertions préliminaires ſont la baſe de l'ancienne philoſophie orientale & de celle des Grecs. Il faut excepter Démocrite & Epicure, dont la philoſophie corpuſculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens ſe fondaient ſur une phyſique entiérement erronée, & que le ſyſtême métaphyſique de tous les autres philoſophes ſubſiſte avec tous les ſyſtêmes phyſiques. Toute la nature, excepté le vuide, contredit Epicure; & aucun phénomène ne contredit la philoſophie que je viens d'expliquer. Or une philoſophie qui eſt d'accord avec tout ce qui ſe paſſe dans la nature, & qui contente les eſprits les plus attentifs, n'eſt-elle pas ſupérieure à tout autre ſyſtême non révélé ?

❀ ❀

Après les aſſertions des anciens philoſophes que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été poſſible, que nous reſte-t-il ? Un chaos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philoſophe à ſyſtême qui n'ait avoué à la fin de ſa vie qu'il avait perdu ſon tems. Il faut avouer que les inventeurs des arts méchaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des ſyllogiſmes : celui qui imagina la navette l'emporte furieuſement ſur celui qui imagina les idées innées.

FEMMES, SOYEZ SOUMISES

A VOS MARIS.

L'ABBÉ de Châteauneuf me contait un jour, que madame la maréchale de Grancey était fort impérieuſe. Elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté conſiſtait à ſe reſpecter ſoi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en ſecret; elle ne s'abaiſſa jamais à dire un menſonge. Elle aimait mieux avouer une vérité dangereuſe que d'uſer d'une diſſimulation utile. Elle diſait que la diſſimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuſes ſignalèrent ſa vie; mais quand on l'en louait, elle ſe croyait mépriſée : elle diſait, « Vous penſez donc que ces actions m'ont coûté des efforts. » Ses amans l'adoraient, ſes amis la chériſſaient, & ſon mari la reſpectait.

Elle paſſa quarante années dans cette diſſipation, & dans ce cercle d'amuſemens qui occupent ſérieuſement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans ſa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de ſon prochain & les intérêts de ſon cœur. Enfin quand elle ſe vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'eſprit paſſent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de Racine, & fut étonnée de ſentir en les liſant encore plus de plaiſir qu'elle n'en avait éprouvé à la repréſentation : le bon goût qui ſe déployait en elle lui faiſait diſcerner que cet homme ne diſait jamais que des choſes vraies & intéreſſantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était ſimple & noble, ſans déclamation, ſans rien de forcé, ſans courir après l'eſprit; que ſes intrigues, ainſi que ſes

penſées, étaient toutes fondées ſur la nature. Elle retrouvait dans cette lecture l'hiſtoire de ſes ſentimens & le tableau de ſa vie.

On lui fit lire Montagne. Elle fut charmée d'un homme qui faiſait converſation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna enſuite les grands hommes de Plutarque. Elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'hiſtoire des grandes femmes ?

L'abbé de Châteauneuf la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, madame? lui dit-il. J'ai ouvert par haſard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'eſt, je crois, quelque recueil de lettres. J'y ai vu ces paroles : *Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris*. J'ai jeté le livre.

Comment, madame ? ſavez-vous bien que ce ſont les épîtres de St. Paul ?

Il ne m'importe de qui elles ſont, l'auteur eſt très-impoli. Jamais monſieur le maréchal ne m'a écrit dans ce ſtyle ; je ſuis perſuadée que votre St. Paul était un homme très-difficile à vivre. Etait-il marié ?

Oui, madame.

Il fallait que ſa femme fût une bien bonne créature. Si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez ſoumiſes à vos maris* ! Encore s'il s'était contenté de dire, *Soyez douces, complaiſantes, attentives, économes*, je dirais, voilà un homme qui ſait vivre ; & pourquoi ſoumiſes, s'il vous plaît ? Quand j'épouſai monſieur de Grancey, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la ſienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des eſclaves ? N'eſt-ce pas aſſez qu'un homme après m'avoir épouſée ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois eſt mortelle ? N'eſt-ce pas aſſez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me

plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très-désagréables pour une femme de qualité, & que pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore, *Obéissez* ?

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! Quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, & que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très-humblement ? Je sais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, & en conséquence ils se vantent d'être plus capables de gouverner. Mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse Allemande, qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, & qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un état à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

L'abbé de Châteauneuf qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que Mahomet avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, & que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambaſſadeur à la porte.

Quoi! il n'eſt pas vrai, monſieur, que Mahomet ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, & qu'il nous ſoit défendu de prier DIEU dans une moſquée? Pas un mot de tout cela, madame. Mahomet, loin d'avoir imaginé la polygamie l'a réprimée & reſtrainte. Le ſage Salomon poſſédait ſept cents épouſes. Mahomet a réduit ce nombre à quatre ſeulement. Meſdames iront en paradis tout comme meſſieurs, & ſans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne la fait ici. Car vous ſentez bien que nous ne connaiſſons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas, vous avez raiſon, dit la maréchale. L'homme eſt bien peu de choſe.

Mais, dites-moi, votre Mahomet a-t-il ordonné que les femmes fuſſent ſoumiſes à leurs maris?

Non, madame, cela ne ſe trouve point dans l'alcoran.

Pourquoi donc ſont-elles eſclaves en Turquie?

Elles ne ſont point eſclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent teſter, elles peuvent demander un divorce dans l'occaſion: elles vont à la moſquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures: on

les voit dans les rues avec leurs voiles ſur le nez, comme vous aviez votre maſque il y a quelques années. Il eſt vrai qu'elles ne paraiſſaient ni à l'opéra, ni à la comédie; mais c'eſt parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que ſi jamais dans Conſtantinople, qui eſt la patrie d'Orphée, il y avait un opéra, les dames Turques ne rempliſſent les premières loges ?

Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris ! diſait toujours la maréchale entre ſes dents. Ce Paul était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, & il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas St. Pierre qui était un aſſez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le janſéniſme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, & elle ſe remit à ſa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AUX TEMS.

FEU monſieur de Montampui, mon bon ami, recteur de l'univerſité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréſentation de *Zaïre*, piéce très-ſainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour ſe faire baptiſer.

Monſieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de ſon collège à la comédie, vêtu de ſon habit ordinaire, comme en uſent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père Caſtel, que l'univers avait les yeux ſur lui, & il le crut avec d'autant plus de raiſon, qu'étant recteur de l'univerſité, il avait, ſuivant la force du mot, inſpection ſur l'univers, lequel par conſéquent le regardait

continuellement. Il ſentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé Montampui avait été à la comédie, & que tous les ſiècles en feraient ſcandaliſés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni ſe priver de la comédie, prit le parti de ſe déguiſer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuſtement de ſa grand'mère, décédée du tems de la Fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, & d'un manteau fueille morte. Il couvre ſa vieille tête de recteur d'une coëffure à triple étage, ſurmontée d'un gros nœud de rubans roſe sèche.

Une paire d'engageantes rouſſes & déchirées laiſſe paraître dans tout leur avantage ſes bras quarrés & velus. Notre recteur ainſi trouſſé ſort par une porte ſecrète du collège, & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde; on eut peu de reſpect pour madame; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, & menée en priſon, où elle demeura juſqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'univerſité de Paris, la fille aînée de nos rois. Si M. Montampui avait eu dans la tête ce bel axiome, *Conformez-vous aux tems*, il n'aurait pas donné cette ſcène à l'univers.

Ce n'eſt pas la peine de recommander cette maxime aux courtiſans, ils l'ont toujours fidèlement obſervée avec les hommes en place; *ſerviebant tempori*, comme dit Tacite. Les dames & les petits maîtres ont toujours auſſi révéré la mode, & même enchéri ſur elle; ce n'eſt pas à ceux qui vont ſelon le tems, c'eſt à ceux que la deſtinée à mis à la tête des gouvernemens, que s'adreſſe ce petit diſcours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus ſemblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eſt apperçu que vous n'êtes pas médecins. La ſociété royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul rapport phyſique ni métaphyſique entre les prérogatives de la cou-

ronne d'Angleterre & des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie, vous vous êtes conformés aux tems.

Je suis persuadé qu'il y avait de très-belles loix dans Athènes sur la récolte du gland, avant que Triptolème eût enseigné aux Grecs à semer du bled. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, & à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les loix sur le gland s'abolirent d'elles-mêmes, & les arcontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le tems viendra où le sang de M. *St. Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de sa tête. Les gentilshommes Napolitains & les bourgeois en sauront assez dans quelques siècles, pour conclure que ce tour de passe-passe ne leur a pas valu un ducat, qu'il est absolument inutile à la prospérité du royaume & au bien être des citoyens; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les loix qu'il a imposées à la nature. Quand ces notions seront descendues des nobles aux citadins, & de ceux-ci à la portion du peuple qui est capable de raison, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du tems d'Horace l'encens brûlait de lui-même, sans qu'on l'approchât du feu. Horace tourna le miracle en ridicule; & il ne se fit plus. C'est ainsi qu'on s'est défait du saint nombril de JESUS dans la ville de Châlons; c'est ainsi que les miracles sont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raison vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui siégez dans une grande ville irrégulière, composée de palais & de chaumières, dégoûtante & magnifique, habitée tour-à-tour par des sauvages, des demi-sauvages, des Welches, des Romains, des Francs, & enfin par des Français,

il y a bien long-tems que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, & que Marcel & Geneviève ne ſe sont rencontrés ſur le pont Notre-Dame, pour nous donner de la pluie & du beau tems. Vous avez ſu que les bons bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe les ſaiſons, mais que le DIEU qui arrangea la matière & qui forma les élémens, eſt le ſeul maître abſolu des airs & de la terre; & bientôt Geneviève honorée modeſtement dans ſa nouvelle égliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'Ariſtote, ni contre l'émétique; on ne vous préſentera plus de requiſitoire pour empêcher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos princes & de nos citoyens; vous vous conformerez aux tems.

Les tems approchent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez ſoi, pour poſſéder en ſûreté dans ſa patrie des prés & des vignes accordés par le ſouverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un Italien de ſe mêler de ce que penſe un Français, qu'il n'appartient à ce Français de preſcrire à cet Italien ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme & dangereux ridicule d'avoir dans un état un corps conſidérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il ſerait plus honoré, plus cher à la nation, ſi, réclamant ſon indépendance naturelle, il ceſſait d'employer à ſes dépens une eſpèce de ſimonie pour ſe rendre eſclave. Il ſe fortifiera dans cette idée ſage & noble, par l'exemple d'une iſle voiſine. Alors vous ferez ſervir votre influence & votre pouvoir à briſer des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux tems.

Il eſt plus beau, ſans doute, de les préparer que de s'y conformer; car il y a peu de mérite à ſe nourrir des fruits que l'arrière ſaiſon fait naître; mais c'en eſt un grand de préparer ſa terre, par une ſage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouiſſance tardive.

L'opinion gouverne le monde, mais ce ſont les ſages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces ſages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux comme on uſait du tems de Pierre Lombard, de Scot, & de Gilbert de la Porée.

Une ſociété inſociable, étrangère dans ſa patrie, compoſée de gens de mérite, de ſots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendart d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent & une flèches dont elle perçait dévotement ſes ennemis, elle voulut perſuader que ces flèches étaient d'or, & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une eſpèce de magie. Les incrédules qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, ſe trouvaient tout d'un coup, ſans ſavoir comment, à trois cents, à cinq cents milles de chez eux, ou dans un château voiſin, obſcur & mal meublé, dont ils ne ſortaient point qu'ils n'euſſent ſigné que les cent & une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens, vous avez vu de loin le tems où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-ſeulement vous vous êtes conformés aux tems, mais vous avez prévenu les tems.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écraſant le fanatiſme d'une main, & en pourſuivant la raiſon de l'autre.

Quand vous voyez cette raiſon faire des progrès ſi prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir

à votre ſecours, & non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle ſera plus puiſſante que vous; oſez la chérir & non la craindre. Conformez-vous aux tems.

DE L'HORRIBLE DANGER

DE LA LECTURE.

NOUS, Jouſſouf Cherébi, par la grace de DIEU, moufti du ſaint Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces préſentes verront, ſottiſe & bénédiction.

Comme ainſi ſoit que Saïd Effendi, ci-devant ambaſſadeur de la ſublime Porte, vers un petit état nommé Frankrom, ſitué entre l'Eſpagne & l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux uſage de l'imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis & imans de la ville impériale de Stamboul, & ſurtout les faquirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à Mahomet & à nous, de condamner, proſcrire, anathématiſer ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne & la ſauve-garde des états bien policés.

2°. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture & ſur les moyens de perfectionner les arts méchaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue (ce qu'à DIEU ne plaiſe) réveiller le génie de nos cultivateurs & de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie,

augmenter leurs richeſſes, & leur inſpirer un jour quelque élévation d'ame, quelque amour du bien public, ſentimens abſolumens oppoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux, qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre juſtice aux bonnes & aux mauvaiſes actions, & de recommander l'équité & l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des tems que de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes, dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour DIEU, & en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa préſence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du ſalut des ames.

6°. Il arriverait ſans doute qu'à force de lire les auteurs Occidentaux qui ont traité des maladies contagieuſes, & de la manière de les prévenir, nous ſerions aſſez malheureux pour nous garantir de la peſte, ce qui ſerait un attentat énorme contre les ordres de la providence.

A ces cauſes & autres, pour l'édification des fidèles, & pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, ſous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inſtruire, nous défendons aux pères & aux mères d'enſeigner à lire à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expreſſément de penſer, ſous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phraſes liées enſemble,

desquelles on pourrait inférer un sens clair & net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la sublime porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, commettons spécialement le premier médecin de sa hautesse, né dans un marais de l'Occident septentrional; lequel médecin ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille Ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays : lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, & nous amener ladite idée pieds & poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'Egire.

DES ARRÊTS DE MORT.

En lisant l'hiſtoire, & en voyant cette ſuite preſque jamais interrompue de calamités ſans nombre entaſſées ſur ce globe, que quelques-uns appellent le *meilleur des mondes poſſibles*, j'ai été frappé ſurtout de la grande quantité d'hommes conſidérables dans l'état, dans l'égliſe, dans la ſociété, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laiſſe à part les aſſaſſinats, les empoiſonnemens; je ne parle que des maſſacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les rois & les reines. L'Angleterre ſeule en fournit une liſte aſſez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainſi par juſtice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eût ſubi ſon arrêt, ſi ſon procès eût duré quelque tems de plus, ou ſi leur partie adverſe était morte d'apoplexie pendant l'inſtruction.

Que la fiſtule eût cangrené le *rectum* du cardinal de Richelieu quelques mois plutôt, les de Thou, les Cinq-Mars & tant d'autres étaient en liberté. Si Barnevelt avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomariſtes, il ſerait mort dans ſon lit.

Si le connétable de Luines n'avait pas demandé la confiſcation de la maréchale d'Ancre, elle n'eût pas été brûlée comme ſorcière. Qu'un homme réellement criminel, un aſſaſſin, un voleur public, un empoiſonneur, un parricide ſoit arrêté, & que ſon crime ſoit prouvé, il eſt certain que dans quelque tems, & par quelques juges qu'il ſoit jugé, il ſera un jour condamné. Mais il n'en eſt pas de même des hommes d'état; donnez-leur

ſeulement d'autres juges, ou attendez que le tems ait changé les interêts, refroidi les paſſions, amené d'autres ſentimens, leur vie ſera en ſûreté.

Imaginez que la reine Elizabeth meurt d'une indigeſtion la veille de la condamnation de Marie Stuart, alors Marie Stuart ſera ſur le trône d'Ecoſſe, au-lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que Cromwel tombe ſeulement malade, on ſe gardera bien de couper la tête à Charles I. Ces deux aſſaſſinats, revêtus je ne ſais comment de la forme des loix, n'entrent guère dans la liſte des injuſtices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui ayant garotté & volé deux paſſans, ſe plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un préſident, un avocat, des conſeillers, & qui ayant ſigné une ſentence, feraient pendre les deux paſſans en cérémonie. C'eſt ainſi que la reine d'Ecoſſe & ſon petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un ſeul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, ſi on avait eu un autre tems à choiſir? Y a-t-il un ſeul des condamnés, immolés ſous le cardinal de Richelieu, qui n'eût été en faveur, ſi leur procès avait été prolongé juſqu'à la régence d'Anne d'Autriche? Le prince de Condé eſt arrêté ſous François II; il eſt jugé à mort par des commiſſaires; François II meurt, & le prince de Condé redevient un homme puiſſant.

Ces exemples ſont innombrables. Il faut ſurtout conſidérer l'eſprit du tems. On a brûlé Vanini ſur une accuſation vague d'athéiſme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'aſſez pédant & d'aſſez ſot pour faire les livres de Vanini, on ne les lirait pas, & c'eſt tout ce qui en arriverait.

Un eſpagnol paſſe par Genève au milieu du ſeizième ſiècle; le Picard Jean Chauvin apprend que cet eſpagnol eſt

eſt logé dans une hôtellerie ; il ſe ſouvient que cet eſpagnol a diſputé contre lui ſur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien Jean Chauvin qui fait arrêter le paſſant, malgré toutes les loix divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations ; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le ſupplice dure plus long-tems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de perſonne ; & ſi ce fou de Servet était venu dans le bon tems, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle *la juſtice* eſt donc auſſi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des tems de peſte ; & cette contagion a fait le tour de la terre.

DE LA FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la providence, diſait le profond auteur de Pacha Billeboquet, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables misères, la nature nous a fait frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour dégoûtante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout-d'un-coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, ſous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette même ville où le maréchal de Marillac fut aſſaſ-

ſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon de campagne, où il careſſait Marion de Lorme comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé d'horreur: Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du fauxbourg ſaint Antoine, parce qu'un homme en ſoutane rouge avait déplu à quelques hommes en ſoutane noire?

Qui pourrait paſſer par la rue de la Féronnerie ſans verſer des larmes, & ſans entrer dans des convulſions de fureur contre les principes abominables & ſacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la ſaint Barthelemi, ſans dire, c'eſt ici qu'on aſſaſſina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU; c'eſt ici qu'on traîna tout ſanglant un des aïeux de ma mère, c'eſt-là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureuſement les hommes ſont ſi légers, ſi frivoles, ſi frappés du préſent, ſi inſenſibles au paſſé, que ſur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui faſſent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtreſſe, une grande partie de leur bien, & par conſéquent toute leur conſidération, & même pluſieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une piéce nouvelle, & faiſaient à ſouper des contes qu'on croyait plaiſans! La ſolidité conſiſte dans l'uniformité des idées. Un homme de bon ſens, dit-on, doit toujours

penſer de la même façon. Si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Lethé à ceux qui devaient habiter les champs Elyſées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez & jouiſſez.

DE L'IMAGINATION.

C'EST le pouvoir que chaque être ſenſible ſent en ſoi, de ſe repréſenter dans ſon cerveau les choſes ſenſibles. Cette faculté eſt dépendante de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins : ces perceptions entrent par les ſens ; la mémoire les retient ; l'*imagination* les compoſe. Voilà pourquoi les anciens Grecs appellèrent les muſes *filles de mémoire*.

Il eſt très-eſſentiel de remarquer que cette faculté de recevoir des idées, de les retenir, de les compoſer, eſt au rang des choſes dont nous ne pouvons rendre aucune raiſon. Ces reſſorts inviſibles de notre être ſont de la main de la nature, & non de la nôtre.

Peut-être ce don de DIEU, *l'imagination*, eſt-il le ſeul inſtrument avec lequel nous compoſions des idées, & même les plus métaphyſiques.

Vous prononcez le mot de *triangle*; mais vous ne prononcez qu'un ſon, ſi vous ne vous repréſentez pas l'image d'un triangle quelconque. Vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vu, ſi vous avez des yeux, ou touché, ſi vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penſer au triangle en général, ſi votre imagination ne ſe figure, au moins confuſément, quelque triangle particulier. Vous calculez, mais il faut que vous

vous repréſentiez des unités redoublées, ſans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abſtraits, *grandeur*, *vérité*, *juſtice*, *fini*, *infini*; mais ce mot *grandeur* eſt-il autre choſe qu'un mouvement de votre langue qui frappe l'air ſi vous n'avez pas l'image de quelque grandeur? Que veulent dire ces mots, *vérité*, *menſonge*, ſi vous n'avez pas apperçu par vos ſens, que telle choſe qu'on vous avait dit exiſtait en effet, & que telle autre n'exiſtait pas? Et de cette expérience ne compoſez-vous pas l'idée générale de vérité & de menſonge? Et quand on vous demande ce que vous entendez par ces mots, pouvez-vous vous empêcher de vous figurer quelque image ſenſible, qui vous fait ſouvenir qu'on vous a dit quelquefois ce qui était, & fort ſouvent ce qui n'était point?

Avez-vous la notion de *juſte* & d'*injuſte* autrement que par des actions qui vous ont paru telles? Vous avez commencé dans votre enfance par apprendre à lire ſous un maître. Vous aviez envie de bien épeller, & vous avez mal épellé: votre maître vous a battu; cela vous a paru très-injuſte. Vous avez vu le ſalaire refuſé à un ouvrier, & cent autres choſes pareilles. L'idée abſtraite du juſte & de l'injuſte eſt-elle autre choſe que ces faits confuſément mêlés dans votre imagination?

Le *fini* eſt-il dans votre eſprit autre choſe que l'image de quelque meſure bornée? L'*infini* eſt-il autre choſe que l'image de cette même meſure que vous prolongez ſans trouver fin? Toutes ces opérations ne font-elles pas dans vous à-peu-près de la même manière que vous liſez un livre? Vous y liſez les choſes, & vous ne vous occupez pas des caractères de l'alphabet, ſans leſquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choſes: faites-y un moment d'attention, & alors vous appercevrez ces caractères ſur leſquels gliſſait votre vue. Ainſi tous vos raiſonnemens, toutes vos connaiſſances ſont fondées ſur des images tracées dans votre cerveau. Vous ne vous en

appercevez pas ; mais arrêtez-vous un moment pour y ſonger ; & alors vous voyez que ces images ſont la baſe de toutes vos notions. C'eſt au lecteur à peſer cette idée, à l'étendre, à la rectifier.

Le célèbre Adiſſon dans ſes *onze eſſais ſur l'imagination*, dont il a enrichi les feuilles du ſpectateur, dit d'abord *que le ſens de la vue eſt celui qui fournit ſeul les idées à l'imagination.* Cependant il faut avouer que les autres ſens y contribuent auſſi. Un aveugle né entend dans ſon imagination l'harmonie qui ne frappe plus ſon oreille ; il eſt à table en ſonge ; les objets qui ont réſiſté ou cédé à ſes mains, ſont encore le même effet dans ſa tête. Il eſt vrai que le ſens de la vûe fournit ſeul les images ; & comme c'eſt une eſpèce de *toucher* qui s'étend juſqu'aux étoiles, ſon immenſe étendue enrichit plus l'imagination que tous les autres ſens enſemble.

Il y a deux ſortes d'imagination ; l'une qui conſiſte à retenir une ſimple impreſſion des objets ; l'autre qui arrange ces images reçues, & les combine en mille manières. La première a été appellée *imagination paſſive*, la ſeconde *active*. La paſſive ne va pas beaucoup au-delà de la mémoire ; elle eſt commune aux hommes & aux animaux. Delà vient que le chaſſeur & ſon chien pourſuivent également des bêtes dans leurs rêves, qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie, & l'autre jappe en dormant. Les hommes & les bêtes font alors plus que ſe reſſouvenir, car les ſonges ne ſont jamais des images fidelles. Cette eſpèce d'imagination compoſe les objets, mais ce n'eſt point en elle l'entendement qui agit, c'eſt la mémoire qui ſe méprend.

Cette imagination paſſive n'a certainement beſoin du ſecours de notre volonté, ni dans le ſommeil, ni dans la veille ; elle ſe peint malgré nous ce que nos yeux ont vu, elle entend ce que nous avons entendu, &

touche ce que nous avons touché ; elle y ajoute, elle en diminue. C'eſt un ſens intérieur qui agit néceſſairement. Auſſi rien n'eſt-il plus commun que d'entendre dire, *on n'eſt pas le maître de ſon imagination.*

C'eſt ici qu'on doit s'étonner & ſe convaincre de ſon peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en ſonge des diſcours ſuivis & éloquens, des vers meilleurs qu'on n'en ferait ſur le même ſujet étant éveillé ? que l'on réſoud même des problêmes de mathématiques ? Voilà certainement des idées très-combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or s'il eſt inconteſtable que des idées ſuivies ſe forment dans nous, malgré nous, pendant notre ſommeil, qui nous aſſurera qu'elles ne ſont pas produites de même dans la veille ? Eſt-il un homme qui prévoie l'idée qu'il aura dans une minute ? Ne paraît-il pas qu'elle nous ſont données comme les mouvemens de nos fibres ? Et ſi le père Mallebranche s'en était tenu à dire que toutes les idées ſont données de DIEU, aurait-on pu le combattre ?

Cette faculté paſſive indépendante de la réflexion, eſt la ſource de nos paſſions, & de nos erreurs ; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pouſſe vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, ſelon la manière dont elle les repréſente. L'image d'un danger inſpire la crainte ; celle d'un bien donne des deſirs violens ; elle ſeule produit l'enthouſiaſme de gloire, de parti, de fanatiſme ; c'eſt elle qui répandit tant de maladies de l'eſprit, en faiſant imaginer à des cervelles faibles fortement frappées que leurs corps étaient changés en d'autres corps ; c'eſt elle qui perſuada à tant d'hommes qu'ils étaient obſédés, ou enſorcelés, & qu'ils allaient effectivement au ſabbat, parce qu'on leur diſait qu'ils y allaient. Cette eſpèce d'imagination ſervile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'inſtrument dont l'imagination forte de certains hommes s'eſt ſervie pour dominer. C'eſt en-

core cette imagination paſſive des cerveaux aiſés à ébranler, qui fait quelquefois paſſer dans les enfans les marques évidentes de l'impreſſion qu'une mère a reçue: les exemples en ſont innombrables; & celui qui écrit cet article en a vu de ſi frappans, qu'il démentirait ſes yeux s'il en doutait. Cet effet de l'imagination n'eſt guère explicable; mais aucune autre opération de la nature ne l'eſt davantage. On ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons. Il y a l'infini entre nous & les reſſorts de notre être.

L'imagination active eſt celle qui joint la réflexion, la combinaiſon à la mémoire. Elle rapproche pluſieurs objets diſtans; elle ſépare ceux qui ſe mêlent, les compoſe & les change; elle ſemble créer quand elle ne fait qu'arranger; car il n'eſt pas donné à l'homme de ſe faire des idées, il ne peut que les modifier.

Cette imagination active eſt donc au fonds une faculté auſſi indépendante de nous que l'imagination paſſive; & une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'eſt que ſi vous propoſez à cent perſonnes également ignorantes, d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien malgré leurs efforts. Si le centième imagine quelque choſe, n'eſt-il pas évident que c'eſt un don particulier qu'il a reçu? c'eſt ce don que l'on appelle *génie*, c'eſt-là qu'on a reconnu quelque choſe d'inſpiré & de divin.

Ce don de la nature eſt *imagination d'invention* dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poëme. Elle ne peut exiſter ſans la mémoire; mais elle s'en ſert comme d'un inſtrument avec lequel elle fait tous ſes ouvrages.

Après avoir vu qu'on ſoulevait avec un bâton une groſſe pierre que la main ne pouvait remuer, l'*imagination* active inventa les leviers, & enſuite les forces

mouvantes compoſées, qui ne ſont que des leviers déguiſés ; il faut ſe peindre d'abord dans l'eſprit les machines & leurs effets pour les exécuter.

Ce n'eſt pas cette ſorte d'*imagination* que le vulgaire appelle, ainſi que la mémoire, l'*ennemie du jugement*. Au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond. Elle combine ſans ceſſe ſes tableaux, elle corrige ſes erreurs, elle élève tous ſes édifices avec ordre. Il y a une *imagination* étonnante dans la mathématique pratique; & Archimède avait au moins autant d'*imagination* qu'Homère. C'eſt par elle qu'un poëte crée ſes perſonnages, leur donne des caractères, des paſſions, invente ſa fable, en préſente l'expoſition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement; travail qui demande encore le jugement le plus profond, & en même tems le plus fin.

Il faut un très-grand art dans toutes ces *imaginations d'invention*, & même dans les romans. Ceux qui en manquent ſont mépriſés des eſprits bien faits. Un jugement toujours ſain règne dans les fables d'Eſope; elles ſeront toujours les délices des nations. Il y a plus d'*imagination* dans les contes des fées ; mais ces imaginations fantaſtiques, dépourvues d'ordre & de bon ſens, ne peuvent être eſtimées; on les lit par faibleſſe, & on les condamne par raiſon.

La ſeconde partie de l'*imagination active*, eſt celle de détail ; & c'eſt elle qu'on appelle communément *imagination* dans le monde. C'eſt elle qui fait le charme de la converſation ; car elle préſente ſans ceſſe à l'eſprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les eſprits froids deſſinent à peine. Elle emploie les circonſtances les plus frappantes ; elle allègue des exemples ; & quand ce talent ſe montre avec la ſobriété qui convient à tous les talens, il ſe concilie l'empire de la ſociété. L'homme eſt tellement machine, que le vin donne quelquefois cette

imagination que l'ivreſſe anéantit; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment ſe peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes ?

C'eſt ſurtout dans la poéſie que cette *imagination* de détail & d'expreſſion doit régner. Elle eſt ailleurs agréable, mais là elle eſt néceſſaire. Preſque tout eſt image dans Homère, dans Virgile, dans Horace, ſans même qu'on s'en apperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expreſſions pittoreſques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poëme épique, ou l'ode : mais la plupart de ces beautés bien ménagées, font dans la tragédie un effet admirable. Un homme qui ſans être poëte, oſe donner une tragédie, fait dire à Hippolyte :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chaſſe.

Mais Hippolyte, que le vrai poëte fait parler, dit,

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Ces *imaginations* ne doivent jamais être forcées, ampoulées, giganteſques. Ptolomée parlant dans un conſeil d'une bataille qu'il n'a pas vue, & qui s'eſt donnée loin de chez lui, ne doit point peindre.

» Des montagnes de morts, privés d'honneurs ſuprêmes,
» Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
» Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
» De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

Une princeſſe ne doit point dire à un empereur,

» La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre,
» Que DIEU tient déjà prête à te réduire en poudre.

On ſent aſſez que la vraie douleur ne s'amuſe point à une métaphore ſi recherchée.

Il n'y a que trop d'exemples de ce défaut : on les pardonne aux grands poëtes ; ils ſervent à rendre les autres ridicules.

L'imagination active qui fait les poëtes, leur donne l'enthouſiaſme, c'eſt-à-dire, ſelon le mot grec, cette émotion interne, qui agite en effet l'eſprit, & qui transforme l'auteur dans le perſonnage qu'il fait parler ; car c'eſt-là l'enthouſiaſme : il conſiſte dans l'émotion & dans les images : alors l'auteur dit préciſément les mêmes choſes que dirait la perſonne qu'il introduit.

Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyait plus, je ne pouvais parler.

L'imagination alors ardente & ſage, n'entaſſe point de figures incohérentes; elle ne dit point, par exemple, pour exprimer un homme épais de corps & d'eſprit :

Qu'il eſt flanqué de chair, gabionné de lard;

Et que la nature

En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songea plutôt au fourreau qu'à la lame.

Il y a de l'imagination dans ces vers ; mais elle eſt groſſière, elle eſt déréglée, elle eſt fauſſe : l'image de *remparts* ne peut s'allier avec celle de *fourreau* ; c'eſt comme ſi on diſait qu'un vaiſſeau eſt entré dans le port à bride abattue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poéſie. La raiſon en eſt ſenſible. Le diſcours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'orateur parle la langue de tout le monde : Le poëte

une langue extraordinaire & plus relevée : Le poëte a pour base de son ouvrage la fiction ; aussi l'imagination est l'essence de son art ; elle n'est que l'accessoire dans l'orateur.

Certains traits d'*imagination* ont ajouté, dit-on, de grandes beautés à la peinture. On cite surtout cet artifice avec lequel un peintre mit un voile sur la tête d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie ; artifice cependant bien moins beau que si le peintre avait eu le secret de faire voir sur le visage d'Agamemnon le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un monarque, & du respect pour ses dieux ; comme Rubens a eu l'art de peindre dans les regards & dans l'attitude de Marie de Médicis, la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir un fils, & la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général les imaginations des peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle imagination est toujours naturelle : la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles : la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie ni vraisemblance ; comme des esprits qui se jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chaussée dans les chaos ; Lucifer qui se transforme en crapaud ; un ange coupé en deux par un coup de canon, & dont les deux parties se rejoignent incontinent, &c... L'imagination forte approfondit les objets ; la faible les effleure ; la douce se repose dans les peintures agréables ; l'ardente entasse images sur images ; la sage est celle qui emploie avec choix tous ces différens caractères, mais qui admet très-rarement le bizarre, & rejette toujours le faux.

Si la mémoire nourrie & exercée eſt la ſource de toute imagination, cette même mémoire ſurchargée la fait périr. Ainſi celui qui s'eſt rempli la tête de noms & de dates, n'a pas le magaſin qu'il faut pour compoſer des images. Les hommes occupés de calculs ou d'affaires épineuſes, ont d'ordinaire l'imagination ſtérile.

Quand elle eſt trop ardente, trop tumultueuſe, elle peut dégénérer en démence ; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau eſt bien plus ſouvent le partage de ces imaginations paſſives, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces imaginations actives & laborieuſes qui aſſemblent & combinent des idées ; car cette imagination active a toujours beſoin du jugement, l'autre en eſt indépendante.

Il n'eſt peut-être pas inutile d'ajouter à cet eſſai, que par ces mots, *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes diſtincts, dont l'un a le don de ſentir, l'autre ſe reſſouvient, un troiſième imagine, un quatrième juge. Les hommes ſont plus portés qu'on ne penſe, à croire que ce ſont des facultés différentes, & ſéparées. C'eſt cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaiſſons que par leurs effets, ſans pouvoir rien connaître de cet être.

ANECDOTE SINGULIÈRE SUR LE PÈRE *FOUQUET CI-DEVANT JÉSUITE.*

(Ce morceau eſt inſéré en partie dans les lettres juives.)

EN 1723, le père Fouquet jéſuite revint en France de la Chine où il avait paſſé vingt-cinq ans. Des diſputes de religion l'avaient brouillé avec ſes confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contr'eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort ſur le vaiſſeau ; l'autre vint à Paris avec le père Fouquet. Ce jéſuite devait amener ſon lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La choſe était ſecrète.

Fouquet & ſon lettré logeaient à la maiſon profeſſe, rue St. Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père Fouquet ſut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères ; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal Dubois, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal qui par intérêt eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet,

la chose du monde dont un ministre est quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua ; il trouva un homme qui faisait des révérences autrement qu'à la française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'abbé Desfontaines, deux fois par semaine.

Le lettré Chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours ; il trouvait les mœurs des Français assez étranges ; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation Française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans le ministère changea ; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un jésuite qui accompagnait le magistrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené ; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprêtes du roi ; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours Kanton, Kanton. Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat qui avait entendu dire autrefois, qu'il y a une province de la Chine appellée Kanton, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un inter-

prêtre des missions étrangères qui écorchait le chinois, tout fut reconnu ; le magistrat ne sut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de Bourbon était alors premier ministre ; on lui conta la chose ; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois & on le renvoya dans son pays, dont on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter ; que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

PRÉFACE.

CETTE plaisanterie a été si souvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie, lequel parut à la fin de 1752. C'était une chose fort extraordinaire, qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, *qu'une formule d'algèbre, que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir, qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre cents ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre. Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propositions, ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le président lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, & il fit condamner son adversaire comme faussaire. Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire. C'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit ; c'est une continuelle allusion à tous les passages du livre dont le public se moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer son médecin quand il ne guérissait pas.*

DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA,

MÉDECIN DU PAPE.

RIEN n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très-illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philoſophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les loix les plus ſimples, & qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs, capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé *ſes œuvres*, & dans celui qu'on appelle *ſes lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand-homme ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à perſonne, & ſurtout ne ferait point tombé dans certaines petites fautes, qui ne ſont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eſt poſſible, que ce n'eſt point l'intérêt de ma profeſſion qui me fait parler ici. Mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ſes libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paie les médecins, quand malheureuſement le malade ne guérit point. On ne paie point, dit-il, (*a*) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injuſte! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont Coypel orna

(*a*) pag. 124.

orna la galerie du palais-royal ? Un client prive-t-il d'un juste salaire son avocat, parce qu'il a perdu sa cause ? Un médecin promet ses soins, & non la guérison. Il fait ses efforts, & on les lui paie. Quoi, seriez-vous jaloux même des médecins ?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de pension pour avoir parlé de mathématique & de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage ; monsieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, & porter ses *attentats jusqu'au soleil* même ; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont sur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfans se forment par attraction dans le ventre de la mère, (*a*) que l'œil gauche attire la jambe droite (*b*), &c. on ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en disséquant des têtes de géans, &c. &c. ? Il est clair que le pauvre philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait-il bien aise après cela que nous autres médecins, nous nous moquassions de lui, & que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles, & non pas pour ceux qui ne sont connus dans le monde que par l'envie de se faire connaître ?

Ce jeune homme inconsidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (*c*) que c'est au hasard & aux nations sauvages qu'on doit les seuls

(*a*) Dans les œuvres & lettres de Mr. de M.

(*b*) Voyez la Vénus physique.

(*c*) Pag. 205.

ſpécifiques connus, & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'eſt la ſeule expérience qui a pu enſeigner aux hommes les remèdes que fourniſſent les plantes. Hippocrate, Boerhaave, Chirac & Senac, n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fiévre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent aſſoupir. Ce qu'on appelle haſard peut ſeul conduire à la découverte des propriétés des plantes; & les médecins ne peuvent faire autre choſe que de conſeiller ces remèdes ſuivant les occaſions. Ils en inventent beaucoup avec le ſecours de la chymie; ils ne ſe vantent pas de guérir toujours, mais ils ſe vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour ſoulager les hommes. Le jeune plaiſant qui les traite ſi mal, a-t-il rendu autant de ſervices au genre humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de Saxe, après la victoire de Fontenoi?

Notre jeune raiſonneur prétend qu'il faut que les médecins ne ſoient plus qu'empiriques (*a*), & leur conſeille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne ſe ſervît plus d'architectes pour bâtir des maiſons, mais ſeulement de maçons qui tailleraient des pierres au haſard?

Il donne auſſi le ſage conſeil de négliger l'anatomie (*b*). Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous ſommes ſeulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaiſſance de l'intérieur de la tête & de quelques autres parties du reſſort de l'anatomie, en ait ſi peu de reconnaiſſance.

Le même auteur, peu ſavant apparemment dans l'hiſtoire, en parlant de rendre les ſupplices des criminels

(*a*) Pag. 119. (*b*) Pag. 120.

utiles, & de faire ſur leurs corps des expériences, dit (*a*), que cette propoſition n'a jamais été exécutée; il ignore ce que tout le monde ſait, que du tems de Louis XI on fit pour la première fois en France, ſur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit eſſayer l'inoculation de la petite vérole ſur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais ſi notre auteur eſt ignorant, on eſt obligé d'avouer qu'il a en récompenſe une imagination ſingulière: il veut, en qualité de phyſicien, que nous nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (*b*), & qu'on faſſe piroutter le malade. L'idée à la vérité n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille (*c*) d'enduire un malade de poix réſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande apparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe (*d*), pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité; de ſorte que ſi un homme a la goutte, la fiévre, le dévoiement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au-lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beau-

(*a*) Pag. 198.
(*b*) Pag. 206.
(*c*) Pag. 206.
(*d*) Pag. 208.

coup pour des riens, un pour d'autres misères; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en philoſophie auſſi fidèle à cet axiome que le père *Canaie* l'était en théologie; cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens ſenſés, & c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Enſuite ayant trouvé tout ſeul, & indépendamment de *Leibnitz*; que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril*; *mais que c'eſt la mort*, il propoſe de reculer ce point de maturité (*a*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclorre.* C'eſt un beau ſecret, & nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par ſentence criminelle de quelque académie.

On voit par le compte que nous venons de rendre, que ſi ces lettres imaginaires étaient d'un préſident, elles ne pourraient être que d'un préſident de *Bedlam* (*b*), & qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage, reſpecté, comme on fait, dans toute l'Europe, & qui a conſenti d'être déclaré *grand-homme.* Nous avons vu quelquefois au carnaval en Italie, *Arlequin* déguiſé en archevêque; mais on démêlait bien vîte *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu: cela rappelle une fable de la Fontaine:

Ici on voit des oreilles tout entières.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe, & l'erreur.

(*a*) Pag. 76.
(*b*) Les petites-maiſons à Londres.

Tout confidéré, nous déférons à la fainte inquifition le livre imputé au préfident, & nous nous en rapportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquisition de Rome.

Nous père Pancrace, &c. inquifiteur pour la foi, avons lu la diatribe de monfignor Akakia, médecin ordinaire du pape, fans favoir ce que veut dire diatribe, & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en eft pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu, déguifé fous le nom d'un préfident.

Nous avons, après avoir invoqué le St. Efprit, trouvé dans les œuvres, c'eft-à-dire dans l'in-quarto de l'inconnu, force propofitions téméraires, mal fonnantes, hérétiques & fentant l'héréfie. Nous les condamnons collectivement, féparément, & refpectivement.

Nous anathématifons fpécialement & particuliérement l'*Effai de Cofmologie*, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de Bélial, & accoutumé à trouver tout mauvais, infinue, contre la parole de l'écriture (*a*), que c'eft un défaut de providence que les araignées prennent des mouches, & dans laquelle cofmologie l'auteur fait enfuite entendre, qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiftence de DIEU, que dans Z égal à BC divifé par A plus B (*b*). Or ces caractères étant tirés du Grimoire, & vifiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du St. Siége.

Et comme felon l'ufage nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *phyfique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphyfique*, &c. nous avons enjoint aux révérends profeffeurs de philofophie du col-

(*a*) Œuvr. pag. 9. (*b*) Pag. 45.

lège de la ſapience, d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidèle. Ainſi DIEU leur ſoit en aide.

JUGEMENT DES PROFESSEURS DU COLLÈGE DE LA SAPIENCE.

1°. Nous déclarons que les loix ſur le choc des corps parfaitement durs, ſont puérils & imaginaires, attendu (*a*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des eſprits durs, ſur leſquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'aſſertion, que le *produit de l'eſpace par la viteſſe eſt toujours un minimum* (*b*), nous a ſemblé fauſſe; car ce produit eſt quelquefois un *maximum*, comme Leibnitz le penſait, & comme il eſt prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de Leibnitz; & en cela nous le juſtifions d'avoir eu jamais une idée de Leibnitz toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la cenſure que monſignor Akakia, médecin du pape, & tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pſeudonime, & ſurtout de la vénus phyſique (*c*). Nous conſeillons au jeune auteur, quand il procédera avec ſa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penſer que l'enfant ſe forme dans l'uterus par le moyen de l'attraction; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, & à imiter moins le ſtyle de Fontenelle, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres*, que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Œuvres*; & nous l'exhortons à

(*a*) Pag. 44. (*b*) Œuvr. pag. 4. (*c*) Pag. 248.

ne plus débiter deux fois la même marchandise sous des noms différens, parce que cela n'est pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un président

1°. Il faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (*a*) n'est point appellée dans l'homme *prévision ;* que ce mot *prévision* est uniquement consacré à la connaissance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il est bon qu'il sache la force des termes avant de se mettre à écrire. Il faut qu'il sache que l'ame ne *s'apperçoit* point elle-même : elle voit des objets & ne se voit pas ; c'est-là sa condition. Le jeune écrivain peut aisément réformer ces petites erreurs.

2°. Il est faux que *la mémoire nous fasse plus perdre que gagner* (*b*). Le candidat doit apprendre que la *mémoire* est la faculté de retenir des idées, & que sans cette faculté on ne pourrait pas seulement faire un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on serait imbécille ; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée (*c*), *que l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agité, & qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le candidat s'est mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à son caractère : qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philosophe, revient aux petitesses ordinaires, &c ; mais des vérités si triviales ne doivent pas être redites : c'est le défaut de la jeunesse de croire que

(*a*) Pag. 3. Lettres du natif de St. Malo.

(*b*) Pag. 5.

(*c*) Pag. 8.

des choses communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expressions obscures.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (*a*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son & les couleurs, qui n'existent que dans nos sensations, comme le sait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation Allemande, qu'il vilipende (*b*), & qu'il traite d'imbécilles en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuste ; ce n'est pas tout de se tromper, il faut être poli ; il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après Leibnitz, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philosophale (*c*) : car, dit-il, sous quelque *aspect qu'on la considère, on ne peut en prouver l'impossibilité.* Il est vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer son bien à la chercher ; mais comme en parlant de la *somme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, & que cependant bien des gens la suivent ; il se pourrait, à plus forte raison, que quelques personnes se ruinassent à la recherche du grand œuvre, puisqu'il est possible selon lui de le trouver.

7°. Nous passons plusieurs choses qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de Mr. l'inquisiteur ; mais nous croyons qu'il sera fort surpris d'apprendre que le jeune étudiant (*d*) veuille absolument disséquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, & des hommes velus, portans queue, pour sonder la nature de l'intelligence humaine ; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame ; qu'il fasse naître des an-

(*a*) Pag. 15.
(*b*) Pag. 50. 52.
(*c*) Pag. 85.
(*d*) Pag. 232. 233.

guilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de blé (*a*). Nous prenons cette occaſion de divertir Mr. l'inquiſiteur.

8°. Mais Mr. l'inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophête ; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue (*b*) que les raiſons en faveur de l'aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contr'elle. Enſuite il aſſure (*c*) que les perceptions du paſſé, du préſent & de l'avenir, ne diffèrent (*d*) que par le degré d'activité de l'ame. Il eſpère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation* dans l'imagination pourra ſervir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le paſſé.

Nous jugeons unanimement que ſa cervelle eſt fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiſer. Nous ne ſavons pas encore s'il ſera des grands ou de petits prophêtes ; mais nous craignons fort qu'il ne ſoit prophête de malheur, puiſque dans ſon traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction : il dit (*e*) ſurtout, que tous les fous ſont malheureux. Nous faiſons à tous ceux qui le ſont un compliment de condoléance ; mais ſi ſon ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres auſtrales (*f*), quoiqu'en liſant ſon livre on ſoit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il ſemble ignorer qu'on connaît il y a long-tems la terre de *Fréderic Henri*, ſituée par-delà le quarantième degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertiſſons que ſi, au-lieu d'aller aux terres auſtrales, il prétend (*g*) naviguer tout droit directement ſous le pole arctique, perſonne ne s'embarquera avec lui.

(*a*) Pag. 143.
(*b*) Pag. 147.
(*c*) Pag. 151.
(*d*) Pap. 154.
(*e*) Pag. 9.
(*f*) Pag. 172.
(*g*) Pag. 174.

10°. Il doit encore être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend (*a*), un trou qui aille jusqu'au centre de la terre (où il veut apparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses) : Ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le systême de la balance de l'Europe.

Pour conclusion nous prions Mr. le docteur Akakia de lui prescrire des ptisanes rafraîchissantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque université, & à y être modeste.

Si jamais on envoie quelques physiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il se peut, par quelques mesures ce que Newton a découvert par la sublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il est nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-dessus de ses compagnons, qu'il ne se fasse point peindre seul applatissant la terre, ainsi qu'on peint Atlas portant le ciel, comme si l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été se réjouir dans une ville où il y a garnison Suédoise ; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui proposer avec amitié un avis différent du sien, s'il lui fait confidence qu'il s'appuie sur l'autorité de Leibnitz & de plusieurs autres philosophes, s'il lui montre en particulier une lettre de Leibnitz qui contredise formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer sans réflexion, & crier partout, qu'on a forgé une lettre de Leibnitz pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il est tombé sur un point de dynamique absolument inutile dans l'usage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué plusieurs

(*a*) Pag. 186.

fois ſon ouvrage, dans lequel il le combat avec la diſcrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de ſon conſentement, qu'il ſe garde bien de vouloir faire paſſer cet ouvrage de ſon adverſaire pour un crime de lèze-majeſté académique.

Si ce camarade lui a avoué pluſieurs fois qu'il tient la lettre de Leibnitz, ainſi que pluſieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne ſe ſerve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*a*) s'eſt ſervi contre les Mairan, les Caſſini, & d'autres vrais philoſophes; qu'il n'exige jamais dans une diſpute frivole, qu'un mort reſſuſcite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de Leibnitz, & qu'il réſerve ce miracle pour le tems où il prophétiſera; qu'il ne compromette perſonne dans une querelle de néant que la vanité veut rendre importante; & qu'il ne faſſe point intervenir les dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres ſur lettres à une grande princeſſe, pour forcer au ſilence ſon adverſaire, & pour lui lier les mains, afin de l'aſſaſſiner à loiſir (*b*).

Que dans une miſérable diſpute ſur la dynamique, il ne faſſe point ſommer, par un exploit académique, un profeſſeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le faſſe point condamner par contumace, comme ayant attenté à ſa gloire, comme forgeur de lettres & fauſſaire, ſurtout quand il eſt évident que les lettres de Leibnitz ſont de Leibnitz, & qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le le nom d'un préſident n'ont pas été reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté

(*a*) L'homme enqueſtion avait fort tourmenté à Paris Mrs. de Mairan & Caſſini.

(*b*) Il écrivit deux lettres à madame la princeſſe d'Orange, pour la ſupplier d'impoſer ſilence a ſon adverſaire M. K. bibliothécaire de cette princeſſe, lequel il avait fait condamner comme fauſſaire.

d'une juſte défenſe ; qu'il penſe qu'un homme qui a tort & qui veut déshonorer celui qui a raiſon, ſe déshonore ſoi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres ſont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, & non des cabales vaines ; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie ; de même que dans la méchanique, ce qu'on gagne en tems on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens, qui ont commencé par donner de grandes eſpérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſottiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au-lieu d'être habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, & la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie ; on les a loués, & ils ont ceſſé d'être louables ; on les a récompenſés, & ils ont ceſſé de mériter des récompenſes ; ils ont voulu paraître, & ils ont ceſſé d'être : car lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridiculer, *le néant vaut ſon exiſtence.* (*a*)

(*a*) L'auteur en queſtion avait écrit que ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

DU THÉATRE ANGLAIS

PAR JEROME CARRÉ.

DEUX petits livres anglais nous apprennent que cette nation célèbre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entreprifes, pofsède de plus deux excellent poëtes tragiques ; l'un eft Shakefpear, qu'on affure laiffer Corneille fort loin derrière lui ; & l'autre le tendre Otwai, très-fupérieur au tendre Racine.

Cette difpute étant une affaire de goût, il femble qu'il n'y ait rien à repliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poëte de fon pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaifir mal-à-propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théatre de Paris & celui de Londres. Nous nous adreffons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jufqu'à Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, foit Ruffe, foit Italien, foit Allemand, ou Efpagnol, point de Suiffe ou de Hollandais, qui ne connaiffe ; par exemple, Cinna ou Phèdre ; & très-peu connaiffent les œuvres de Shakefpear & d'Otwai. C'eft déjà un affez grand préjugé ; mais ce n'eft qu'un préjugé. Il faut mettre les piéces du procès fur le bureau. Hamlet eft une des piéces les plus eftimées de Shakefpear, & des plus courues. Nous allons fidélement l'efpofer aux yeux des juges.

PLAN DE LA TRAGÉDIE D'HAMLET.

Le ſujet d'Hamlet, prince de Dannemarck, eſt à-peu-près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Dannemarck, a été empoiſonné par ſon frère Claudius, & par ſa propre femme Gertrude, qui lui ont verſé du poiſon dans l'oreille pendant qu'il dormait. Claudius a ſuccédé au mort; & peu de jours après l'enterrement, la veuve a épouſé ſon beau-frère.

Perſonne n'a eu le moindre ſoupçon de l'empoiſonnement du feu roi Hamlet par l'oreille. Claudius règne tranquillement. Deux ſoldats étant en ſentinelle à la porte du palais de Claudius, l'un dit à l'autre: comment s'eſt paſſée ton heure de garde? Fort bien; je n'ai pas entendu une ſouris trotter. Après quelques propos pareils, un ſpectre paraît vêtu à-peu-près comme le feu roi Hamlet; l'un des deux ſoldats dit à ſon camarade, parle à ce revenant, toi, car tu as étudié; volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme diſparaît ſans répondre. Les deux ſoldats étonnés raiſonnent ſur cette apparition. Le ſoldat docteur ſe reſſouvient d'avoir oui dire *que la même choſe était arrivée à Rome du tems de la mort de* Céſar: *les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & ſautèrent dans les rues de Rome. C'eſt sûrement un préſage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une ſentinelle lui crie, fantôme, que veux-tu? puis-je faire quelque choſe pour toi? viens-tu pour quelque tréſor caché? *Alors le coq chante.* Le ſpectre s'en retourne à pas lents; les ſentinelles ſe propoſent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter; mais il s'enfuit, & ces ſoldats concluent que c'eſt l'uſage que les eſprits s'enfuient au chant du coq.

Car, diſent-ils, *dans le tems de l'avent, la veille de*

Noël, l'oiseau du point du jour chante toute la nuit, & alors les esprits n'osent plus courir. Les nuits sont saines, les planètes n'ont point de mauvaise influence, les fées & les sorcières sont sans pouvoir dans un tems si saint & si béni.

Vous noterez que c'est-là un des beaux endroits que Pope a marqués avec des guillemets dans son édition de Shakespear, pour en faire sentir la force.

Après cette apparition, le roi Claudius, Gertrude sa femme, & les courtisans, font conversation dans une salle du palais. Le jeune Hamlet, fils du monarque empoisonné, Hamlet le héros de la piéce, reçoit avec une tristesse morne & sévère, les marques d'amitié que lui donnent Claudius & Gertrude : ce prince était bien loin de soupçonner que son père eût été empoisonné par eux; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de son cœur que sa mère se fût remariée si vîte avec le frère de son premier mari. C'est en vain que Gertrude veut persuader à son fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'est pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne sont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable : ce deuil est au fond de mon cœur, le reste n'est que vaine ostentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Dannemarck & aller à l'école à Vittemberg. *Cher* Hamlet, *ne va point à l'école à Vittemberg, rester avec nous.* Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi Claudius en est charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions. *Quoi*, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père sentait toujours renaître son appétit en mangeant, ma mère en épouse un autre au bout d'un mois! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil! à peine le mois écoulé! un petit mois! que dis-je, avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon*

pauvre père ! Ah ! la fragilité eſt le nom de la femme. Mon cœur ſe fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux ſentinelles viennent informer le prince Hamlet qu'ils ont vu un ſpectre tout ſemblable du roi ſon père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de ſe taire ; & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finiſſe.

Tandis qu'il eſt dans ſa chambre au palais, il y a une jeune perſonne nommée Ophélie, fille de mylord Polonius, grand-chambellan, qui paraît dans la maiſon de ſon père avec ſon frère Laerte. Ce Laerte va voyager ; cette Ophélie ſent un peu de goût pour le prince Hamlet. Laerte lui donne de très-bons conſeils.

Voyez-vous, ma ſœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper ſa viande lui-même ; il faut qu'on lui choiſiſſe ſes morceaux ; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laiſſer votre chaſte tréſor ouvert à ſes violentes importunités. Il eſt dangereux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printems, avant que leurs boutons ſoient ouverts, & dans le matin & la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah ! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme font tant de curés maugracieux qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes ſont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère & la ſœur, ayant ainſi raiſonné, laiſſent la place au prince Hamlet, qui revient avec un ami, & les mêmes ſentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme ſe préſente encore devant eux. Le prince lui parle avec reſpect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en

lui

lui faiſant ſigne de le ſuivre. Ah ! ne le ſuivez pas, lui dit ſon ami ; quand on a ſuivi un eſprit, on court riſque de devenir fou ; n'importe, répond Hamlet, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout : *mon deſtin crie d'y aller*, dit-il, *& rend les plus petits de mes artères auſſi forts que le lion de Nemée. Oui, je ſuivrai, & je ferai un eſprit de quiconque s'y oppoſera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent enſuite familiérement tous deux enſemble. Le revenant lui apprend, qu'*il eſt en purgatoire, & qu'il va lui conter des choſes qui lui feront dreſſer les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je ſuis mort de la piquure d'un ſerpent dans mon verger ; mais le ſerpent, c'eſt celui qui porte ma couronne, c'eſt mon frère ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il m'a fait mourir ſans que je puſſe recevoir l'extrême-onction ; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luiſans annoncent l'aurore ; adieu, ſouviens-toi de moi.*

Les amis du prince Hamlet reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'eſprit. *C'eſt un très-honnête eſprit*, répond le prince ; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend auſſi-tôt la voix du fantôme qui crie aux amis, *jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée ; le fantôme crie ſous terre, *jurez par ſon épée.* Ils font le ferment. Hamlet s'en va avec eux ſans prendre aucune réſolution.

Le lecteur qui lit cette hiſtoire merveilleuſe, peut ſe ſouvenir que ce même prince Hamlet était amoureux de mademoiſelle Ophélie, fille de mylord Polonius, grand-chambellan, & ſœur du jeune Laerte, qui va en France pour ſe former *l'eſprit & le cœur.* Le bon homme Polonius recommande Laerte ſon fils à ſon gouverneur ; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au bordel, & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ſes inſtructions, ſa fille Ophélie

arrive toute effarée ! *Ah ! mylord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince* Hamlet *est arrivé le pourpoint déboutonné, sans chapeau, sans jarretières, les bas sur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre, pâle comme sa chemise. Il m'a long-tems manié le visage comme s'il voulait me peindre, m'a secoué le bras, a branlé la tête, a poussé de profonds soupirs, & s'en est allé comme un aveugle qui cherche son chemin à tâtons.*

Le chambellan Polonius, qui ne sait pas qu'Hamlet a vu un esprit & qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour Ophélie ; & les choses en restent là. Le roi & la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de (*a*) Norvège arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme Polonius, qui est vieux radoteur beaucoup plus fou que Hamlet, assure le roi qu'il aura grand soin du malade ; *c'est mon devoir*, dit-il, *car qu'est-ce que le devoir ? C'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit est la nuit, & le tems est le tems, ainsi, puisque la brièveté est l'ame de l'esprit, & que la loquacité en est le corps, je serai court. Votre noble fils est fou : je l'appelle* fou, *car qu'est-ce que la folie, sinon d'être fou ? Il est donc fou, madame. Cela est, c'est grand' pitié : mais c'est grand' pitié que cela soit vrai, il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, c'est que j'ai une fille.* Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'Hamlet a écrites à Ophélie.

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en

(*a*) En France on s'avise d'imprimer Norwege, Wirtemberg, Westphalie, c'est que les imprimeurs Français ne savent pas que le w tudesque vaut notre v consonne.

défordre, & confirme par fes difcours l'opinion qu'on a de fa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponfes qui décèlent une ame profondément bleffée, lefquelles ont beaucoup de fens. Les chambellans qui ont ordre de le divertir, lui propofent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. Hamlet parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une fcène devant lui, il en dit fort bien fon avis. Et enfuite quand il eft feul, il déclare qu'il n'eft pas fi fou qu'il le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour* Hécube! *Et qu'eft-ce que lui eft* Hécube? *Que ferait-il donc fi fon oncle & fa mère avaient empoifonné fon père, comme* Claudius *&* Gertrude *ont empoifonné le mien! Ah! maudit empoifonneur, affaffin, putaffier, traître, débauché, indigne vilain! Et moi, quel âne je fuis! N'eft-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoifonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une putain? que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie falope, comme une gueufe, un torchon de cuifine.*

Il prend alors la réfolution de fe fervir de ces comédiens pour découvrir fi en effet fon oncle & fa mère ont empoifonné fon père; car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper; c'eft peut-être le diable qui m'a parlé; il faut s'éclaircir. Hamlet propofe donc aux comédiens de jouer un pantomime, dans lequel un homme dormira, & un autre lui verfera du poifon dans l'oreille. Il eft bien sûr que fi le roi Claudius eft coupable, il fera fort étonné en voyant le pantomime; il pâlira, fon crime fera fur fon vifage. Hamlet fera certain du crime, & aura le droit de fe venger.

Ainfi dit, ainfi fait. La troupe vient jouer cette fcène muette devant le roi, la reine & toute la cour; & après la fcène muette, il y en a une autre en vers. Le roi &

la reine trouvent ces deux fcènes fort impertinentes. Ils foupçonnent Hamlet d'avoir fait la piéce & de n'être pas tout-à-fait auffi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande perplexité, ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi Claudius fe réfout à envoyer Hamlet en Angleterre pour le guérir de fa folie, & écrit au roi d'Angleterre, fon bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur fi-tôt la préfente reçue.

Mais avant de faire partir Hamlet, la reine eft bien aife de l'interroger, de le fonder ; & de peur qu'il ne faffe quelque folie dangereufe, le vieux chambellan Polonius fe cache derrière une tapifferie, prêt à venir au fecours en cas de befoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à Gertrude fa mère. Chemin faifant il rencontre dans un coin le roi Claudius, à qui il a pris un petit remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoifonné fon frère, époufé la veuve & ufurpé la couronne. Il fe met à genoux, & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. Hamlet a d'abord envie de prendre ce tems-là pour le tuer ; mais faifant réflexion que le roi Claudius eft en état de grace, puifqu'il prie Dieu, il fe donne bien de garde de l'affaffiner dans cette circonftance. *Que je ferais fot !* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au-lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attend pour paffer au travers de fon corps, qu'il foit ivre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il foit couché avec quelque inceftueufe, ou qu'il faffe quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer fon falut ; alors tombe fur lui, qu'il donne du talon au ciel, que fon ame foit damnée, & noire comme l'enfer où il defcendra.* C'eft encore là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi Claudius dans l'intention de le damner, vient parler à fa mère,

& lui fait au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans, qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan Polonius craint que les choses n'aillent trop loin; il crie au secours derrière la tapisserie. Hamlet ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah : ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapisserie; il tire son épée, court au rat, & tue le bon homme Polonius. Ah! mon fils, que fais-tu? *Mère, est-ce le roi que j'ai tué? C'est une vilaine action de tuer un roi; & presque aussi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi & de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-long-tems; & Hamlet en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, & est prêt de tomber.

Le bon homme mylord chambellan était un vieux fou, & donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille Ophélie, qui apparemment avait ses dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs & de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, & va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la piéce, le chambellan, sa fille & Hamlet, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche Ophélie, & on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi Claudius a fait embarquer le prince pour l'Angleterre; déjà Hamlet était dans le vaisseau, & il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la lettre du roi Claudius à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau; il y trouve une instante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il? Il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il signe Claudius, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur le champ les porteurs

de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement, & y applique le ſceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première choſe qu'il y voit, c'eſt une couple de foſſoyeurs qui creuſent une foſſe pour enterrer Ophélie ; ces deux manœuvres ſont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la queſtion ſi Ophélie doit être enterrée en terre ſainte après s'être noyée ; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils ſont du métier d'Adam. Mais Adam était-il gentilhomme ? dit l'un des foſſoyeurs. Oui, répond l'autre, car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui des armes ! dit un foſſoyeur. Sans doute, dit l'autre ; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches & des hoyaux ? Il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, & des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le cimetière de la paroiſſe du palais, arrive le prince Hamlet avec un de ſes amis, & tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes de morts qu'on trouve en creuſant. Hamlet croit reconnaître le crâne d'un homme d'état capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtiſan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi ; & il n'épargne pas les railleries aux défunts poſſeſſeurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des Alexandre, des Céſar, & celle de ce fou ; enfin en raiſonnant & en chantant, la foſſe eſt faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite. On apporte le corps d'Ophélie. Le roi & la reine ſuivent la bière ; Laerte le frère d'Ophélie, accompagne ſa ſœur avec un long crêpe ; & quand on a mis le corps en

terre, Laerte outré de douleur, fe jette dans la foffe. Hamlet, qui fe fouvient d'avoir aimé Ophélie, s'y jette auffi. Laerte indigné de voir avec lui dans la même foffe celui qui a tué le chambellan Polonius, fon père, en le prenant pour un rat, lui faute à la face; ils fe battent à coups de poing dans la foffe, & le roi les fépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'églife.

Cependant le roi Claudius, qui eft grand politique, voit bien qu'il fe faut défaire d'un auffi dangereux fou que le prince Hamlet; & puifque ce jeune prince n'eft pas pendu à Londres, il eft bien convenable de la faire périr en Dannemarck.

Voici la façon dont l'adroit Claudius s'y prend. Il était accoutumé à empoifonner : Ecoute, dit-il au jeune Laerte, le prince Hamlet a tué ton père, mon grand chambellan; je vais te propofer, pour te venger, un petit divertiffement de chevalerie. Je gagerai contre toi que de douze paffes tu n'en feras pas trois à Hamlet; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguifé dont j'ai trempé la pointe dans un poifon très-fubtil. Si par malheur tu ne peux réuffir à frapper le prince, j'aurai foin de mettre pour lui une bouteille de vin empoifonné fur la table. Il faut bien boire quand on s'efcrime : Hamlet boira quelques coups; & de façon ou d'autre il eft mort fans rémiffion... Laerte trouve le divertiffement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles & des vidrecomes fur la table; les deux champions paraiffent le fleuret à la main en préfence de Claudius, de madame Gertrude & de la cour Danoife; ils ferraillent; Laerte bleffe Hamlet avec fon fleuret empoifonné. Hamlet fe fentant bleffé crie *trahifon*, tous les affiftans crient *trahifon.* Hamlet furieux arrache à Laerte fon fleuret pointu, l'en frappe lui-même, & en frappe le roi : la

reine Gertrude épouvantée veut boire un coup pour reprendre ses forces ; la voilà aussi empoisonnée ; & tous quatre, c'est-à-dire, le roi Claudius, Gertrude, Laerte & Hamlet tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau de Dannemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainsi, dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie ; mais pour remplacer les défunts il y a un certain Fort-en-bras, parent de la maison qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la piéce, & qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Dannemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'Hamlet ; le chef-d'œuvre du théatre de Londres. Tel est l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problêmes à résoudre : le premier, comment tant de merveilles se sont accumulées dans une seule tête ? car il faut avouer que toutes les piéces du divin Shakespear sont dans ce goût. Le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces piéces avec transport, & comment elles sont encore suivies dans un siècle qui a produit le Caton d'Adisson ?

L'étonnement de la première merveille doit cesser quand on saura que Shakespear a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de Claudius, de Gertrude & d'Hamlet, écrit tout entier par Saxon le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problême, c'est-à-dire, le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un peu plus de difficulté ; mais en voici la raison selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaise, les matelots, les fiacres, les courtaux de boutique, les bouchers, les clercs même aiment passionnément les spectacles ; donnez leur des

combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des fortilèges, des revenans, ils y courent en foule; & il y a plus d'un feigneur auffi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de Shakefpear tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de fuivre le torrent : comment ne pas admirer ce que la plus faine partie de la ville admirait ? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration fe fortifia & devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le refte, & bientôt toute la piéce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans Shakefpear. Mr. de Voltaire eft le premier qui les ait fait connaître en France; c'eft lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de Milton & de Shakefpear : mais les traductions qu'il a faites de quelques paffages de ces auteurs, font-elles fidelles ? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'Hamlet, qui commence la feconde fcène du troifième acte :

Demeure, il faut choifir, & paffer à l'inftant
De la vie à la mort, & de l'être au néant.
Dieux juftes, s'il en eft, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé fous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon fort ?
Qui fuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eft-ce que la mort ?
C'eft la fin de nos maux, c'eft mon unique afyle;
Après de longs tranfports, c'eft un fommeil tranquille.
On s'endort, & tout meurt; mais un affreux réveil

Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité !
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait, ſans toi, ſupporter cette vie ?
De nos fourbes puiſſans bénir l'hypocriſie ?
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs ?
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs,
Et montrer les langueurs de ſon ame abbattue
A des amis ingrats, qui détournent la vue ?
La mort ſerait trop douce en ces extrêmités ;
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, &c.

Après ce morceau de poéſie, les lecteurs ſont priés de jeter les yeux ſur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'eſt-là la queſtion ;
S'il eſt plus noble dans l'eſprit de ſouffrir
Les piqures & les flèches de l'affreuſe fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et en s'oppoſant à eux, les finir ? Mourir, dormir,
Rien de plus ; & par ce ſommeil, dire : Nous terminons
Les peines du cœur, & dix mille chocs naturels
Dont la chair eſt héritière, c'eſt une conſommation
Ardemment deſirable. Mourir, dormir :
Dormir, peut-être rêver ! Ah ! voilà le mal.
Car, dans ce ſommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?

C'eſt-là ce qui fait penſer : c'eſt-là la raiſon
Qui donne à la calamité une vie ſi longue :
Car qui voudrait ſupporter les coups, & les injures du tems,
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſé, les délais de la juſtice,
L'inſolence des grandes places, & les rebuts
Que le mérite patient eſſuie de l'homme indigne ?
Quand il peut faire ſon quietus (*a*)
Avec une ſimple anguille à tête : Qui voudrait porter ces fardeaux,
Sanglotter, ſuer ſous une fatigante vie ?
Mais cette crainte de quelque choſe après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarraſſe la volonté,
Et nous fait ſupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaiſſons pas.
Ainſi la conſcience fait des poltrons de nous tous ;
Ainſi la couleur naturelle de la réſolution
Eſt ternie par les pâles teintes de la penſée ;
Et les entrepriſes les plus importantes,
Par ce reſpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action....

A travers les obſcurités de cette traduction ſcrupuleuſe, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aiſément le génie de la langue anglaiſe, ſon naturel qui ne craint pas les idées les plus baſſes, ni les plus giganteſques ; ſon

(*a*) Ce mot latin, qui ſignifie tranquille, eſt dans l'original : on s'en ſervait & on s'en ſert encore pour exprimer quitte à quitte.

énergie, que d'autres nations croiraient dureté ; ses hardiesses, que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers, prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, & je ne sais quoi qui attache, & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance ; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut, qui a des taches ; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler d'Aristote, & des trois unités, & des bienséances, & de la nécessité de ne laisser jamais la scène vuide, & de ne faire ni sortir, ni entrer aucun personnage sans une raison sensible ; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles & simples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir ; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation, sans se donner tant de peines.

Si Shakespear l'emporte par ces raisons sur Corneille, nous avouerons que Racine est bien peu de chose en comparaison du tendre & élégant Otwai. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie, intitulée, l'Orpheline.

L'ORPHELINE, TRAGÉDIE.

Un vieux gentilhomme Bohême, nommé Acasto, est retiré dans son château avec ses deux fils, Castalio & Polidore. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohêmes que celui de Claudius n'est danois. Serine sa fille demeure aussi dans la maison ; de plus il a chez lui

une orpheline nommée Monime, qui n'eſt pas la Monime de Racine. Cette Monime lui a été confiée par le défunt père de la demoiſelle. Il y a dans le château de monſeigneur Acaſto, un chapelain, un page, & deux valets de chambre Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit ſur le théatre. Joignez-y encore une ſervante de Serine; ajoutez à tout cela un frère de Monime, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux ſentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets-de-chambre; car il faut bien imiter les grands-hommes. Ces valets parlent de leur bon maître Acaſto qui a quitté le ſervice, & de ſes deux enfans Polidore & Caſtalio, qui paſſent leur tems à la chaſſe. Pour ne point amuſer le lecteur, il faut lui dire que s'il ſe doute que les deux frères ſont tous deux amoureux de Monime, comme dans Racine, il ne ſe trompe pas. Mais il ſera peut-être un peu étonné d'apprendre que Caſtalio, l'un des deux frères qui eſt aimé, permet à ſon cher Polidore de coucher, s'il peut, avec Monime; pourvu que lui Caſtalio puiſſe auſſi avoir le même droit, il eſt content: car il jure qu'il ne veut pas l'épouſer, *& qu'il ſe mariera, quand il ſera vieux pour mortifier ſa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainſi contre le mariage, il épouſe ſecrètement Monime, & l'aumônier de la maiſon leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie Mr. Chamont, frère de Monime, c'eſt un homme bien étrange & bien difficile que ce Mr. Chamont. Il demande d'abord à ſa ſœur ſi elle a ſon pucelage? Monime lui jure qu'elle eſt une perſonne d'honneur. « Eh! pourquoi êtes-vous en doute » de mon pucelage, mon frère? --- Ecoutez, ma ſœur, » il n'y a pas long-tems que j'eus un rêve en Hongrie; » tout mon lit remua, je te vis entre deux gens qui te » fêtoyaient tour-à-tour, je pris ma grande épée, je cou-

» rus à eux, & en m'éveillant, je vis que j'avais percé » ma tapisserie à personnages, juste dans l'endroit qui » représente Polinice Etéocle, les deux frères Thébains, » se tuant l'un l'autre.

» Eh bien, mon frère, parce que vous avez été tour» menté en songe, il faut que vous me tourmentiez éveil» lée? --- Oh! ce n'est pas tout, ma sœur, ne te justifie » pas si vîte. Comme je passais mon chemin l'autre jour » en pensant à mon rêve, je rencontrai une vieille sans » dent, toute racornie, toute en double, son dos voûté » était couvert d'un vieux morceau de bergame, ses » cuisses à peine cachées par des haillons de toutes cou» leurs, (variété de gueuserie.) Elle ramassait quelques » coupeaux de bois, je lui donnai l'aumône, elle me de» manda où j'allais, & me dit d'aller vîte si je voulais » sauver ma sœur. Enfin elle me parla de Castalio & de » Polidore. »

Cette aventure étonne beaucoup Monime : elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à Castalio, mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point Mr. Chamont, c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué, il s'en va trouver le chapelain : « *Or ça*, lui dit-il, *Mr.* Gravité, » *n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison?* --- *Et vous*, » *monsieur*, *n'êtes-vous pas officier*? Oui l'ami. --- *Mon-* » *sieur*, *j'ai été officier aussi; mais mes parens m'ont* » *mis dans l'église*, *& je suis pourtant honnête-homme*, » *quoique je sois vêtu de noir. Je suis assez bien venu dans* » *la famille*, *je ne prétends pas en savoir plus que les* » *autres*, *je ne me mêle que de mes affaires*, *je me lève* » *matin*, *j'étudie peu*, *je bois & mange gaiement*, *aussi* » *tout le monde a de la considération pour moi.*

» As-tu connu mon père, le vieux Chamont?

» *Oui*, *j'ai été très-affligé de sa mort.*

» Quoi ! tu l'aimais ! je t'embrafferai volontiers.. Di-
» moi un peu, crois-tu que Caftalio aime ma fœur ?

» *S'il aime votre fœur*?

Oui, oui, s'il aime ma fœur ?

« *Ma foi, je ne lui ai jamais demandé, & je m'étonne*
» *que vous me faffiez une pareille queftion.*

« Ah! hypocrite! tu es comme tous tes pareils, tu ne
» vaux rien, tu n'as pas le courage de dire la vérité, &
» tu prétends l'enfeigner! ... Es-tu mêlé dans cette affaire ?
» Quelle part y as-tu ? la pefte foit de la face férieufe du
» vilain! tu roules les yeux tout jufte comme les maque-
» relles, oui, les maquerelles, elles parlent du ciel,
» elles ont les yeux dévots, elles mentent, elles prêchent
» comme un prêtre, & tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'eft que l'aumônier gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier Gaftalio & Monime.

Le frère trouve la chofe affez bien, & s'en va avec Mr. l'aumônier. Les deux mariés arrivent, il s'agit de confommer le mariage. Les gens peu inftruits croiraient par tout ce qui s'eft paffé, que cette cérémonie va fe faire fur le théatre, mais la décente Monime fe contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de fa chambre, quand toute la maifon fera bien endormie.

Le frère Polidore dans la couliffe entend ce propos, & ne fachant pas que fon frère Caftalio eft le mari de Monime, il prend fon parti de le prévenir, & d'aller vîte s'emparer des prémices de Monime. Il s'adreffe au petit fripon de page, lui promet des fucreries & de l'argent, s'il veut amufer fon frère Caftalio une partie de la nuit : le page fait bien fa commiffion, il parle à Caftalio de l'amour de Monime, de fes jarretières, de fa gorge, il veut lui chanter une chanfon. Il lui fait perdre fon tems.

Polidore n'a pas perdu le ſien, il eſt allé à la porte de Monime, il a frappé les trois petits coups, la ſervante lui a ouvert, & le voilà couché avec la femme de ſon frère.

Enfin, Caſtalio arrive à cette porte & frappe les trois coups, la ſervante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître auſſi l'autre, ne s'aviſe ſeulement pas de craindre de ſe méprendre, elle croit que le faux mari qui ſe préſente eſt Polidore, & que c'eſt le vrai mari Caſtalio qui eſt au lit, elle le renvoie, lui dit qu'il eſt un extravagant, il a beau ſe nommer, on lui ferme la porte au nez, il eſt traité par la ſuivante comme Amphitrion par Soſie.

Polidore ayant joui à ſon aiſe du fruit de ſa ſupercherie, apparemment ſans dire mot, a laiſſé là ſa conquête, & s'eſt allé repoſer. Caſtalio, à qui on n'a point ouvert, ſe déſeſpère, entre en fureur, ſe roule ſur le plancher, dit des injures à tout le ſexe, & conclut que depuis Eve, qui devint amoureuſe du diable, & damna le genre humain, les femmes ont été la cauſe de tous les malheurs.

Monime qui s'eſt levée en hâte pour retrouver ſon cher Caſtalio, avec qui elle croit avoir paſſé quelques doux momens, le rencontre & veut l'embraſſer; il la traite de ſcélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

Monſieur Chamont ſe ſouvenant toujours de ſon rêve & de ſa vieille ſorcière, vient gravement demander à ſa ſœur des nouvelles de la conſommation de ſon mariage. La pauvre femme lui avoue que ſon mari après l'avoir bien careſſée, l'a traînée par les cheveux ſur le plancher.

Ce Chamont, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père, (qui par parenthèſe était tombé en faibleſſe dans le courant de la tragédie par excès de vieilleſſe) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier: « *Savez-vous*, lui dit-il, *que votre fils* Caſtalio *a épouſé* » *ma ſœur?* J'en ſuis fâché, répond le bon homme.

» *Comment*

» *Comment, fâché? pardieu, il n'y a point de grand* » *ſeigneur qui ne s'énorgueillît d'avoir ma ſœur, enten-* » *dez-vous* ? Mais morbleu, il l'a maltraitée, *je veux que* » vous lui appreniez à vivre, *ou je mettrai le feu à la* » *maiſon.* Eh bien, eh bien, je vous rendrai juſtice. » Adieu, fier garçon.

Ce pauvre père va donc parler à Caſtalio ſon fils, pour ſavoir quelle eſt cette aventure : pendant qu'il lui parle, Polidore veut ſavoir de Monime comment elle ſe trouve de la nuit paſſée ; il croit n'avoir joui que de la maîtreſſe de ſon frère, en vertu de la permiſſion que ſon frère lui avait donnée. Monime à ſes diſcours ſe doute de la mépriſe ; enfin Polidore lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. Monime tombe évanouie ; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne ſe doutait pas qu'il eût rien fait de monſtrueux. Il dédie ſa piéce à la ducheſſe de Cleveland, avec la même naïveté qu'il a écrit ſa tragédie ; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de Charles II.

COURTES RÉFLEXIONS.

Nous ſentons combien la Monime de Racine, dans Mithridate, eſt au-deſſous de la Monime de Mr. Thomas Otwai ; c'eſt le même qui fit Veniſe préſervée. Il eſt déſagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette Veniſe ; on nous a privé d'un ſénateur qui mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui fait le chien, qui aboie & qu'on chaſſe à coups de fouet ; nous aurions encore eu le plaiſir de voir un échaffaut, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine Pierre & qu'on renvoie comme un gueux ; il y a mille autres traits de cette

force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'Othello de Shakespear. Avec quel plaisir nous aurions vu la première scène à Venise, & la dernière en Chypre ! Un Maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. Jago, officier du Maure, court sous la fenêtre du père : le père paraît en chemise à cette fenêtre. « Tête-bleu, » dit Jago, mettez votre robe ; un belier noir monte sur » votre brebis blanche ; allons, allons, debout, des- » cendez, ou le diable va faire de vous un grand-père.

LE SÉNATEUR.

» Quoi donc ? que veux-tu ? es-tu devenu fou ?

JAGO.

» Eh ! mordieu, signor, êtes-vous de ceux qui n'ose- » raient servir DIEU, si le diable le leur défendait ? Nous » venons vous rendre service, & vous nous prenez pour » des ruffiens ; je vous dis que votre fille va être couverte » par un cheval de Barbarie ; que vos petits-enfans hen- » niront après vous, & que vous aurez pour cousins des » roussins d'Afrique.

LE SÉNATEUR.

» Quel profane coquin me parle ainsi ?

JAGO.

» Eh ! oui ; sachez que votre fille Desdémona & le » Maure Othello font à présent la bête à deux dos. »

Ce même Jago accompagne à Chypre le Maure Othello, & la signora Desdémona, que le sénat a gracieusement accordée pour femme à ce Maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine sont-ils arrivés dans cette isle, que ce Jago entreprend de rendre le Maure jaloux de sa femme, & de lui faire soupçonner sa fidélité. Le Maure commence déjà à sentir de l'inquiétude ; il fait ses réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle sensation ai-je eue des plaisirs que d'autres ont pu lui donner, & de sa luxure? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a point blessé, j'ai dormi tout aussi-bien. Quand on nous vole une chose dont nous n'avons pas besoin, si nous l'ignorons, on ne nous a rien volé.... J'aurais été fort heureux, si toute l'armée, & jusqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, & que je n'en eusse rien su.... Oh! non.... Adieu tout contentement; adieu les troupes emplumées; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux hennissans, & la trompette aigue, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la banniere royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la pompe, & les détails d'une guerre glorieuse; & vous, engins mortels, dont le rude gosier imite ceux de l'immortel* Jupiter, *adieu ;* Othello *n'a plus d'occupation.*

C'est encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de Pope.

JAGO.

» Est-il possible, monseigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

» Vilain, prouve moi que ma femme est une putain,
» prouve le moi, donne-m'en une preuve oculaire, ou
» par tout ce que vaut l'ame éternelle de l'homme, il
» vaudrait mieux pour toi que tu fusses né un chien.

JAGO.

» Cette fonction ne me plaît guère; mais puisque je

» me suis si fort avancé, par pure honnêteté & par amitié pour vous, je poursuivrai. J'étais couché l'autre nuit avec votre lieutenant Cassio; & je ne pouvais dormir à cause d'une rage de dent. Il y a des gens, comme vous savez, qui ont l'ame si relâchée, qu'ils parlent en dormant de leurs affaires; Cassio est un de ceux-là. Il disait dans son sommeil, ma chère Desdémona, soyons bien prudens, cachons bien nos amours; en parlant ainsi, il me prenait les mains, il me tatonnait, il s'écriait, Ah ! charmante créature, & il me baisait avec ardeur, comme s'il eût arraché par la racine des baisers plantés sur mes lèvres, & il mettait ses cuisses sur mes jambes, & il soupirait, il haletait, il me baisait, il s'écriait, damné de destin qui t'a donnée à ce Maure ? »

Sur ces preuves si décemment énoncées, & sur un mouchoir de Desdémona que Cassio avait rencontré par hasard, le capitaine Maure ne manque pas d'étrangler sa femme dans son lit, mais il lui donne un baiser avant de la faire mourir. « Allons, dit-il, meurs, putain..... » Ah ! monseigneur, renvoyez-moi, mais ne me tuez pas.... Meurs, putain.... Ah ! tuez moi demain, laissez moi vivre cette nuit.... Gueuse, si tu branles !.... Une seule demi-heure.... Non, quand cela sera fait, il n'y aura plus de délai.... Mais que je dise au moins mes prières.... Non, il est trop tard.... » Il l'étrangle; & Desdémona après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle est innocente. Quand Desdémona est morte, le sénat rappelle Othello; on vient le prendre pour le mener à Venise où il doit être jugé. « Arrêtez, » dit-il, un mot ou deux.... Vous direz au sénat qu'un jour dans Alep je trouvai un Turc à turban qui battait un Vénitien & qui se moquait de la république; je pris par la barbe ce chien de circoncis, & *je le frappai ainsi.* » Il se frappe alors lui-même.

Un traducteur Français qui nous a donné des esquisses

de plusieurs piéces anglaises, & entr'autres du Maure de Venise, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs; il fait parler ainsi Othello :

L'art n'est pas fait pour moi ; c'est un fard que je hais,
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que sage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux jusqu'à la rage,
Trompé, par un esclave, aveuglé par l'erreur,
Immola son épouse, & se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi*, est pris dans *Zaïre*; mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres & la tragédie de Paris.

DES DIVERS CHANGEMENS ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croiroit que l'art de la tragédie est dû en partie à Minos ? Si un juge des enfers est l'inventeur de cette poésie, il n'est pas étonnant qu'elle soit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. Thespis & d'autres ivrognes passent pour avoir introduit ce spectacle chez les Grecs au tems des vendanges ; mais si nous en croyons Platon dans son dialogue de Minos, on jouait déjà des piéces de théâtre du tems de ce prince. Thespis promenait ses acteurs dans une charrette. Mais en Crète, & dans d'autres pays, longtems avant Thespis, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans son origine une chose sacrée, & delà vient que les hymnes des chœurs sont

presque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poëte de donner une piéce avant quarante ans; ils s'appellaient Tragedidaskaloi, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on représentait leurs ouvrages; l'argent que le public employait à ces spectacles était un argent sacré.

Eubulus, ou Eubolis, ou Ebylys, fit passer en loi qu'on mettrait à mort quiconque proposerait de détourner cette monnoie à des usages profanes. C'est pourquoi Démosthène dans sa seconde Olinthienne, emploie tant de circonspection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre Philippe; c'est comme si on entreprenait en Italie de soudoyer des troupes avec le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Les spectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On sait que chez les Egyptiens les danses, les chants, les représentations furent une partie essentielle des cérémonies réputées saintes. Les Juifs prirent ces usages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & grossier tâche d'imiter ses voisins savans & polis; delà ces fêtes juives, ces danses des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, & tant d'autres cérémonies entiérement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les représentations imposantes & terribles étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés; c'était-là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au sujet; & le sujet était la vie présente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante: « Préparez vous, s'écriait-il, à voir » par les yeux de l'ame, l'arbitre de l'univers. Il est uni- » que, il existe seul par lui-même, & tous les êtres doi-

» vent à lui ſeul leur exiſtence ; il étend partout ſon » pouvoir & ſes œuvres ; il voit tout, & ne peut être » vu des mortels.

Le chœur répétait cette ſtrophe ; enſuite on gardait quelque tems le ſilence ; c'était-là un vrai prologue. La piéce commençait par une nuit répandue ſur le théâtre ; des acteurs paraiſſaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient ſur des montagnes, & deſcendaient dans des abymes. Ils ſe heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs diſcours, leurs geſtes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, & toutes les erreurs de notre vie. La ſcène changeait, les enfers paraiſſaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes & atteſtaient la vengeance céleſte. C'eſt ce que Virgile développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription des myſtères ; & c'eſt ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de Phlegias. (*Soyez juſtes, mortels, & ne craignez qu'un* DIEU.) Ce fou de Scarron ſe trompe donc quand il dit :

> Cette ſentence eſt bonne & belle,
> Mais en enfer de quoi ſert-elle ?

Elle ſervait aux ſpectateurs. Enfin on voyait les champs élyſiens, la demeure des juſtes. Ils chantaient la bonté de DIEU, d'un ſeul DIEU, architecte du monde ; ils enſeignaient aux aſſiſtans tous leurs devoirs. C'eſt ainſi que Stobée parle de ces ſpectacles ſublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admiſe après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour appaiſer les dieux, comme le dit Tite-Live au livre VII. Ce fut un acte très-ſolemnel de religion. Les piéces de Livius Andro-

nicus furent une partie de la cérémonie ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théatre ſans ſimulacres des dieux & ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies payennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers pères de l'égliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les ſpectacles. Le théatre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes, leur parut l'empire du diable. Tertullien l'Africain dit dans ſon livre des *ſpectacles*, que le diable élève les *acteurs ſur des brodequins pour donner un démenti à J. C. qui aſſure que perſonne ne peut ajouter une coudée à ſa taille.* St. Grégoire de Nazianze inſtitua un théatre chrétien, comme nous l'apprend Sozomène; un St. Apollinaire en fit autant; c'eſt encore Sozomène qui nous en inſtruit dans l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* L'ancien & le nouveau teſtament furent les ſujets de ces piéces; & il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théatre fut l'origine des myſtères qu'on joua quelque tems après dans preſque toute l'Europe.

Caſtelvetro certifie dans ſa *poétique*, que la paſſion de JESUS-CHRIST était jouée de tems immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréſentations des Italiens, de qui nous tenons tout; & nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts de l'eſprit & de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième ſiècle: les bourgeois de Paris firent leurs premiers eſſais à St. Maur. On joua les myſtères à l'entrée de Charles VI à Paris l'an 1380.

On croit communément que ces piéces étaient des turpitudes, des plaiſanteries indécentes ſur les myſtères de notre ſainte religion, ſur la naiſſance d'un DIEU dans une étable, ſur le bœuf & ſur l'âne, ſur l'étoile des trois rois, ſur ces trois rois même, ſur la jalouſie de

Joſeph, &c. On en juge par nos noëls, qui ſont en effet des plaiſanteries, auſſi comiques que blâmables, ſur tous ces événemens ineffables. Il n'y a preſque perſonne qui n'ait entendu répéter les vers par leſquels on prétend qu'une de ces tragédies de la paſſion commence;

Matthieu? Plaît-il, Dieu?
Prend ton épieu.
Prendrai-je auſſi mon épée?
Oui, & ſuis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la réſurrection un ange parle ainſi à DIEU le père.

Père Eternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne,
Votre fils bien-aimé eſt mort,
Et vous dormez comme un ivrogne.
Il eſt mort? Oui, d'homme de bien:
Diable emporte qui en ſavait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les piéces des myſtères qui ſont venues juſqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves; on n'y pouvait reprendre que la groſſiéreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la ſainte écriture en dialogues & en action; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait ſur le théatre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en avons jamais vu: la troupe bourgeoiſe était compoſée de plus de cent acteurs, indépendamment des aſſiſtans, des gagiſtes & des machiniſtes. Auſſi on y courait en foule, & une ſeule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établiſſement de l'hôtel de Bourgogne. C'eſt ce qui ſe voit par les regiſtres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs ſe plaignirent que perſonne ne venait plus à leurs ſermons, car le monologue fut en tout tems jaloux du dialogue; il s'en fallait beaucoup que les ſermons fuſſent alors auſſi décens que ces piéces de théatre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ſermons de Menot & de tous ſes contemporains.

Cependant en 1541 le procureur-général, par ſon réquiſitoire du 9 Novembre, prétend (article ſecond) *que prédications ſont plus décentes que myſtères, attendu qu'elles ſe ſont par théologiens, gens doctes & de ſavoir, que ne ſont les actes que ſont gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail ſur les myſtères & ſur les moralités qui leur ſuccédèrent, il ſuffira de dire que les Italiens qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent auſſi les premiers: le cardinal Bibiena, le pape Léon X, l'archevêque Triſſino, reſſuſcitèrent, autant qu'ils le purent, le théatre des Grecs; & il ne ſe trouva alors aucun petit pédant inſolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des Sophocles que les papes faiſaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence en 1514 fit des dépenſes immenſes pour la repréſentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe, depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, & on y accourut des extrêmités de l'Italie. La piéce eſt de l'archevêque Triſſino; elle eſt noble, elle eſt régulière, & purement écrite. Il y a des chœurs, elle reſpire en tout le goût de l'antiquité, on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur, c'étaient les défauts des Grecs, il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape Léon X fit repréſenter à Florence la Roſamonda du Ruccelaï, avec une magnificence très-ſupérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le Ruccelaï & le Triſſino

Long-tems auparavant la comédie ſortait du tombeau par le génie du cardinal Bibiena, qui donna la Calandra en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel Arioſte, la fameuſe Mandragore de Machiavel, enfin le goût de la paſtorale prévalut. L'Aminte du Taſſe eut le ſuccès qu'elle méritait, & le Paſtor fido un ſuccès encore plus grand. Toute l'Europe ſavait & ſait encore par cœur cent morceaux du Paſtor fido; ils paſſeront à la dernière poſtérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaiſſent pour tel. Malheur à un peuple (comme on l'a déjà dit) qui ſeul eſt content de ſa muſique, de ſes peintures, de ſon éloquence, de ſa poéſie!

Tandis que le Paſtor fido enchantait l'Europe, qu'on en récitait partout des ſcènes entières, qu'on le traduiſait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théatres? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Eſpagnols avaient leurs *autos-ſacramentales*, c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. Lopez de Véga, qui était digne de corriger ſon ſiècle, fut ſubjugué par ſon ſiècle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſottiſes.

Dans l'une de ſes meilleures piéces intitulée Dom Raymond, ce Dom Raymond, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan; l'infante de Léon, ſa maîtreſſe, eſt déguiſée en bucheron; un prince de Léon en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs ſpectacles favoris? Le chapitre des torcheculs, de Gargantua, l'oracle de la dive Bouteille, les piéces de Chrétien & de Hardy.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis Jodelle, qui ſous Henri II avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produiſît rien de ſup-

portable. Enfin, Mairet gentilhomme du duc de Montmorenci, après avoir lutté long-tems contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de Sophonisbe, qui ne reſſemble point à celle de l'archevêque Triſſino. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théatre, & l'obſervation des règles aient commencé en Italie & en France par une Sophonisbe. Cette piéce de Mairet eſt la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées; elle ſervit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque tems avant que Corneille travaillât pour la ſcène tragique; & elle fut ſi goûtée, malgré ſes défauts, que lorſque Corneille lui-même voulut enſuite donner une Sophonisbe, elle tomba; & celle de Mairet ſe ſoutint encore long-tems. Mairet ouvrit donc la véritable carrière où Rotrou entra, & celui-ci alla plus loin que ſon maître. On joue encore ſa tragédie de Venceſlas, piéce très-défectueuſe à la vérité, mais dont la première ſcène & preſque tout le quatrième acte ſont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut enſuite; ſa Médée, qui n'eſt qu'une déclamation, eut un peu de ſuccès. Mais le Cid imité de l'eſpagnol, fut la première piéce qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les ſuffrages, excepté ceux du cardinal de Richelieu & de Scudéri. On ſait aſſez juſqu'à quel point Corneille s'éleva dans les belles ſcènes des Horaces, & de Cinna, dans les perſonnages de Cornélie, de Sévère, dans le cinquième acte de Rodogune. Si Médée, Pertharite, Théodore, Œdipe, Bérénice, Suréna, Othon, Sophonisbe, Pulchérie, Agéſilas, Attila, Dom Sanche, la Toiſon d'Or, ont été indignés de lui & de tous les théatres, ſes belles piéces, & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec juſtice comme le père de la tragédie.

Il eſt inutile de parler ici de celui qui fut ſon émule & ſon vainqueur, quand ce grand-homme commença à

baiſſer. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de Racine fut mépriſé.

Il eſt vrai qu'on nous reprocha, avec raiſon, que notre théatre était une école continuelle d'une galanterie, & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a juſtement condamné Corneille pour avoir fait parler froidement d'amour Théſée & Dircé au milieu de la peſte; pour avoir mis des petites coquetteries ridicules dans la bouche de Cléopatre : & enfin, pour avoir preſque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de Camille, & dans les ſcènes attendriſſantes du Cid qu'il avait priſes dans Guilain de Caſtro, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant Racine l'amour inſipide & les expreſſions bourgeoiſes; mais on s'apperçut bientôt que preſque toutes ſes piéces, & celles des auteurs ſuivans, contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les piéces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas ſu couvrir cette faibleſſe de tous les charmes de la poéſie, des graces de ſa diction, de la douceur de ſon éloquence ſage, & de toutes les reſſources de ſon art.

Dans les beautés frappantes de notre théatre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas apperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par ſaint Evremont; il dit *que nos piéces ne ſont pas une impreſſion aſſez forte, que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe, que l'émotion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur, qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond.*

Il faut avouer que ſaint Evremont a mis le doigt dans la plaie ſecrète du théatre français; on dira tant qu'on

voudra que ſaint Evremont eſt l'auteur de la pitoyable comédie de Sir politik, & de celle des opéra que ſes petits vers de ſociété ſont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit faiſeur de phraſes; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'eſprit & de goût. Certainement ſon goût était très-fin, quand il trouvait ainſi la raiſon de la langueur de la plupart de nos piéces.

Il nous a preſque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reſte. L'origine de cette langueur, de cette faibleſſe monotome, venait en partie de ce petit eſprit de galanterie, ſi cher alors aux courtiſans & aux femmes, qui a transformé le théatre en converſations de Clélie. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raiſonnemens politiques, qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon ſi froid, & Suréna & Attila ſi mauvais. Mais une autre raiſon empêchait encore qu'on ne déployât un grand pathétique ſur la ſcène, & que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la conſtruction du théatre, & la meſquinerie du ſpectacle. Nos théatres étaient, en comparaiſon de ceux des Grecs & des Romains, ce que ſont nos halles, notre place de Grêve, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs ſeaux, en comparaiſon des aqueducs, & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Coliſée, & du Capitole.

Nos ſalles de ſpectacle méritaient bien ſans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu-de-paume pour repréſenter Cinna ſur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient Céſar & Auguſte en perruque quarrée, & en chapeau bordé.

Tout fut bas & ſervile. Des comédiens avaient un privilège; ils achetaient un jeu de paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une ſociété. Ce n'était pas là le théatre de Péri-

clès. Que pouvait-on faire ſur une vingtaine de planches chargées de ſpectateurs ? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux ? quelle grande action théatrale pouvait être exécutée ? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte ? Les piéces devaient être compoſées de longs récits ; c'était des converſations, plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue ; ils rebutaient une piéce qui n'en avait point, il fallut que Corneille dans Cinna débutât par l'inutile monologue d'Emilie qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théatrale, toutes grandes expreſſions des paſſions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait, & il fallait le déchirer. La déclamation qui fut juſqu'à Mlle. Le Couvreur un récitatif meſuré, un chant preſque noté, mettait encore un obſtacle à ces emportemens de la nature, qui ſe peignent par un mot, par une attitude, par un ſilence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que par Mlle. Dumeſnil, lorſque dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler ſon propre fils ; quand Narbas l'arrêta, quand laiſſant tomber ſon poignard on la vit s'évanouir entre les bras de ſes femmes, & qu'elle ſortit de cet état de mort avec les tranſports d'une mère ; lorſqu'enſuite s'élançant aux yeux de Polifonte, traverſant en un clin d'œil tout le théatre, les larmes dans les yeux, la pâleur ſur le front, les ſanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria, *Barbare, il eſt mon fils.* Nous avons vu Baron : il était noble & décent, mais c'était tout. Mlle. Le Couvreur avait les graces, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la bienſéance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans Mlle. Dumeſnil.

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de Mlle. Clairon, & de l'acteur qui joue Tancrède, au troisième acte de la piéce de ce nom & à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été transportées par des secousses si vives, jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée en ces deux occasions dans une force dont jusques-là nous n'avions point d'idée, & Mlle. Clairon est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si dans le quatrième acte de Mahomet on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle, un Séide qui sût être à la fois enthousiaste & tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui sût frémir & pleurer ; une Palmire animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre ; sentant déjà l'horreur, le repentir, le désespoir, à l'instant que le crime est commis ; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien ; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers, qui embrasse en versant ses larmes avec son sang, qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans, qui se soulève pour les serrer entre ses bras, retombe, se penche sur eux ; enfin, ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation serait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons, & le public le sait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes, que plus elles font d'impression, bien amenées, bien ménagées, plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une piéce mal écrite, mal débrouillée, obscure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite

rite que celui d'un pantomime & d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans Sémiramis, oſez faire paraître l'ombre de Ninus ; que Ninias ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime, je ne ſais quoi de ſombre & de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiècle & de ſon pays; mais ne répétez pas ces hardieſſes ; qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires ; ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théatrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils ; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

CONVERSATION DE MR. L'INTENDANT

Des Menus en exercice, avec Mr. l'abbé Brizel.

IL y a quelque tems qu'un juriſconſulte de l'ordre des avocats ayant été conſulté par une perſonne de l'ordre des comédiens, pour ſavoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des geſtes nobles, du ſentiment, du goût, & tous les talens néceſſaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'or-

(*a*) L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théatre, & où il était beaucoup queſtion d'ordre, fut déféré par maître le Daim & incendié au bas de l'eſcalier.

dre des loix. L'ordre des convulſionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre ſiégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à ſon bourreau de brûler la conſultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jéſuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite converſation de Mr. l'intendant *des Menus* en exercice, & de Mr. l'abbé Brizel. Je fus préſent à cette converſation : je l'ai fidélement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le ſens commun peut étendre à ſon gré.

Je ſuppoſe, diſait l'intendant *des Menus* à l'abbé Brizel, que nous n'euſſions jamais entendu parler de comédie avant Louis XIV, je ſuppoſe que ce prince eût été le premier qui eût donné des ſpectacles, qu'il eût fait compoſer Cinna, Athalie, & le Miſantrope, qu'il les eût fait repréſenter par des ſeigneurs & des dames, devant tous les ambaſſadeurs de l'Europe ; je demande s'il ferait tombé dans l'eſprit du curé la Chétardie, ou du curé Fantin, connus tous deux par les mêmes avantures, ou d'un ſeul autre curé, ou d'un ſeul habitué, ou d'un ſeul moine, d'excommunier ces ſeigneurs & ces dames, & Louis XIV lui-même ; de leur refuſer le ſacrement de mariage & la ſépulture ? Non, ſans doute, dit l'abbé Brizel ; une ſi abſurde impertinence n'aurait paſſé par la tête de perſonne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand Louis XIV & toute ſa cour danſèrent ſur le théatre, quand Louis XV danſa avec tant de jeunes ſeigneurs de ſon âge dans la ſalle des tuileries, penſez-vous qu'ils aient été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé Brizel : nous ſommes bien bêtes, je l'avoue ; mais nous ne le ſommes pas aſſez pour imaginer une telle ſottiſe.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excom-

munié le pieux abbé d'Aubignac, le père le Boſſu ſupérieur de Ste. Geneviève, le père Rapin, l'abbé Gravina, le père Brumoy, le père Porée, madame Dacier, tous ceux qui ont d'après Ariſtote enſeigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'eſt pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit Brizel : il eſt vrai que l'abbé de la Coſte, Mr. de la Solle, & l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques, prétendent que la déclamation, la muſique & la danſe ſont un péché mortel ; qu'il n'a été permis à David de danſer que devant l'arche, & que de plus, David, Louis XIV & Louis XV, n'ont point danſé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en préſence de quelques perſonnes de ſa cour ; & qu'on ne ſe donne le plaiſir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque choſe à parler, ou à chanter, ou à danſer en public.

Il eſt donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt ſous le nom de *menus plaiſirs du roi*, & que cet impôt eût ſervi à payer les frais des ſpectacles de ſa majeſté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, ſelon le bon plaiſir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre ſur la tête de ſa majeſté très-chrétienne.

Vous nous embarraſſez beaucoup ; dit Brizel.

Je veux vous pouſſer, dit *le Menu*. Non-ſeulement Louis XIV, mais le cardinal Mazarin, le cardinal de Richelieu, l'archevêque Triſſino, le pape Léon X, dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenſes : je ne trouve pourtant pas dans l'hiſtoire de l'égliſe qu'aucun vicaire de St. Sulpice ait excommunié pour cela le pape Léon X & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle. Le Couvreur a-t-elle été por-

tée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le ſieur Romagneſi acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain ? Pourquoi une actrice des chœurs diſcordans dans l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées à petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier, & ſeront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront leurs corps ? C'eſt uniquement, dites-vous, parce qu'on paie vingt ſols au parterre.

Cependant, ces vingt ſous ne changent point l'eſpèce : les choſes ne ſont ni meilleures, ni pires, ſoit qu'on les paie, ſoit qu'on les ait gratis. Un *De profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en faux bourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité. Donc Cinna & Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour. Or ſi on n'a pas excommunié Louis XIV quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé Brizel ſentit la force de cet argument; il répondit ainſi : Il y a des tempéramens : tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre & inimitable Molière dans la paroiſſe St. Euſtache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St. Joſeph, ſelon notre belle & ſaine coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que St. Euſtache eſt un ſi grand ſaint, qu'il n'y avait

pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du Misantrope. Mais enfin, St. Joseph est une consolation ; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte & la profane ; la première est incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Celle où est Molière, y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme Mlle. Le Couvreur, & Romagnesi, qui sont sur les chemins. Peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe ; je n'en voudrais pas jurer. Mais je suis sûr du salut de Jean-Baptiste Lulli, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, qui joua dans Cariselli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin ; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai : cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre à St. Eustache. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna Mr. l'abbé Brizel ; & c'est puissamment raisonner.

L'intendant des Menus qui fait l'histoire, lui répliqua ; vous avez entendu parler du révérend père Girard ; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente en lui donnant le fouet tout doucement. De plus, il souffla sur elle, comme font tous les sorciers. Seize juges déclarèrent Girard magicien. Cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite & sorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, & que Mlle. Clairon ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué Pauline, laquelle Pauline ne sort du théatre que pour s'aller faire baptiser ?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé Brizel, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle. Clairon,

s'il y avait un gros honoraire à gagner ; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile ; alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, & d'appeller comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres : leurs parens n'ont ni assez d'argent, ni assez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en soucie guère ; il jouit des talens de Mlle. Le Couvreur pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers ; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize provençaux qui crurent Girard si habile. Cependant, l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de Pourceaugnac ; il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles ; il y en a, & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie, il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies, & d'exposer les foudres de l'église au mépris des personnes puissantes, mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens, répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, Mr. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général ? Non, monsieur, dit l'intendant, mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, & tous deux étaient secretaires du roi, ainsi que mon grand-père. Eh bien, repliqua Brizel, votre oncle, votre père, & votre grand-père, sont excommuniés, anathématisés, damnés

à tout jamais, & quiconque en doute eſt un impie, un monſtre, en un mot, un philoſophe.

Le Menu à ce diſcours ne ſut s'il devait rire, ou battre l'abbé Brizel. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien monſieur, dit-il au Brizel, que vous me montraſſiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq groſſes fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le Brizel, je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux eſt mis au rang des payens, & vous apprendrez par les anciennes conſtitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'égliſe aux premiers ſiècles. *Sicut Ethnicus & Publicanus* eſt un paſſage aſſez connu : la loi de l'égliſe a été invariable ſur cet article ; l'anathême porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers ſiècles l'Œdipe de Sophocle, anathême qui ſubſiſte contre ceux qui ne repréſentent plus l'Œdipe de Corneille. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père, & votre oncle : & puis nous compoſerons avec la troupe de ſa majeſté.

Vous extravaguez, Mr. Brizel, dit l'intendant : mon père était ſeigneur de paroiſſe, il eſt enterré dans ſa chapelle : mon oncle lui fit faire un mauſolée de marbre auſſi beau que celui de Lulli, & ſi ſon curé lui avait jamais parlé de l'*Ethnicus* & du *Publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cu de baſſe-foſſe. Je veux bien croire que ſaint Matthieu a damné les employés des fermes, après l'avoir été, & qu'ils ſe tenaient à la porte de l'égliſe dans les premiers tems : mais vous avouerez que perſonne aujourd'hui n'oſe nous le dire en face, & ſi nous ſommes excommuniés, c'eſt *incognito*.

Juſtement, dit Brizel, vous y êtes. On laiſſe l'*Ethni-*

cus & le *Publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels, & on vit paiſiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

Mr. l'intendant s'appaiſa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*Ethnicus* & le *Publicanus*. Je vous prie, mon cher Brizel, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inſéré cette ſatyre dans vos livres, & pourquoi on nous traitait ſi mal dans les premiers tems.

Cela eſt tout ſimple, dit Brizel : ceux qui prononçaient cette excommunication, étaient de pauvres gens, dont les trois quarts étaient Juifs, parmi leſquels il ſe mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choiſis par les Romains ; c'était un ſecret infaillible d'attirer à ſoi le petit peuple, que d'anathématiſer les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient meſſieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puiſſances, & contre les impôts ; vous aurez infailliblement la canaille pour vous, ſi on vous laiſſe faire ; & quand vous aurez un aſſez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il ſe trouvera des gens d'eſprit qui lui mettront une ſelle ſur le dos, un mords à la bouche, & qui monteront deſſus pour renverſer les états & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conſervera les premières pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont ſervi autrefois, & qu'elles ſont chères aux peuples ; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui ſeront prodigués ; & il y aura même toujours de vieux antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'eſt-là, monſieur, l'hiſtoire ſuccinte de ce qui eſt arrivé parmi nous. La France a été long-tems barbare ; &

aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richeſſes, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proſcrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la ſaine partie du clergé laiſſe les financiers ſe damner en paix, & permet ſeulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant des Menus; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez ſur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monſieur, oubliez-vous que les comédiens ſont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faiſant ſa charge? Donc, il ne vous eſt pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant Cinna & Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit Brizel, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'eſt apparemment dans vos libertés de l'égliſe gallicane? Mais ne ſavez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proſcrit le grand Henri IV & Henri III, & Louis XII le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Piſe, & Philippe le bel, & Philippe-Auguſte, & Louis VIII & Philippe I, & le ſaint roi Robert, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous ſommes les maîtres d'anathématiſer tous les princes, & de les faire mourir de mort ſubite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons ſur quelques princes de théatre.

L'intendant des Menus un peu fâché lui coupa la parole, & lui dit: monſieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils ſauront bien vous punir; mais ſongez que c'eſt moi qui porte aux acteurs de ſa majeſté, l'ordre de venir ſe damner devant elle. S'ils ſont hors du

giron, je ſuis auſſi hors du giron ; s'ils péchent mortellement en faiſant verſer des larmes à des hommes vertueux dans des piéces vertueuſes, c'eſt moi qui les fais pécher : s'ils vont à tous les diables, c'eſt moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils ſont plus coupables que moi ; le roi & la reine qui ordonnent qu'on les amuſe & qu'on les inſtruiſe, ſont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'égliſe les ſoldats, il eſt sûr que vous retranchez auſſi les officiers & les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes abſurdes ; vous ſouffrez que des citoyens au ſervice de ſa majeſté, ſoient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome ; & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Brizel répondit : ne voyez-vous pas que c'eſt parce que nous ſommes un peuple grave, ſérieux, conſéquent, ſupérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris eſt convulſionnaire ; il faut que ces gens-là en impoſent à ces libertins qui ſe contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ſes actions, qui aiment ſa perſonne, qui lui paient avec allégreſſe de quoi ſoutenir la gloire de ſon trône, qui après avoir ſatisfait à leur devoir, paſſent doucement leur vie à cultiver les arts, qui reſpectent Sophocle & Euripide, & qui ſe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eſt un composé de fripons, de fanatiques, & d'imbécilles, parmi leſquels il y a un petit troupeau ſéparé, qu'on appelle *la bonne compagnie* ; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inſtruit, poli, eſt comme la fleur du genre humain ; c'eſt pour lui que les plaiſirs honnêtes ſont faits ; c'eſt pour lui plaire que les plus grands-hommes ont travaillé ; c'eſt lui qui donne la réputation ; & pour vous dire tout, c'eſt lui qui nous mépriſe, en nous

faiſant politeſſe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choiſis; & depuis les jéſuites juſqu'aux capucins, depuis le père Queſnel juſqu'au maraud qui fait la gazette eccléſiaſtique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit ſur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui perſuadons qu'il eſt eſſentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux ſaints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaiſes, mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux diſcours, diviſé en trois points, quand il a l'eſprit rempli des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'eſt-là ce qui nous déſeſpère.

Nous entrons chez une dame de qualité, nous demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de ſaint Roch, le fils de la maiſon nous répond par une tirade de Racine. Avez-vous lu l'œuvre des ſix jours? diſons-nous, on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems approche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à ſaint Jean de Latran, ou à ſaint Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont frédonné un motet, tout eſt dit; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de ſaint Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora Cuzzoni, la ſignora Fauſtina, la ſignora Barbarini, encore moins le ſignor Farinelli, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux, ne ſont jamais perſécuteurs; voilà pourquoi un roi qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables; mais il eſt des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux-arts, ils ſe trouvent anéantis dans la foule. Les paſſans ne regardent les chiens que quand ils aboient, & on veut être regardé. Tout eſt jalouſie de métier dans ce monde. Je vous dis notre ſecret; ne me décelez pas; & faites-moi le plaiſir de me donner une loge grillée à la première tragédie de Mr. Collardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant des Menus; mais achevez de me révéler vos myſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une ſociété gagée par le roi, eſt le comble de l'inſolence & du ridicule? & pourquoi, en même tems, perſonne ne travaille-t-il à lever ce ſcandale?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit Brizel, en vous avouant que tout eſt contradiction chez nous. La France, à parler ſérieuſement, eſt le royaume de l'eſprit & de la ſottiſe, de l'induſtrie & de la pareſſe, de la philoſophie & du fanatiſme, de la gaieté & du pédantiſme, des loix & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui repréſentent Cinna; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréſentations de Cinna, & le droit d'anathématiſer les acteurs, l'auteur, & les ſpectateurs, font aſſurément une incompatibilité digne

de la folie de ce peuple ; mais trouvez-moi dans le monde un établiſſement qui ne ſoit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jéruſalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis ? pourquoi la défenſe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin ? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes & d'honneurs ? pourquoi St. Joſeph ayant été charpentier, & ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, & s'eſt mis ſans façon à leur place ? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé pendant des ſiècles, ceux qui diſaient que le St. Eſprit procède du Pere & du Fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire ?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie ? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon ?

Et pour vous parler du théatre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de Joad, qui fait couper la tête à Athalie, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils Joas chez elle ; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier ſupplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe ; les Juifs même danſèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand'meſſe de danſer pieuſement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ſes billets de confeſſion ; on repréſente encore des

actes facramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice eft la Ste. Vierge, une autre Magdeleine à fa toilette ; Arlequin dit *Ave Maria*, Judas dit fon *Pater.*

Pendant ce tems-là même on brûle quelquefois en cérémonie des defcendans de notre bon père Abraham ; & tandis qu'ils cuifent, on leur chante gravement les chanfons pieufes d'un de leurs roi traduites en mauvais latin. Malgré tout cela il y a à la cour de Madrid autant de fens commun, de politeffe & d'efprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; fi nous faifions bénir nos attelages à Ste. Geneviève, la moitié de Paris crierait au fcandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je paffaffe ma vie à peindre. Non feulement nous nous contredifons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les profeffions font contraires les unes aux autres ; c'eft une guerre fecrète, qui ne finira jamais. L'homme d'églife eft l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtifan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens ; & chacun donne à fon voifin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'avifer. La pire efpèce de toutes, je l'avoue, eft celle des prétendus réformateurs. Ce font des malades qui font fâchés que les autres fe portent bien ; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchife, dit le Menu. Laiffons paifiblement fubfifter de vieilles fottifes ; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront comme de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laiffons les Tartuffes crier encore quelque tems, & dès demain je vous mène à la comédie du Tartuffe.

PANÉGYRIQUE DE LOUIS XV,

FONDÉ SUR LES FAITS ET SUR LES ÉVÉNEMENS LES PLUS INTÉRESSANS, JUSQUES EN 1749.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mr. *LE* PRÉSIDENT DE....

Ce panégyrique, d'autant plus éloquent qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence, étant fondé uniquement ſur les faits, eſt également glorieux pour le roi & pour la nation. Je ne crois pas qu'on puiſſe lui comparer celui que Péliſſon *compoſa pour* LOUIS XIV; *ce n'était qu'un diſcours vague, & celui-ci eſt appuyé ſur les événemens les plus grands, ſur les anecdotes les plus intéreſſantes. C'eſt un tableau de l'Europe, c'eſt un précis de la guerre, c'eſt un ouvrage qui annonce à chaque page un bon citoyen, c'eſt un éloge où il n'y a pas un mot qui ſente la flatterie; il devrait avoir été prononcé dans l'académie, avec la plus grande ſolemnité, & la capitale doit l'envier aux provinces où il a été imprimé.*

LUDOVICO DECIMO-QUINTO,

DE HUMANO GENERE BENÈ MERITO.

UNE voix faible & inconnue s'élève ; mais elle ſera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'eſt pas, elle eſt téméraire ; ſi elle flatte, elle eſt coupable ; car c'eſt outrager le trône & la patrie, que de louer ſon prince des vertus qu'il n'a pas.

On ſait aſſez que ceux qui ſont à la tête des peuples, ſont jugés par le public avec autant de ſévérité, qu'ils ſont loués en face avec baſſeſſe ; que tout prince a pour juges les cœurs de ſes ſujets ; qu'il ne tient qu'à lui de ſavoir ſon arrêt, & de ſe connaître ainſi lui-même. Il n'a qu'à conſulter la voix publique, & ſurtout celle du petit nombre de juges, qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, & qui ſeule ſe fait entendre à la poſtérité.

La réputation eſt la récompenſe des rois ; la fortune leur a donné tout le reſte ; mais cette réputation eſt différente comme leurs caractères ; plus éclatante chez les uns, plus ſolide chez les autres ; ſouvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée ſur l'amour ; ici plus prompte, ailleurs plus tardive ; rarement pure & univerſelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre & dans la politique, vit les cœurs de ſon peuple ſe tourner vers lui, & fut conſolé.

François I, par ſa valeur, par ſa magnificence, & par la protection des arts qui l'immortaliſe, reſſaiſit la gloire qu'un rival trop puiſſant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier, ce bon prince, ce grand-

grand-homme ſi au-deſſus de ſon ſiècle, ne fut connu de tout le monde qu'après ſa mort; & c'eſt ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de ſa proſpérité, de ſa grandeur & de ſa gloire, & fit parler en ſa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à Louis XV un titre qui doit raſſembler en lui bien d'autres titres; car il n'en eſt pas d'un ſouverain comme d'un particulier; on peut aimer un citoyen médiocre; une nation n'aimera pas long-tems un prince qui ne ſera pas un grand prince.

Ce tems ſera toujours préſent à la mémoire, où il commença à gouverner & à combattre; ce tems, où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre, le mirent au bord du tombeau. On ſe ſouvient de ces cris de douleur & de tendreſſe, de cette déſolation, de ces larmes de toute la France, de cette foule conſternée, qui ſe précipitant dans les temples, interrompait, par ſes ſanglots, les prières publiques, tandis que le prêtre pleurait en les prononçant, & pouvait les achever à peine.

Au bruit de ſa convaleſcence, avec quel tranſport nous paſſâmes de l'excès du déſeſpoir à l'ivreſſe de la joie! Jamais les couriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il eſt hors de danger?* Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient, lui en parlaient avec des larmes de joie; il ſe ſouleva ſoudain par un effort dans ce lit de douleur où il languiſſait encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainſi aimé?* Ce fut l'expreſſion naïve de ce caractère ſimple, qui n'ayant de faſte ni dans la vertu, ni dans la gloire, ſavait à peine que ſa grande ame fût connue.

Puiſqu'il était ainſi aimé, il méritait de l'être. On peut ſe tromper dans l'admiration, on peut trop ſe hâter d'élever des monumens de gloire, on peut prendre de la fortune pour du mérite; mais, quand un peuple entier aime éperdument peut-il errer ? Le cœur du prince ſentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte univerſelle de perdre un bon roi, lui impoſait la néceſſité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe ſi rare, il ne fallait pas une vertu commune.

C'eſt à la nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement, que ſon cœur prenait avec les nôtres; c'eſt à elle de ſe rendre compte de ſa félicité.

Il ſe trouvait engagé dans une guerre malheureuſe, que ſon conſeil avait entrepriſe pour ſoutenir un allié qui depuis s'eſt détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, & qui ſoulevait les nations en faveur de ſa cauſe. Elle avait porté ſon fils dans ſes bras à un peuple toujours révolté contre ſes pères, & en avait fait un peuple fidèle, qu'elle rempliſſait de l'eſprit de ſa vengeance. Elle réuniſſait dans elle les qualités des empereurs ſes aïeux, & brûlait de cette émulation fatale qui anima, deux cents ans, ſa maiſon impériale, contre la maiſon la plus ancienne & la plus auguſte du monde.

A cette fille des Céſars s'uniſſait un roi d'Angleterre, qui ſavait gouverner un peuple qui ne ſait point ſervir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pouſſe à toute bride un courſier fougueux, dont il ne pourrait retenir l'impétuoſité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir, à main armée, la balance ſur la terre, afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre ſur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voiſins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans ſon iſle ; fière de ſes victoires paſſées, de ſes richeſſes pré-

ſentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraiſſait inépuiſable dans ſes reſſources, & irréconciliable dans ſa haine.

Un monarque, qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France & l'Italie, & qui ſemble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, ſe déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique & un guerrier; un prince qui ſavait bien choiſir ſes miniſtres & ſes généraux, & qui pouvait ſe paſſer d'eux, grand général lui-même & grand miniſtre. L'Autriche ſe dépouillait de ſes terres en ſa faveur; l'Angleterre lui prodiguait ſes tréſors; tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis ſe joignait cette république fondée ſur le commerce, ſur le travail & ſur les armes; cet état, qui toujours prêt d'être ſubmergé par la mer, ſubſiſte en dépit d'elle, & la fait ſervir à ſa grandeur; république ſupérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richeſſes. Ce peuple haïſſait ſes anciens protecteurs, & ſervait la maiſon de ſes anciens oppreſſeurs; ce peuple, autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre ſur les mers, ſe jetait dans les bras de ceux même qui ont affaibli ſon commerce, & refuſait l'alliance & la protection de ceux par qui ſon commerce floriſſait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maiſons de *France* & d'*Autriche*, entre l'Eſpagne & l'Angleterre; mais la défiance l'aveugla, & ſes propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promiſe; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, oſe attaquer un roi puiſſant, qui lui tendait les bras. En vain Louis XV leur répète à tous :

Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la juſtice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations & le vôtre ſoit libre ; que la fille de Charles VI jouiſſe de l'héritage immenſe de ſes pères ; mais auſſi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne ſoit point opprimée ; qu'on ne lui raviſſe pas un bien qui lui appartient, & dont elle ne peut jamais abuſer : ces propoſitions étaient ſi modérées, ſi équitables, ſi déſintéreſſées, ſi pures, qu'on ne put le croire. Cette vertu eſt trop rare chez les hommes ; & quand elle ſe montre, on la prend d'abord pour de la fauſſeté, ou pour de la faibleſſe.

Il fallut donc combattre, ſans que tant de nations liguées ſuſſent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs Autrichiens était arroſée du ſang des nations ; & lorſque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille, lorſque la cauſe de tant de diviſions ne ſubſiſtait plus, les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix, il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait aſſiégées s'étaient rendues à ſes armes : il vole ſous les remparts de Tournai, avec ſon fils, ſon unique eſpérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée ſupérieure, dont les Anglais faiſaient la principale force. C'eſt la bataille la plus heureuſe & la plus grande par ſes ſuites qu'on ait donnée depuis Philippe-Auguſte ; c'eſt la première depuis ſaint Louis, qu'un roi de France ait gagnée en perſonne contre cette nation belliqueuſe & reſpectable, qui a toujours été l'ennemie de notre patrie, après en avoir été chaſſée. Mais cette victoire ſi heureuſe, à quoi tenait-elle ? C'eſt ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'hiſtoire dépoſera que, ſans la préſence du roi, la bataille de Fontenoy était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été

repoussés les uns après les autres ; le poste important d'Antouin avait commencé d'être évacué, la colonne anglaise s'avançait à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, faisant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvait ni ralentir, ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs, qui ne craignaient que pour ses jours, s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée ? Qui ne sait à quel excès la présence du maître enflamme notre nation, & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux ? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite, le roi regardait ses guerriers, & ils vainquirent.

On ne sait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles, combien de blessés restent confondus parmi les morts, combien de soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de misérables dépouilles, couvertes de sang & de fange ; ceux même qui sont secourus, le sont souvent d'une manière si précipitée, si inattentive, si dure, que le secours même est funeste ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte : mais après la bataille de Fontenoy, on vit un père qui avait soin de la vie de ses enfans, & tous les blessés furent secourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté, l'abondance de ces maisons que la charité élève avec tant de frais, & qu'elle entretient dans le sein de nos villes tranquilles & opulentes, n'étaient pas au-dessus de ce qu'on vit dans les établissemens préparés à la hâte pour ce jour de sang. Les ennemis prisonniers & blessés deve-

naient nos compatriotes, nos frères. Jamais tant d'humanité ne ſuccéda ſi promptement à tant de valeur.

Les Anglais ſurtout en furent touchés; & cette nation, la rivale de notre vertu guerrière, l'eſt devenue de notre magnanimité. Ainſi un prince, un ſeul homme, peut, par ſon exemple, rendre meilleurs ſes ſujets & ſes ennemis même: ainſi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine; & ſi vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'eſpoir ſeul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoy, les nations armées diſputer de générofité.

Il eſt pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de ſa victoire, d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, & de la lui faire acheter chèrement; c'eſt la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoy? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à ſon ſecretaire d'état d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe: il propoſe un congrès; il proteſte qu'il ne veut pas rendre ſa condition meilleure; il ſuffit que celle des peuples le ſoit par lui. Le croira-t-on dans la poſtérité? C'eſt le vainqueur qui demande la paix, & c'eſt le vaincu qui la refuſe. Louis XV ne ſe rebute pas; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires; mais ce n'eſt que par une formalité vaine; on ſe défie de ſes offres: les ennemis lui ſuppoſent de vaſtes projets, parce qu'ils oſaient en avoir encore. Toutes les villes cependant tombent devant lui, devant les princes de ſon ſang, devant tous les généraux qui les aſſiégent. Des places qui avaient autrefois réſiſté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mêlle, à Rocou, à Laufelt; on trouve partout les Anglais, qui ſe dévouent, pour leurs alliés, avec plus de courage que de politique; & partout la valeur françaiſe l'emporte; ce n'eſt qu'un enchaîne-

ment de victoires. Nous avons vu un tems où ces feux, ces illuminations, ces monumens paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'attiraient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne, après une guerre ſi longue, & qui avait été deux ans ſi malheureuſe ?

Ce général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que Turenne, & encore plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie, où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature oppoſe tant de barrières, où les batailles ſont ſi rarement déciſives, & cependant les reſſources ſi difficiles, on ſe ſoutenait du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès & de pertes. On était encore animé par la gloire de la journée des barricades, par l'eſcalade de ces rochers qui touchent aux nues, par ces fameux paſſages du Pô.

Un chef actif & prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, & qui diſcute les plus petits détails; ce général, qui, après avoir ſauvé l'armée de Prague, par une retraite digne de Xénophon, venait de délivrer la Provence; il diſputait alors les Alpes aux ennemis, il les tenait en alarmes, il les avait chaſſés de Nice, il mettait en ſûreté nos frontières. Un génie brillant, audacieux, dans qui tout reſpire la grandeur, la hauteur & les graces; cet homme qui ſerait encore diſtingué dans l'Europe, quand même il n'aurait aucune occaſion de ſe ſignaler, ſoutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontais & les Anglais. Le roi d'Eſpagne, inébranlable dans ſon alliance, joignait à nos troupes ſes troupes audacieuſes & fidelles, dont la valeur ne s'eſt jamais démentie. Le royaume de Naples était en ſûreté. Louis XV veillait à la fois ſur tous ſes alliés, & contenait ou accablait tous ſes ennemis.

Enfin, par une ſuite de l'adminiſtration ſecrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'état n'était épuiſé ni par les tréſors engloutis dans la Bohême & dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées à un empereur que le roi avait protégé, ni par ces dépenſes immenſes qu'exigeaient nos nombreuſes armées. L'Autriche & la Savoie, au contraire, ne ſe ſoutenaient que par les ſubſides de l'Angleterre; & l'Angleterre commençait à ſuccomber ſous le fardeau, ſon ſang & ſes tréſors ſe perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les ſiens; la Hollande ſe ruinait & s'enchaînait par opiniâtreté; des craintes imaginaires lui faiſaient éprouver des malheurs réels; & nous victorieux & tranquilles, nous regardions de loin, dans le ſein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelques grands qu'ils fuſſent, parce que nous avons ſenti qu'ils étaient néceſſaires, & établis avec une ſage proportion. Auſſi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis pluſieurs ſiècles) aucun miniſtre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun financier n'a été odieux; & quand, ſur quelques difficultés, le parlement a fait des remontrances à ſon maître, on a cru voir un père de famille qui conſulte, ſur les intérêts de ſes enfans, les interprêtes des loix.

Il s'eſt trouvé un homme qui a ſoutenu le crédit de la nation par le ſien; crédit fondé à la fois ſur l'induſtrie & ſur la probité, qui ſe perd ſi aiſément, & qui ne ſe rétablit plus quand il eſt détruit. C'était un des prodiges de notre ſiècle; & ce prodige ne nous frappait pas peut-être aſſez: nous y étions accoutumés, comme aux vertus de notre monarque. Nos camps devant tant de places aſſiégées, ont été ſemblables à des villes policées, où règnent l'ordre, l'affluence & la richeſſe. Ceux qui ont

ainſi fait ſubſiſter nos armées étaient des hommes dignes de ſeconder ceux qui nous ont fait vaincre.

Vous pardonnez, héros équitable, héros modeſte, vous pardonnez ſans doute, ſi on oſe mêler l'éloge de vos ſujets à celui du père de la patrie? Vous les avez choiſis. Quand tous les reſſorts d'un état ſe déploient d'un concert unanime, la main qui les dirige, eſt celle d'un grand-homme : peut-être ceſſerait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin & jaloux la juſtice qui leur eſt rendue.

Grace à cette adminiſtration unique, le roi n'a jamais éprouvé cette douleur ſi cruelle pour un bon prince, de ne pouvoir récompenſer ceux qui ont prodigué leur ſang pour l'état.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le miniſtre n'a ignoré, ni laiſſé ignorer au prince, aucune belle action du moindre officier; & toutes nombreuſes, toutes communes qu'elles ſont devenues, jamais la récompenſe ne s'eſt fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes eſt aſſez grand pour mettre un prix à la vie? Il n'en eſt point; & ſi le cœur du maître n'eſt pas ſenſible, on n'eſt mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale, pluſieurs d'entre vous verront, dans leurs voyages, ces terrains que Louis XV a rendus ſi célèbres, ces plaines ſanglantes que vous ne connaiſſez encore que par les réjouiſſances paiſibles qui ont célébré des victoires ſi chèrement achetées; quand vous aurez reconuu la place où tant de héros ſont morts pour vous, verſez des larmes ſur leurs tombeaux, imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi, de la cime des Alpes, qui étaient ſes champs de victoire: *le colonel de mon régiment a été tué; vous connaiſſez trop, ſire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre eſt honorable, & pour qui l'écrit, &

pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un prince & d'un roi ce que vaut le ſang des hommes, apprenez à aimer.

Quel préjugé s'eſt répandu ſur la terre, que cette amitié, cette précieuſe conſolation de la vie, eſt exilée dans les cabanes, qu'elle ſe plaît chez les malheureux ! O erreur ! L'amitié eſt également inconnue, & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux ſouvent endurcis, & dans le travail des campagnes, & dans les occupations des villes, & dans les intrigues des cours. Partout elle eſt étrangère : elle eſt comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées ; & lorſqu'une de ces belles ames ſe trouve ſur le trône, ô providence, qu'il faut vous bénir ! Puiſſent ceux qui croient que dans les cours, l'intrigue ou le haſard diſtribue toujours les récompenſes, lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ſes victoires ! *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle, & où le héros ſe peint, *j'ai perdu un honnête homme & un brave officier, que j'eſtimais & que j'aimais. Je ſais qu'il a un frère dans l'état eccléſiaſtique, donnez-lui le premier bénéfice, s'il en eſt digne, comme je le crois.*

Peuples, c'eſt ainſi que vous êtes gouvernés. Songez quelle eſt votre gloire au-dehors & votre tranquillité au-dedans ; voyez les arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les tems ; comptez-les depuis Charlemagne, quel ſiècle trouverez-vous comparable à notre âge ? Celui du règne trop court de l'immortel Henri IV, depuis la paix de Vervins ; & encore quel affreux levain reſtait des diſcordes de quatre règnes ? Les belles & triomphantes années de Louis XIV ; mais quels malheurs les ont ſuivies ? & puiſſe notre bonheur être plus durable ! Enfin, vous trouverez ſoixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf ſiècles ; tant le bonheur public eſt rare, tant le chemin eſt lent,

qui mène en tout genre à la perfection, tant il eſt difficile de gouverner les hommes & de les ſatisfaire.

On s'eſt plaint (car la vérité ne diſſimule rien, & nous ſommes aſſez grands pour avouer ce qui nous manque), on s'eſt plaint qu'un ſeul reſſort ſe ſoit rencontré faible dans cette vaſte & puiſſante machine ſi habilement conduite. Louis XV en prenant à la fois le timon de l'état & l'épée, ne trouva point dans ſes ports, de ces flottes nombreuſes, de ces grands établiſſemens de marine, qui ſont l'ouvrage du tems. Un effort précipité ne peut en ce genre ſuppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une ſi longue application. Il n'en eſt pas de nos forces maritimes comme de ces trirêmes que les Romains apprirent ſi rapidement à conſtruire & à gouverner. Un ſeul vaiſſeau de guerre eſt un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait; nous avons même armé plus de vaiſſeaux que n'en avait la Hollande, qu'on appelle encore *puiſſance maritime* ; mais il n'était pas poſſible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant ſi peu de choſe par elle même ſans l'empire de la mer. regarde depuis ſi long-tems cet empire comme le ſeul fondement de ſa puiſſance & comme l'eſſence de ſon gouvernement. Les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, ce qui eſt néceſſaire à un état, eſt toujours ce qui en fait la force. Ainſi le Hollande a ſes navires marchands, la Grande-Bretagne ſes armées navales, la France ſes armées de terre.

Le miniſtre, qui prêtait la main aux rênes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieilleſſe où il ne reſte plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avait ſu long-tems retenir comme enchaînées ces flottes de nos voiſins toujours prêtes à couvrir les mers, & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'eſpérer que

ſes yeux, prêts à ſe fermer, ne verraient plus la guerre, mais DIEU, qui prolonge & retranche à ſon gré nos années, frappa Charles VI avant lui, & cette mort imprévue, comme le ſont preſque tous les événemens, fut le ſignal de plus de trois cent mille morts. Enfin, la ſageſſe de ce vieillard reſpectable, ſes ſervices, ſa douceur, ſon égalité, ſon déſintéreſſement perſonnel méritaient nos éloges, & ſon âge nos excuſes. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté, à la puiſſance de l'état, ce rempart de vaiſſeaux, cette force qui peut ſe porter à la fois dans les deux hémiſphères : & que n'aurait-on point exécuté ? Le héros, auſſi admirable qu'infortuné, qui aborda ſeul dans ſon ancienne patrie, qui ſeul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'eſt affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de ſon audace plus qu'humaine, & ce prince, ſupérieur à Guſtave Vaſa, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes reſſources nous manquaſſent, notre gloire s'eſt conſervée ſur les mers. Tous nos officiers de marine, combattant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils euſſent vaincu, s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a ſouffert, & n'a jamais été interrompu ; nos grands établiſſemens ont ſubſiſté ; nous avons renverſé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions partout à craindre, & tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonſtances heureuſes on vole de la victoire de Laufelt aux baſtions de Berg-ob-zoom. On ſavait que les Requeſens, les Parme, les Spinola, ces héros de leur ſiècle, en avaient tour-à-tour levé le ſiége. Louis XIV lui-même, dont l'armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. Coehorn, le Vauban Hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe

la plus forte. La mer & une armée entière la défendaient : Louis XV en ordonne le siége, & nous la prenons d'assaut. Le guerrier, qui avait forcé Ocsakow dans la Tartarie, déploie ainsi sur cette frontière de la Hollande de nouveaux secrets de l'art de la guerre ; secrets au-dessus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de consternation chez les ennemis, & qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe pense que Louis XV cessera d'être si facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute & qu'on justifie en la supposant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inspirer. Ils sont heureux, ils n'ont pas réussi. Il arbore le même olivier sur ces murs écrasés & fumans de sang : il ne propose rien de plus que ce qu'il offrait dans ses premières prospérités.

Cet excès de vertu ne persuade pas encore ; il était trop peu vraisemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'imposer ; on tremble, & on s'aigrit : le vaincu est aussi obstiné dans sa haine, que le vainqueur est constant dans sa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu se porter jusqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés, qui naguères n'étaient connus que de nom ? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caspienne, dussent être appellés aux bords de la Meuse ? Ils viennent cependant ; & cent mille hommes qui couvrent Maëstricht, les attendent pour renouveller toutes les horreurs de la guerre. Mais, tandis que les soldats hyperboréens font cette marche si longue & si pénible, le général, chargé du destin de la France, confond en une seule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire passer son armée à travers de l'armée ennemie ? Comment Maëstricht est-il tout-d'un-coup assiégé en leur présence ? Par quelle intelligence sublime les a-t-il

difperfés ? Maëftricht eft aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis fe reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu; toutes les reffources leur manquent à la fois ; il ne leur refte plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejettée. Quelles conditions nous impoferez-vous ? difent-ils. Les mêmes, répond le roi victorieux, que je vous ai préfentées depuis quatre années, & que vous auriez acceptées fi vous m'aviez connu. Il en figne les préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux, tombe alors; & les plus fages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France eft donc le père de l'Europe !

Les Anglais furtout, chez qui la raifon a toujours quelque chofe de fupérieur, quand elle eft tranquille, rendent comme nous juftice à la vertu : eux qui s'irritèrent fi long-tems contre la gloire de Louis XIV, chériffent celle de Louis XV.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un feul fait que la malignité puiffe feulement couvrir du moindre doute ? On s'était propofé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit fimple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ? Nous devons des actions de graces. Quel eft le citoyen, qui en voyant cet homme fi grand & fi fimple, ne doive s'écrier du fond de fon cœur : Si la frontière de ma province eft en sûreté, fi la ville où je fuis né eft tranquille, fi ma famille jouit en paix de fon patrimoine, fi le commerce & tout les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'eft à vous, c'eft à vos travaux, c'eft à votre grand cœur que je le dois !

Il y a toujours des hommes qui contredifent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur fe contente de la juftice qu'il fait rendre à fes alliés ? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des

hommes ? il pouvait d'un mot gagner plusieurs villes. Oui, il le pouvait, sans doute : mais lequel vaut le mieux pour un roi de France, & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à sa grandeur, en laissant dans le cœur de ses ennemis des semences éternelles de discorde & de haine, ou bien de se contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui semblaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalousie faisait saigner, en devenant l'arbitre des nations si long-tems conjurées contre nous ? Quel roi a fait jamais une paix plus utile ? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. Louis XV apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il à souhaiter désormais, sinon qu'il se ressemble toujours à lui-même, & que les rois à venir lui ressemblent ?

LA VOIX DU SAGE ET DU PEUPLE.

LA bonté d'un gouvernement consiste à protéger & à contenir également toutes les professions d'un état.

Le gouvernement ne peut être bon, s'il n'y a une puissance unique.

Dans les états les plus mixtes, la puissance résulte du consentement de plusieurs ordres, & alors elle acquiert son unité, sans laquelle tout est confusion.

Dans un état quelconque, le plus grand malheur est que l'autorité législative soit combattue. Les années heureuses de la monarchie ont été les dernières de Henri IV, celles de Louis XIV & de Louis XV, quand ces rois ont gouverné par eux-mêmes.

Il ne doit pas y avoir deux puissances dans un état.

On abuse de la distinction entre puissance spirituelle

& puiſſance temporelle : dans ma maiſon reconnaît-on deux maîtres, moi qui ſuis le père de famille, & le précepteur de mes enfans, à qui je donne des gages ?

Je veux qu'on ait de très-grands égards pour le précepteur de mes enfans ; mais je ne veux point du tout qu'il ait la moindre autorité dans ma maiſon.

Il y a en Europe quatre grands états, ſans compter l'Italie, qui ſont de la communion romaine, la France, les Eſpagnes, la moitié de l'Allemagne, la Pologne. Dans les Eſpagnes, le gouvernement s'accommode avec le pape pour impoſer des taxes ſur le clergé. L'impératrice, reine de Hongrie, en uſe de même : elle a obtenu dans la dernière guerre, la permiſſion de prendre l'argenterie des égliſes. En Pologne, l'armée de la couronne vit quelquefois à diſcrétion ſur les terres du clergé, parce que le clergé paie trop peu à la république.

En France, où la raiſon ſe perfectionne tous les jours, cette raiſon nous apprend que l'égliſe doit contribuer aux charges de l'état, à proportion de ſes revenus, & que le corps deſtiné particuliérement à enſeigner la juſtice, doit commencer par en donner l'exemple.

Ce gouvernement ſerait digne des Hottentots, dans lequel il ſerait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'eſt à ceux qui travaillent à payer* ; *nous ne devons rien payer*, *parce que nous ſommes oiſifs.*

Ce gouvernement outragerait DIEU & les hommes, dans lequel des citoyens pourraient dire : *L'état nous a tout donné*, *& nous ne lui devons que des prières.*

La raiſon en ſe perfectionnant, détruit le germe des guerres de religion. C'eſt l'eſprit philoſophique, qui a banni cette peſte du monde.

Si Luther & Calvin revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les ſcotiſtes & les thomiſtes. Pourquoi ? Parce que les lumières répandues dans toutes

les

les conditions, ont appris qu'il ne faut jamais s'élever contre la religion du prince, & que quand on s'élève contr'elle, il en naît des calamités affreuſes pour des ſiècles.

Ce n'eſt que dans des tems de barbarie qu'on voit des ſorciers, des poſſédés, des rois excommuniés, des ſujets déliés de leur ſerment de fidélité par des docteurs.

La raiſon nous apprend que le prince peut laiſſer ſubſiſter quelques anciens abus, comme de laiſſer décider en cour de Rome certaines affaires qu'on pourrait très-bien décider dans ſon conſeil.

Elle nous montre que, quand le prince voudra abroger ces coutumes, elles tomberont comme un bâtiment gothique qu'on détruit pour le rebâtir à la moderne.

Elle nous montre que, quand le prince voudra extirper un abus préjudiciable, les peuples doivent y concourir, & y concourront, l'abus eût-il quatre mille ans d'ancienneté.

Cette raiſon nous enſeigne que le prince doit être maître abſolu de toute police eccléſiaſtique, ſans aucune reſtriction, puiſque cette police eccléſiaſtique eſt une partie du gouvernement; & de même que le père de famille preſcrit au précepteur de ſes enfans les heures du travail & le genre des études, &c. de même le prince peut preſcrire à tous eccléſiaſtiques, ſans exception, tout ce qui a le moindre rapport à l'ordre public.

Cette raiſon nous dit à tous que, quand le prince voudra donner à ceux qui ont verſé leur ſang pour l'état, des penſions ſur des bénéfices, leſquels bénéfices ſont une partie du patrimoine de l'état, non-ſeulement tous les officiers de guerre, mais tous les magiſtrats, tous les cultivateurs, tous les citoyens béniront le prince; & quiconque s'oppoſerait à une inſtitution ſi ſalutaire, ſerait regardé comme un ennemi de la patrie.

De même, quand le prince qui eſt le paſteur de ſon peuple, voudra augmenter ſon troupeau comme il le doit; quand il voudra rendre aux loix de la nature les imprudens & les imprudentes qui ſe ſont voués à l'extinction de l'eſpèce, & qui ont fait un vœu fatal à la ſociété, dans un âge où il n'eſt pas permis de diſpoſer de ſon bien, la ſociété bénira ce prince dans la ſuite des ſiècles.

Il y a tel couvent inutile au monde à tous égards, qui jouit de deux cent mille livres de rente. La raiſon démontre que, ſi on donnait ces deux cent mille livres à cent officiers qu'on marierait, il y aurait cent bons citoyens récompenſés, cent filles pourvues, quatre cents perſonnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au-lieu de cinquante fainéans; elle démontre encore que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & de ſoldats. Voilà ce que tout le monde deſire, depuis le prince du ſang juſqu'au vigneron. La ſuperſtition ſeule s'y oppoſait autrefois; mais la raiſon ſoumiſe à la foi écraſe la ſuperſtition.

Le prince peut, d'un ſeul mot, empêcher au moins qu'on ne faſſe des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans: & ſi quelqu'un dit au ſouverain: *que deviendront les filles de condition, que nous ſacrifions d'ordinaire aux aînés de nos familles?* le prince répondra, *elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suède, en Dannemarck, en Pruſſe, en Angleterre, en Hollande: elles feront des citoyens; elles ſont nées pour la propagation, & non pour réciter du latin qu'elles n'entendent point.* Une femme qui nourrit deux enfans & qui file, rend plus de ſervice à la patrie, que tous les couvens n'en peuvent jamais rendre.

C'eſt un très-grand bonheur pour le prince & pour l'état, qu'il y ait beaucoup de philoſophes, qui impriment ces maximes dans la tête des hommes.

Les philoſophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raiſon & de l'intérêt public.

Les philoſophes rendent ſervice aux princes en détruiſant la ſuperſtition, qui eſt toujours l'ennemie des princes.

C'eſt la ſuperſtition qui a fait aſſaſſiner Henri III, Henri IV, Guillaume prince d'Orange, & tant d'autres. C'eſt elle qui a fait couler des rivières de ſang depuis Conſtantin.

La ſuperſtition eſt le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le prince, elle l'empêche de faire le bien de ſon peuple, quand elle domine le peuple, elle le ſoulève contre ſon prince.

Il n'y a pas un ſeul exemple, ſur la terre, de philoſophes qui ſe ſoient oppoſés aux loix du prince; il n'y a pas un ſeul ſiècle, où la ſuperſtition & l'enthouſiaſme n'aient cauſé des troubles qui font horreur.

Il n'y a pas un ſeul exemple de trouble & de diſſention, quand le prince a été le maître abſolu de la police eccléſiaſtique. Il n'y a que des exemples de déſordre & de calamités, quand les eccléſiaſtiques n'ont pas été entiérement ſoumis au prince.

Ce qui peut arriver de plus heureux aux hommes, c'eſt que le prince ſoit philoſophe.

Le prince philoſophe ſait que plus la raiſon fera de progrès dans ſes états, moins les diſputes, les querelles théologiques, l'enthouſiaſme, la ſuperſtition feront de mal; il encouragera donc les progrès de la raiſon.

Ces progrès ſeuls ſuffiront pour anéantir, par exemple, dans quelques années toutes les diſputes ſur la grace; parce que le nombre des hommes raiſonnables étant augmenté, le nombre des eſprits de travers, qui ſe nourriſſent d'opinions abſurdes, diminuera.

Ce qu'on appelle un *janſéniſte*, eſt réellement un fou, un mauvais citoyen & un rebelle. Il eſt fou, parce qu'il prend pour des vérités démontrées, des idées particulières. S'il ſe ſervait de ſa raiſon, il verrait que les philoſophes n'ont jamais diſputé, ni pu diſputer ſur une vérité démontrée. S'il ſe ſervait de ſa raiſon, il verrait qu'une ſecte qui mène à des convulſions, eſt une ſecte de fous. Il eſt mauvais citoyen, parce qu'il trouble l'ordre de l'état. Il eſt rebelle, parce qu'il déſobéit.

Les moliniſtes ſont des fous plus doux. Il ne faut être ni à Apollos, ni à Céphas, mais à DIEU & au roi. Il eſt certain que plus il y aura de philoſophes, plus les fous ſeront à portée d'être guéris.

Le prince philoſophe encouragera la religion, qui enſeigne toujours une morale pure & très-utile aux hommes; il empêchera qu'on ne diſpute ſur le dogme, parce que ces diſputes n'ont jamais produit que du mal.

Il rendra autant qu'il le pourra, la juſtice diſtributive, plus uniforme & moins lente, & rougira pour nos ancêtres, que ce qui eſt vrai à Dreux, ſoit faux à Pontoiſe.

Le prince philoſophe ſera convaincu, que plus un peuple eſt laborieux, plus il eſt riche: il aura ſoin que ſes villes ſoient embellies, parce qu'alors il y aura plus de travaux, & qu'il en réſultera l'utile & l'agréable.

On compoſerait un gros livre de tout le bien qu'on peut faire; mais un prince philoſophe n'a pas beſoin d'un gros livre.

DÉFENSE

DE MYLORD BOLINGBROKE,

Par le docteur Good Natur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chesterfield.

C'Est un devoir de défendre la mémoire des hommes illustres ; on prendra donc ici en main la cause de feu mylord Bolingbroke, insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées.

Il est dit dans ces journaux que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion & de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable Pope tous les principes de son Essai sur l'homme, est sans doute le plus grand maître de sagesse & de mœurs qui ait jamais été : quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire & dans la philosophie. Il a eu la modestie de se renfermer dans la partie historique, soumise à l'examen de tous les savans, & l'on doit croire que si ceux qui ont écrit contre lui, avec tant d'amertume, avaient bien examiné ce que l'illustre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, & ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé sa mémoire.

Mylord Bolingbroke n'entrait point dans des discussions théologiques à l'égard de Moïse : nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer, que la foi est le plus sûr appui des chrétiens, & que c'est par la foi seule que l'on doit croire les histoires rapportées dans le pentateuque. S'il fallait citer ces livres au tribunal seul de

la raiſon, comment pourrait-on jamais terminer les diſputes qu'ils ont excitées ? La raiſon n'eſt-elle pas impuiſſante à expliquer comment le ſerpent parlait autrefois, comment il ſéduiſit la mère des hommes, comment l'âneſſe de Balaam parlait à ſon maître, & tant d'autres choſes ſur leſquelles nos faibles connaiſſances n'ont aucune priſe ? La foule prodigieuſe de miracles qui ſe ſuccèdent rapidement les uns aux autres n'épouvante-t-elle pas la raiſon humaine ? Pourra-t-elle comprendre, quand elle ſera abandonnée à ſes propres lumières, que les prêtres des dieux d'Egypte aient opéré les mêmes prodiges que Moïſe envoyé du vrai DIEU, qu'ils aient, par exemple, changé toutes les eaux d'Egypte en ſang, après que Moïſe eut fait ce changement prodigieux ? Et quelle phyſique, quelle philoſophie ſuffirait à expliquer comment ces prêtres Egyptiens peuvent trouver encore des eaux à métamorphoſer en ſang, lorſque Moïſe avait déjà fait cette métamorphoſe ?

Certes, ſi nous n'avions pour guide que la lumière faible & tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le pentateuque que nous puſſions admettre, ſuivant les règles établies par les hommes pour juger des choſes humaines. D'ailleurs, tout le monde avoue qu'il eſt impoſſible de concilier la chronologie confuſe qui règne dans ce livre ; tout le monde avoue que la géographie n'y eſt pas exacte en beaucoup d'endroits ; les noms des villes qu'on y trouve, leſquelles ne furent pourtant appellées de ces noms que long-tems après, font encore beaucoup de peine, malgé la torture qu'on s'eſt donnée pour expliquer des paſſages ſi difficiles.

Quand mylord Bolingbroke a appliqué les règles de ſa critique au livre du pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la religion ; & c'eſt dans cette vue qu'il a ſéparé le dogmatique d'avec l'hiſtorique, avec une circonſpection qui devrait lui tenir lieu d'un très-grand

mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puiſſant génie a prévenu ſes adverſaires en ſéparant la foi de la raiſon, ce qui eſt la ſeule manière de terminer toutes ces diſputes. Beaucoup de ſavans hommes avant lui, & ſurtout le P. Sirmond, ont été de ſon ſentiment : ils ont dit qu'il importait peu que Moïſe lui-même eût écrit la genèſe & l'éxode, ou que des prêtres euſſent recueilli, dans des tems poſtérieurs, les traditions que Moïſe avait laiſſées. Il ſuffit qu'on croie en ces livres avec une foi humble & ſoumiſe, ſans qu'on ſache préciſément quel eſt l'auteur à qui DIEU ſeul les a viſiblement inſpirés pour confondre la raiſon.

Les adverſaires du grand-homme dont nous prenons ici la défenſe, diſent *qu'il eſt auſſi-bien prouvé que* Moïſe *eſt l'auteur du pentateuque, qu'il l'eſt qu'Homère a fait l'Iliade.* Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaiſon n'eſt pas juſte. Homère n'a cité, dans l'Iliade, aucun fait qui ſe ſoit paſſé long-tems après lui. Homère ne donne point à des villes, à des provinces des noms qu'elles n'avaient pas de ſon tems. Il eſt donc clair que, ſi on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on ferait en droit de préſumer qu'Homère eſt l'auteur de l'Iliade, & non pas que Moïſe eſt l'auteur du pentateuque. La ſoumiſſion ſeule à la religion tranche toutes ces difficultés ; & je ne vois pas pourquoi mylord Bolingbroke, ſoumis à cette religion comme un autre, a été ſi vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lu Abadie. A qui fait-on ce reproche ? A un homme qui avait preſque tout lu, à un homme qui le cite page 94 du premier tome de ſes lettres, à Londres, chez Miller. Il mépriſait beaucoup Abadie, j'en conviens ; j'avouerai qu'Abadie n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de Bolingbroke. Il défendent quelquefois la vérité avec les armes du menſonge. Il a eu des ſentimens que

nous avons jugés erronés sur la Trinité, & enfin il est mort en démence à Dublin.

On reproche au lord Bolingbroke de n'avoir point lu le livre de l'abbé Houteville, intitulé: *La religion prouvée par les faits*: Nous avons connu l'abbé Houteville. Il vécut long-tems chez un fermier-général qui avait un très-joli ferrail; il fut ensuite secretaire de ce fameux cardinal Dubois, qui ne voulut jamais recevoir les sacremens à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia son livre au cardinal d'Auvergne. On rit beaucoup à Paris, où j'étais alors, & du livre & de la dédicace; & on sait que les objections qui sont dans ce livre, contre la religion chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Mylord Bolingbroke avance que depuis long-tems le christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cause commune & pour la leur propre, que ce ne sera jamais par des invectives, par les manières de parler méprisantes, jointes à de très-mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, & ne persuadent personne. On fait trop légérement des reproches de débauche & de mauvaise conduite à des philosophes qu'on devrait seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adversaires de mylord Bolingbroke, le traitent de débauché, parce qu'il communique à mylord Cornsburi ses pensées sur l'histoire.

On ne voit pas quel rapport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un serrail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure, un Apicius qui écrirait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui

écrirait contre les loix ; de pareils hommes mériteraient ſans doute qu'on accuſât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme d'état tel que mylord Bolingbroke, vivant dans une retraite philoſophique, & faiſant ſervir ſon immenſe littérature à cultiver l'eſprit d'un ſeigneur digne d'être inſtruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent ſe piquer de décence, imputaſſent à ſes débauches paſſées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raiſon éclairée par des études profondes.

Dans quel cas eſt-il permis de reprocher à un homme les déſordres de ſa vie ? C'eſt dans ce ſeul cas-ci peut-être ; quand ſes mœurs démentent ce qu'il enſeigne. On aurait pu comparer les ſermons d'un fameux prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avait faits à mylord Gallowai, & avec ſes intrigues galantes. On aurait pu comparer les ſermons du célèbre curé des invalides, & de Fantin curé de Verſailles, avec les procès qu'on leur fit pour avoir ſéduit & volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de papes & d'évêques avec la religion qu'ils ſoutenaient par le fer & par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs aſſaſſinats ; & de l'autre, leurs bulles & leurs mandemens. C'eſt dans de pareilles occaſions qu'on eſt excuſable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les défauts de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de mylord Bolingbroke qu'il aimait le vin & les filles ? Et quand il les aurait aimés, quand il aurait eu autant de concubines que les ſouverains de l'Aſie, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du pentateuque ?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déiſtes. Nous gémiſſons de voir que l'Europe en eſt remplie. Ils ſont dans la magiſtrature, dans les armées, dans l'égliſe, auprès du trône même. La littérature en eſt ſurtout inon-

dée ; les académies en ſont pleines. Peut-on dire que ce ſoit l'eſprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs paſſions qui les réunit ? Oſerons-nous parler d'eux avec un mépris affecté ? Si on les mépriſait tant, on écrirait contr'eux avec moins de fiel ; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui eſt trop réel, & ces airs de mépris qui ſont ſi faux, ne faſſent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charitable, ſoutenu d'une doctrine ſaine & d'une vraie philoſophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déiſtes, qui ne ſont pas idolâtres, que les papiſtes, à qui on a tant reproché l'idolâtrie ? On ſifflerait un docteur qui dirait aujourd'hui, que c'eſt le libertinage qui fait des proteſtans. On rirait d'un proteſtant qui dirait que c'eſt la dépravation des mœurs qui fait aller à la meſſe. De quel droit pouvons-nous dire à des philoſophes adorateurs d'un DIEU, qui ne vont ni à la meſſe, ni au prêche, que ce ſont des hommes perdus de vices?

Il arrive quelquefois que l'on oſe attaquer, avec des invectives indécentes, des perſonnes qui à la vérité ſont aſſez malheureuſes pour ſe tromper, mais dont la vie pourrait ſervir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des journaliſtes qui ont même porté l'imprudence juſqu'à déſigner injurieuſement les perſonnes les plus reſpectables de l'Europe, & les plus puiſſantes. Il n'y a pas long-tems que, dans un papier public, un homme emporté par un zèle indiſcret, ou par quelque autre motif, fit une étrange ſortie ſur ceux qui penſent *que de ſages loix, la diſcipline militaire, un gouvernement équitable, & des exemples vertueux, peuvent ſervir pour gouverner les hommes, en laiſſant à* DIEU *le ſoin de gouverner leurs conſciences.*

Un très-grand-homme était déſigné dans cet écrit périodique en termes bien peu meſurés. Il pouvait ſe venger comme homme, il pouvait punir comme prince,

il répondit en philoſophe ; *il faut que ces miſérables ſoient bien perſuadés de nos vertus, & ſurtout de notre indulgence, puiſqu'ils nous outragent ſans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponſe doit bien confondre l'auteur, quel qu'il ſoit, qui en combattant pour la cauſe du chriſtianiſme, a employé des armes ſi odieuſes. Nous conjurons nos frères de ſe faire aimer pour faire aimer notre religion.

Que peuvent penſer en effet un prince appliqué, un magiſtrat chargé d'années, un philoſophe qui aura paſſé ſes jours dans ſon cabinet ; en un mot, tous ceux qui auront eu le malheur d'embraſſer le déiſme par les illuſions d'une ſageſſe trompeuſe, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bon mots & à mauvaiſes mœurs ? Prenons garde que le mépris, & l'indignation que de pareils écrits leur inſpirent, ne les affermiſſent dans leurs ſentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces conſidérations ; c'eſt que cette foule de déiſtes qui couvre l'Europe eſt bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la communion romaine. Ils avouent tous que notre religion eſt plus ſenſée que celle des papiſtes. Ne les éloignons donc pas, nous qui ſommes les ſeuls capables de les ramener ; ils adorent un DIEU, & nous auſſi ; ils ils enſeignent la vertu, & nous auſſi. Ils veulent qu'on ſoit ſoumis aux puiſſances, qu'on traite tous les hommes comme des frères ; nous penſons de même, nous partons des mêmes principes. Agiſſons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux, qui deſcendus de la même origine, ſavent ſeulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maiſon.

Un déiſte eſt un homme qui eſt de la religon d'Adam,

de Sem, de Noé. Jusques-là il est d'accord avec nous. Disons-lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la religion de Noé aux préceptes donnés à Abraham. Après la religion d'Abraham, passez à celle de Moïse, enfin à celle du Messie ; & quand vous aurez vu que la religion du Messie a été corrompue, vous choisirez entre Wiclef, Luther, Jean Hus, Calvin, Mélancton, Œcolampade, Zuingle, Storek, Parker, Servet, Socin, Fox, & d'autres réformateurs : ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands hommes, & qu'il aime mieux être de la religion de Socrate, de Platon, de Trajan, de Marc-Aurèle, de Ciceron, de Pline, &c. nous le plaindrons, nous prierons DIEU qu'il l'illumine & nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en disons point aux musulmans, aux disciples de Confucius. Nous n'en disons point aux Juifs mêmes malgré leur crime envers le Messie ; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands privilèges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un DIEU avec les musulmans, les Chinois, les Juifs & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes les nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles dans le tems que d'un côté on vendait les indulgences & les bénéfices, & que de l'autre on dépossédait des évêques, & qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le sang. Il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations ; mais nous ne voyons pas que ni mylord Bolingbroke, ni mylord Shaftersburi, ni l'illustre Pope, qui a immortalisé les principes de l'un & de l'autre, aient voulut toucher à la pension d'aucun ministre du saint évangile. Jurieu fit bien ôter une pension à Bayle, mais jamais l'illustre Bayle ne

ſongea à faire diminuer les appointemens de Jurieu. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale auſſi pure que celle des philoſophes, adorateurs d'un DIEU, qui d'accord avec nous dans ce grand principe, enſeignent les mêmes vertus que nous, ſur leſquelles perſonne ne diſpute : mais qui n'enſeignent pas les mêmes dogmes, ſur leſquels on diſpute depuis 1700 ans, & ſur leſquels on diſputera encore.

REMERCIEMENT SINCÈRE

A UN HOMME CHARITABLE.

VOUS avez rendu ſervice au genre humain en vous déchaînant ſagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne ceſſez d'écrire contre l'eſprit des loix, & même il paraît à votre ſtyle que vous êtes l'ennemi de toutes ſortes d'eſprits. Vous avertiſſez que vous avez préſervé le monde du venin répandu dans l'eſſai ſur l'homme de Pope ; livre que je ne ceſſe de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raiſons & de l'importance de vos ſervices. Vous ne vous amuſez pas, monſieur, à examiner le fond de l'ouvrage ſur les loix, à vérifier les citations, à diſcuter s'il y a de la juſteſſe, de la profondeur, de la clarté, de la ſageſſe ; ſi les chapitres naiſſent les uns des autres, s'ils forment un tout enſemble ; ſi enfin ce livre, qui devrait être utile, ne ſerait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait, & regardant Mr. de M***. comme diſciple de Pope, vous les regardez tous deux comme les diſciples de Spinoſa. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées ;

parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philoſophie les principes de la religion naturelle. Rien n'eſt aſſurément, monſieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un philoſophe ne connaît point de DIEU, de cela même qu'il poſe pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme eſt le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poëte philoſophe. Vous vous élevez au-deſſus de l'honnête homme; vous confondez ces maximes funeſtes, que la divinité eſt l'auteur & le lien de tous les êtres, que tous les hommes ſont frères, que DIEU eſt leur père commun, qu'il faut ne rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque ſage, qu'on doit tolérer les ſentimens des hommes, ainſi que leurs défauts. Continuez, monſieur, écraſez cet affreux libertinage, qui eſt, au fond, la ruine de la ſociété. C'eſt beaucoup que par vos G. E. vous ayez ſaintement eſſayé de tourner en ridicule toutes les puiſſances; & quoique la grace d'être plaiſant vous ait manqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les ſaints; mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les fidèles les uns contre les autres. Vous prêchez le ſchiſme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela eſt très-édifiant; mais ce n'eſt point encore aſſez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, ſi vous ne parvenez pas à faire brûler les livres de Pope, de Locke & de Bayle, l'eſprit des loix, dans un bûcher, auquel on mettra le feu avec un paquet de nouvelles eccléſiaſtiques.

En effet, monſieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répan-

dus dans l'Effai fur l'homme de ce fcélérat de Pope, cinq ou fix articles du dictionnaire de cet abominable Bayle, une ou deux pages de ce coquin de Locke, & d'autres incendiaires de cette efpèce. Il eft vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chériffaient & les confultaient; mais c'eft par-là qu'ils font dangereux. Vous voyez leurs fectateurs, les armes à la main, troubler les royaumes, porter partout le flambeau des guerres civiles. Montaigne, Charron, le préfident de Thou, Defcartes, Gaffendi, Rohault, le Vayer, ces hommes affreux, qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'eft leur philofophie qui fit donner tant de batailles, & qui caufa la St. Barthelemi. C'eft leur efprit de tolérantifme qui eft la ruine du monde; & c'eft votre faint zèle qui répand partout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partifans de la religion naturelle font les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, monfieur, vous avez fait là une belle découverte! Ainfi dès que je verrai un homme fage, qui dans fa philofophie reconnaîtra partout l'être fuprême, qui admirera la providence dans l'infiniment grand & l'infiniment petit, dans la production des mondes & dans celle des infectes, je conclurai delà qu'il eft impoffible que cet homme foit chrétien. Vous nous avertiffez qu'il faut penfer ainfi aujourd'hui de tous les philofophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus fenfé & de plus utile au chriftianifme, que d'affurer que notre religion eft baffouée dans toute l'Europe, par tous ceux dont la profeffion eft de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conféquences feront bien avantageufes au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'Efprit des loix, quand vous lui reprochez d'avoir

loué les Solons, les Platons, les Socrates, les Ariſtides, les Cicerons, les Catons, les Epictètes, les Antonins & les Trajans! On croirait à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont tous ſigné le formulaire. Quels monſtres, monſieur, que tous ces grands-hommes de l'antiquité! Brûlons tout ce qui nous reſte de leurs écrits, avec ceux de Pope, & de Locke, & de Mr. de M***. En effet, tous ces anciens ſont vos ennemis; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle; & la vôtre, monſieur, je dis la vôtre en particulier, paraît ſi fort contre la nature, que je ne m'étonne pas que vous déteſtiez ſincérement tous ces illuſtres réprouvés, qui ont fait, je ne ſais comment, tant de bien à la terre. Remerciez DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos ſaintes idées ſur le gouvernement politique ſont une ſuite de votre ſageſſe. On voit que vous connaiſſez les royaumes de la terre tout comme le royaume des cieux. Vous condamnez, de votre autorité privée, les gains que l'on fait dans les riſques maritimes. Vous ne ſavez pas probablement ce que c'eſt que l'argent à la groſſe; mais vous appellez ce commerce *uſure*.

C'eſt une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ſes ſujets de commercer à Cadix. Il faut laiſſer cette œuvre de Satan aux Anglais & aux Hollandais, qui ſont déjà damnés ſans reſſource. Je voudrais, monſieur, que vous nous diſſiez combien vous rapporte le commerce ſacré des nouvelles eccléſiaſtiques. Je crois que la bénédiction répandue ſur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cent pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais ſi bien rendu.

Le commerce maritime, que vous condamnez, pourrait être excuſé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardieſſe d'envoyer ſon bien dans un autre hémiſphère, & du riſque des naufrages. Votre petit négoce a une

une utilité plus fenfible ; il demande plus de courage, & expofe à de plus grands rifques.

Quoi de plus utile, en effet, que d'inftruire l'univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonfurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager les papes & les évêques ? Et quel rifque, monfieur, que ces petites humiliations que vous pourriez effuyer en place publique ! Mais je me trompe : il y a des charmes à fouffrir pour la bonne caufe ; il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & vous me paraiffez tout fait pour le martyre, que je vous fouhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéiffant ferviteur, &c.

DISCOURS

AUX WELCHES, PAR ANTOINE VADÉ, *FRÈRE DE GUILLAUME.*

O WELCHES mes compatriotes ! fi vous êtes fupérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains, ne mordez jamais le fein de vos nourrices, n'infultez jamais à vos maîtres, foyez modeftes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il eft vrai, d'être fubjugués par Jules-Céfar, qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le refte des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, & vous gouverna enfuite fort doucement. Vous reftâtes plus de cinq cents ans fous les loix de l'empire romain ; vos druides qui vous traitaient en efclaves & en bêtes, qui vous brûlaient pieufement dans des paniers d'ofier, n'eurent plus le même crédit,

quand vous devîntes province de l'empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième ſiècle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appellés du nom ſonore de Bourgonſions ou de Bourguinons, gens d'eſprit d'ailleurs, & fort propres, qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort, comme le dit Sidonius Apolinari, *infundens acido comam butiro* : ces gens-là, dis-je, vous firent eſclaves, depuis le territoire de votre ville de Vienne, juſques aux ſources de votre rivière de Seine ; & c'eſt un reſte glorieux de ces tems illuſtres, que des moines & chanoines aient encore des ſerfs dans ce pays. (*a*) Cette belle prérogative de l'eſpèce humaine ſubſiſte parmi vous comme un témoignage de votre ſageſſe.

Une partie de vos autres provinces que vous appellâtes ſi long-tems les provinces d'Oc, & que vous diſtinguâtes ſi noblement des provinces de Oui, furent envahies par les Viſigoths : & quant à vos provinces de Oui, elles vous furent priſes par un Sicambre nommé Hildovic (*b*), dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur Conſtantin. Ce Sicambre honoré du titre de patrice Romain, vous réduiſit en ſervitude avec une poignée de Francs, ſortis des marais du Rhin, du Mein, & de la Meuſe. Les belles expéditions de ce grand-homme furent d'aſſaſſiner trois roitelets ſes parens & ſes amis, l'un vers le bourg de Boulogne-ſur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, & le troiſième vers le village du Mans, que vos chroniques appellent *villes*; ce fut alors que la contrée des Welches porta le nom mélodieux de Frankreich, ancien nom de la France, en commémoration de ſes vainqueurs; & vous fûtes la

(*a*) A St. Claude, & dans d'autres ſeigneuries de moines, les citoyens ſont encore gens de main-morte.

(*b*) Clovis.

première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à St. Denis.

Des pirates du Nord vinrent quelque tems après vous mettre à rançon, & vous prirent la province qu'on nomma depuis Normandie. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres, & chaque nation avait ses loix particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays appartint bientôt aux peuples de l'isle appellée Britain ou England dans leur idiome, qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne furent long-tems entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marseille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable, vos compilateurs que vous prenez pour des historiens, vous appellent souvent *le premier peuple de l'univers*, & votre royaume *le premier royaume*. Cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable; & si vous joignez la modestie à vos graces, le reste de l'Europe sera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les divisions de la rose rouge & de la rose blanche vous délivrèrent des Angles, & remerciez surtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent Charles-Quint d'engloutir votre pays, & d'en faire une province de l'empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous Louis XIV; mais n'allez pas pour cela vous croire supérieur en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant six cents ans, presque personne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne sut ni lire, ni écrire. Votre extrême ignorance

vous livra au *flamen* de Rome & à ſes conſors, comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage, quand vous faiſiez des contrats, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé; & quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonſuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre couſine au ſeptième degré, que votre mariage était un ſacrilège, que vos enfans étaient bâtards, & que vous étiez damnés, ſi vous ne faiſiez pas toucher à la chambre nommée *apoſtolique*, la moitié de votre bien ſans délai ni remiſe.

Vos baziloi n'étaient pas mieux traités que vous: vous en avez eu neuf d'excommuniés (ſi je ne me trompe) par le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU ſous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait néceſſairement la confiſcation des biens, de ſorte que vos baziloi perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur Romain faiſait préſent, ſelon ſon bon plaiſir & ſon équité, au premier de ſes amis.

Vous me direz, mes chers Welches, que les peuples de l'iſle Britain ou England, & même les empereurs Teutoniques, ont été encore plus maltraités que vous, & qu'ils étaient auſſi ignorans; cela eſt vrai; mais cela ne vous juſtifie pas; & ſi la nation Britannique a été aſſez abrutie pour être pendant quelque tems province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en eſt bien vengée; tâchez de l'imiter ſi vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi, qui, quoique malheureux dans tous ſes deſſeins & dans toutes ſes expéditions, eſt pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire & à écrire; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enſeignèrent le grec, & d'autres qui vous apprirent à deſſiner, & à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa

plus de cent années avant que vous eussiez un bon peintre & un bon sculpteur ; & pour ceux qui apprirent le grec, & même l'hébreu, on les brûla presque tous parce, qu'ils étaient soupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui est bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Welches, que votre pays est la première contrée de l'univers ; cependant vous ne possédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Considérez que l'Espagne est un peu plus étendue, que l'Allemagne l'est bien davantage, que la Pologne & la Suède sont plus grandes, & qu'il y a des provinces en Russie, dont le pays des Welches ne ferait pas la quatrième partie.

Je souhaite que vous soyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain : mais de grace, songez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommé si noblement *pouilleuse*, a des provinces entières où le peuple ne se nourrit que de chataignes, à d'autres où il n'a guère que du pain d'avoine. Remarquez bien la défense qui vous est faite de sortir les bleds de votre pays, défense fondée nécessairement sur votre disette, & peut-être encore sur votre caractère, qui vous porterait à vendre au plus vîte tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après ; semblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront se coucher le soir.

D'ailleurs la dépense que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ses têtes, soit que vous soyez coëffé à l'oiseau royal, soit que vous portiez vos cheveux étalés comme Clodion & les conseillers de la cour ; cette dépense est si universelle, qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un si bel usage.

Premier peuple de l'univers, songez que vous avez

dans votre royaume de Frankreich, environ deux millions de perſonnes qui marchent en ſabots ſix mois de l'année, & qui ſont nuds pieds les autres ſix mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers, pour le commerce & pour la marine? ... hélas!

J'entends dire, (mais je ne puis le croire) que vous êtes la ſeule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes, & même de les mener tuer à la guerre. On m'aſſure que vous faites paſſer par cinquante mains l'argent du tréſor public; & quand il eſt arrivé à travers toutes ces filières, il ſe trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réuſſiſſez beaucoup à l'opéra comique; j'en conviens; mais de bonne foi, votre opéra comique, ainſi que votre opéra ſérieux, ne vous vient-il pas d'Italie?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avoue, quoique vous preniez aujourd'hui preſque toutes celles des peuples de Britain: mais n'eſt-ce pas un Génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous poſſédez enfin deux ou trois petites iſles? n'eſt-ce pas un Portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts? cependant, n'eſt-ce pas Jean Goya de Melphi à qui l'on doit la bouſſole? n'eſt-ce pas l'Allemand Schwartz qui donna le ſecret de la poudre inflammable? l'imprimerie dont vous faites tant d'uſage, n'eſt-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un Allemand?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles, qui font de vous un peuple ſi ſavant, vous vous ſervez quelquefois de lunettes; remerciez-en François Spina, ſans lequel vous n'auriez j'amais pu lire les petits caractères.

Vous avez des teleſcopes, remerciez-en Jacques Metius le Hollandais, & Galilei Galileo le Florentin.

Si vous vous divertiſſez quelquefois avec des baromêtres & des thermomêtres, à qui en avez-vous l'obligation ? A Torricelli qui inventa les premiers, à Drebellius qui inventa les ſeconds.

Pluſieurs d'entre vous étudient le vrai ſyſtême du monde planétaire ; c'eſt un homme de la Pruſſe Polonaiſe qui devina ce ſecret du créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'eſt au prodigieux travail du mylord Neper & de ſes aſſociés que vous en avez l'obligation ; c'eſt Guerik de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'eſt ce même Galilée dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les ſatellites de Jupiter, les taches du ſoleil, & ſa rotation ſur ſon axe. Le Hollandais Huyghens vit l'anneau de Saturne, un Italien vit ſes ſatellites, lorſque vous n'apperceviez rien encore.

Enfin, c'eſt le grand Newton qui vous a montré ce que c'eſt que la lumière, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les aſtres, & qui dirige les corps peſans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies eſtampes ; mais ſongez que le Florentin Finiguerra eſt le père de cet art, qui éterniſe ce que le pinceau ne peut conſerver. Vous avez de belles pendules, c'eſt encore une invention du Hollandais Huyghens.

Vous portez quelques brillans au doigt ; ſongez que c'eſt à Veniſe que l'on commença à les tailler, ainſi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir ; c'eſt encore à Veniſe que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignassiez quelquefois un peu de reconnaissance pour vos voisins. Vous n'en usez pas à la verité comme Rome, qui met à l'inquisition tous ceux qui lui apportent une vérité, de quelque genre que ce puisse être, & qui fait jeûner Galilée au pain & à l'eau, pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du soleil. Mais que faites-vous? Dès qu'une découverte utile, illustre une autre nation, vous la combattez, & même très-longtems. Newton fait voir aux hommes étonnés les sept rayons primitifs & inaltérables de la lumière; vous niez l'expérience pendant vingt années, au-lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, & vous lui opposez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de Descartes. Vous ne vous rendez enfin, que quand l'Europe entière rit de votre obstination.

La méthode de l'inoculation sauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet usage salutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous sentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) si vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus sages que vous & plus hardies, si vous vous promettez d'oser faire ce qui est si simple chez elles, ce mouvement passe bien vîte, le préjugé & la légéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hôpitaux de Londres, destinés à la petite vérole naturelle & artificielle, la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, & qu'à peine meurt-il une personne sur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laissez donc périr la quatrième partie de vos

concitoyens ; & quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare ſi imprudens & ſi coupables, que faites-vous ? Vous conſultez des licenciés fondés ou non fondés par Robert Sorbon. Vous preſentez des requiſitoires ! C'eſt ainſi que vous ſoutîntes des thèſes contre Harvey quand il eut découvert la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galères ceux qui diſputaient contre les catégories d'Ariſtote.

O premier peuple du monde, quand ſerez-vous raiſonnable ? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſottiſes n'empêchent pas que Mlle. Duchap ne vende ſes ajuſtemens de femmes dans tout le Nord, & qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Stockholm & à Moſcou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages ; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous applaudiſſez de voir votre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois le grec & le latin. A qui en êtes-vous redevables, je vous prie ? A une vingtaine de bons écrivains que vous avez preſque tous ou négligés, ou perſécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez ſurtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les Bayle, les Clerc, les Baſnage, les Bernard, les Rapin-Toiras, les Beauſobre, les Lenfant, & tant d'autres, allèrent illuſtrer la Hollande, & l'Allemagne ; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-Unies, & une perte pour vous. Ce ſont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations ; les Racine, les Corneille, les Molière, les Boileau, les Quinault, les La Fontaine, & vos bons écrivains en proſe ont ſans

doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue & votre gloire : c'eſt un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout ſur les Grecs & ſur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de conſidérer que vous n'avez aucun art, aucune ſcience dont vous ne deviez la connaiſſance aux Grecs. Les noms mêmes de ces ſciences & de ces arts l'atteſtent aſſez : la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphyſique, la poéſie, la géographie, la théologie même, ſi c'eſt une ſcience, tout vous annonce la ſource où vous avez puiſé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec ſans s'en douter ; car ſi elle dit, qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode ; qu'un de ſes parens eſt tombé en apoplexie, ou en paralyſie ; qu'il a une eſquinancie, un antrax ; qu'un chirurgien l'a ſaignée à la veine céphalique ; qu'elle a été à l'égliſe, qu'un diacre a chanté les litanies ; ſi elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'euchariſtie, de baptême, de myſtères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie, &c. il eſt bien certain qu'elle n'a pas prononcé un ſeul mot qui ne ſoit grec.

Il eſt vrai qu'on peut tirer preſque toutes ces expreſſions d'une langue étrangère, & en faire un ſi heureux uſage, que les diſciples ſurpaſſent enfin les maîtres. Mais lorſqu'avec le tems vous avez compoſé votre langue des débris du grec & du latin, mêlés avec vos anciens mots welches & tudeſques, parvîntes-vous alors à faire un langage aſſez abondant, aſſez expreſſif, aſſez harmonieux ? Votre ſtérilité n'eſt-elle pas atteſtée par ces mots ſecs & barbares, que vous employez à tout ? *Bout du pied*, *bout du doigt*, *bout d'oreille*, *bout de nez*, *bout de fil*, *bout du pont*, &c. tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choſes par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras*

de rivière, *un bras de mer*, *un cu d'artichaud*, *un cu de lampe*, *un cu de ſac*. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones reſpectables ; & cependant vous n'employez point d'autre expreſſion pour ſignifier des choſes auxquelles un cu n'a nul rapport. Jérome Carré vous a propoſé le mot d'*impaſſe* pour vos rues ſans iſſue, ce mot eſt noble & ſignificatif ; cependant, à votre honte, votre almanach royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de ſac de Menard, & l'autre dans le cu des blancs manteaux. Fi ! n'avez-vous pas de honte ? Les Romains appellaient ces chemins ſans iſſue *Angiportus* ; ils n'imaginaient point qu'un cu pût reſſembler à une rue.

Que dirai-je du mot trou, que vous appliquez encore à tant & de ſi nobles uſages ?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique ? On aime à voir Hector courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille eſt auſſi flattée que l'imagination amuſée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye ſur les rives du Simoïs & du Scamandre ; mais en vérité pourrait-on peindre vos héros partans de l'égliſe de St. Pierre aux bœufs, ou de St. Jaques du haut pas, avançans fiérement par la rue du pet au diable, & par la rue trouſſe-vache, s'embarquans ſur la galiotte de St. Cloud, & allans combattre dans la place de long-jumeau ?

Vos curieux conſervent des mémoires innombrables depuis la mort de Henri II juſqu'à celle de Henri IV. Ce ſont des monumens de groſſiéreté enfantés par la rage d'écrire ; c'eſt un amas de ſatyres ſur des événemens affreux tranſmis à la poſtérité dans le langage des halles : vous n'eûtes alors qu'un bon hiſtorien, & il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin, vous avez nettoyé votre langue de cette rouille

barbare, & de cette craffe bourgeoife; vous avez fait quelques bons livres; mais avez-vous alors furpaffé Ciceron & Démofthène? Avez-vous mieux écrit que Tite-Live, Tacite, Thucidide & Xénophon? Quel auteur au-deffus du médiocre a écrit jufqu'ici vos annales?

Sied-il bien a Daniel de dire dès la première page de fon hiftoire, « Ce ne fut que fous le grand Clovis, que » les Français fe rendirent maîtres pour toujours de ces » *grandes* provinces? » Certainement le grand Clovis ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puifque fes fucceffeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce Daniel vous dit d'après le romancier Grégoire de Tours, que les foldats de Clovis après la bataille de Tolbiac, *s'écrièrent comme de concert*: « Nous » renonçons aux dieux mortels; nous ne voulons plus » adorer que l'immortel; nous ne reconnaiffons plus » d'autre DIEU que celui que le faint évêque Rémi nous » prêche. »

En vérité il n'eft pas poffible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phrafe, & ces antithèfes de mortel & d'immortel. Votre Daniel reffemble à votre la Motte, qui dans une abréviation d'Homère fait dire une pointe a toute l'armée grecque, & lui fait prononcer ce vers, quand Achille fe réconcilie avec Agamemnon, *que ne vaincra-t-il point? il s'eft vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortel? adorait-elle des hommes? le Thaut, l'Irminful, l'Odin, la Fridda, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils par des immortels à leurs yeux? Daniel ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un DIEU fuprême qui préfidait à toutes ces divinités fécondaires; il n'avait qu'à confulter l'ancien livre de l'Edda cité par le favant Huet évêque d'Avranche; il n'avait qu'à lire ce que Huet dit expreffément dans fon

traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus* : ce DIEU s'appellait God ou Coth, Goth le bon, & on ne peut aſſez admirer que des barbares euſſent donné à la Divinité un titre ſi digne d'elle. Daniel ne devait donc pas mettre une pareille ſottiſe dans la bouche de toute une atmée, ſottiſe convenable tout au plus au pédagogue chrétien. Mais en quelle langue, s'il vous plaît, prêchait Rémi à ces Bructères & à ces Sicambres ? il parlait ou latin ou welche ; & les Sicambres parlaient l'ancien tudeſque. Rémi apparemment renouvella le miracle de la Pentecôte : *Et unuſquiſque intendebat linguam ſuam.* Si vous examinez de près Mézerai, que de fables, que de confuſion, & quel ſtyle, ! Méritez des Tites-Lives & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau & de la chaire a été portée auſſi loin qu'elle peut l'être. Les diviſions de vos ſermons en trois points, quand il n'y a rien à diviſer, un *Ave* à la Vierge Marie qui précède ces diviſions, un long diſcours welche ſur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce diſcours, & enfin des lieux communs mille fois répétés, ſont des chefs-d'œuvre ſans doute ; les plaidoyers de vos avocats ſur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois paſſeront à la dernière poſtérité ; mais je doute qu'ils faſſent oublier l'éloquence grecque & romaine.

Je ſuis bien loin de nier que Palcal, Boſſuet, Fénélon aient été très-éloquens. C'eſt lorſque ces génies parurent que vous ceſsâtes d'être Welches, & que vous fûtes français. Mais ne comparez par les *lettres provinciales* aux *Philippiques.* Conſidérez d'abord que l'importance du ſujet eſt quelque choſe. Les noms de Philippe & de Marc-Antoine ſont un peu au-deſſus des noms du père Annat, d'Eſcobar & de Tambourini. Les intérêts de la Grèce & les guerres civiles de Rome ſont des objets plus conſidérables que la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas, la

grace coopérante qui n'opère point, & la grace efficace qui eſt ſans efficacité.

Le grand attrait des lettres provinciales périt avec les jéſuites ; mais les oraiſons de Démoſthène & de Ciceron inſtruiſent encore l'Europe, quand les objets de ces harangues ne ſubſiſtent plus, quand les Grecs ne ſont que des eſclaves, & que les Romains ne ſont plus que tonſurés.

Je ſais encore une fois que les oraiſons funèbres de Boſſuet ſont belles, qu'il y a même du ſublime. Mais entre nous qu'eſt-ce qu'une oraiſon funèbre ? un diſcours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, & ſouvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poétiques à côté des diſcours ſolides de Cicèron & de Démoſthène ?

Votre Fénélon, admirateur des anciens & nourri de leurs ouvrages, alluma ſa bougie à leurs flammes immortelles : vous n'oſerez pas prétendre que ſa Calypſo abandonnée par Télémaque, approche de la Didon de Virgile: la froide & inutile paſſion de ce Télémaque que Mentor jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de ſon amour, ne ſemble pas une invention des plus ſublimes. Et oſerez-vous dire que la proſe de cet ouvrage ſoit comparable à la poéſie d'Homère & de Virgile ? O mes Welches ! qu'eſt-ce qu'un poëme en proſe, ſinon un aveu de ſon impuiſſance ? Ignorez-vous qu'il eſt plus aiſé de faire dix tomes de proſe paſſable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarraſſée d'articles, dépourvue d'inverſions, pauvre en termes poétiques, ſtérile en tours hardis, aſſervie à l'éternelle monotonie de la rime, & manquant pourtant de rimes dans les ſujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorſque Louis XIV, qu'on s'obſtinait à reconnaître dans Idomenée, ne fut plus au monde, quand on eut oublié Louvois dont on reconnaiſſait

le caractère dans celui de Protésilas, lors qu'on n'envia plus la marquise Scarron de Maintenon qu'on avait comparée à la vieille Astarbé, alors le Télémaque perdit beaucoup de son prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéide sera toujours dans la mémoire des hommes; on citera toujours avec attendrissement ces vers & tous ceux qui les précèdent :

Ter sese attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.

On a cité dans une tradition en prose de Virgile, (car il vous est impossible de le traduire en vers, & vous n'avez pas même encore réussi à rendre en prose le sens de l'auteur latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable discours de Didon.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
Qui face Dardanios ferraque sequare colonos...
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor arma armis quæ pugnent ipsi nepotes.

Voici la prétendue imitation de Virgile, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre!
Excités par mes vœux puissent mes successeurs
Jurer dès le berceau qu'ils seront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théatre affreux de leurs dissentions;

Que tout ſerve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croiſſe toujours juſqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ſes derniers efforts ſignalent ſa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue eſt faible, vicieuſe, forcée, languiſſante.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre !

Que veut dire ce feu qui ira ſe répandre au loin ſur la terre ? Retrouve-t-on dans ces vers hériſſés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui reſpirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur ; & le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin s'épandre.* Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *rédoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de Virgile ! Que toute épithète qui n'ajoute rien au ſens eſt puérile !

Je ne ſais pas de qui ſont ces vers ; mais je ſais que quand on oppoſe ainſi les rimailleries d'un poëte Welche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français ! je me fais un plaiſir d'admirer avec vous vos grands poëtes ; ce ſont eux principalement qui ont porté votre langue juſques ſous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Eſpagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf & aimable La Fontaine : la plupart de ſes fables ſont priſes chez Eſope le phrygien ; & chez Phèdre le romain. Il y en a environ cinquante qui ſont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces & pour la diction. Ce genre même eſt inconnu aux autres

nations

nations modernes. J'aurais fouhaité, je l'avoue, que dans le refte de fes fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue fi familière aux peuples voifins, que fon ftyle eût été plus châtié, plus précis; qu'en furpaffant de bien loin Phèdre en délicateffe, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je fuis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et fi de l'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaifant honneur, d'*entreprendre d'agréer*; & qu'eft-ce que le *prix d'agréer*? Phèdre ne parle point ainfi. Phèdre ne fait point dire à la fourmi,

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne fe remplit à babiller ..

Le renard chez Phèdre dit,

Ils font trop verds;

Et il n'ajoute point,

Ils font bons pour des goujats.

Je fuis affligé quand je vois,

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,

à qui la fourmi dit,

Vous chantiez! j'en fuis bien aife;
Eh bien danfez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait

pas de ſes bons repas aux prix de ſa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute ;

Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor ;
Cela dit, maître loup s'enfuit & court encore.

Un loup n'a jamais deſiré l'or & l'argent.

L'homme qui ſouffle dans ſes doigts parce qu'il a froid, & ſur ſa ſoupe parce qu'elle eſt trop chaude, a très-grande raiſon : il ne mérite point du tout qu'on diſe de lui :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

C'eſt abuſer d'un proverbe trivial qui n'eſt pas ici appliqué avec juſteſſe ; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de La Fontaine ne ſoient un ouvrage immortel.

Ses contes ſont ſans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, ſi c'en eſt un, eſt inconnu à l'antiquité grecque & romaine. La Fontaine en ce genre a ſurpaſſé Rabelais, & ſouvent égalé la naïveté & la préciſion qui ſe rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de Marot ; vous trouvez dans ſes meilleurs contes cette aménité, ce naturel de Paſſerat, qui vivait ſous Henri III, & qui nous a laiſſé la métamorphoſe du coucou ; ouvrage trop peu connu qui ne ſent en rien la groſſiéreté du tems, & qu'on croirait fait par La Fontaine même. Voici comme Paſſerat finit le conte de ce malheureux jaloux, qui étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché ;
Et néanmoins quand le printems renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme ;

Parle aux paſſans, & ne peut dire qu'*ou* :
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler : mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui ;
Venge ce tort, & pond au nid d'autrui.
Voilà comment ſa douleur il allège.
Heureux ceux-là qui ont ce privilège !

Voilà le ſtyle ſur lequel La Fontaine ſe forma ; car tous vos poëtes du ſiècle de Louis XIV ont commencé par imiter leurs prédéceſſeurs. Corneille imita d'abord le ſtyle de Mairet & de Rotrou ; Boileau celui de Reignier.

Le grand défaut peut-être des contes de La Fontaine eſt qu'ils roulent preſque tous ſur le même ſujet. C'eſt toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le ſtyle n'en eſt pas toujours correct & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales & communes le défigurent. Il paraît au-deſſous de l'Arioſte dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non-ſeulement l'Arioſte a le mérite de l'invention; mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme, où elles ſont racontées à propos. Le ſtyle en eſt toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il eſt peintre, & très-grand peintre; c'eſt-là le premier mérite de la poéſie, & c'eſt ce que La Fontaine a négligé. Voyez dans le Joconde de l'Arioſte ce jeune grec qui vient trouver la Fiametta dans ſon lit, tandis qu'elle eſt couchée entre le roi Aſtolphe & Joconde.

Viene all'uſcio, e lo ſpinge, e quel li cede ;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i paſſi, e ſempre in quel di dietro

Tutto ſi ferma, e l'altro par che mova,
A guiſa, che di dar tema nel vetro;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova;
E tien la mano innanzi ſimil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova;
Et di la dove gle altri avean le piante,
Tacito ſi caccio col capo inante.

Il eſt étrange que votre Boileau dans ſon jugement ſur le Joconde de l'Arioſte & ſur celui de La Fontaine, reproche à l'auteur Italien certaines familiarités; il ne ſonge pas que c'eſt un hôtellier qui parle; chacun doit garder ſon caractère. L'arioſte en obſervant ce coſtume; ne laiſſe échapper aucun mot qui ne ſoit du toſcan le plus pur; mérite prodigieux dans un ouvrage de ſi longue haleine, écrit tout entier en ſtances dont les rimes ſont redoublées.

C'eſt trop vous parler peut-être de ce petit genre, qui, tout petit qu'il eſt, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais ſur le mérite ſupérieur de votre théatre, auquel il ne manque que d'être aſſez tragique, ſi ce ſujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'Euripide ſerait honteux de ſa gloire, qu'il irait ſe cacher s'il voyait la Phèdre & l'Iphigénie de Racine. Les tragédies de Racine, & pluſieurs ſcènes de Corneille, ſont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de Quinault eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de La Fontaine. Votre Molière l'emporte ſur Térence & ſur Plaute. Je vous accorderai encore que l'art poétique de Boileau eſt plus poétique que celui d'Horace; qu'il donna l'exemple avec le précepte, & que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voilà votre gloire, ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs. Vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phyſique & ſur la métaphyſique reſpirent malheureuſement la poéſie, & que ne pouvant plus faire de vers comme on en faiſait dans le ſiécle de Louis XIV, vous avez trouvé ſeulement le ſecret de gâter la proſe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une ſecte de gens durs, qui ſe diſent ſolides, d'eſprits ſombres qui prétendent au jugement parce qu'ils ſont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proſcrire la belle antiquité & la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! Vous redeviendriez Welches.

L'imagination fille du ciel bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre tranſparent ; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple, la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit Jupiter, le maître des dieux & des hommes, faire éclorre de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille ; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mère de l'amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois graces : & qu'elles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté ? c'eſt Aglaé, par qui tout brille, Euphroſine qui répand la douce joie dans les cœurs, Thalie qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe ; voilà ce que leurs trois noms ſignifient. Les muſes enſeignent tous les beaux-arts ; elles ſont filles de Mémoire, & leur naiſſance vous apprend, que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; &

que fubftitueront-ils à ces emblêmes divins ? les plaidoyers de le Maitre de Saci, les enluminures & les chamillardes ? la harangue de maître Etienne le Dain, prononcée du côté du greffe ?

O Welches, fi Janus au double front, repréfentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encore le nom groffier & inintelligible de Janvier ; fi votre Avril qui ne fignifie rien, eft chez les anciens le mois confacré à cette Aphrodife, à cette Vénus, au principe qui rajeunit la nature ; fi les noms iroquois de Vendredi & de Mercredi rappellent encore l'idée de Vénus & de Mercure ; fi tout le ciel dans fes conftellations, eft encore plein des fables de la Grèce ; refpectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez reffembler à ce favant Welche qui prétendait que les douze patriarches fils de Jacob avaient inventé les douze fignes du Zodiaque ; que le Belier était celui d'Ifaac ; les Gemeaux Jacob & Efaü, la Vierge, Rebecca ; le Verfeau, la cruche de Rebecca ; & qu'on avait falfifié les autres fignes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédéceffeurs.

SUPPLÉMENT DU DISCOURS
AUX WELCHES.

J'Ai toujours été fort attaché à la famille des Vadé, & furtout à Mlle. Catherine Vadé, chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu Antoine Vadé nous lut fon difcours aux Welches. « Vous avez » bien de l'humeur, mon coufin, lui dit Catherine. Il » eft vrai que je fuis en colère, répondit Antoine; » je trouverai toujours un *cu de fac* horriblement Wel- » che, & je ne m'appaiferai que quand on aura fubf- » titué quelque mot français honnête à cette expref- » fion groffière. Et comment voulez-vous qu'une na- » tion puiffe fubfifter avec honneur, quand on impri- » me *je croyois*, *j'octroyois*, & qu'on prononce, *je* » *croyais*, *j'octroyais*? Comment un étranger pourra-t- » il deviner que le premier *o* fe prononce comme un *o*, » & le fecond comme un *a*? Pourquoi ne pas écrire » comme on parle? Cette contradiction ne fe trouve ni » dans l'efpagnol, ni dans l'italien, ni dans l'alle- » mand; c'eft ce qui m'a le plus choqué; car il m'im- » porte peu que ce foit un Allemand ou un Chinois qui » ait inventé la poudre, & que je doive des remercie- » mens à Goya de Melphi ou à Roger Bacon pour les » lunettes que je porte fur le nez, mais un *cu de fac*, & » tous ces termes populaires qui défigurent une langue, » me donnent un mortel chagrin.

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, & qu'il ne fe pafferait pas trois cents ans avant qu'ils fuffent réformés. Cela confola le bon Antoine. Il était comme

l'abbé de St. Pierre, qui fe croyait payé de toutes fes peines, quand on lui laiffait entrevoir qu'un de fes projets pourrait être exécuté dans fept ou huit fiècles. Jérôme Carré le voyant appaifé, lui dit; « Mon cher Antoine, ne vous plaignez plus que les belles inventions » ne viennent pas de vos compatriotes; nous avons un » excellent citoyen qui a promis de deffaler l'eau de la » mer; & quand il n'y parviendrait pas, il ferait toujours beau de le tenter. Un autre a inventé un car» roffe fufpendu par l'impériale, ce qui fera auffi com» mode qu'agréable. Un grand naturalifte eft venu à bout » au commencement du fiècle, de faire une paire de » gans avec de la toile d'araignée. Ce n'eft qu'avec le » tems que les arts fe perfectionnent. » Le vifage d'Antoine à ce difcours parut refplendir d'une joie douce & fereine, car il aimait tendrement fa patrie; & s'il s'était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés, qui appellaient leur nation *la première nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres nations ne fuffent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande queftion, « lequel vaut le mieux, de l'efprit inven» tif ou de l'efprit aimable ? » M. Laffichard, dont le nom eft fi connu dans la république des lettres, ami de tout tems, comme moi, de la famille Vadé, foutint que le génie de l'invention eft le premier de tous, & que celui qui a trouvé le fecret de faire des épingles eft infiniment au-deffus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chanfons, & même des opéra. Mlle. Vadé au contraire, prétendit que celle qui attachait une épingle avec grace, l'emportait infiniment fur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la fagacité & toute la profondeur qu'elles méritaient: & je fuis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raifons de Catherine. « Celui qui fait plaire, difait-

» elle, eſt au-deſſus d'Archimède. Imaginez une ville » d'inventeurs ; l'un fera une machine pneumatique ; » l'autre cherchera les propriétés d'une courbe ; celui-» ci fera un chariot à roues & à voiles ; celui-là inven-» tera le vertugadin pour les dames : ils ne converſe-» ront avec perſonne, ils ne s'entendront pas même » entr'eux : la ville des inventeurs ſera la plus triſte » du monde entier. Auprès de cette ville d'atteliers, » placez-en une où l'on ne cherche que le plaiſir, qu'ar-» rivera-t-il à la longue ? tous les habitans de la première » ſe refugieront dans la ſeconde. »

Catherine appuya cette ſuppoſition de raiſonnemens ſi fins & de tours ſi délicats, que toute la compagnie fut de ſon avis. Ce ſuccès l'enhardit, & voyant qu'Antoine était de bonne humeur, elle tourna la converſation ſur des choſes plus ſérieuſes. « Vous vous dé-» ſolez, dit-elle, mon pauvre Antoine, de ce qu'on » appelle une partie de la Champagne où vous êtes » né *pouilleuſe*. Ah ! le mot eſt ignoble & odieux, » dit Antoine. Vous avez raiſon, mon couſin ; mais » quel eſt le pays qui n'ait pas des terrains rebelles » & incultivables ? Vous vous plaignez des landes de » Bordeaux ; mais ſachez qu'on va les défricher, & » qu'une compagnie s'y eſt déjà ruinée. Vous vous » affligez que dans certaines provinces vos compatrio-» tes portent des ſabots, ils auront des ſouliers avant » qu'il ſoit peu ; ils ne paieront pas même le trop » bu, & ils auront ſoif impunément ; c'eſt à quoi l'on » travaille dès-à-préſent avec une application mer-» veilleuſe. Eſt-il poſſible ? dit Antoine avec tranſport. » Il n'y a rien de plus vrai, dit Catherine ; prenez donc » courage, & que votre eſprit ne ſoit plus abattu, parce » que les Cimbres ſont venus autrefois à Dijon, les Vi-» ſigoths à Toulouſe, & les Normands à Rouen, comme » les Maures ſont venus en Eſpagne. Tous les peuples » ont éprouvé des révolutions ; mais la nation avec la-

» quelle on aime le mieux vivre, eſt celle qui mérite la » préférence ».

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette ſavante aſſemblée. Je voulus prouver que chaque peuple ſur la terre avait été conquérant ou conquis, ou abſurde, ou induſtrieux, ou ignorant, ſelon qu'il avait ſuivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long; & je m'apperçus même en les approfondiſſant que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureuſement je fus interrompu par Jérôme Carré; « J'avais, » dit-il, il y a quelques années, une couſine fort jolie, » qui voulait m'épouſer : on me demanda ſept mille & » deux cents livres que je devais envoyer par-delà les » monts, pour impétrer la liberté d'aimer loyalement » ma couſine : je manquai cette grande affaire faute de » cinq cents écus. Mon frère qui n'avait rien, ayant » obtenu un petit bénéfice, s'eſt ruiné en empruntant d'un Juif de quoi payer auſſi par-delà les monts » la première année de ſon revenu. Ces abus, mon » cher, ſont inſupportables; il ne s'agit point ici de » philoſophie & de théologie; il eſt queſtion d'argent comptant, & je n'entends pas raillerie là-» deſſus. »

M. Laffichard, à ce propos, rêva profondément ſelon ſa coutume, & ſe laiſſant aller enſuite à ſon enthouſiaſme; « Eh bien, dit-il, nous cherchons quelle » eſt la première nation de l'univers, c'eſt celle-là, » ſans doute, qui a forcé long-tems toutes les autres » à lui apporter leur argent, & qui n'en donne à » perſonne. »

Alors on calcula combien de tems cet abus durerait, & l'on trouva par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, & que les ridicules pour leſquels il faut payer diminueraient bien vîte. On établit enfin qu'il y a entre les na-

tions, comme entre les particuliers, une compenſation de grandeur & de faibleſſe, de ſcience & d'ignorance, de bons & de mauvais uſages, d'induſtrie & de nonchalance, d'eſprit & d'abſurdité, qui les rend toutes à la longue à-peu-près égales.

Le réſultat de cette ſavante converſation fut, qu'on devait donner le nom de Francs aux pillards, le nom de Welches aux pillés & aux ſots, & celui de Français à tous les gens aimables.

LETTRE DE MR. CUBSTORF PASTEUR

de Helmſtad, à Mr. Kirkerf paſteur de Lauvtorp.

Du 10 Octobre 1760.

JE gémis comme vous, mon cher confrère, des funeſtes progrès de la philoſophie. Les magiſtrats, les princes penſent, nous ſommes perdus. L'Angleterre ſurtout a corrompu l'Europe par ſes malheureuſes découvertes ſur la lumière, ſur la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent inſenſiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui eſt raiſonnable; & ils répondent à pluſieurs de nos inventions:

Quodcunque oſtendis mihi ſic incredulus odi.

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur ſur cette haine funeſte que tant de perſonnes de tout rang, de tout âge & de tout ſexe, déploient ſi hautement contre nos ſemblables; peut-être nos diviſions en ſont-elles la ſource; peut-être auſſi devons-nous l'attribuer au peu de circonſpection de certaines perſonnes qui ont révolté les

eſprits au-lieu de les gagner. Nous avons inſulté les ſages, commes les luthériens outragent les calviniſtes, comme les calviniſtes diſent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs nommés *quakres*, tous à l'égliſe romaine, & l'égliſe romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je ſuis perſuadé qu'on ne ſe ſerait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injuſtement les fondemens d'un édifice que nous démoliſſons nous-mêmes, & dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je penſe que le ſeul moyen de ramener nos ennemis ſerait de ne leur montrer que de la charité & de la modeſtie ; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits eſprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus* ; nous forçons leur amour-propre à ſe mettre contre nous ſous les armes. Ne ſerait-il pas plus ſage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout ?

D'un côté, nous leur diſons que nos opinions ſont ſi claires, qu'il faut être en démence pour les nier ; de l'autre, nous leur crions qu'elles ſont ſi obſcures, *qu'il ne faut pas faire uſage de ſa raiſon avec elles*. Comment veut-on qu'ils ne ſoient pas embaraſſés par ces deux expoſitions contradictoires ?

Chacune de nos ſectes prétend le titre d'*univerſelle* ; mais, qu'avons-nous à répondre quand nos adverſaires prennent une mappe-monde, & couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre ſecte eſt confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être univerſelle, ſi nous étions ſages : ne les révoltons point en leur diſant, qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus ſoulevé les ſavans ; ils ne conviendront jamais que Confucius, Pythagore, Zaleucus, Socrate, Platon,

Caton, Scipion, Ciceron, Trajan, les Antonins, Epictète, & tant d'autres, n'eussent pas de vertu : ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Hélas! l'anabaptiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siège de Munster, qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de Guise? le papiste en sonnant les matines de la St. Barthelemi ? Poltrot, Clément, Châtel, Ravaillac, le jésuite le Tellier étaient très-dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de La Motte le Vayer, de Gassendi, de Locke, de Bayle, de Descartes, de Midleton, & cent autres grands-hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on retorque si aisément contre nous-mêmes. Le père Canaye disait, *Point de raison* ; & moi je dis, *Point de dispute*, *point d'insolence.*

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons disputé aux princes leur jurisdiction : que nous avons troublé les états ; que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès : convenons que l'église est dans l'état, & non l'état dans l'église. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encore plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les loix & contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les tems & dans tous les lieux, à qui en est la faute ?

L'humilité, le silence & la prière doivent être nos seules armes.

Les savans ne croient pas certaines assertions (ni nous non plus.) Eh bien, les croiraient-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonois, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Afri-

cains ne croient pas en nous ; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'état, de mauvais citoyens, d'ennemis de DIEU & des hommes ? Pourquoi ne disons-nous point d'injures à toutes ces nations, & outrageons-nous un Allemand, un Anglais qui ne pensent pas comme nous ? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, & déclamons-nous si fiérement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez ?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faisons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissans du monde, & les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent ; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguerons jamais, & qui peuvent nous décrier. Réprimons surtout la hauteur & l'emportement qui conviennent si mal, & qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur Durnol ; c'est un bon homme au fond, mais il est fort colérique. Il expliquait un jour la pentateuque aux enfans, & il en était à l'article de l'âne de Balaam : un jeune garçon se mit à rire ; Mr. Durnol fut indigné ; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage : Mr. Durnol s'emporta : il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant, Ah ! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, & j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer & de braire.

LETTRE DE MR. CLOCPICRE A MR. ERATOU, fur la queftion, *Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'apprêtaient.*

MONSIEUR & cher ami; quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lifent, & parmi ceux qui lifent, il y en a beaucoup qui ne fe fervent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec Mr. Paff, l'illuftre profeffeur de Tubinge, fi connu dans tout l'univers, & Mr. Crokius Dubius, l'un des plus favans hommes de notre tems. Ils ne favaient point que les Juifs euffent mangé fouvent de la chair humaine. Dom Calmet lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans fes commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à Mr. Paff, & à Mr. Crokius, qu'il y avait des paffages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval & la chair d'homme: Crokius me dit qu'il en doutait; & Paff m'affura cruement que je me trompais.

Je cherchai fur le champ un Ezéchiel, & je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles.

« Je vous ferai boire le fang des princes, & des ani-
» maux gras; vous mangerez de la chair graffe jufqu'à
» fatiété; vous vous remplirez à table de la chair des
» chevaux & des cavaliers. »

Mr. Paff dit que cette invitation n'était faite qu'aux oifeaux; Crokius Dubius, après un long examen, crut qu'elle s'adreffait auffi aux Juifs, attendu qu'il y eft parlé de table; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de confidérer qu'Ezéchiel vivait du tems de Cambyfe, que Cambyfe avait dans fon armée beaucoup de Scythes & de Tartares qui mangeaient des

chevaux & des hommes assez communément ; que si cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu mâle & héroïque de l'illustre peuple Juif. Je les fis souvenir que les loix de Moïse, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraie les Juifs transgresseurs, après leur avoir dit qu'ils seront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à usure, & qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Eh bien, leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans, & de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions.

Plusieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent Mrs. Paff & Crokius. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, & surtout des petits garçons. Juvenal vit les Egyptiens manger un homme tout crud. Il dit que les Gascons faisaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs Arabes dont l'abbé Renaudot a traduit la relation, disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine & des Indes.

Homère parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son tems. On sait que Candide fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite, & que malgré la mauvaise plaisanterie, que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien, messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge ; vous savez que les Juifs immolaient des hommes ; or on a toujours mangé des victimes (*a*) immolées ; & à votre avis, quand Samuël coupa

(*a*) Voyez les Questions sur l'encyclopédie, & l'histoire de Jenni.

coupa en petits morceaux le roi Agag, qui s'était rendu prifonnier, n'était-ce pas vifiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon fans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit Crokius. Je conviens, repliquai-je, que leurs cuifiniers n'étaient pas fi bons que ceux de France, & je crois qu'il eft impoffible de faire bonne chère fans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il eft dit que Rébecca prépara des chevreaux à Ifaac, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. Paff ne fut pas content de ma réponfe; il prétendit que probablement Ifaac aimait les chevreaux à la broche, & que Rébecca les lui fit rôtir. Je lui foutins que ces chevreaux étaient en ragoût, & que c'était l'opinion de Dom Calmet; il me répondit que ce bénédictin ne favait pas feulement ce que c'était qu'une broche, que les bénédictins n'en connaiffaient point, & que le fentiment de Dom Calmet eft erroné. La difpute s'échauffa; nous perdîmes long-tems de vue le principal objet de la queftion; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'efprit jufte.

Paff était encore tout étonné des chevaux & des cavaliers que les Juifs mangeaient; & enfin, la difpute roula fur la fupériorité que doit avoir la chair humaine fur toute autre chair.

L'homme, dit Mr. Crokius, eft le plus parfait de tous les animaux, par conféquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclufion, dit Mr. Paff; de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la penfée qui diftingue l'homme, & une bonne piéce tremblante cuite à propos; je fuis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, & que nos fibres n'ont point la délicateffe de celles des perdrix & des grianaux. C'eft de quoi je ne conviens pas, dit Crokius; vous n'avez mangé ni de grianaux, ni

de petits garçons ; par conſéquent, vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarraſſés ſur cette queſtion, lorſqu'il arriva un houſard, qui nous certifia qu'il avait mangé d'un coſaque pendant le ſiége de Colberg, & qu'il l'avait trouvé très-coriace. Paff triomphait ; mais Crokius ſoutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général ; qu'il y avait coſaque & coſaque, & qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant nous ſentîmes quelque horreur au récit de ce houſard, & nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, meſſieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats ; on tue deux ou trois cent mille hommes ; tout le monde le trouve bon ; on mange un coſaque, & tout le monde crie.

CONSEILS A UN JOURNALISTE,

Sur la philoſophie, l'hiſtoire, le théatre, les piéces de poéſie, les mêlanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues & le ſtyle.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez deſſein de travailler, monſieur, peut très-bien réuſſir, quoi qu'il y en ait déjà trop de cette eſpèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaiſe à notre ſiècle & à la poſtérité. Je vous répondrai en deux mots, *ſoyez impartial.* Vous avez la ſcience & le goût ; ſi avec cela vous êtes juſte, je vous prédis un ſuccès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques juſqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui ſont les piéces de théatre,

ni de tant de jolis ouvrages de poéſie, qui ſoutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre eſpèce de journal, juſqu'à une chanſon qui ſera bien faite, rien n'eſt à dédaigner. La Grèce qui ſe vante d'avoir fait naître Platon, ſe glorifie encore d'Anacréon ; & Ciceron ne fait point oublier Catulle.

Sur la philosophie.

Vous ſavez aſſez de géométrie & de phyſique pour rendre un compte exact des livres de ce genre ; & vous avez aſſez d'eſprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, ſans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conſeillerais ſurtout, quand vous ferez des extraits de philoſophie, d'expoſer d'abord au lecteur une eſpèce d'abrégé hiſtorique des opinions qu'on propoſe, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du vuide, dites en deux mots comment Epicure croyait le prouver, montrez comment Gaſſendi l'a rendu plus vraiſemblable, expoſez les degrés infinis de probabilité que Newton a ajoutés enfin à cette opinion, par ſes raiſonnemens, par ſes obſervations, & par ſes calculs.

S'agit-il d'un ouvrage ſur la nature de l'*air* ? il eſt bon de montrer d'abord qu'Ariſtote & tous les philoſophes ont connu ſa peſanteur, mais non ſon degré de peſanteur. Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins ſavoir l'hiſtoire des ſciences, les gens du monde, les jeunes étudians verront avec avidité par quelle raiſon & par quelles expériences le grand Galilée combattit le premier l'erreur d'Ariſtote au ſujet de l'*air* ; avec quel art Torricelli le peſa, ainſi qu'on pèſe un poids dans une balance ; comment on connut ſon reſſort ; comment enfin les ad-

mirables expériences de Mrs. Hales & Boerhaave ont découvert des effets de l'*air*, qu'on eſt preſque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues juſqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hériſſé de calculs & de problêmes ſur la *lumière*? quel plaiſir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente & ignorante Grèce avait de la *réfraction*, ce qu'en dit l'Arabe Alhazen, le ſeul géomètre de ſon tems; ce que devine Antonio de Dominis; ce que Deſcartes met habilement & géométriquement en uſage, quoiqu'en ſe trompant; ce que découvre ce Grimaldi, qui a trop peu vécu; enfin, ce que Newton pouſſe juſqu'aux vérités les plus déliées & les plus hardies auxquelles l'eſprit humain puiſſe atteindre, vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laiſſent encore un nuage derrière elles.

Compoſera-t-on quelque ouvrage ſur la *gravitation* des aſtres, ſur cette admirable partie des démonſtrations de Newton? ne vous aura-t-on pas obligation ſi vous rendez l'hiſtoire de cette *gravitation* des aſtres, depuis Copernic qui l'entrevit, depuis Kepler qui oſa l'annoncer comme par inſtinct, juſqu'à Newton qui a démontré à la terre étonnée, qu'elle pèſe ſur le ſoleil & le ſoleil ſur elle?

Rapportez à Deſcartes & à Harrot l'art d'appliquer l'algèbre à la meſure des courbes, le calcul intégral & différentiel à Newton, & enſuite à Leibnitz. Nommez dans l'occaſion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage ſoit un regiſtre fidèle de la gloire des grands-hommes.

Surtout, en expoſant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuſes qui irritent un auteur, & ſouvent toute une nation, ſans éclairer perſonne. Point d'animoſité, point d'ironie. Que direz-vous d'un avocat-général, qui en réſumant tout un pro-

cès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condame ? Le rôle d'un journaliſte n'eſt pas ſi reſpectable, mais ſon devoir eſt à-peu-près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier Leibnitz ? Inſulterez-vous à Locke, parce qu'il croit DIEU aſſez puiſſant pour pouvoir donner, s'il le veut, la penſée à la matière ? Ne croyez-vous pas que DIEU qui a tout créé, peut rendre cette matière & ce don de penſer éternels ? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière & de l'ame; qu'ainſi le ſentiment de Locke eſt reſpectueux pour la Divinité, ſans être dangereux pour les hommes ? Si Bayle, qui ſavait beaucoup, a beaucoup douté, ſongez qu'il n'a jamais douté de la néceſſité d'être honnête-homme. Soyez-le donc avec lui, & n'imitez point ces petits eſprits qui outragent par d'indignes injures un illuſtre mort, qu'ils n'auraient oſé attaquer pendant ſa vie.

Sur l'histoire.

Ce que les journaliſtes aiment peut-être le mieux à traiter, ce ſont les morceaux d'hiſtoire; c'eſt-là ce qui eſt le plus à la portée de tous les hommes, & le plus de leur goût. Ce n'eſt pas que dans le fond on ne ſoit auſſi curieux pour le moins de connaître la nature, que de ſavoir ce qu'a fait Seſoſtris ou Bacchus; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant aſſez; & on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous ſont tranſmis ſous le nom d'*hiſtoires*, leſquels on nous répète tous les jours, & qui ne nous importent guères.

Si vous rendez compte de l'hiſtoire ancienne, proſcrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laiſſez Juvenal & Boileau,

donner du fond de leur cabinet des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui ; qu'ils appellent Alexandre insensé. Vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre ce capitaine-général de la Grèce, semblable à-peu-près à un Scanderbeg, à un Huniade, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, & plus magnifique. Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, & portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius. Mais représentez-le donnant des loix au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie & Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par-là surtout qu'il faut considérer les rois, & c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes & des ports que César a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, &c. que des hommes qu'il a fait égorger.

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des tems récens, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité ; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire, au siècle qui précède immédiatement Charles-Quint, Léon X, François I. C'est-là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de Louis XIV achève de perfectionner ce que Léon X, tous les Médicis, Charles-Quint, François I avaient commencé. Je travaille depuis longtems à l'histoire de ce dernier siècle, qui doit être l'exemple des siècles à venir ; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain, & de tous les arts, sous

Louis XIV. Puiſſai-je, avant de mourir, laiſſer ce monument à la gloire de ma nation ! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice ; je ne manque point de mémoires ſur les avantages que le grand Colbert a procurés & voulait faire à la nation & au monde, ſur la vigilance infatigable, ſur la prévoyance d'un miniſtre de la guerre né pour être le miniſtre d'un conquérant, ſur les révolutions arrivées dans l'Europe, ſur la vie privée de Louis XIV qui a été dans ſon domeſtique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires ſur des fautes inſéparables de l'humanité, dont je n'aime à parler, que parce qu'elles font valoir les vertus ; & j'applique déjà à Louis XIV ce beau mot de Henri IV qui diſait à l'ambaſſadeur Dom Pèdre : *Quoi donc ? votre maître n'a-t-il pas aſſez de vertu pour avoir des défauts* ? Mais j'ai peur de n'avoir ni le tems ni la force de conduire ce grand ouvrage à ſa fin.

Je vous prierai de bien faire ſentir, que ſi nos hiſtoires modernes écrites par des contemporains ſont plus certaines en général que toutes les hiſtoires anciennes, elles ſont quelquefois plus douteuſes dans les détails ; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux, d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magiſtrat, le janſéniſte, le moliniſte, ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux : c'eſt le vice de tous les tems. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'eſprit d'un Romain, & il eût reproché à Rome la mauvaiſe foi dont Rome accuſait Carthage. Nous n'avons guère d'hiſtoriens anciens qui aient écrit les uns contre les autres ſur le même événement : ils auraient répandu le doute ſur des choſes que nous prenons aujourd'hui pour inconteſtables. Quelque peu vraiſemblables qu'elles ſoient, nous les reſpectons pour deux raiſons, parce qu'elles ſont an-

ciennes, & parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres hiſtoriens contemporains, nous ſommes dans un cas bien différent : il nous arrive ſouvent la même choſe qu'aux puiſſances qui ſont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres à Verſailles, des feux de joie pour des batailles que perſonne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire, chacun a raiſon de ſon côté. Voyez que de contradictions ſur Marie Stuart, ſur les guerres civiles d'Angleterre, ſur les troubles de Hongrie, ſur l'établiſſement de la religion proteſtante, ſur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourguemeſtre Hollandais, c'eſt une tyrannie imprudente : conſultez un miniſtre de la cour de France, c'eſt une politique ſage. Que dis-je ? la même nation au bout de vingt ans n'a plus les mêmes idées qu'elle avait ſur le même événement, & ſur la même perſonne ; j'en ai été témoin au ſujet du feu roi Louis XIV. Mais qu'elles contradictions n'aurai-je pas à eſſuyer ſur l'hiſtoire de Charles XII ! J'ai écrit ſa vie ſingulière ſur les mémoires de Mr. de Fabrice, qui a été huit ans ſon favori ; ſur les lettres de Mr. de Fierville, envoyé de France auprès de lui ; ſur celles de Mr. de Villelongne, longtems colonel à ſon ſervice ; ſur celles de Mr. de Poniatowski. J'ai conſulté Mr. de Croiſſi ambaſſadeur de France auprès de ce prince &c. J'apprends à préſent que Mr. Norberg, chapelain de Charles XII, écrit une hiſtoire de ſon règne. Je ſuis ſûr que le chapelain aura ſouvent vu les mêmes choſes avec d'autres yeux que le favori & l'ambaſſadeur. Quel parti prendre en ce cas ? Celui de me corriger ſur le champ dans les choſes où ce nouvel hiſtorien aura évidemment raiſon, & de laiſſer les autres au jugement des lecteurs déſintéreſſés. Que ſuis-je en tout cela ? Je ne ſuis qu'un peintre qui cherche à repréſenter d'un pinceau faible, mais

vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'eſt indifférent de Charles XII & de Pierre le grand, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun ſujet de les flatter ni d'en médire. Je les trairerai comme Louis XIV, avec le reſpect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, & avec le reſpect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

Sur la comédie.

Venons aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des piéces de théatre. Ce projet eſt d'autant plus raiſonnable, que le théatre eſt plus épuré parmi nous, & qu'il eſt devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien ſans doute de ſuivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaiſſer tous leurs contemporains, & à décourager les arts, dont un bon journaliſte doit être le ſoutien. Il eſt juſte de donner la préférence à Molière ſur les comiques de tous les tems & de tous les pays. Mais ne donnez point d'excluſion. Imitez les ſages Italiens, qui placent Raphaël au premier rang, mais qui admirent les Paul Véronèſe, les Caraches, les Corrèges, les Dominicains &c. Molière eſt le premier, mais il ſerait injuſte & ridicule de ne pas mettre le Joueur à côté de ſes meilleures piéces. Refuſer ſon eſtime aux Ménechmes, ne pas s'amuſer beaucoup au Légataire, univerſel, ſerait d'un homme ſans juſtice & ſans goût; & qui ne ſe plaît pas à Regnard, n'eſt pas digne d'admirer Molière.

Oſez avouer avec courage que beaucoup de nos petites piéces comme le Frondeur, le Galant jardinier, la Pupille, le Double Veuvage, l'Eſprit de contradiction, la Coquette de village, le Florentin &c. ſont au-deſſus de la plupart des petites piéces de Molière; je dis au-deſſus, pour la fineſſe des caractères, pour l'eſprit dont

la plupart ſont aſſaiſonnées, & même pour la bonne plaiſanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de piéces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en feraient pas ſatisfaits : mais je dirai hardiment, que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs & où l'on trouve de l'intérêt, comme le Préjugé à la mode ; quand les Français feront aſſez heureux pour qu'on leur donne une piéce telle que le Glorieux, gardez-vous bien de vouloir rabaiſſer leur ſuccès, ſous prétexte que ce ne ſont pas des comédies dans le goût de Molière ; évitez ce malheureux entêtement qui ne prend ſa ſource que dans l'envie ; ne cherchez point à proſcrire les ſcènes attendriſſantes qui ſe trouvent dans ces ouvrages : car lorſqu'une comédie, outre le mérite qui lui eſt propre, a encore celui d'intéreſſer, il faut être de bien mauvaiſe humeur pour ſe fâcher qu'on donne au public un plaiſir de plus.

J'oſe dire que ſi les piéces excellentes de Molière étaient un peu plus intéreſſantes, on verrait plus de monde à leurs repréſentations ; le Miſantrope ferait auſſi ſuivi qu'il eſt eſtimé. Il ne faut pas que la comédie degénère en tragédie bourgeoiſe : l'art d'étendre ſes limites ſans les confondre avec celles de la tragédie, eſt un grand art, qu'il ferait beau d'encourager, & honteux de vouloir d'étruire. C'en eſt un que de ſavoir bien rendre compte d'une piéce de théatre. J'ai toujours reconnu l'eſprit des jeunes gens, au détail qu'ils faiſaient d'une piéce nouvelle qu'ils venaient d'entendre ; & j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux, ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il eſt vrai qu'au fond l'eſprit des affaires, & le véritable eſprit des belles-lettres, eſt le même.

Expofer en termes clairs & élégant un fujet qui quelquefois eft embrouillé, & fans s'attacher à la divifion des actes, éclaircir l'intrigue & le denouement, les raconter comme une hiftoire intéreffante, peindre d'un trait les caractères, dire enfuite ce qui a paru plus ou moins vraifemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien faifir le mérite ou le vice général du ftyle, c'eft ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui eft fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il eft plus facile à certains efprits de fuivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

De la tragédie.

Je dirai à-peu-près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous favez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, & d'autant plus audeffus de la comédie, qu'il faut être vraiment poëte pour faire une belle tragédie : au-lieu que la comédie demande feulement quelque talent pour les vers.

Vous, monfieur, qui entendez fi bien Sophocle & Euripide, ne cherchez point une vaine récompenfe du travail qu'il vous en a couté pour les entendre, dans le malheureux plaifir de les préférer, contre votre fentiment, à nos grands auteurs Français. Souvenez-vous que quand je vous ai défié de me montrer dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des piéces de P. Corneille, je dis de fes moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chofe impoffible. Ces traits dont je parle, étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de Nicomède. Je veux, dit Prufias (*a*),

Ecouter à la fois l'amour & la nature,
Etre père & mari dans cette conjoncture.

(*a*) Nicomède, tragédie, acte IV. fcène III.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne ſoyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh! que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'eſt ni mari ni père.
Il regarde ſon trône, & rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'infèrerez point que les dernières piéces de ce père du théatre ſoient bonnes, parce qu'il s'y trouve de ſi beaux éclairs : avouez leur extrême faibleſſe avec tout le public.

Agéſilas & Suréna ne peuvent rien diminuer de l'honneur que Cinna & Polyeucte font à la France. Mr. de Fontenelle, neveu du grand Corneille, dit dans la vie de ſon oncle, que ſi le proverbe, *cela eſt beau comme le* Cid, paſſa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus cauſer la chûte du proverbe que celle du Cid. C'eſt Corneille lui-même qui le détruit, c'eſt à Cinna qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de St. Pierre, que dans cinquante ans on ne jouera plus les piéces de Racine. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur ſera-t-il donc fait, ſi Racine ne les intéreſſe pas?

Il y a apparence que les bons auteurs du ſiècle de Louis XIV dureront autant que la langue françaiſe. Mais ne découragez pas leurs ſucceſſeurs, en aſſurant que la carrière eſt remplie, & qu'il n'y a plus de place. Corneille n'eſt pas aſſez intéreſſant. Souvent Racine n'eſt pas

aſſez tragique. L'auteur de Venceſlas, celui de Radamiſte & d'Electre avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières, qui manquent à ces deux grands-hommes ; & il eſt à préſumer que ces trois piéces reſteront toujours ſur le théatre français, puiſqu'elles s'y ſont ſoutenues avec des acteurs différens, car c'eſt la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de Manlius, piéce digne de Corneille, & du beau rôle d'Arianne, & du grand intérêt qui règne dans Amaſis ? Je ne vous parlerai point des piéces tragiques faites depuis vingt années ! comme j'en ai compoſé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oſer apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi ; & à l'égard de mes ouvrages de théatre, tout ce que je peux en dire, & vous prier d'en dire aux lecteurs, c'eſt que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une piéce nouvelle, ne dites jamais, comme l'auteur odieux des obſervations, & de tant d'autres brochures, *la piéce eſt excellente*, ou *elle eſt mauvaiſe* ; ou *tel acte eſt impertinent*, *un tel rôle eſt pitoyable*. Prouvez ſolidement ce que vous en penſez, & laiſſez au public le ſoin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt ſera contre vous, toutes les fois que vous déciderez ſans preuve, quand même vous auriez raiſon ; car ce n'eſt pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra ſurtout votre journal précieux, c'eſt le ſoin que vous aurez de comparer les piéces nouvelles avec celles des pays étrangers qui ſeront fondées ſur le même ſujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le ſiècle paſſé, lorſqu'on fit l'examen du Cid ; on ne rapporta que quelques vers de l'original eſpagnol, il fallait comparer les ſituations. Je ſuppoſe qu'on nous donne aujourd'hui Manlius de la Foſſe pour la première fois : il ſerait très-agréable de mettre ſous les yeux du lecteur la tragédie anglaiſe dont elle eſt tirée. Paraît-il quelque ouvrage inſtructif ſur les piéces de l'illuſtre Racine, détrompez le public de l'idée

où l'on eſt que jamais les Anglais n'ont pu admettre le ſujet de Phèdre ſur leur théatre. Apprenez aux lecteurs que la Phèdre de Smith eſt une des plus belles piéces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de Racine, juſqu'à l'amour d'Hippolite; qu'on a joint enſemble l'intrigue de Phèdre & celle de Bajazet, & que cependant l'auteur ſe vante d'avoir tiré tout d'Euripide. Je crois que les lecteurs feraient charmés de voir ſous leurs yeux la comparaiſon de quelques ſcènes de la Phèdre grecque, de la latine, de la françaiſe, & de l'anglaiſe. C'eſt ainſi, à mon gré, que la ſage & ſaine critique perfectionnerait encore le goût des Français, & peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie françaiſe fit du Cid, & à laquelle il manque encore autant de choſes qu'au Cid même?

Des piéces de poésie.

Vous répandrez beaucoup d'agrément ſur votre journal, ſi vous l'ornez de tems en tems de ces petites piéces fugitives marquées au bon coin, dont les porte-feuilles des curieux ſont remplis. On a des vers du feu duc de Nevers, du comte Antoine Hamilton né en France, qui reſpirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du ſtyle épiſtolaire. On a mille petits ouvrages charmans de Mrs. Duſſé, de St. Aulaire, de Ferrand, de la Faye, de Fieubet, du préſident Hénault, & de tant d'autres. Ces ſortes de petits ouvrages dont je vous parle, ſuffiſaient autrefois à faire la réputation des Voitures, des Sarraſins, des Chapelles. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il eſt plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaiſir aux lecteurs délicats. Nos chanſons valent mieux que celles d'Anacréon, & le nombre en eſt étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, & qui annoncées avec art n'aviliraient point du tout un

journal sérieux. Ce serait perfectionner le goût sans nuire aux mœurs, de rapporter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du Double Veuvage.

Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente mouton pour un baiser.

❀ ❀

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fût bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

❀ ❀

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

❀ ❀

Le lendemain Philis plus sage,
Aurait donné moutons & chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vuides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, & sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître, & le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, & les défauts

ſans aigreur. C'eſt alors qu'on aime en vous cette critique, qu'on déteſte & qu'on mépriſe dans d'autres.

Un de mes amis, examinant trois épîtres de Rouſſeau en vers diſſyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmu il y a quelque tems, fit de la ſeconde, où tous nos a teurs ſont inſultés, l'examen ſuivant, dont voici ı échantillon, qui paraît dicté par la juſteſſe & la modéra tion. Voici le commencement de la piéce qu'il examinait.

Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice;
Doit être auſſi conſéquemment pour tous,
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un faible problême;
Et quoi qu'on diſe, on n'en ſaurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive;
Et le public que ſa bonté prévient
Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait &c.

Voici l'examen.

Ce premier vers, *tout inſtitut*, *tout*, *art toute police*, ſemble avoir le défaut, je ne dis pas d'être proſaïque, car toutes ces épîtres le ſont; mais d'être une proſe un peu trop faible, & dépourvue d'élégance & de clarté.

La *police* ſemble n'avoir aucun rapport au goût dont il eſt queſtion. De plus le terme de *police* doit-il entrer dans des vers?

Conſéquemment

Conféquemment eft à peine admis dans la profe noble.

Cette répétition du mot *furbordonnée* ferait vicieufe, quand même le terme ferait élégant ; & femble infupportable, puifque ce terme eft une expreffion plus convenable à des affaires qu'à la poéfie.

La *diffemblance* ne paraît pas le mot propre. *La diffemblaàce des goûts eft un faible problême* : je ne crois pas que cela foit français.

A le bien prendre, paraît une expreffion trop inutile & trop baffe.

Enfin, il femble qu'un *problême* n'eft ni faible ni fort : il peut être aifé ou difficile, & fa folution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dife, on n'en faurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-feulement la poéfie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme & d'une pareille féchereffe ; mais la raifon femble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art eft fubordonné à nos différens goûts, & que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas*, eft encore, je crois, une facon de parler peu convenable, même en profe.

Et le public que fa bonté prévient.

Eft-ce la bonté du public ? Eft-ce la bonté du goût ?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau & le laid* font des expreffions réfervées au bas comique. 2. Si on aime le laid, ce n'eft pas la peine de dire enfuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'eft pas oppofé grammaticalement au plus parfait. 4. Le

moindre eſt un mot qui n'entre jamais dans la poéſie &c.

C'eſt ainſi que ce critique faiſait ſentir ſans amertume toute la faibleſſe de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de Rouſſeau faits en Allemagne, qui échappaſſent à ſa juſte cenſure. Et pour mieux inſtruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur ſur un ſujet de littérature à-peu-près ſemblable. Il rapportait les vers de l'épître aux muſes, imitée de Deſpréaux, & cet objet de comparaiſon achevait de perſuader mieux que les diſcuſſions les plus ſolides & les plus ſubtiles.

De l'expoſé de tous ces vers diſſyllabes, il prenait occaſion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le ſtyle qu'on appelle de Marot, ne doit être admis que dans une épigramme & dans un conte, comme les figures de Calot ne doivent paraître que dans des groteſques. Mais quand il faut mettre la raiſon en vers, peindre, émouvoir, écrire élegamment, alors ce mêlange monſtrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, & de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui ſe ſoit gliſſé dans la poéſie. Marot parlait ſa langue, il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure eſt auſſi révoltante pour les hommes judicieux, que le ferait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez ſouvent occaſion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce ſtyle, parce qu'il eſt malheureuſement facile.

Il en a coûté peut-être à Deſpréaux pour dire élégamment,

Faites choix d'un cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe & le ſavoir éclaire,
Et dont le crayon ſûr, d'abord aille chercher

L'endroit que l'on ſent faible, & qu'on veut ſe cacher.

Mais s'il eſt bien difficile, eſt-il bien élégant de dire :

Donc ſi Phœbus ſes échecs vous ajuge,
Pour bien jouer conſultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs;
Surtout craignez le poiſon des loueurs,
Acoſtez-vous de fidèles critiques.

Ce n'eſt pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces piéces de poéſie ; au contraire, ils y ſont néceſſaires, comme les jointures dans le corps humain ; ou plutôt comme des repos dans un voyage.

Nam ſermone opus eſt ; modò triſti, ſæpè jocoſo ;
Defendente vices modò rhetoris, atque poëtæ
Interdùm urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obſcur & groteſque n'eſt pas de la ſimplicité, c'eſt de la groſſiéreté recherchée.

Des mélanges de littératures et des anecdotes littéraires.

Je raſſemble ici ſous le nom de *Mélanges de littérature* tous les morceaux détachés d'hiſtoire, d'éloquence, de morale, de critique ; & ces petits romans qui paraiſſaient ſi ſouvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puiſſe ſe vanter d'un ſi grand nombre d'auſſi jolis ouvrages de belles-lettres. Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs ; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en uſe avec les livres ;

comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ſes contemporains, on choiſit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a ſept cent mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature dans leſquels on trouve ſouvent des choſes agréables, amuſent ſucceſſivement les honnêtes gens, délaſſent l'homme ſérieux dans l'intervalle de ſes travaux, & entretiennent dans la nation cette fleur d'eſprit, & cette délicateſſe qui fait ſon caractère.

Ne condamnez point avec dureté, tout ce qui ne ſera pas la Rochefoucault ou la Fayette, tout ce qui ne ſera pas auſſi parfait que la conſpiration de Veniſe de l'abbé de St. Réal, auſſi plaiſant & auſſi original que la converſation du père Canaye & du maréchal d'Hocquincourt écrite par Charleval, & à laquelle St. Evremont a ajouté une fin moins plaiſante, & qui languit un peu ; enfin tout ce qui ne ſera pas auſſi naturel, auſſi fin, auſſi gai que le voyage, quoiqu'un peu inégal, de Bachaumont & de la Chapelle.

Non ſi primores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent
Cæique Alicæique minaces,
Steſicorique graves camœnæ,
Nec ſi quid olim luſit Anacreon,
Delevit ætas, ſpirat adhuc amor,
Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans l'expoſition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant à leur exemple avec vos lecteurs, & répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez pas dans cette ſévérité de quelques critiques, qui veulent que tout ſoit écrit dans le goût de

Ciceron ou de Quintilien. Ils crient que l'éloquence eſt énervée, que le bon goût eſt perdu, parce qu'on aura prononcé dans une académie un diſcours brillant qui ne ſerait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du ſtyle de Bourdaloue. Ne diſtingueront-ils jamais le tems, les lieux, & les perſonnes? Veulent-ils que Jacob dans le *Payſan parvenu*, s'exprime comme *Péliſſon* ou *Patru*! Une éloquence, mâle, noble, ennemie de petits ornemens, convient à tous les grands ouvrages. Une penſée trop fine ferait une tache dans le diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle de l'éloquent Boſſuet. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaiſanterie, toutes les graces légères, la naïveté ou la fineſſe, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres ſont la peinture de la vie humaine, il en faut de ſolides, & on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui ſont à-peu-près ſemblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de penſées que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Gratien, dans Montaigne, dans Bacon, dans le Spectateur Anglais. Les comparer enſemble, (& c'eſt à quoi le goût conſiſte) c'eſt exciter les auteurs à dire, s'il ſe peut, des choſes nouvelles, c'eſt entretenir l'émulation, qui eſt la mère des arts. Quelle ſatisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'Horace a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles ſi expreſſives, ce que Deſpréaux a rendu d'une manière ſi correcte, ce que Dryden & Rocheſter ont renouvellé avec le feu de leur génie. Il en eſt de ces parallèles, comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'eſt par-là que vous ferez voir ſouvent, non-ſeulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car ſi vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a furtout des anecdotes littéraires fur lefquelles il eft toujours bon d'inftruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Matanafius*, eft de feu Mr. de Sallengre, & d'un illuftre mathématicien confommé dans tout genre de littérature, & qui joint l'efprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal littéraire*, & que Mr. de St. Hiacynte fournit la chanfon avec beaucoup de remarques. Mais fi on ajoute à cette plaifanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, & faite fans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres & leur patrie, faites fentir l'horreur & le ridicule de cet affemblage monftrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des Zoïles obfcurs qui les attaquent ; démêlez les artifices de l'envie ; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illuftre Racine firent réimprimer quelques vielles piéces oubliées, dans lefquelles ils inférérent plus de cent vers de ce poëte admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée St. Jean-Baptifte, dans laquelle on retrouvait une fcène prefque entière de Bérénice. Ces malheureux, aveuglés par leur paffion, ne fentaient pas même la différence des ftyles, & croyaient qu'on s'y méprendrait, tant la fureur de la jaloufie eft fouvent abfurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance & l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands-hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illuftres, auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de St. Pierre renouvelle un projet hardi & fujet à d'extrêmes difficultés, il le met fous le

nom d'un dauphin de France. Faites voir modeſtement qu'on ne doit pas ſans de très-fortes preuves attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix univerſelle attribué à Henri IV par les ſecretaires de Maximilien de Sulli, qui rédigèrent ſes mémoires, ne ſe trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de Villeroi n'en diſent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du tems. Joignez à ce ſilence la conſidération de l'état où l'Europe était alors, & voyez ſi un prince auſſi ſage qu'Henri le grand a pu concevoir un projet d'une exécution impoſſible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu ſous le nom de Teſtament politique du cardinal de Richelieu, montrez combien on doit douter que ce miniſtre en ſoit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuſcrit n'a été vu ni connu chez ſes héritiers, ni chez les miniſtres qui lui ſuccédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après ſa mort, ſans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'oſe pas ſeulement dire de qui il tient le manuſcrit, ce qu'il eſt devenu, en quelle main il l'a dépoſé.

IV. Parce qu'il eſt d'un ſtyle très-différent des autres ouvrages du cardinal de Richelieu.

V. Parce qu'on lui fait ſigner ſon nom d'une façon dont il ne ſe ſervait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expreſſions & d'idées peu convenables à un grand miniſtre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi poli que le cardinal de Richelieu eût appellé la dame d'honneur de la reine la du Far-

gis, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Eſt-il vraiſemblable que le miniſtre d'un roi de quarante ans, lui faſſe des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève, qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend.

Dans le premier chapitre, il prouve qu'il faut être chaſte. Eſt-ce un diſcours bienſéant dans la bouche d'un miniſtre qui avait eu publiquement plus de maîtreſſes que ſon maître, & qui n'était pas ſoupçonné d'être auſſi retenu avec elles? Dans le ſecond chapitre, il avance cette nouvelle propoſition, que la raiſon doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Eſpagne, en donnant un million par an aux proteſtans, rendait les Indes qui fourniſſaient cet argent, *tributaires de l'enfer* : Expreſſion plus digne d'un mauvais orateur, que d'un miniſtre ſage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince*. Enfin, eſt-il vraiſemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de Bautru, & cent minuties pareilles dans un teſtament politique?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de Richelieu, peut-il faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appellé au conſeil, il promit au roi d'abaiſſer ſes ennemis, les huguenots, & les grands du royaume? Ne devait-on pas ſe ſouvenir que le cardinal de Richelieu, remis dans le conſeil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le ſecond pendant plus d'un an, & qu'il était alors bien loin d'avoir de l'aſcendant ſur l'eſprit du roi, & d'être premier miniſtre?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxième du livre premier) que pendant cinq ans le roi dépenſa pour la guerre ſoixante millions par an; qui en valent environ ſix-vingts de notre monnoie, & cela ſans ceſſer de payer les charges de l'état, & ſans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté (dans le chapitre IX, partie

ſeconde) il dit qu'en tems de paix il entrait par an à l'épargne environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente ?

IX. Eſt-il d'un miniſtre d'appeller à tout moment les rentes à 8, à 6, à 5 pour cent, des rentes au denier 8, au denier 6, au dernier 5 ? Le denier cinq eſt vingt pour cent, & le denier vingt eſt cinq pour cent : ce ſont des choſes qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. eſt-il vraiſemblable que le cardinal de Richelieu ait appellé les parlemens, *cours ſouveraines*; & qu'il propoſe; chapitre IX, partie II. de faire payer la taille à ces cours ſouveraines ?

XI. Eſt-il vraiſemblable qu'il ait propoſé de ſupprimer les gabelles ? & ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oiſif, plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il eſt incroyable qu'un miniſtre, au milieu de la guerre la plus vive, ait intitulé un chapitre, *ſuccinte narration des actions du roi juſqu'à la paix* ?

Voilà bien des raiſons de douter que ce grand miniſtre ſoit l'auteur de ce livre. Je me ſouviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à un vieillard très-inſtruit, que le *teſtament politique* était de l'abbé de Bourzey, l'un des premiers académiciens, & homme très-médiocre. Mais je crois qu'il eſt plus aiſé de ſavoir de qui ce livre n'eſt pas, que de connaître ſon auteur. Remarquez ici quelle eſt la faibleſſe humaine. On admire ce livre parce qu'on le croit d'un grand miniſtre. Si on ſavait qu'il eſt de l'abbé de Bourzey, on ne le lirait pas. En rendant ainſi juſtice à tout le monde, en peſant tout dans une balance exacte, élevez-vous ſurtout contre la calomnie.

On a vu, ſoit en Hallande, ſoit ailleurs, de ces ou-

vrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer ; on a vu des auteurs que l'appas du gain & la malignité ont transformé en satyriques mercenaires, & qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme Locuste vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres & l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un, qui pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer, & vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la sévérité des loix : on l'a vu ensuite, de la même main dont il avait écrit & distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais déshonoré*, dit-il dans sa déclaration donnée aux magistrats, *je me croirais déshonoré, si j'avais eu la moindre part à ce libelle, entiérement calomnieux, écrit contre un homme pour qui j'ai tous les sentimens d'estime* &c. Signé *l'abé* Desfontaines.

C'est à ces extrêmités malheureuses qu'on est réduit, lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il *n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre* Wolf, *parce que les jésuites sont tous athées*.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, & faites sentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris & l'horreur du public seront éternellement leur partage.

Sur les langues.

Il faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais & l'italien, car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, & le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus

néceſſaires à un Français. Les Italiens ſont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie ; & il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusques dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conſeiller l'étude de leur langue.

Il eſt triſte que le grec ſoit négligé en France, mais il n'eſt pas permis à un journaliſte de l'ignorer. Sans cette connaiſſance il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée confuſe ; car depuis l'arithmétique juſqu'à l'aſtronomie, quel eſt le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable ? A peine y a-t-il un muſcle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède dont le nom ne ſoit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un ſaura cette langue, & dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme eſt malade d'un *diabétès*, qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèſe*, que cet autre a un *anchiloſe* ou un *bubonocèle* ; celui qui ſait le grec entendra tout-d'un-coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots ſont composés ; l'autre ne comprendra abſolument rien.

Pluſieurs mauvais journaliſtes ont oſé donner la préférence à l'Iliade de la Motte ſur l'Iliade d'Homère. Certainement, s'ils avaient lu Homère en leur langue, ils euſſent vu que la traduction eſt autant au-deſſous de l'original, que Segrais eſt au-deſſous de Virgile.

Un journaliſte verſé dans la langue grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer dans les traductions que Toureil a faites de Démoſthène, quelques faibleſſes au milieu de ſes beautés ? *Si quelqu'un* (dit le traducteur) *vous demande, meſſieurs les Athéniens, avez-vous la paix ? Non de par Jupiter*, répondez-vous ; *nous avons la guerre avec Philippe.* Le lecteur ſur cet expoſé pourrait croire que Démoſthène plaiſante à contre-tems ; que ces

termes familiers, & réſervés pour le bas comique, meſſieurs les Athéniens, de par Jupiter, répondent a de pareilles expreſſions grecques. Il n'en eſt pourtant rien, & cette faute appartient toute entière au traducteur. Ce ſont mille petites inadvertences pareilles qu'un journaliſte éclairé peut faire obſerver, pourvu qu'en même tems il remarque encore plus les beautés.

Il ſerait à ſouhaiter que les ſavans dans les langues orientales nous euſſent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne ſerait pas dans la profonde ignorance où il eſt de l'hiſtoire de la plus grande partie de notre globe ; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie ſur celle des Chinois ; nous ſerions plus inſtruits de la religion de Zoroaſtre, dont les ſectateurs ſubſiſtent encore quoique ſans patrie, à-peu-près comme les Juifs, & quelques autres ſociétés ſuperſtitieuſes répandues de tems immémorial dans l'Aſie ; on connaîtrait les reſtes de l'ancienne philoſophie indienne ; on ne donnerait plus le nom faſtueux d'*hiſtoire univerſelle* à des recueils de quelques fables d'Egypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne nommé la Grèce, & du peuple romain, qui tout étendu & tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu ſous ſa domination tant d'états que le peuple de Mahomet, & qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais auſſi que votre amour pour les langues étrangères ne vous faſſe pas mépriſer ce qui s'écrit dans votre patrie ; ne ſoyez point comme ce faux délicat à qui Pétrone a fait dire,

Ales Phaſiacis petita Colchis,
Atque Afræ volucres placent palato,
Quidquid quæritur optimum videtur.

On ne trouve de poëte Français dans la bibliothèque

de l'abbé de Longuerue, qu'un tome de Malherbe. Je voudrais encore une fois en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais furtout du fien. J'appliquerai à ce fujet des vers de Mr. de la Motte, car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'eft par l'étude que nous fommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Du style du Journaliste.

Quant au ftyle d'un journalifte, Bayle eft peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'eft le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit, c'eft prefque le feul compilateur qui ait du goût. Cependant dans fon ftyle toujours clair & naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienféances, trop d'incorrection. Il eft diffus: il fait à la vérité converfation avec fon lecteur, comme Montaigne, & en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une molleffe de ftyle, & aux expreffions triviales d'une converfation trop fimple; & en cela il rebute fouvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe fous la main, c'eft l'article d'Abaillard dans fon dictionnaire. Abaillard, dit-il, *s'amufait plus à tâtonner & a baifer fon écolière, qu'à lui expliquer un auteur.* Un tel défaut, lui eft trop familier, ne l'imitez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jufqu'aujourd'hui,
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités; d'être néceffaire, intelligible, & fonore. Des idées nouvelles, furtout en phyfique, exigent des expreffions nouvelles. Mais fubftituer à un mot d'u-

ſage, un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'eſt pas enrichir la langue, c'eſt la gâter. Le ſiècle de Louis XIV mérite ce reſpect des Français, que jamais ils ne parlent en autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce ſiècle, c'eſt le mêlange des ſtyles, & ſurtout de vouloir parler des ſciences comme on en parlerait dans une converſation familière. Je vois les livres les plus ſérieux déshonorés par des expreſſions qui ſemblent recherchées pas rapport au ſujet, mais qui ſont en effet baſſes & triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépenſe*. Il faut mettre *ſur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* faiſons *honneur à l'antimoine*. Un ſyſtême *de miſe*. Adieu *l'intelligence des courbes*, ſi on *néglige le calcul*, &c.

Ce défaut vient d'une origine eſtimable; on craint le pédantiſme, on veut orner des matières un peu ſéches. Mais *in vitium ducit culpæ fuga ſi caret arte*. Il me ſemble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais ſage, qu'un mauvais plaiſant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raiſon en eſt, que l'on y craint moins qu'en France, d'être ce que l'on eſt. En Allemagne, en Angleterre, un phyſicien eſt phyſicien, en France il veut encore être plaiſant. Voiture fut le premier qui eut de la réputation par ſon ſtyle familier. On s'écriait, cela s'appelle *écrire en homme du monde*, *en homme de cour*, *voilà le ton de la bonne compagnie*. On voulut enſuite écrire ſur des choſes ſérieuſes de ce ton de la bonne compagnie, lequel ſouvent ne ſerait pas ſupportable dans une lettre.

Cette manie a infecté pluſieurs écrits, d'ailleurs raiſonnables. Il y a en cela plus de pareſſe encore que d'affectation; car ces expreſſions plaiſantes qui ne ſignifient rien, & que tout le monde répète ſans penſer, ces lieux

communs ſont plus aiſés à trouver, qu'une expreſſion énergique & élégante. Ce n'eſt point avec la familiarité du ſtyle épiſtolaire, c'eſt avec la dignité du ſtyle de Ciceron, qu'on doit traiter la philoſophie. Mallebranche moins pur que Ciceron, mais plus fort & plus rempli d'images - me paraît un grand modèle dans ce genre; & plût-a-Dieu qu'il eût établi des vérités auſſi ſolidement qu'il a expoſé ſes opinions avec éloquence!

Locke, moins élevé que Mallebranche, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans ſa langue avec netteté & avec grace. Son ſtyle eſt charmant, *puroque ſimillimus amni.* Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-tems, aucune pointe, aucun artifice. Ne les ſuivez point ſervilement, *ô imitatores ſervum pecus?* mais à leur exemple rempliſſez-vous d'idées profondes & juſtes. Alors les mots viennent aiſément, *rem verba ſequuntur.* Remarquez que les hommes qui ont le mieux penſé, ſont auſſi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue françaiſe doit bientôt ſe corrompre, cette altération viendra de deux ſources; l'une eſt le ſtyle affecté des auteurs qui vivent en France; l'autre eſt la négligence des écrivains qui réſident dans les pays étrangers. Les papiers publics & les journaux ſont infectés continuellement d'expreſſions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'eſt plus commun dans les gazettes que cette phraſe: nous apprenons que les aſſiégeans *auraient* un tel jour battu en brêche: on dit que les deux armées ſe *ſeraient* approchées; au-lieu de, les deux armées ſe *ſont* approchées, les aſſiégeans *ont battu* en brêche &c.

Cette conſtruction très-vicieuſe eſt imitée du ſtyle barbare qu'on a malheureuſement conſervé dans le barreau, & dans quelques édits. On fait dans ces piéces

parler au roi un langage gothique. Il dit, On nous aurait remontré, au-lieu de, On nous a remontré; Lettres royaux, au-lieu de Lettres royales : Voulons & nous plaît, au-lieu de toute autre phrase plus méthodique & plus grammaticale. Ce style gothique des édits & des loix est comme une cérémonie dans laquelle on porte des habits antiques, mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux loix, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des Institutes de Justinien. Mais que nous sommes loin de la forme & du fond des loix romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la gazette qui s'imprime à Paris, elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens-de-lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie, qui vient du langage des marchands : ils commencent à écrire par-contre, pour au contraire; cette présente, au-lieu de cette lettre; le change, au-lieu de changement. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes, doit suffire pour corriger les auteurs. Plût-à-Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies dont la presse inonde la république des lettres !

LE

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIÈRE QUESTION.

QUI es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? que deviendras-tu ? c'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, & comment le même terrain produit des fruits ſi divers ? Ces êtres inſenſibles & muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance & à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement & le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi, qui ont une meſure d'idées & de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encore moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont, & ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'êtres ſenſibles & penſans ; mais une barrière éternelle nous ſépare, & aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

Monſieur le prieur, dans le *Spectacle de la Nature*, a dit à Mr. le chevalier, que les aſtres étaient faits pour la terre, & la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du ſoleil, comme les mouvemens réguliers & proportionels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes, comme il y a

ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables ; j'ai penſé que Mr. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme pendant ſa vie eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe ; & que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que Mr. le prieur & Mr. le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au-lieu d'être roi, reſſerré dans un point, & entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

II. Notre faibleſſe.

Je ſuis un faible animal ; je n'ai en naiſſant ni force ni connaiſſance, ni inſtinct ; je ne peux même me traîner à la mammelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes ; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à ſe développer. Cette force augmente en moi juſqu'au tems où ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même juſqu'à ſon terme, & enſuite s'évanouit inſenſiblement par degrés.

Quelle eſt cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres juſqu'à la borne preſcrite ? Je l'ignore ; & ceux qui ont paſſé leur vie à chercher cette cauſe, n'en ſavent pas plus que moi.

Quel eſt cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conſerve dans ma mémoire ? Ceux qui ſont payés pour le ſavoir l'ont inutilement cherché ; nous ſommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. Comment puis-je penser?

Les livres faits depuis deux mille ans, m'ont-ils appris quelque choſe ? Il nous vient quelquefois des envies de ſavoir comment nous penſons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de ſavoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raiſon ; je lui ai démandé ce qu'elle eſt ? Cette queſtion l'a toujours confondue.

J'ai eſſayé de découvrir par elle, ſi les mêmes reſſorts qui me font digérer, qui me font marcher, ſont ceux par leſquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment & pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim faiſait languir mon corps & comment elles renaiſſaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une ſi grande différence entre des penſées & la nourriture, ſans laquelle je ne penſerais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une ſubſtance qui raiſonnait, & une autre ſubſtance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous ſommes deux, j'ai ſenti groſſiérement que je ſuis un ſeul ; & cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes ſemblables qui cultivent la terre notre mère commune, avec beaucoup d'induſtrie, s'ils ſentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philoſophie qu'ils poſſédaient en eux une ſubſtance immortelle, & cependant formée de rien, exiſtante ſans étendue, agiſſant ſur leurs nerfs ſans y toucher, envoyée expreſſément dans le ventre de leur mère ſix ſemaines après leur conception ; ils ont cru que je voulais rire, & ont continué à labourer leurs champs ſans me répondre.

IV. M'EST-IL NÉCESSAIRE DE SAVOIR?

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas feulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, & ne fe doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, & de l'efprit &c., voyant même qu'ils fe moquaient fouvent de ce que je voulais le favoir ; j'ai foupçonné qu'il n'était point du tout néceffaire que nous le fuffions. J'ai penfé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient ; & j'ai cru que les chofes auxquelles nous ne pouvions atteindre ne font pas notre partage. Mais malgré ce défefpoir, je ne laiffe pas de defirer d'être inftruit, & ma curiofité trompée eft toujours infatiable.

V. ARISTOTE, DESCARTES ET GASSENDI.

Ariftote commence par dire que l'incrédulité eft la fource de la fageffe ; Defcartes a déloyé cette penfée, & tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me difent. Ce Defcartes furtout, après avoir fait femblant de douter, parle d'un ton fi affirmatif de ce qu'il n'entend point ; il eft fi sûr de fon fait quand il fe trompe groffiérement en phyfique ; il a bâti un monde fi imaginaire ; fes tourbillons & fes trois élémens font d'un fi prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit fur l'ame, après qu'il m'a tant trompé fur les corps. Qu'on faffe fon éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne faffe pas celui de fes romans philofophiques, méprifés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naiffons avec des penfées métaphyfiques. J'aimerais autant dire qu'Homère naquit avec l'Iliade dans la tête. Il eft bien vrai qu'Homère en naiffant avait un cerveau tellement conftruit, qu'ayant enfuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en compofa

enfin l'Iliade. Nous apportons en naissant le germe de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées, que Raphaël & Michel Ange n'apportèrent en naissant de pinceaux & de couleurs.

Descartes pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, & ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience & celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour & la nuit, sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en appercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, & qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous appercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez ? Gassendi se moqua comme il le devait de ce systême extravagant. Savez-vous ce qui en arriva ? On prit Gassendi & Descartes pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

IV. *Les Bêtes.*

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement, des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi, car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, & du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire & qu'il combine quelques idées. Ainsi donc si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne; & si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent

toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons & de la matière cannelée, osa dire que les bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, & qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Le systême était aussi ridicule que l'autre ; mais au-lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie ; on prétendit que ce systême répugnait à l'écriture sainte, qui dit dans la genèse *que Dieu a fait un pacte avec les animaux, & qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront mordus & mangés*; ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien & du mal.

VII. L'expérience.

Ne mêlons jamais l'écriture sainte dans nos disputes philosophiques ; ce sont des choses trop hétérogènes, & qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, & cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience ; & certainement si nous ne parvenons que par l'expérience, & par une suite de tâtonnemens & de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles & légères du corps, de l'espace, du tems, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous sur les objets de notre science, comme les amans ignorans Daphnis & Chloé, dont Longus

nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de tems pour deviner comment ils pouvaient ſatisfaire leurs deſirs, parce que l'expérience leur manquait. La même choſe arriva à l'empereur Léopold & au fils de Louis XIV, il fallut les inſtruire. S'ils avaient eu des idées innées, il eſt à croire que la nature ne leur eût pas refuſé la principale & la ſeule néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine.

VIII. Substance.

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il eſt impoſſible que nous puiſſions jamais ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette ſubſtance ; mais ce mot même *ſubſtance, ce qui eſt deſſous*, nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera inconnu à jamais : quelque choſe que nous découvrions de ſes apparences, il reſtera toujours ce deſſous à découvrir. Par la même raiſon nous ne ſaurons jamais par nous-mêmes ce que c'eſt qu'eſprit. C'eſt un mot qui originairement ſignifie *ſouffle*, & dont nous nous ſommes ſervis pour tâcher d'exprimer vaguement & groſſiérement ce qui nous donne des penſées. Mais quand même, par un prodige qui n'eſt pas à ſuppoſer, nous aurions quelque légère idée de la ſubſtance de cet eſprit, nous ne ſerions pas plus avancés ; nous ne pourrions jamais deviner comment cette ſubſtance reçoit des ſentimens & des penſées. Nous ſavons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'eſt le ſecret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. Bornes étroites.

Notre intelligence eſt très-bornée, ainſi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robuſtes que les autres ; il y a auſſi des Hercules en fait de pen-

fées ; mais au fond cette fupériorité eft fort peu de chofe. L'un foulevera dix fous plus de matière que moi, l'autre pourra faire de tête & fans papier une divifion de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en divifer que trois ou quatre avec une extrême peine; c'eft à quoi fe réduira cette force tant vantée ; mais elle trouvera bien vîte fa borne; & c'eft pourquoi dans les jeux de combinaifon, nul homme après s'y être formé par toute fon application & par un long ufage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il faffe, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de fon intelligence. Il faut même abfolument que cela foit ainfi; fans quoi nous irions de degré en degré jufqu'à l'infini.

X. *Découvertes impossibles.*

Dans ce cercle étroit où nous fommes renfermés, voyons donc ce que nous fommes condamnés à ignorer, & ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier reffort, aucun premier principe ne peut être faifi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous fommes fi accoutumés à ce phénomène incompréhenfible, que très-peu y font attention; & quand nous voulons rechercher la caufe d'un effet fi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté & l'obéiffance de notre membre ; c'eft-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'un à l'autre, nulle raifon, nulle apparence de caufe ; & nous fentons que nous y penferions une éternité, fans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraifemblance.

XI. *Désespoir fondé.*

Ainfi arrêtés dès le premier pas, & nous repliant vainement fur nous-mêmes, nous fommes effrayés de

nous chercher toujours, & de ne nous trouver jamais. Nul de nos ſens n'eſt explicable.

Nous ſavons bien à-peu-près, avec le ſecours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au ſoleil; mais qu'eſt-ce que le ſoleil? & pourquoi tourne-t-il ſur ſon axe? & pourquoi en un ſens plutôt qu'en un autre? & pourquoi Saturne & nous tournons-nous autour de cet aſtre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? Non-ſeulement nous ne ſatisferons jamais à cette queſtion; mais nous n'entreverrons jamais la moindre poſſibilité d'en imaginer ſeulement une cauſe phyſique. Pourquoi? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans le premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au-dedans de nous, comme de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la nature. Il y a dans l'arrangement des aſtres, & dans la conformation d'un ciron & de l'homme, un premier principe dont l'accès doit néceſſairement nous être interdit. Car ſi nous pouvions connaître notre premier reſſort, nous en ſerions les maîtres, nous ſerions des dieux. Eclairciſſons cette idée, & voyons ſi elle eſt vraie.

Suppoſons que nous trouvions en effet la cauſe de nos ſenſations, de nos penſées, de nos mouvemens, comme nous avons ſeulement découvert dans les aſtres la raiſon des éclipſes & des différentes phaſes de la lune & de Vénus, il eſt clair que nous prédirions alors nos ſenſations, nos penſées & nos deſirs, réſultans de ces ſenſations, comme nous prédiſons les phaſes & les éclipſes. Connaiſſant donc ce qui devrait ſe paſſer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine de quelle manière ou agréable ou funeſte nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainſi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en pluſieurs circonſtances. Par exemple, je me ſens diſpoſé à la colère, ma réflexion & ma volonté en répriment les

accès naiſſans. Je verrais, ſi je connaiſſais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je ſuis diſpoſé pour demain, toute la ſuite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir ſur cette ſuite d'idées & de ſentimens la même puiſſance que j'exerce quelquefois ſur les ſentimens & ſur les penſées actuelles, que je détourne & que je réprime. Je me trouverais préciſément dans le cas de tout homme qui peut retarder & accélérer à ſon gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaiſſeau, celui de toute machine connue.

Dans cette ſuppoſition, étant le maître des idées qui me ſont deſtinées demain, je le ſerais pour le jour ſuivant, je le ſerais pour le reſte de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puiſſant ſur moi-même, je ſerais le DIEU de moi-même. Je ſens aſſez que cet état eſt incompatible avec ma nature; il eſt donc impoſſible que je puiſſe rien connaître du premier principe qui me fait penſer & agir.

XII. *Faibleſſe des hommes.*

Ce qui eſt impoſſible à ma nature ſi faible, ſi bornée, & qui eſt d'une durée ſi courte, eſt-il impoſſible dans d'autres globes, dans d'autres eſpèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences ſupérieures, maîtreſſes de toutes leurs idées, qui penſent & qui ſentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en ſais rien; je ne connais que ma faibleſſe, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII. *Suis-je libre?*

Ne ſortons point encore du cercle de notre exiſtence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me ſouviens qu'un jour, avant que j'euſſe fait toutes les queſtions précédentes, un raiſonneur voulut me faire raiſonner. Il me demanda ſi j'étais libre;

je lui répondis que je n'étais point en priſon, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'eſt pas cela que je vous demande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? penſez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre ſoit une puiſſance appétitive, & que le libre arbitre ſe perd par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ſes yeux s'il n'avait pas l'eſprit égaré; & je lui répondis que je n'entendais rien à ſon galimatias.

Cependant cette queſtion ſur la liberté de l'homme m'intéreſſa vivement; je lus des ſcholaſtiques, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus Locke, & j'apperçus des traits de lumière, je lus le traité de Collins qui me parut Locke perfectionné, & je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaiſſance. Voici ce que ma faible raiſon a conçu, aidée de ces deux grands-hommes, les ſeuls, à mon avis, qui ſe ſoient entendus eux-mêmes en écrivant ſur cette matière, & les ſeuls qui ſe ſoient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien ſans cauſe. Un effet ſans cauſe n'eſt qu'une parole abſurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais, ce jugement eſt néceſſaire, donc ma volonté l'eſt auſſi. En effet, il ſerait bien ſingulier que toute la nature, tous les aſtres obéiſſent à des loix éternelles, & qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui au mépris de ces loix pût agir toujours comme il lui plairait au ſeul gré de ſon caprice. Il agirait au haſard, & on ſait que le haſard n'eſt rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cauſe inconnue.

Mes idées entrent néceſſairement dans mon cerveau, comment ma volonté qui en dépend ſerait-elle à la fois néceſſitée & abſolument libre? Je ſens en mille occaſions que cette volonté ne peut rien, ainſi quand la maladie m'accable, quand la paſſion me tranſporte, quand mon

jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me préſente, &c. je dois donc penſer que les loix de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'eſt pas plus libre dans les choſes qui me paraiſſent les plus indifférentes que dans celles où je me ſens ſoumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'eſt pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté, mais je veux néceſſairement ce que je veux, autrement je voudrais ſans raiſon, ſans cauſe, ce qui eſt impoſſible. Ma liberté conſiſte à marcher quand je veux marcher & que je n'ai point la goutte.

Ma liberté conſiſte à ne point faire une mauvaiſe action quand mon eſprit ſe la repréſente néceſſairement mauvaiſe, à ſubjuguer une paſſion quand mon eſprit m'en fait ſentir le danger, & que l'horreur de cette action combat puiſſamment mon deſir. Nous pouvons réprimer nos paſſions, (comme je l'ai déjà annoncé nombre IV) mais alors nous ne ſommes pas plus libre en réprimant nos deſirs qu'en nous laiſſant entraîner à nos penchans, car dans l'un & dans l'autre cas, nous ſuivons irréſiſtiblement notre dernière idée, & cette dernière idée eſt néceſſaire, donc je fais néceſſairement ce qu'elle me dicte. Il eſt étrange que les hommes ne ſoient pas contens de cette meſure de liberté, c'eſt-à-dire, du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en pluſieurs cas ce qu'ils veulent; les aſtres ne l'ont pas; nous la poſſédons, & notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en poſſédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhenſible & abſurde de vouloir ſans autre raiſon, ſans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur Clarke d'avoir combattu avec mauvaiſe foi ces vérités dont il ſentait la force, & qui ſemblaient s'accommoder mal avec ſes ſyſtêmes. Non, il n'eſt pas permis à un philoſophe tel que lui d'avoir attaqué Collins en ſophiſte, & d'avoir détourné

l'état de la queſtion en reprochant à Collins d'appeller l'homme *un agent néceſſaire.* Agent, ou patient; qu'importe? agent quand il ſe meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'eſt-ce que le nom fait à la choſe? L'homme eſt en tout un être dépendant, comme la nature entière eſt dépendante, & il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans Samuel Clarke, a étouffé le philoſophe; il diſtingue la néceſſité phyſique & la néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité morale? Il vous paraît vraiſemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne & que l'on ſacre dans une égliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nue ſur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appellez cela *une néceſſité morale* dans une reine de nos climats; mais c'eſt au fond une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt sûr qu'elle mourra un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité & le haſard: & vous ſavez qu'il n'y a point de haſard: donc tout ce qui arrive eſt néceſſaire.

Pour embarraſſer la choſe davantage, on a imaginé de diſtinguer encore entre néceſſité & contrainte, mais au fond la contrainte eſt-elle autre choſe qu'une néceſſité dont on s'apperçoit? & la néceſſité n'eſt-elle pas une contrainte dont on ne s'apperçoit point? Archimède eſt également néceſſité à reſter dans ſa chambre quand on l'y enferme, & quand il eſt ſi fortement occupé d'un problême qu'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi, n'a pas toujours penſé de même, mais il eſt enfin contraint de ſe rendre.

XIV. Tout est-il éternel?

Aſſervi à des loix éternelles comme tous les globes qui rempliſſent l'eſpace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés ſur tout ce qui m'environne, je cherche quel eſt mon auteur, & celui de cette machine immenſe dont je ſuis à peine une roue imperceptible.

Je ne ſuis pas venu de rien : car la ſubſtance de mon père & de ma mère qui m'a porté neuf mois dans ſa matrice eſt quelque choſe. Il m'eſt évident que le genre qui m'a produit n'a pu être produit de rien, car comment le néant produirait-il l'exiſtence? je me ſens ſubjugué par cette maxime de toute l'antiquité, *rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant*. Cet axiome porte en lui une force ſi terrible, qu'il enchaîne tout mon entendement, ſans que je puiſſe me débattre contre lui. Aucun philoſophe ne s'en eſt écarté, aucun légiſlateur, quel qu'il ſoit, ne l'a conteſté. Le Cahut des Phéniciens, le Chaos des Grecs, le Tohu bohu des Caldéens & des Hébreux, tout nous atteſte qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raiſon, trompée par cette idée ſi ancienne & ſi générale, me dit : il faut bien que la matière ſoit éternelle, puiſqu'elle exiſte, ſi elle était hier, elle était auparavant. Je n'apperçois aucune vraiſemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cauſe pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cauſe pour laquelle elle ait reçu l'exiſtence dans un tems plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, ſoit fondée, ſoit erronnée, & je me range du parti du monde entier, juſqu'à-ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière ſupérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais, ſi comme tant de philoſophes de l'antiquité l'ont penſé, l'Etre éternel a toujours agi, que deviendront le

Cahut & l'Ereb des Phéniciens, le Tohu bohu des Caldéens, le Chaos d'Héſiode ? il reſtera dans les fables. Le Chaos eſt impoſſible aux yeux de la raiſon ; car il eſt impoſſible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque choſe d'oppoſé aux loix de l'intelligence ; or le Chaos eſt préciſément l'oppoſé de toutes les loix de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, ſous ces débris de rochers, de glace, de ſable, d'eaux, de cryſtaux, de mineraux informes, tout y obéit à la gravitation & aux loix de l'hydroſtatique. Le Chaos n'a jamais été que dans nos têtes, & n'a ſervi qu'à faire compoſer de beaux vers à Héſiode & à Ovide.

Si notre ſainte écriture a dit que le Chaos exiſtait, ſi le Tohu bohu a été adopté par elle, nous le croyons ſans doute, & avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que ſuivant les lueurs trompeuſes de notre raiſon. Nous nous ſommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons ſoupçonner par nous-mêmes. Nous ſommes des enfans, qui eſſayons de faire quelques pas ſans liſières : nous marchons, nous tombons, & la foi nous relève.

XV. Intelligence.

Mais en appercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les loix méchaniques & géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choſes, je ſuis ſaiſi d'admiration & de reſpect. Je juge incontinent que ſi les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien ſupérieurement agiſſante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence ſuprême, ſans craindre que jamais on puiſſe me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome, tout ouvrage démontre un ouvrier.

XVI. ETERNITÉ.

Cette intelligence eſt-elle éternelle ? Sans doute ; car ſoit que j'aie admis ou rejetté l'éternité de la matière, je ne peux rejetter l'exiſtence éternelle de ſon artiſan ſuprême ; & il eſt évident que s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours.

XVII. INCOMPRÉHENSIBILITÉ.

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière ; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'univers, à-peu-près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue ; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, & le pénètre (à-peu-près encore) comme ce que j'appelle *mon ame eſt unie à moi*, & ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans Virgile & dans Lucian :

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.
Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis fonder ma propre intelligence, je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préſide viſiblement à la matière ? Il y en a une, tout me le démontre ; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle & ignorée ?

XVIII. INFINI.

Cette intelligence eſt-elle infinie en puiſſance & en immenſité, comme elle eſt inconteſtablement infinie en durée ? je n'en puis rien ſavoir par moi-même. Elle

existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant? Comment puis-je imaginer que l'intelligence suprême est dans le vuide? Il n'en est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment que je parle, cela est sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombres & en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abyme. Je sens heureusement que mes difficultés & mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, & qui cependant peut encore faire; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement; & cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'être éternel dont nous sommes l'ouvragre.

XIX. MA DÉPENDANCE.

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la philosophie en quel tems il fit l'homme, ce qu'il faisait auparavant, s'il est dans la matière, s'il est dans le vuide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; & quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-il?

Nous avons déjà reconnu (*queſtion IV.*) que les choſes que ſi peu de perſonnes peuvent ſe flatter d'entendre, ſont inutiles au reſte du genre humain. Nous ſommes certainement l'ouvrage de Dieu, c'eſt-là ce qu'il m'eſt utile de ſavoir; auſſi la preuve en eſt-elle palpable. Tout eſt moyen & fin dans mon corps, tout y eſt reſſort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chymie. Il eſt donc arrangé par une intelligence. (*queſt. XV.*) Ce n'eſt pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car aſſurément ils ne ſavaient ce qu'ils faiſaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles inſtrumens de cet éternel fabricateur, qui anime le ver de terre, & qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe.

XX. Eternité encore.

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une ſucceſſion continuelle, un développement ſans fin de ces germes, & toute la nature a-t-elle toujours exiſté par une ſuite néceſſaire de cet Etre ſuprême qui exiſtait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais, Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cauſe qui agit continuellement & viſiblement ſur elle, pouvant agir dans tous les tems, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oiſiveté dans l'Etre agiſſant & néceſſaire, me ſemble incompatible. Je ſuis porté à croire que le monde eſt toujours émané de cette cauſe primitive & néceſſaire, comme la lumière émane du ſoleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Etre éternel? Ma conception, toute puſillanime qu'elle eſt, a la force d'atteindre à l'Etre néceſſaire exiſtant par lui-même, & n'a pas la force de concevoir le néant. L'exiſtence d'un ſeul atome, me ſemble prouver l'éternité de l'exiſtence; mais rien ne me prouve le néant.

Quoi ! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose ? Cela me paraît incompréhensible Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des tems.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, est aussi absurde; Samuël Clarke le démontre assez ; mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-tems impossible à l'Etre éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu ; & s'il l'a pu , qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule , encore une fois , peut m'apprendre le contraire. Mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI. MA DÉPENDANCE ENCORE.

Cet être éternel , cette cause universelle, me donne mes idées; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête; mes pensées ne viennent pas de moi , car elles arrivent malgré moi , & souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance , nul rapport entre les objets & nos idées & nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce Mallebranche, qui osait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même. Mais n'y avait-il rien de sublime dans les stoïciens , qui pensaient que c'est DIEU qui agit en nous & que nous possédons un rayon de sa substance? Entre le rêve de Mallebranche & le rêve des stoïciens, où est la réalité ? Je retombe (*quest. I.*) dans l'ignorance, qui est l'appanage de la nature, & j'adore le DIEU par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII. NOUVELLE QUESTION.

Convaincu par mon peu de raiſon qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, ſans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'eſt que cet Etre? s'il a la forme des eſpèces intelligentes & agiſſantes ſupérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en ſavais rien. (*queſt. I.*) Néanmoins je ne puis affirmer que cela ſoit impoſſible; car j'apperçois des planètes très-ſupérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de ſatellites que la terre. Il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligences très-ſupérieures à moi, & de corps plus robuſtes, plus agiles & plus durables. Mais leur exiſtence n'ayant nul rapport à la mienne, je laiſſe aux poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcendre Venus de ſon prétendu troiſième ciel, & Mars du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'Etre néceſſaire ſur moi-même.

XXIII. UN SEUL ARTISAN SUPRÊME.

Une grande partie des hommes voyant le mal phyſique & le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, & l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils étaient néceſſaires; ils étaient éternels, indépendans; ils occupaient tout l'eſpace; ils exiſtaient donc dans le même lieu; ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre, cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre; nous y voyons des hommes doux & des hommes féroces, des animaux utiles & des animaux nuiſibles, de bons maîtres & des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature ce n'eſt qu'un roman aſiatique, Il y a dans toute la nature une unité de deſſein manifeſte; les loix du mouve-

ment & de la peſanteur ſont invariables ; il eſt impoſſible que deux artiſans ſuprêmes, entiérement contraires l'un à l'autre, aient ſuivi les mêmes loix. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſtême manichéen, & on n'a pas beſoin de gros volumes pour le combattre.

Il eſt donc une puiſſance unique, éternelle, à qui tout eſt lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'eſt incompréhenſible. *St. Thomas* nous dit, *que* DIEU *eſt un pur acte, une forme, qui n'a ni genre, ni prédicat, qu'il eſt la nature & le ſuppôt, qu'il exiſte eſſentiellement, participativement & noncupativement.* Lorſque les dominicains furent les maîtres de l'inquiſition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choſes; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendus.

On me dit que DIEU eſt ſimple ; j'avoue humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il eſt vrai que je ne lui attribuerai pas des parties groſſières que je puiſſe ſéparer ; mais je ne puis concevoir que le principe & le maître de tout ce qui eſt dans l'étendue, ne ſoit pas dans l'étendue. La ſimplicité, rigoureuſement parlant, me paraît trop ſemblable au non-être. L'extrême faibleſſe de mon intelligence n'a point d'inſtrument aſſez fin pour ſaiſir cette ſimplicité. Le point mathématique eſt ſimple, me dira-t-on ; mais le point mathématique n'exiſte pas réellement.

On dit encore qu'une idée eſt ſimple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un aſſemblage de choſes. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur ; mais cette couleur eſt étendue. Je prononce les noms abſtraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général* ; mais c'eſt que j'ai eu connaiſſance de choſes colorées, de choſes qui m'ont paru vertueuſes ou vicieuſes, vraies ou fauſſes. J'exprime tout cela par un mot ; mais je n'ai point de connaiſſance claire de la ſimplicité ; je ne ſais pas plus ce

que c'eſt, que je ne ſais ce que c'eſt qu'un infini en nombres actuellement exiſtant.

Déja convaincu que ne connaiſſant pas ce que je ſuis, je ne puis connaître ce qu'eſt mon auteur. Mon ignorance m'accable à chaque inſtant, & je me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe qu'il n'importe pas que je ſache ſi mon maître eſt ou non dans l'étendue, pourvu que je ne faſſe rien contre la conſcience qu'il m'a donnée. De tous les ſyſtêmes que les hommes ont inventés ſur la Divinité, quel ſera donc celui que j'embraſſerai? Aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV. *Spinosa.*

Après m'être plongé avec Thalès dans l'eau, dont il faiſait ſon premier principe, après m'être rouſſi auprès du feu d'Empédocle, après avoir couru dans le vuide en ligne droite avec les atomes d'Epicure, ſupputé des nombres avec Pythagore, & avoir entendu ſa muſique; après avoir rendu mes devoirs aux Andragines de Platon, & ayant paſſé par toutes les régions de la métaphyſique & de la folie; j'ai voulu enfin connaître le ſyſtême de Spinoſa.

Il n'eſt pas abſolument nouveau; il eſt imité de quelques anciens philoſophes Grecs, & même de quelques Juifs; mais Spinoſa a fait ce qu'aucun philoſophe Grec, encore moins aucun Juif, n'a fait. Il a employé une méthode géométrique impoſante, pour ſe rendre un compte net de ſes idées: voyons s'il ne s'eſt pas égaré méthodiquement, avec le fil qui le conduit?

Il établit d'abord une vérité inconteſtable & lumineuſe. Il y a quelque choſe, donc il exiſte éternellement un Etre néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai, que le profond Samuël Clarke s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de DIEU.

Cet Etre doit ſe trouver partout où eſt l'exiſtence; car qui le bornerait?

Cet Etre néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre, car puiſqu'elle remplit tout, où mettre une ſubſtance nouvelle, & comment créer quelque choſe du néant? Comment créer l'étendue ſans la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement?

Il y a dans le monde la penſée & la matière, la ſubſtance néceſſaire que nous appellons DIEU, eſt donc la penſée & la matière. Toute penſée & toute matière eſt donc compriſe dans l'immenſité de DIEU: il ne peut y avoir rien hors de lui, il ne peut agir que dans lui, il comprend tout, il eſt tout.

Ainſi tout ce que nous appellons *ſubſtances différentes* n'eſt en effet que l'univerſalité des différens attributs de l'Etre ſuprême, qui penſe dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, ſe meut ſur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'eſpace dans tous les aſtres, & vit dans toute la nature.

Il n'eſt point comme un vil roi de la terre confiné dans ſon palais, ſéparé de ſes ſujets, il eſt intimement uni à eux, ils ſont des parties néceſſaires de lui-même, s'il en était diſtingué, il ne ſerait plus l'Etre néceſſaire, il ne ſerait plus univerſel, il ne remplirait point tous les lieux, il ſerait un Etre à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers ſoient l'effet de ſes attributs, cependant, ſelon Spinoſa, il n'a point de parties, car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites, s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, & alors il ne ſerait plus infini. Enfin Spinoſa prononce qu'il faut aimer ce DIEU néceſſaire, infini, éternel, & voici ſes propres paroles, *page 45 de l'édition de* 1731.

« A l'égard de l'amour de DIEU, loin que cette idée » le puiſſe affaiblir, j'eſtime qu'aucune autre n'eſt plus » propre à l'augmenter; puiſqu'elle me fait connaître que

» Dieu eſt intime à mon être, qu'il me donne l'exiſtence » & toutes mes propriétés, mais qu'il me les donne libé- » ralement, ſans reproche, ſans intérêt, ſans m'aſſujettir » à autre choſe qu'à ma propre nature. Elle bannit la » crainte, l'inquiétude, la défiance, & tous les défauts » d'un amour vulgaire ou intéreſſé. Elle me fait ſentir que » c'eſt un bien que je ne puis perdre, & que je poſsède » d'autant mieux que je le connais & que je l'aime. »

Ces idées ſéduiſirent beaucoup de lecteurs ; il y en eut même qui ayant d'abord écrit contre lui, ſe rangèrent à ſon opinion.

On reprocha au ſavant Bayle d'avoir attaqué durement Spinoſa ſans l'entendre. Durement, j'en conviens; injuſtement, je ne le crois pas. Il ſerait étrange que Bayle ne l'eût pas entendu. Il découvrit aiſément l'endroit faible de ce château enchanté ; il vit qu'en effet Spinoſa compoſe ſon Dieu de parties, quoiqu'il ſoit réduit à s'en dédire, effrayé de ſon propre ſyſtême. Bayle vit combien il eſt inſenſé de faire Dieu aſtre & citrouille, penſée & fumier, battant & battu. Il vit que cette fable eſt fort au-deſſous de celle de Prothée. Peut-être Bayle devait-il s'en tenir au mot de *modalités*, & non pas de *parties*, puiſque c'eſt ce mot de *modalités* que Spinoſa emploie toujours. Mais il eſt également impertinent, ſi je ne me trompe, que l'excrément d'un animal ſoit une modalité ou une partie de l'Etre ſuprême.

Il ne combattit point, il eſt vrai, les raiſons par leſquelles Spinoſa ſoutient l'impoſſibilité de la création: mais c'eſt que la création proprement dite eſt un objet de foi, & non pas de philoſophie; c'eſt que cette opinion n'eſt nullement particulière à Spinoſa, c'eſt que toute l'antiquité avait penſé comme lui. Il n'attaque que l'idée abſurde d'un Dieu ſimple, compoſé de parties, d'un Dieu qui ſe mange & qui ſe digère lui-même, qui aime & qui hait la même choſe en même tems &c. Spinoſa ſe ſert

toujours du mot DIEU, Bayle le prend par ſes propres paroles.

Mais au fond, Spinoſa ne reconnaît point de DIEU; il n'a probablement employé cette expreſſion, il n'a dit qu'il faut ſervir & aimer DIEU, que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'eſt point athée comme Epicure, qui reconnaiſſait des dieux inutiles & oiſifs; il ne l'eſt point comme la plupart des Grecs & des Romains, qui ſe moquaient des dieux du vulgaire; il l'eſt parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immenſité, & la néceſſité des choſes; il l'eſt comme Straton, comme Diagoras; il ne doute pas comme Pyrrhon, il affirme; & qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette ſubſtance eſt étendue & penſante, & c'eſt ce que n'ont jamais dit les philoſophes Grecs & Aſiatiques qui ont admis une ame univerſelle.

Il ne parle en aucun endroit de ſon livre des deſſeins marqués qui ſe manifeſtent dans tous les êtres. Il n'examine point ſi les yeux ſont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne conſidère ni les loix du mouvement dans les animaux & dans les plantes, ni leur ſtructure adaptée à ces loix, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des aſtres: il craint d'appercevoir que tout ce qui exiſte atteſte une providence divine; il ne remonte point des effets à leur cauſe, mais ſe mettant tout-d'un-coup à la tête de l'origine des choſes, il bâtit ſon roman comme Deſcartes a conſtruit le ſien, ſur une ſuppoſition. Il ſuppoſait le plein avec Deſcartes, quoiqu'il ſoit démontré en rigueur que tout mouvement eſt impoſſible dans le plein. C'eſt-là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une ſeule ſubſtance. Il a été la dupe de ſon eſprit géométrique. Comment Spinoſa ne pouvant douter que

l'intelligence & la matière exiſtent, n'a-t-il pas examiné au moins ſi la providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil ſur ces reſſorts, ſur ces moyens dont chacun a ſon but, & recherché s'ils prouvent un artiſan ſuprême? Il fallait qu'il fût ou un phyſicien bien ignorant, ou un ſophiſte gonflé d'un orgueil bien ſtupide, pour ne pas reconnaître une providence toutes les fois qu'il reſpirait & qu'il ſentait ſon cœur battre; car cette reſpiration & ce mouvement du cœur ſont des effets d'une machine ſi induſtrieuſement compliquée, arrangée avec un art ſi puiſſant, dépendante de tant de reſſorts, concourant tous au même but, qu'il eſt impoſſible de l'imiter, & impoſſible à un homme de bon ſens de ne la pas admirer.

Les ſpinoſiſtes modernes répondent: ne vous effarouchez pas des conſéquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une ſuite d'effets admirables dans les corps organiſés & dans toute la nature. La cauſe éternelle eſt dans l'intelligence éternelle que nous admettons, & qui avec la matière conſtitue l'univerſalité des choſes qui eſt DIEU. Il n'y a qu'une ſeule ſubſtance qui agit par la même modalité de ſa penſée ſur la modalité de la matière, & qui conſtitue ainſi l'univers, qui ne fait qu'un tout inſéparable.

On replique à cette réponſe; comment pouvez-vous nous prouver que la penſée qui fait mouvoir les aſtres, qui anime l'homme, qui fait tout, ſoit une modalité, & que les déjections d'un crapaud & d'un ver ſoient une autre modalité de ce même Etre ſouverain? Oſeriez-vous dire qu'un ſi étrange principe vous eſt démontré? Ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? Bayle a très-bien démêlé les ſophiſmes de votre maître dans les détours & dans les obſcurités du ſtyle prétendu géométrique, & réellement très-confus de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philoſophes ne doivent pas recuſer Bayle.

Quoi qu'il en ſoit, je remarquerai de Spinoſa qu'il ſe trompait de très-bonne foi. Il me ſemble qu'il n'écartait de ſon ſyſtême les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des ſiennes : il ſuivait ſa route ſans regarder rien de ce qui pouvait la traverſer, & c'eſt ce qui nous arrive trop ſouvent. Il y a plus, il renverſait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide; ſobre, juſqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; déſintéreſſé, juſqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de Vith une penſion de deux cents florins que lui faiſait ce grand-homme; généreux, juſqu'à donner ſon bien; toujours patient dans ſes meaux & dans ſa pauvreté, toujours uniforme dans ſa conduite.

Bayle qui l'a ſi maltraité avait à-peu-près le même caractère. L'un & l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. Spinoſa fait un ſyſtême ſpécieux en quelques points, & bien erronné dans le fond; Bayle a combattu tous les ſyſtêmes : qu'eſt-il arrivé des écrits de l'un & de l'autre? Ils ont occupé l'oiſiveté de quelques lecteurs; c'eſt à quoi tous les écrits ſe réduiſent; & depuis Thalès juſqu'aux profeſſeurs de nos univerſités, & juſqu'aux plus chimériques raiſonneurs, & juſqu'à leurs plagiaires, aucun philoſophe n'a influé ſeulement ſur les mœurs de la rue où ils demeuraient. Pourquoi? Parce que les hommes ſe conduiſent par la coutume, & non par la métaphyſique. Un ſeul homme éloquent & habile accrédité pourra beaucoup ſur les hommes; cent philoſophes n'y pourront rien s'ils ne ſont que philoſophes.

XXV. Absurdités.

Voilà bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'eſt rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré ſur l'Océan, & appercevant les iſles Maldives dont la mer Indienne eſt ſemée, veut les viſiter toutes.

mon grand voyage ne m'a rien valu, voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites isles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, & je passe vîte. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les loix du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, & comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, & je passe plus vîte encore.

Pascal, *Blaise Pascal* lui-même, l'auteur des *Lettres Provinciales*, profère ces paroles; *croyez-vous qu'il soit impossible que* DIEU *soit infini & sans parties? Je veux donc vous faire voir une chose indivisible & infinie; c'est un point, se mouvant partout d'une vîtesse infinie, car il est en tous lieux tout entier dans chaque endroit.*

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est partout & en même tems, & qui a une vîtesse infinie, comme si la vîtesse infinie actuelle pouvait exister! chaque mot est une folie, & c'est un grand-homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; & comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'Albert le grand, qu'elle sera brûlée physiquement, si vous n'êtes pas de mon avis; & voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant Albert par les syllogismes d'Abeli. Je lui réponds que je n'entends pas son *priori*; que je trouve son compliment très-dur; que la révélation dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incom-

préhenſible ; que je lui permets de n'être pas de mon avis, ſans lui faire aucune menace ; & je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour, car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de ſophiſtes de tout pays & de toutes ſectes m'accable d'argumens inintelligibles ſur la nature des choſes, ſur la mienne, ſur mon état paſſé, préſent & futur. Si on leur parle de manger & de boire, de vêtement, de logement, des denrées néceſſaires, de l'argent avec lequel on ſe les procure, tous s'entendent à merveille ; s'il y a quelques piſtoles à gagner, chacun d'eux s'empreſſe, perſonne ne ſe trompe d'un denier ; & quand il s'agit de tout notre être, ils n'ont pas une idée nette ; le ſens commun les abandonne. Delà je reviens à ma première concluſion (*queſt. IV.*) que ce qui ne peut être d'un uſage univerſel, ce qui n'eſt pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'eſt pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penſer, n'eſt pas néceſſaire au genre humain.

XXV. Du meilleur des mondes.

En courant de tous côtés pour m'inſtruire, je rencontrai des diſciples de Platon. Venez avec nous, me dit l'un deux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon tems que cinq mondes poſſibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers poſſibles, DIEU a choiſi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer, étaient ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, ſuppoſé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entiérement les mêmes : on n'a pu choiſir entr'eux : prendre l'un, c'eſt

prendre l'autre. Il était donc impoſſible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils poſſibles, quand il était impoſſible qu'ils exiſtaſſent.

Il me fit de très-belles diſtinctions, aſſurant toujours ſans s'entendre, que ce monde-ci eſt le meilleur de tous les mondes réellement impoſſibles. Mais me ſentant alors tourmenté de la pierre, & ſouffrant des douleurs inſupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduiſirent à l'hôpital voiſin. Chemin faiſant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs ſemblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre ſur un ſimple ſoupçon. Je ne ſais pas ſi je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux poſſibles; mais je fus entaſſé avec deux ou trois mille miſérables qui ſouffraient comme moi. Il y avait là pluſieurs défenſeurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & diſſéqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que pluſieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été maſſacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui eſt environ la cent-millième guerre depuis que nous connaiſſons des guerres. On voyait auſſi dans cette maiſon environ mille perſonnes des deux ſexes qui reſſemblaient à des ſpectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient ſuivi la loi de la nature, & parce que la nature avait, je ne ſais comment, pris la précaution d'empoiſonner en eux la ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veſſie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, & qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités douloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes

entrailles déchirées ; mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des lanternes, que non pas qu'elles fuſſent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain, que Tarquin violât Lucrèce, & que Lucrèce ſe poignardât, parce qu'on chaſſa les tyrans, & que le viol, le ſuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Eſpagnols, dont on dit que Céſar fit périr trois millions. Les dévaſtations & les rapines me parurent auſſi quelque choſe de déſagréable ; mais le défenſeur de l'optimiſme n'en démordit point ; il me diſait toujours comme le geôlier de Dom Carlos ; *paix, paix, c'eſt pour votre bien.* Enfin, étant pouſſé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers ; mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, & ailleurs, tout eſt parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras ; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien ; & pour vous le prouver, ſachez que les choſes ſe paſsèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas ! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. DES MONADES, &c.

Le même Allemand ſe reſſaiſit alors de moi ; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'eſt que mon ame. Tout eſt compoſé de monades dans la nature ; votre ame eſt une monade ; & comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a néceſſairement des idées de tout ce qui s'y paſſe ; ces idées ſont confuſes, ce qui eſt très-utile ; & votre monade, ainſi que la mienne, eſt un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agiſſiez en conſéquence de vos penſées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame & toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame à une idée, votre corps a une action, ſans que l'une ſoit la ſuite de l'autre. Ce ſont deux pendules qui vont enſemble ; ou ſi vous voulez, cela reſſemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les geſtes. Vous concevez aiſément qu'il faut que cela ſoit ainſi dans le meilleur des mondes. Car.....

XXVIII. DES FORMES PLASTIQUES.

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais nommé Cudworth s'apperçut de mon ignorance à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baiſſée. Ces idées, me dit-il, vous ſemblent profondes, parce qu'elles ſont creuſes. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, enſuite il y a des natures plaſtiques que forment tous les animaux & toutes les plantes, vous entendez bien ? Pas un mot, monſieur. Continuons donc.

Une nature plaſtique n'eſt pas une faculté du corps, c'eſt une ſubſtance immatérielle qui agit ſans ſavoir ce

qu'elle

qu'elle fait, qui eſt entiérement aveugle, qui ne ſent ni ne raiſonne, ni ne végète; mais la tulipe à ſa forme plaſtique qui la fait végéter; le chien a ſa forme plaſtique qui le fait aller à la chaſſe; & l'homme a la ſienne qui le fait raiſonner. Ces formes ſont les agens immédiats de la Divinité : il n'y a point de miniſtres plus fidèles au monde, car elles donnent tout, & ne rétiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce ſont là les vrais principes des choſes, & que les natures plaſtiques valent bien l'harmonie préétablie & les monades, qui ſont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX De Locke.

Après tant de courſes malheureuſes, fatigué, haraſſé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, & d'avoir trouvé tant de chimères, je ſuis revenu à Locke, comme l'enfant prodigue qui retourne chez ſon père; je me ſuis rejetté entre les bras d'un homme modeſte, qui ne feint jamais de ſavoir ce qu'il ne ſait pas, qui, à la vérité, ne poſsède pas des richeſſes immenſes, mais dont les fonds ſont bien aſſurés, & qui jouit du bien le plus ſolide, ſans aucune oſtentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos ſens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un eſpace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne penſe pas toujours, & que par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence; mais l'action de mon entendement.

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté, puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre dont la porte eſt fermée, & dont je n'ai pas la

clef, je n'ai pas la liberté d'en ſortir; puiſque je ſouffre quand je veux ne pas ſouffrir; puiſque très-ſouvent je ne peux rappeller mes idées quand je veux les rappeller.

Qu'il eſt donc abſurde au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire *je veux vouloir cette choſe*; car c'eſt préciſément comme ſi on diſait, *je deſire de la deſirer*, *je crains de la craindre*: qu'enfin la volonté n'eſt pas plus libre qu'elle n'eſt bleue ou quarrée. (*Voyez la queſt. XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conſéquence des idées reçues dans mon cerveau; que je ſuis néceſſité à me déterminer en conſéquence de ces idées, puiſque ſans cela je me déterminerais ſans raiſon, & qu'il y aurait un effet ſans cauſe.

Que je ne puis avoir une idée poſitive de l'infini puiſque je ſuis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune ſubſtance, parce que je ne puis avoir d'idée que de leurs qualités, & que mille qualités d'une choſe ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette choſe, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne ſuis la même perſonne qu'autant que j'ai de la mémoire, & le ſentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, & n'ayant pas le moindre ſouvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il eſt clair que je ne ſuis pas plus ce même enfant que je ne ſuis Confucius ou Zoroaſtre. Je ſuis réputé la même perſonne par ceux qui m'ont vu croître, & qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même exiſtence; je ne ſuis plus l'ancien moi-même; je ſuis une nouvelle identité: & delà quelles ſingulières conſéquences!

Qu'enfin; conformément à la profonde ignorance dont

je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles DIEU daigne accorder le don de sentir & de penser. En effet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, & qui pensent par elles-mêmes? En ce cas, ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'Etre éternel & formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'Etre éternel a fait le don de sentir & de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment & la pensée. Les mots de *matière* & *d'esprit* ne sont que des mots; nous n'avons nulle notion complette de ces deux choses; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par DIEU même ne peut recevoir la pensée de DIEU même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière & du mouvement; seront-elles bien reçues à nier que la matière & le mouvement puissent exister?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna Galilée comme impie, & comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier Bacon, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages, qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que

DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion puisque l'impulsion agit en raison des surfaces, & que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, & de DIEU même, dicter aussi-tôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que Newton a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à DIEU, & déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphême? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que DIEU ne peut faire sentir & penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des sensations, de la mémoire, & par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux. Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée est quelque chose de divin; oui sans doute; & c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; & je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les loix.

L'enfant d'Aristote étant en nourrice, attirait dans sa bouche le teton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vuide; tandis que son père ne savait rien de tout cela, & disait au hasard, que la nature abhorre le vuide.

L'enfant d'Hippocrate, à l'âge de quatre ans, prouvent la circulation du sang en passant son doigt sur sa main; & Hippocrate ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfans, tous tant que nous sommes, nous opérons des choses admirables, & aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de Locke. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous, je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à DIEU de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, & que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Etre suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale, parce que, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste, parce que l'atome à qui DIEU aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé, & durer éternellement; aussi-bien que l'Etre inconnu appellé autrefois *souffle*, & aujourd'hui *esprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je sais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir & de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage Locke, & qui n'ont pas osé borner la puissance de DIEU à n'animer que ce souffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle? Tous les pères de l'église qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute, car le persécuteur est abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejettaient, parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appellé *matière*, ont

dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller DIEU de ce pouvoir, car il est bien malhonnête de se haïr pour des syllogismes.

XXX *Qu'ai-je appris jusqu'àprésent?*

J'ai donc compté avec Locke & avec moi-même, & je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, & chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même, ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison, sera entre mes mains un bien stérile, si je n'y puis trouver quelques principes de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature : mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI *Y a-t-il une morale?*

Plus j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les loix, le culte, & par la mesure de leur intelligence, & plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale. Ils ont tous une notion grossière du juste & de l'injuste, sans savoir un mot de théologie. Ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, & de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste & de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point, dès qu'ils pouvaient agir & raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous pussions y

vivre un certain tems. Il me femble que n'ayant ni inftinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, & végétant plufieurs années dans l'imbécillité d'une enfance expofée à tous les dangers, le peu qui ferait refté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, fe feraient occupés à fe difputer quelque nourriture & quelques peaux de bêtes, & qu'ils fe feraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de Cadmus, fi-tôt qu'ils auraient pu fe fervir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune fociété, fi les hommes n'avaient concu l'idée de quelque juftice, qui eft le lien de toute fociété.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides & des obélifques, & le Scythe errant qui ne connaiffait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du jufte & de l'injufte, fi DIEU n'avait donné de tout tems à l'un & à l'autre cette raifon qui, en fe développant, leur fait appercevoir les mêmes principes néceffaires, ainfi qu'il leur a donné des organes, qui, lorfqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent néceffairement, & de la même façon la race du Scythe & de l'Egyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, fuperftitieufe, un peuple fanguinaire & ufurier, qui n'avait pas même de terme dans fon jargon pour fignifier la géométrie & l'aftronomie, cependant ce peuple a les mêmes loix fondamentales que le fage Caldéen qui a connu les routes des aftres, & que le Phénicien plus favant encore, qui s'eft fervi de la connaiffance des aftres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémifphère où l'Occéan fe confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples affurent qu'il faut refpecter fon père & fa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide font abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conféquences du même principe de leur raifon développée.

XXXII. Utilité réelle. Notion de la justice

La notion de quelque chose de juste, me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir & pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre ; attendez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brama ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paie, & s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait, qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête de refuser la nourriture à son père & à sa mère quand on peut leur en donner.

Que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine, sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, & par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre, mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés Féciales. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée, commence ses fureurs par un manifeste, & implore le DIEU des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont asso-

ciés, ſe gardent bien de dire : Allons voler, allons arracher à la veuve & à l'orphelin leur nourriture; ils diſent : Soyons juſtes allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en ſont emparés. Ils ont entr'eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le ſeizième ſiècle, & dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de vol, larcin, rapine, ne ſe trouvent point; ils ſe ſervent de termes qui répondent à gagner, reprendre.

Le mot d'*injuſtice* ne ſe prononce jamais dans un conſeil d'état, où l'on propoſe le meurtre le plus injuſte; les conſpirateurs, même les plus ſanguinaires, n'ont jamais dit : Commettons un crime. Ils ont tous dit : Vengeons la patrie des crimes du tyran, puniſſons ce qui nous paraît une injuſtice. En un mot, flatteurs lâches, miniſtres barbares, conſpirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que chez les Français, qui ſont éclairés & polis, on ait ſouffert ſur le théatre ces maximes auſſi affreuſes que fauſſes qui ſe trouvent dans la première ſcène de Pompée, & qui ſont beaucoup plus outrées que celles de Lucain dont elles ſont imitées.

La juſtice & le droit ſont de vaines idées.
Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.

& on met ces abominables paroles dans la bouche de Phocin miniſtre du jeune Ptolomée. Mais c'eſt préciſément parce qu'il eſt miniſtre qu'il devait dire tout le contraire; il devait repréſenter la mort de Pompée comme un malheur néceſſaire & juſte.

Je crois donc que les idées du juſte & de l'injuſte

ſont auſſi claires, auſſi univerſelles que les idées de ſanté & de maladie, de vérité & de fauſſeté, de convenance & de diſconvenance. Les limites du juſte & de l'injuſte ſont très-difficiles à poſer; comme l'état mitoyen entre la ſanté & la maladie, entre ce qui eſt convenance & la diſconvenance des choſes, entre le faux & le vrai, eſt difficile à marquer. Ce ſont des nuances qui ſe mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté: mais ſi je ſais certainement que celui à qui je dois deux millions, s'en ſervira pour aſſervir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeſte? Voilà où les ſentimens ſe partagent: mais en général je dois obſerver mon ſerment quand il n'en réſulte aucun mal; c'eſt de quoi perſonne n'a jamais douté.

XXXIII CONSENTEMENT UNIVERSEL EST-IL PREUVE DE VÉRITÉ.

On peut m'objecter que le conſentement des hommes de tous les tems & de tous les pays, n'eſt pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux ſortilèges, aux démoniaques, aux apparitions aux influences des aſtres, à cent autres ſottiſes pareilles. Ne pourrait-il pas en être ainſi du juſte & de l'injuſte?

Il me ſemble que non. Premièrement, il eſt faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, & il y a le vulgaire des grands & le vulgaire du peuple; mais une multitude de ſages s'en eſt toujours moquée; ce grand nombre de ſages, au contraire, a toujours admis le juſte & l'injuſte, tout autant, & même encore plus que le peuple.

La croyance aux ſorciers, aux démoniaques, &c. eſt bien éloignée d'être néceſſaire au genre humain ; la croyance à la juſtice eſt d'une néceſſité abſolue : donc elle eſt un développement de la raiſon donnée de DIEU ; & l'idée des ſorciers & des poſſédés, &c. eſt au contraire un pervertiſſement de cette même raiſon.

XXXIV. CONTRE LOCKE.

Locke qui m'inſtruit, & qui m'apprend à me défier de moi-même, ne ſe trompe-t-il pas quelquefois comme moi même ? Il veut prouver la fauſſeté des idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaiſe raiſon à de fort bonnes ? il avoue qu'il n'eſt pas juſte de faire bouillir ſon prochain dans une chaudière, & de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'antropophages, & que ces êtres penſans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juſte & de l'injuſte, que je ſuppoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez la queſt. XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la queſtion, s'il y a eu en effet des nations d'antropophages, ſans examiner les relations du voyageur Dampier, qui a parcouru toute l'Amérique, & qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez tous les ſauvages avec la plus grande humanité ; Voici ce que je réponds.

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves pris à la guerre ; ils ont cru faire une action très-juſte ; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie & de mort ; & comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les triomphateurs Romains, qui faiſaient étrangler ſans aucun fruit les princes eſclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains & les ſauvages avaient

une très-fausse idée de la justice, je l'avoue; mais enfin, les uns & les autres croyaient agir justement; & cela est si vrai, que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfans; & que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

XXXV. *Contre Locke.*

Je conviens, avec le sage Locke, qu'il n'y a point de notions innées, point de principe de pratique inné. C'est une vérité si constante, qu'il est évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, & que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion; accord que l'on n'a jamais vu. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejetter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs? Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente, qui ordonne qu'on soit fidèle à son serment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore, qu'au-lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, & qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un DIEU, & qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à Locke les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du systême de Hobbes, dont il est pourtant très-éloigné.

Voici ſes paroles, au premier livre de l'entendement humain; *Conſidérez une ville priſe d'aſſaut, & voyez s'il paraît dans le cœur des ſoldats animés au carnage & au butin, quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelque remords de toutes les injuſtices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de remords, & pourquoi? C'eſt qu'ils croient agir juſtement. Aucun d'eux n'a ſuppoſé injuſte la cauſe du prince pour lequel il va combattre: ils haſardent leur vie pour cette cauſe: ils tiennent le marché qu'ils ont fait: ils pouvaient être tués à l'aſſaut, donc ils croient être en droit de tuer: ils pouvaient être dépouillés, donc ils penſent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils ſont dans l'enivrement de la fureur qui ne raiſonne pas; & pour vous prouver qu'ils n'ont point rejetté l'idée du juſte & de l'honnête, propoſez à ces mêmes ſoldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu ſeulement qu'au-lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis, qui ſont encore réſiſtance, & qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, ſon chancelier, ſes ſecretaires d'état, & ſon grand-aumônier, vous ne trouverez pas un de ces ſoldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur propoſez cependant que ſix meurtres au lieu de quatre mille, & vous leur préſentez une récompenſe très-forte. Pourquoi vous refuſent-ils? C'eſt qu'ils croient juſte de tuer quatre mille ennemis, & que le meurtre de leur ſouverain, auquel ils ont fait ſerment, leur paraît abominable.

Locke continue; & pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'eſt innée, il parle des Mingréliens, qui ſe font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs; & des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraiſſer, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables: Lambert,

qui ſeul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaiſir, n'eſt pas un auteur aſſez accrédité.

Chardin, voyageur qui paſſe pour ſi véridique, & qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume ſi elle exiſtait ; & ce ne ſerait pas aſſez qu'il le dît, pour qu'on le crût ; il faudrait que vingt voyageurs de nations & de religions différentes, s'accordaſſent à confirmer un fait ſi étrange, pour qu'on en eût une certitude hiſtorique.

Il en eſt de même des femmes des iſles Antilles qui châtraient leurs enfans pour les manger : cela n'eſt pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'eſt point ainſi fait ; châtrer des enfans eſt une opération très-délicate, très-dangereuſe, qui loin de les engraiſſer les amaigrit au moins une année entière, & qui ſouvent les tue. Ce rafinement n'a jamais été en uſage que chez des grands, qui, pervertis par l'excès du luxe & par la jalouſie, ont imaginés d'avoir des eunuques pour ſervir leurs femmes & leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, & à la chapelle du pape, que pour avoir des muſiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les iſles Antilles, il n'eſt guère à préſumer que des ſauvages aient inventé le rafinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat ; & puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allégue encore des ſaints de la religion mahométane, qui s'accouplent dévotement avec leurs âneſſes, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue braſilienne avec le prince Maurice, converſation que Locke a la ſimplicité de rapporter, ſans ſe douter que l'interprête du prince avait pu ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'auteur de l'*Eſprit des*

loix s'amuſe à citer de prétendues loix de Tunquin, de Bantam, de Borneo, de Formoſe, ſur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal inſtruits Locke & lui, ſont deux grands hommes, en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI. NATURE PARTOUT LA MÊME.

En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton, *Natura eſt ſemper ſibi conſona* : la nature eſt toujours ſemblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit ſur un aſtre, agit ſur tous les aſtres, ſur toute la matière. Ainſi la loi fondamentale de la morale agit également ſur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonſtances ; mais le fonds ſubſiſte toujours le même, & ce fonds eſt l'idée du juſte & de l'injuſte. On commet prodigieuſement d'injuſtices dans les fureurs de ſes paſſions, cmme on perd ſa raiſon dans l'ivreſſe : mais quand l'ivreſſe eſt paſſée, la raiſon revient ; & c'eſt, à mon avis, l'unique cauſe qui fait ſubſiſter la ſociété humaine, cauſe ſubordonnée au beſoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la juſtice ? Comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le ſentiment & par la raiſon. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui ſe jeterait dans le feu pour ſe faire admirer, & qui eſpérerait d'en réchapper. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions par très-injuſte l'action d'un homme qui en tue un autre dans ſa colère. La ſociété n'eſt fondée que ſur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, & c'eſt pourquoi toute ſociété ſubſiſte, à quelque ſuperſtition bizarre & horrible qu'elle ſe ſoit aſſervie.

Quel eſt l'âge où nous connaiſſons le juſte & l'in-

juste ? L'âge où nous connaissons que deux & deux font quatre.

XXXVII. DE HOBBES.

Profond & bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes & pardonnables, parce que tu étais venu avant Newton, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de Locke en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de Spinosa; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs, en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes loix dans le monde que des loix de convention; qu'il n'y a de juste & d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeller tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec Cromwel dans une isle déserte, & que Cromwel eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'isle d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle isle, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie ?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable.* Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit ? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit ? & qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant & décrépit ? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur; mais ton propre cœur te réfutait encore d'avantage; car tu fus vertueux, ainsi que Spinosa; & il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, & que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. MORALE UNIVERSELLE.

La morale me paraît tellement univerſelle, tellement calculée par l'Etre univerſel qui nous a formés, tellement deſtinée à ſervir de contrepoids à nos paſſions funeſtes, & à ſoulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis Zoroaſtre juſqu'au lord Shaftersburi, je vois tous les philoſophes enſeigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes ſur les principes des choſes. Nous avons vu que Hobbes, Spinoſa, & Bayle lui même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la juſtice & toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux, particuliers, & très-ſouvent d'abſurdes & de révoltantes opinions en métaphyſique, en théologie. Mais s'agit-il de ſavoir s'il faut être juſte ? tout l'univers eſt d'accord, comme nous l'avons dit à la *queſt. XXXVI*, & comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX. DE ZOROASTRE.

Je n'examine point en quel tems vivait Zoroaſtre, à qui les Perſes donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainſi que Platon aux anciens Athéniens. Je vois ſeulement que ſes préceptes de morale ſe ſont conſervés juſqu'à nos jours : ils ſont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres ; & il paraît bien aux allégories puériles, aux obſervances ridicules, aux idées fantaſtiques dont ce recueil eſt rempli, que la religion de Zoroaſtre eſt de l'antiquité la plus haute. C'eſt-là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompenſe des juſtes : on y voit le mauvais principe ſous le nom de *Sathan*, que les Juifs

adoptèrent auſſi. On y trouve le monde formé en ſix ſaiſons, ou en ſix tems. Il eſt ordonné de réciter un Abunavar & un Ashim vuhu pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du zend, & où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroaſtre, quels devoirs moraux ſont-ils preſcrits ?

Celui d'aimer, de ſecourir ſon père & ſa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à ſa parole, de s'abſtenir, quand on eſt dans le doute, ſi l'action qu'on va faire eſt juſte ou non. (*porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul légiſlateur n'a jamais pu aller au-delà ; & je me confirme dans l'idée que plus Zoroaſtre établit de ſuperſtitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre ; que plus ils s'abandonnait à l'erreur dans ſes dogmes, plus il était impoſſible d'errer en enſeignant la vertu.

XL. Des Bracmanes.

Il eſt vraiſemblable que les brames, ou bracmanes exiſtaient long-tems avant que les Chinois euſſent leurs cinq Kings ; & ce qui fonde cette extrême probabilité, c'eſt qu'à la Chine, les antiquités les plus recherchées ſont indiennes, & que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoiſes.

Ces anciens brames étaient ſans doute d'auſſi mauvais métaphyſiciens, d'auſſi ridicules théologiens que les Caldéens & les Perſes, & toutes les nations qui ſont à l'occident de la Chine. Mais qu'elle ſublimité dans la morale ! Selon eux, la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivait avec la Divinité. Ils ne ſe bornaient pas à être juſtes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes ; le ſilence,

l'abſtinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaiſirs, étaient leurs principaux devoirs. Auſſi tous les ſages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appellait la ſageſſe.

XLI. De Confucius.

Les Chinois n'eurent aucune ſuperſtition, aucun charlataniſme à ſe reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, & leur montre encore, qu'on peut les régir ſans les tromper; que ce n'eſt pas par le menſonge qu'on ſert le DIEU de vérité; que la ſuperſtition eſt non-ſeulement inutile, mais nuiſible à la religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut ſi pure & ſi ſainte qu'à la Chine (*à la révélation près.*) Je ne parle pas des ſectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux, & de tout ce qui n'eſt pas populace. Quelle eſt la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de ſiècles? La voici: *Adorez le ciel & ſoyez juſtes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place ſouvent le grand Confutzée, que nous nommons Confucius, parmi les anciens légiſlateurs, parmi les fondateurs des religions; c'eſt une grande inadvertence, Confucius eſt très-moderne; il ne vivait que ſix cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'inſtitua aucun culte, aucun rit; jamais il ne ſe dit ni inſpiré, ni prophête; il ne fit que raſſembler en un corps les anciennes loix de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, & à ne ſe ſouvenir que des bienfaits.

A veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ſes paſſions, & à cultiver l'amitié; à donner

ſans faſte, & à ne recevoir que l'extrême néceſſaire, ſans baſſeſſe.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on faſſe à nous-mêmes ; ce n'eſt que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enſeigne non-ſeulement la modeſtie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII. Des philoſophes Grecs, et d'abord de Pythagore.

Tous les philoſophes Grecs ont dit des ſottiſes en phyſique & en métaphyſique. Tous ſont excellens dans la morale ; tous égalent Zoroaſtre, Confutzée & les bracmanes. Liſez ſeulement les vers dorés de Pythagore, c'eſt le précis de ſa doctrine ; il n'importe de quelle main ils ſoient. Dites-moi ſi une ſeule vertu y eſt oubliée

XLIII. De Zaleucus.

Réuniſſez tous vos lieux communs, prédicateurs Grecs, Italiens, Eſpagnols, Allemands, Français &c. ; qu'on diſtille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui ſoit plus pur que l'exorde des loix de Zaleucus ?

Maîtriſez votre ame, purifiez-là, écartez toute penſée criminelle. Croyez que Dieu ne peut être bien ſervi par les pervers ; croyez qu'il ne reſſemble pas aux faibles mortels, que les louanges & les préſens ſéduiſent : la vertu ſeule peut lui plaire.

Voilà le précis de toute morale & de toute religion.

XLIV. D'EPICURE.

Des pédans de collège, des petits-maîtres de séminaire, ont cru, ſur quelques plaiſanteries d'Horace & de Pétrone, qu'Epicure avait enſeigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. Epicure fut toute ſa vie un philoſophe ſage, tempérant & juſte. Dès l'âge de douze à treize ans, il fut ſage : car lorſque le grammairien qui l'inſtruiſait, lui récita ce vers d'Héſiode.

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres :

Eh! qui le produiſit, dit Epicure, puiſqu'il était le premier ? Je n'en ſais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philoſophes qui le ſachent. Je vais donc m'inſtruire chez eux, repartit l'enfant; & depuis ce tems, juſqu'à l'âge de ſoixante & douze ans, il cultiva la philoſophie. Son teſtament, que Diogène de Laërce nous a conſervé tout entier, découvre une ame tranquille & juſte; il affranchit les eſclaves qu'il croit avoir mérité cette grace : il recommande à ſes exécuteurs teſtamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'oſtentation, point d'injuſte préférence; c'eſt la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raiſonnables. Seul de tous les philoſophes, il eut pour amis tous ſes diſciples, & ſa ſecte fut la ſeule où l'on ſût aimer, & qui ne ſe partagea point en pluſieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné ſa doctrine, & ce qu'on a écrit pour & contre lui, que tout ſe réduit à la diſpute entre Mallebranche & Arnauld. Mallebranche avouait que le plaiſir rend heureux, Arnauld le niait; c'était une diſpute de mots, comme tant d'autres diſputes où la philoſophie & la théologie apportent leur incertitude, chacune de ſon côté.

XLV. Des Stoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les ftoïciens la rendirent prefque divine. Réfignation à l'Etre des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jufqu'à cet Etre; mépris du plaifir, mépris même de la douleur, mépris de la vie & de la mort, inflexibilité dans la juftice; tel était le caractère des vrais ftoïciens; & tout ce qu'on a pu dire contr'eux, c'eft qu'ils décourageaient le refte des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur fecte, fit voir qu'on ne pouvait pouffer la vertu auffi loin qu'eux, fans être d'aucun parti; & la mort de ce martyr de la Divinité eft l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en foit repentie.

Le ftoïcien Caton eft d'un autre côté l'éternel honneur de Rome. Epictète dans l'efclavage, eft peut-être fupérieur à Caton, en ce qu'il eft toujours content de fa misère. Je fuis, dit-il, dans la place où la providence a voulu que je fuffe; m'en plaindre, c'eft l'offenfer.

Dirai-je que l'empereur Antonin eft encore au-deffus d'Epictète, parce qu'il triompha de plus de féductions, & qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne fe pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer. Lifez les penfées de l'un & de l'autre; l'empereur & l'efclave vous paraîtront également grands.

Oferai-je parler ici de l'empereur Julien? Il erra fur le dogme; mais certes il n'erra pas fur la morale. En un mot, nul philofophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit, que toutes les vertus de ces grands-hommes n'étaient que des péchés illuftres. Puiffe la terre être couverte de tels coupables!

XLVI. PHILOSOPHIE EST VERTU.

Il y eut des ſophiſtes, qui furent aux philoſophes ce que les hommes ſont aux ſinges. Lucien ſe moqua d'eux; on les mépriſa. Ils furent à-peu-près ce qu'ont été les moines mendians dans les univerſités. Mais n'oublions jamais que tous les philoſophes ont donné de grands exemples de vertu, & que les ſophiſtes, & même les moines, ont tous reſpecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. D'ESOPE.

Je placerai Eſope parmi ces grands-hommes, & même à la tête de ces grands-hommes, ſoit qu'il ait été le Pilpay des Indiens, ou l'ancien précurſeur de Pilpay, ou le Lokman des Perſes, ou le Akkim des Arabes, ou le Hacam des Phéniciens, il n'importe; je vois que ſes fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, & que l'origine s'en perd dans une antiquité, dont on ne peut ſonder l'abyme. A quoi tendent ces fables auſſi profondes qu'ingénues, ces apologues qui ſemblent viſiblement écrits dans un tems où l'on ne doutait pas que les bêtes n'euſſent un langage? Elles ont enſeigné preſque tout notre hémiſphère. Ce ne ſont point des recueils de ſentences faſtidieuſes qui laſſent plus qu'elles n'éclaitent; c'eſt la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'eſt d'y ajouter des embelliſſemens dans nos langues modernes. Cette ancienne ſageſſe eſt ſimple & nue dans le premier auteur. Les graces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fonds reſpectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juſte.

XLVIII. *De la paix née de la philosophie.*

Puiſque tous les philoſophes avaient des dogmes différens, il eſt clair que le dogme & la vertu ſont d'une nature entiérement hétérogène. Qu'ils cruſſent ou non que Thétis était la déeſſe de la mer, qu'ils fuſſent perſuadés ou non de la guerre des géans & de l'âge d'or, de la boîte de Pandore & de la mort du ſerpent Python &c, ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'eſt une choſe admirable dans l'antiquité que la théologie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. *Autres questions.*

Ah! ſi nous pouvions imiter l'antiquité! ſi nous faiſions enfin à l'égard des diſputes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-ſept ſiècles dans les belles-lettres!

Nous ſommes revenus au goût de la ſaine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent aſſez abſurdes pour imaginer qu'on pût perſécuter un homme, parce qu'il croyait le vuide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas ſubſiſter ſans ſujet, parce qu'il expliquait en un ſens un paſſage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un ſens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la juriſprudence des Romains; & quand nous manquons de loix, (ce qui nous arrive ſi ſouvent) nous allons conſulter le code & le digeſte. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur ſage tolérance?

Qu'importe à l'état qu'on ſoit du ſentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Œcolampade ou pour Mélancton, qu'on ſoit du parti d'un évêque d'Ypre, qu'on n'a point lu, ou

d'un moine Eſpagnol qu'on a moins lu encore? N'eſt-il pas clair que tout cela doit-être auſſi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un paſſage de Lycophron ou d'Héſiode ?

L. *Autres questions.*

Je ſais que les hommes ſont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un muſicien qui eſt mort fou, parce que ſa muſique n'avait pas paru aſſez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'aſſez attaqués pour penſer, par exemple, qu'ils ont toujours raiſon, y aurait-il aſſez d'hellebore pour une ſi étrange maladie ?

Et ſi ces malades, pour ſoutenir qu'ils ont toujours raiſon, menaçaient du dernier ſupplice quiconque penſe qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établiſſaient des eſpions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père ſur le témoignage de ſon fils, une mère ſur celui de ſa fille, doit périr dans les flammes &c., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, & les traiter comme ceux qui ſont attaqués de la rage ?

LI. *Ignorance.*

Vous me demandez à quoi bon tout ce ſermon, ſi l'homme n'eſt pas libre? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'eſt pas libre; je vous ai dit, que ſa liberté conſiſte dans ſon pouvoir d'agir, & non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir.* Enſuite je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la providence éternelle me prédeſtinait à écrire ces rêveries, & prédeſtinait cinq ou ſix lecteurs à en faire leur profit, & cinq à ſix autres à les dédaigner & à les laiſſer dans la foule immenſe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, ſouvenez-vous que je me ſuis annoncé comme un ignorant.

LII. *Autres ignorances.*

Je ſuis ſi ignorant, que je ne ſais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de ſept à huit cents années au moins, quand je recherche en quel tems ont vécu ces antiques héros, qu'on dit avoir exercé les premiers le vol & le brigandage dans une grande étendue de pays; & ces premiers ſages qui adorèrent des étoiles ou des poiſſons, ou des ſerpens, ou des morts, ou des êtres fantaſtiques.

Quel eſt celui qui le premier imagina les ſix Gahambars, & le pont de Tshinavar, & le Dardaroth, & le lac de Karon? en quel tems vivait le premier Bacchus, le premier Hercule, le premier Orphée?

Toute l'antiquité eſt ſi ténébreuſe juſqu'à Thucidide & Xénophon, que je ſuis réduit à ne ſavoir preſque pas un mot de ce qui s'eſt paſſé ſur le globe que j'habite, avant le court eſpace d'environ trente ſiècles; & dans ces trente ſiècles encore, que d'obſcurités! que d'incertitudes! que de fables!

LIII. *Plus grande ignorance.*

Mon ignorance me pèſe bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne ſavons abſolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né ſur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami le ſavant Apédeutès, natif de Courlandes, s'il avait connaiſſance des anciens peuples du Nord ſes voiſins, & de ſon malheureux petit pays? il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poiſſons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je ſais de mon pays, c'eſt que Céſar dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'uſage de ſacrifier des hommes à je ne ſais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, & que nous n'allions jamais en courſe qu'accompagnés de vieilles ſorcières qui faiſaient ces beaux ſacrifices.

Tacite, un ſiècle après, dit quelques mots de nous, ſans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaiſon des Romains ; car il aſſure que quand nous n'avions perſonne à voler, nous paſſions les jours & les nuits à nous enivrer de mauvaiſe bière dans nos cabanes.

Depuis ce tems de notre âge d'or, c'eſt un vuide immenſe juſqu'à l'hiſtoire de Charlemagne. Quand je ſuis arrivé à ces tems connus, je vois dans Goldſtad une charte de Charlemagne datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce ſavant empereur parle ainſi :

Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus frère de Néron & d'Agrippa avait autrefois bâtis.

Ce Granus & cet Agrippa, frère de Néron, me font voir que Charlemagne était auſſi ignorant que moi ; & cela ſoulage.

LIV. IGNORANCE RIDICULE.

L'hiſtoire de l'égliſe de mon pays reſſemble à celle de Granus frère de Néron & d'Agrippa, & eſt bien plus merveilleuſe. Ce ſont de petits garçons reſſuſcités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet ; des hoſties qui ſaignent d'un coup de couteau qu'un Juif leur donne ; des ſaints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes des plus avérées dans notre hiſtoire eccléſiaſtique d'Allemagne, eſt celle du bienheureux Pierre de Luxem-

bourg, qui dans les deux années 1388 & 89 après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles & les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres états de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques, aussi merveilleuses & aussi authentiques? Je trouve partout la même sagesse & la même certitude.

LV. Pis qu'ignorance.

J'ai vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués & brûlés; & j'ai dit, S'ils y avait eu un sage dans ces abominables tems, il aurait donc fallu que ce sage vécût & mourût dans les déserts.

LVI. Commencement de la raison.

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, & leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grace versatile, comme il coula si long-tems pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore; quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie & la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que le vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit pas s'abstenir de prendre de la nourriture dansla crainte d'être empoisonné.

*

SUPPLÉMENT
AU
PHILOSOPHE IGNORANT.

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

ANDRÉ Des Touches était un muficien très-agréable dans le beau fiècle de Louis XIV, avant que la mufique eût été perfectionnée par Rameau, & gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté furmontée au naturel & aux graces.

Avant d'avoir exercé fes talens, il avait été moufquetaire ; & avant d'être moufquetaire il fit en 1688 le voyage de Siam avec le jéfuite Tachard, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendreffe pour avoir un amufement fur le vaiffeau ; & Des Touches parla toujours avec admiration du père Tachard le refte de fa vie.

Il fit connaiffance à Siam avec un premier commis du barcalon ; ce premier commis s'appellait Croutef : & il mit par écrit la plupart des queftions qu'il avait faite à Croutef, avec les réponfes de ce Siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans fes papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de foldats ?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins ?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéans & très-riches. Il eſt vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus, mais en récompenſe nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maiſons, & entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus ſage & de mieux aviſé. Et vos finances, en quel état ſont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'eſt pas leur faute ; car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'état.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre juriſprudence eſt-elle auſſi parfaite que tout le reſte de votre adminiſtration ?

CROUTEF.

Elle eſt bien ſupérieure ; nous n'avons point de loix ; mais nous avons cinq ou ſix mille volumes ſur les loix. Nous nous conduiſons d'ordinaire par des coutumes ; car on ſait qu'une coutume ayant été établie au haſard eſt toujours ce qu'il y a de plus ſage. Et de plus, chaque coutume ayant néceſſairement changé dans chaque

province comme les habillemens & les coëffures, les juges peuvent choiſir à leur gré l'uſage qui était en vogue il y a quatre ſiècles, ou celui qui régnait l'année paſſée; c'eſt une variété de légiſlation que nos voiſins ne ceſſent d'admirer; c'eſt une fortune aſſurée pour les praticiens, une reſſource pour tous les plaideurs de mauvaiſe foi, & un agrément infini pour les juges qui peuvent en ſûreté de conſcience décider les cauſes ſans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez au moins des loix conſtantes?

CROUTEF.

DIEU nous en préſerve! nous pouvons condamner au banniſſement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour ſelon que la fantaiſie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de Mr. le Barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens ſoient arbitraires.

DES TOUCHES.

Cela eſt juſte. Et de la queſtion, en uſez-vous?

CROUTEF

C'eſt notre plus grand plaiſir; nous avons trouvé que c'eſt un ſecret infaillible pour ſauver un coupable qui a les muſcles vigoureux, les jarrêts forts & ſouples, les bras nerveux & les reins doubles; & nous rouons gaiment tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une ſageſſe & une prudence merveilleuſe. Comme il y a des demi-preuves c'eſt-à-dire des demi-vérités, il eſt clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner; enſuite vient la

mort toute entière, ce qui donne dans le monde une grande considération, & qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'est plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés ?

CROUTEF.

Les enfans en sont privés. Car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-tems que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Laos nos voisins n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage ; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, & que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances, & surtout dans l'art militaire.

DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magistrature ?

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille piéces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé

plaidé cinq cents caufes avec fuccès, en vain on aurait un efprit rempli de jufteffe, & un cœur plein de juftice; on ne peut parvenir à aucune magiftrature fans argent. C'eft encore ce qui nous diftingue de tous les peuples de l'Afie, & furtout de ces barbares de Laos qui ont la manie de récompenfer tous les talens & de ne vendre aucun emploi.

André Des Touches qui était un peu diftrait, comme le font tous les muficiens, répondit au Siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraiffaient un peu difcordans, & voulut s'informer à fond de la mufique fiamoife; mais Croutef plein de fon fujet, & paffionné pour fon pays, continua en ces termes: Il m'importe fort peu que nos voifins qui habitent par-delà nos montagnes aient de meilleure mufique que nous, & de meilleurs tableaux pourvu que nous ayons toujours des loix fages & humaines. C'eft dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonftances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en faifant pendre la mère: moyennant quoi elle eft manifeftement hors d'état de faire une fauffe couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cent mille piéces d'or, nous le refpectons, & nous allons dîner chez lui. Mais fi une pauvre fervante s'approprie maladroitement trois ou quatre piéces de cuivre qui étaient dans la caffette de fa maîtreffe, nous ne manquons pas de tuer cette fervante en place publique; premièrement, de peur qu'elle ne fe corrige; fecondement, afin qu'elle ne puiffe donner à l'état des enfans en grand nombre, parmi lefquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites piéces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troifièmement, parce qu'il eft jufte de proportionner la peine au crime, & qu'il ferait ridicule d'employer dans une maifon de force, à des

ouvrages utiles, une perſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encore plus juſtes, plus clémens, plus raiſonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de ſe ſervir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons ſi bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un ſi prodigieux ſalaire, ils ont une part ſi conſidérable à nos conquêtes, qu'ils ſont ſans doute les plus criminels de tous les hommes, lorſque s'étant enrôlés dans un moment d'ivreſſe, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raiſon. Nous leur faiſons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire reſter en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes inſtitutions, qui ne vont pas à la vérité juſqu'à verſer le ſang des hommes, mais qui rendent la vie ſi douce & ſi agréable, qu'il eſt impoſſible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait ſes facultés, nous vendons ſa marmite & ſon lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il ſera débarraſſé de ſon ſuperflu.

DES TOUCHES.

Voilà qui eſt tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde ſageſſe, ſachez que notre baſe fondamentale conſiſte à reconnaître pour notre ſouverain à pluſieurs égards un étranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui eſt très-prudent, il faut que ce talapoin Siamois paie la première année de ſon revenu à ce tondu tartare, ſans quoi il eſt clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où eſt le tems, l'heureux tems, où ce tondu faiſait égorger une moitié de la nation par l'autre, pour décider ſi Sammonocodom avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguiſé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cent quatre-vingt-dix jours ſur le côtés droit ou ſur le gauche? Ces grandes queſtions qui tiennent ſi eſſentiellement à la morale, agitaient alors tous les eſprits; elles ébranlaient le monde; le ſang coulait pour elles; on maſſacrait les femmes ſur les corps de leurs maris; on écraſait leurs petits enfans ſur la pierre, avec une dévotion, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne faiſons plus de ces ſaints ſacrifices! Mais au moins, il nous reſte, graces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient ſi on les laiſſait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, monſieur, ſi vous diviſez à Siam le ton majeur en deux comma & deux ſemi-comma, & ſi le progrès du ſon fondamental ſe fait par 1. 3. & 9.

CROUTEF.

Par Sammonocodom, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue, vous m'avez interrogé ſur la forme de notre gouvernement, & vous me parlez de muſique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La muſique tient à tout; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puiſque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous diſiez donc que pour faire un accord parfait...

CROUTEF.

Je vous diſais qu'autrefois le Tartare tondu prétendait diſpoſer de tous les royaumes de l'Aſie, ce qui était fort

loin de l'accord parfait, mais il en résultait un grand bien ; on était beaucoup plus dévot à Sammonocodom & à son éléphant, que dans nos jours où tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour ; cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? Il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

PETITE DIGRESSION.

DANS les commencemens de la fondation des Quinze-Vingts, on sait qu'ils étaient tous égaux, & que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnoie de cuivre de celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire, qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir ; & ils vécurent paisibles & fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue ; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes ; enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de

toutes les aumônes. Par ce moyen perſonne n'oſa lui réſiſter. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts étaient blancs ; les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un ſeul de cette couleur. Tout le monde ſe moqua d'eux ; ils allèrent ſe plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'eſprits forts, de rebelles qui ſe laiſſaient ſéduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, & qui oſaient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les appaiſer, rendit un arrêt, par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On ſe moqua d'eux plus que jamais. Nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles auſſi ; on ſe battit long-tems, & la concorde ne fut rétablie que lorſqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de ſuſpendre leur jugement ſur la couleur de leurs habits.

Un ſourd, en liſant cette petite hiſtoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs ; mais il reſta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux ſourds de juger de la muſique.

AVENTURE INDIENNE,

TRADUITE PAR L'IGNORANT.

PYTHAGORE, dans ſon ſéjour aux Indes, apprit, comme tout le monde ſait, à l'école des gymnoſophiſtes, le langage des bêtes & celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie aſſez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : Que je ſuis malheureuſe d'être

née herbe! à peine ſuis-je parvenue à deux pouces de hauteur, que voilà un monſtre dévorant, un animal horrible qui me foule ſous ſes larges pieds; ſa gueule eſt armée d'une rangée de faulx tranchantes avec laquelle il me coupe, me déchire & m'engloutit. Les hommes nomment ce monſtre un mouton. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas; il trouva une huître qui bâillait ſur un petit rocher; il n'avait point encore embraſſé cette admirable loi, par laquelle il eſt défendu de manger les animaux nos ſemblables. Il allait avaler l'huître, lorſqu'elle prononça ces mots attendriſſans; O nature! que l'herbe qui eſt comme moi ton ouvrage, eſt heureuſe! Quand on l'a coupée, elle renaît, elle eſt immortelle; & nous, pauvres huîtres, en vain ſommes-nous défendues par une double cuiraſſe, des ſcélérats nous mangent par douzaines à leur déjeûner, & c'en eſt fait pour jamais. Quelle épouvantable deſtinée que celle d'une huître, & que les hommes ſont barbares!

Pythagore treſſaillit; il ſentit l'énormité du crime qu'il allait commettre: il demanda pardon à l'huître en pleurant? & la remit bien proprement ſur ſon rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées, des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là, dit-il, ne ſont pas philoſophes.

Pythagore en entrant fut heurté, froiſſé, renverſé par une multitude de gredins & de gredines qui couraient en criant, C'eſt bien fait, c'eſt bien fait, ils l'ont bien mérité. Qui? Quoi? dit Pythagore en ſe relevant; & les gens couraient toujours en diſant, Ah! que nous aurons de plaiſir de les voir cuire.

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quel-

ques autres légumes; point du tout, c'était de deux pauvres Indiens. Ah ! ſans doute, dit Pythagore, ce ſont deux grands philoſophes qui ſont las de la vie, ils ſont bien aiſe de renaître ſous une autre forme; il y a du plaiſir à changer de maiſon, quoiqu'on ſoit toujours mal logé; il ne faut pas diſputer des goûts.

Il avança avec la foule juſqu'à la place publique, & ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé, & vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appellait un *tribunal*, & ſur ce banc des juges, & ces juges tenaient tous une queue de vache à la main, & ils avaient ſur la tête un bonnet reſſemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta Silène quand il vint autrefois au pays avec Bacchus, après avoir traverſé la mer Erytrée à pied ſec, & avoir arrêté le ſoleil & la lune, comme on le raconte fidèlement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de Pythagore. Le ſage de l'Inde expliqua au ſage de Samos de quoi il était queſtion dans la fête qu'on allait donner au peuple Indou.

Les deux Indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés; mes graves confrères les ont condamnés à ce ſupplice, l'un pour avoir dit que la ſubſtance de Xaca n'eſt pas la ſubſtance de Brama; & l'autre, pour avoir ſoupçonné qu'on pouvait plaire à l'Etre ſuprême par la vertu, ſans tenir en mourant une vache par la queue; parce que, diſait-il, on peut être vertueux en tout tems, & qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été ſi effrayées de ces deux propoſitions ſi hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux juges, juſqu'à-ce qu'ils aient ordonné le ſupplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe juſqu'à l'homme il y avait bien des ſujets de chagrin. Il fit pourtant en-

tendre raifon aux juges, & même aux dévotes; & c'eft ce qui n'eft arrivé que cette feule fois.

Enfuite il alla prêcher la tolérance à Crotone; mais un intolérant mit le feu à fa maifon; il fut brûlé, lui qui avait tiré deux Indous des flammes. *Sauve qui peut.*

PETIT COMMENTAIRE DE L'IGNORANT.

Sur l'éloge du Dauphin de France, compofé par Mr. Thomas.

JE viens de lire dans l'éloquent difcours de Mr. Thomas ces paroles remarquables.

« Le dauphin lifait avec plaifir ces livres où la douce » humanité lui peignait tous les hommes, & même » ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Au- » rait-il donc été lui-même ou perfécuteur, ou cruel? » aurait-il adopté la férocité de ceux qui comptent » l'erreur parmi les crimes, & veulent tourmenter » pour inftruire? *Ah!* dit-il plus d'une fois, *ne perfé-* » *cutons point.* »

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me fuis écrié, quel fera le malheureux qui ofera être perfécuteur quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince favait que la perfécution n'a jamais produit que du mal : il avait lu beaucoup : la philofophie avait percé jufqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un état monarchique, eft que le prince foit éclairé. Henri IV ne l'était pas par les livres; car excepté Montaigne, qui n'a rien d'arrêté, & qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de miférables livres de controverfe indignes d'être lus par un roi.

Mais Henri IV était inftruit par l'adverfité, par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin, par fes propres lumières. Ayant été perfécuté, il ne fut point perfécuteur. Il était plus philofophe qu'il ne penfait, au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, & de la rage de deux fectes ennemies Louis XIII ne lut rien, ne fut rien, & ne vit rien ; il laiffa perfécuter.

Louis XIV avait un grand fens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un efprit jufte, un cœur noble ; mais malheureufement le cardinal Mazarin ne cultiva point un fi beau caractère. Il méritait d'être inftruit, il fut ignorant ; fes confeffeurs enfin le fubjuguèrent ; il perfécuta ; il fit du mal. Quoi ! les Sacis, les Arnaulds, & tant d'autres grands-hommes emprifonnés, exilés, bannis ! Et pourquoi ? Parce qu'ils ne penfaient pas comme deux jéfuites de la cour ; & enfin, fon royaume en feu pour une bulle ! Il le faut avouer, le fanatifme & la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne ferait arrivé fous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grace efficace, une grace fuffifante, & même encore une verfatile.

Je ne fuis pas étonné qu'autrefois le cardinal de Lorraine ait perfécuté des gens affez mal avifés pour pouvoir ramener les chofes à la première inftitution de l'églife ; le cardinal aurait perdu fept évêchés, & de très-groffes abbayes dont il était en poffeffion. Voilà une très-bonne raifon de pourfuivre ceux qui ne font pas de notre avis. Perfonne affurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre fujet de guerre chez les hommes ; chacun défend fon bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le fein de la paix il s'élève des guerres inteftines pour des billevefées incompréhenfibles de pure

métaphysique ; qu'on ait sous Louis XIII en 1624 défendu sous peine de galères, de penser autrement qu'Aristote; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes, pour les admettre ensuite; que de plus d'une question digne de Rabelais on ait fait une question d'état; cela est barbare & absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis Romulus jusqu'au tems où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions ? On ne peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Ciceron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres, *voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage*. Il était très-attaché à la secte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle dans son asyle & dans le tien; tu laissas en paix Spinosa dont tu n'étais point jaloux, mais tu voulais accabler ce respectable Bayle, qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant & l'héritier de trente rois a dit, *ne persécutons point*, & un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait, *persécutons* !

Ravir aux hommes la liberté de penser! juste ciel! tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des pays où la superstition également lâche & barbare abrutit l'espèce humaine, il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est

un peuple mitoyen, chez qui la philofophie eft tantôt accueillie, & tantôt profcrite, chez qui Rabelais a été imprimé avec privilège, mais qui a laiffé mourir le grand Arnauld de faim dans un village étranger, un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaiffes depuis les tems de fes druides, jufqu'au tems où quelques rayons de lumière tombèrent fur lui de la tête de Defcartes. Depuis ce tems le jour lui eft venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que Locke était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que lorfqu'on lui fit connaître la fageffe de ce grand-homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'ifle des philofophes dans le pays des frivolités ?

Si on a pourfuivi ceux qui éclairaient les ames, on a pouffé la manie jufqu'à s'élever contre ceux qui fauvaient les corps. En vain il eft démontré que l'inoculation peut conferver la vie à vingt-cinq mille perfonnes par année dans un grand royaume, il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité fes bienfaicteurs d'empoifonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que ferait-il arrivé? les peuples voifins auraient conclu que la nation était fans raifon & fans courage.

Heureufement les perfécutions font paffagères, elles font perfonnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas, fi on ne corrompait pas leur entendement, ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque tems, enfuite on eft étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme ofe dire, non-feulement après tous les phyficiens, mais après tous les hommes, que fi la providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait fur la terre ni artiftes, ni arts. Un vinaigrier de-

venu maître d'école dénonce cette propoſition comme impie, il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, & rien à notre intelligence. Un ſinge n'oſerait intenter une telle accuſation dans le pays des ſinges, cette accuſation réuſſit chez les hommes. L'auteur eſt perſécuté avec fureur, au bout de trois mois on n'y penſe plus. Il en eſt de la plupart des livres philoſophiques comme des contes de La Fontaine, on commença par les brûler, on a fini par les repréſenter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on les repréſentations? c'eſt qu'on s'eſt apperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proſcrit reſte-t-il paiſiblement entre les mains des lecteurs? c'eſt qu'on s'eſt apperçu que ce livre n'a troublé en rien la ſociété, qu'aucune penſée abſtraite, ni même aucune plaiſanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur beſace, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a ſervi préciſément qu'à occuper le loiſir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on perſécute, c'eſt pour le plaiſir de perſécuter.

Paſſons de l'oppreſſion paſſagère que la philoſophie a eſſuyée mille fois parmi nous, à l'oppreſſion théologique qui eſt plus durable. Dès les premiers ſiècles on diſpute, les deux partis contraires s'anathématiſent. Qui a raiſon des deux? c'eſt le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, juſqu'à-ce qu'enfin l'autorité & le tems décident. Alors les deux partis réunis perſécutent un troiſième parti qui s'élève, & celui-ci en opprime un quatrième. On ne ſait que trop que le ſang a coulé pendant quinze cents ans pour ces diſputes. Mais ce qu'on ne ſait pas aſſez, c'eſt que ſi on n'avait jamais perſécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté, *ne perſécutons perſonne.*

COMMENTAIRE SUR LE LIVRE DES DÉLITS ET DES PEINES.

I. *Occasion de ce commentaire.*

J'Etais plein de la lecture du petit livre des délits & des peines, qui eſt en morale ce que ſont en médecine le peu de remèdes dont nos maux pourraient être ſoulagés. Je me flattais que cet ouvrage adoucirait ce qui reſte de barbare dans la juriſprudence de tant de nations; j'eſpérais quelque réforme dans le genre humain, lorſqu'on m'apprit qu'on venait de pendre dans une province, une fille de dix-huit ans, belle & bien faite, qui avait des talens utiles, & qui était d'une très-honnête famille.

Elle était coupable de s'être laiſſé faire un enfant; elle l'était encore davantage d'avoir abandonné ſon fruit. Cette fille infortunée fuyant la maiſon paternelle eſt ſurpriſe des douleurs de l'enfantement; elle eſt délivrée ſeule & ſans ſecours auprès d'une fontaine. La honte qui eſt dans le ſexe une paſſion violente, lui donna aſſez de force pour revenir à la maiſon de ſon père & pour y cacher ſon état. Elle laiſſe ſon enfant expoſé, on le trouve mort le lendemain; la mère eſt découverte, condamnée à la potence & exécutée.

La première faute de cette fille, ou doit être renfermée dans le ſecret de ſa famille, ou ne mérite que la protection des loix : parce que c'eſt au ſéducteur à réparer le mal qu'il a fait, parce que la faibleſſe a droit à l'indulgence, parce que tout parle en faveur d'une fille dont la groſſeſſe cachée la met ſouvent en danger de mort, que cette groſſeſſe connue flétrit ſa réputation, & que la difficulté d'élever ſon enfant eſt encore un grand malheur de plus.

La feconde faute eft plus criminelle; elle abandonne le fruit de fa faibleffe & l'expofe à périr.

Mais parce qu'un enfant eft mort, faut-il abfolument faire mourir la mère? Elle ne l'avait pas tué; elle fe flattait que quelque paffant prendrait pitié de cette créature innocente; elle ne pouvait même être dans le deffein d'aller retrouver fon enfant & de lui faire donner les fecours néceffaires. Ce fentiment eft fi naturel, qu'on doit le préfumer dans le cœur d'une mère. La loi eft pofitive contre la fille dans la province dont je parle. Mais cette loi n'eft-elle pas injufte, inhumaine & pernicieufe? injufte, parce qu'elle n'a pas diftingué entre celle qui tue fon enfant & celle qui l'abandonne; inhumaine, en ce qu'elle fait périr cruellement une infortunée à qui on ne peut reprocher que fa faibleffe & fon empreffement à cacher fon malheur; pernicieufe, en ce qu'elle ravit à la fociété un citoyenne qui devait donner des fujets à l'état, dans une province où l'on fe plaint de la dépopulation.

La charité n'a point encore établi dans ce pays, des maifons fecourables, où les enfans expofés foient nourris. Là où la charité manque, la loi eft toujours cruelle. Il valait bien mieux prévenir ces malheurs qui font affez ordinaires, que fe borner à les punir. La véritable jurifprudence eft d'empêcher les délits, & non de donner la mort à un fexe faible, quand il eft évident que fa faute n'a pas été accompagnée de malice, & qu'elle a coûté à fon cœur.

Affurez autant que vous le pourrez une reffource à quiconque fera tenté de mal faire, & vous aurez moins à punir.

II. Des supplices.

Ce malheur, & cette loi fi dure, dont j'ai été fenfiblement frappé, m'ont fait jeter les yeux fur le code criminel

des nations. L'auteur humain des délits & des peines n'a que trop raifon de fe plaindre que la punition foit trop fouvent au-deffus du crime, & quelquefois pernicieufe à l'état, dont elle doit faire l'avantage.

Les fupplices recherchés dans lefquels on voit que l'efprit humain s'eft épuifé à rendre la mort affreufe, femblent plutôt inventés par la tyrannie que par la juftice.

Le fupplice de la roue fut introduit en Allemagne dans les tems d'anarchie ? où ceux qui s'emparaient des droits régaliens voulaient épouvanter par l'appareil d'un tourment inoui quiconque oferait attenter contr'eux. En Angleterre on ouvrait le ventre d'un homme atteint de haute trahifon, on lui arrachait le cœur, on lui en battait les joues, & le cœur était jeté dans les flammes. Mais, quel était fouvent ce crime de haute trahifon ? C'était dans les guerres civiles d'avoir été fidèle à un roi malheureux, & quelquefois de s'être expliqué fur le droit douteux du vainqueur. Enfin, les mœurs s'adoucirent ; il eft vrai qu'on a continué d'arracher le cœur, mais c'eft toujours après la mort du condamné. L'appareil eft affreux, mais la mort eft douce, fi elle peut l'être.

III. *Des peines contre les hérétiques.*

Ce fut furtout la tyrannie qui la première décerna la peine de mort contre ceux qui différaient de l'églife dominante dans quelques dogmes. Aucun empereur chrétien n'avait imaginé avant le tyran Maxime, de condamner un homme au fupplice, uniquement pour des points de controverfe. Il eft bien vrai que ce furent deux évêques Efpagnols qui pourfuivirent la mort des prifcilianiftes auprès de Maxime ; mais il n'eft pas moins vrai que ce tyran voulait plaire au parti dominant en verfant le fang des hérétiques. La barbarie & la juftice lui étaient également indifférentes. Jaloux de Théodofe Efpagnol comme

lui, il se flattait de lui enlever l'empire d'Orient, comme il avait déjà envahi celui d'Occident. Théodose était haï pour ses cruautés ; mais il avait su gagner tous les chefs de la religion. Maxime voulait déployer le même zèle, & attacher les évêques Espagnols à sa faction. Il flattait également l'ancienne religion & la nouvelle ; c'était un homme aussi fourbe qu'inhumain, comme tous ceux qui dans ce tems-là prétendirent ou parvinrent à l'empire. Cette vaste partie du monde était gouvernée comme l'est Alger aujourd'hui. La milice faisait & défaisait les empereurs ; elle les choisissait très-souvent parmi les nations réputées barbares. Théodose lui opposait alors d'autres barbares de la Scythie. Ce fut lui qui remplit les armées de Goth, & qui éleva Alaric le vainqueur de Rome. Dans cette confusion horrible c'était donc à qui fortifierait le plus son parti par tous les moyens possibles.

Maxime venait de faire assassiner à Lyon l'empereur Gratian collègue de Théodose ; il méditait la perte de Valentinien II, nommé successeur de Gratian à Rome dans son enfance. Il assemblait à Trèves une puissante armée, composée de Gaulois & d'Allemands. Il faisait lever des troupes en Espagne, lorsque deux évêques Espagnols Idacio & Ithacus ou Itacius, qui avaient alors beaucoup de crédit, vinrent lui demander le sang de Priscillien & de tous ses adhérens, qui disaient que les ames sont des émanations de DIEU ; que la trinité ne contient point trois hypostases ; & qui de plus poussaient le sacrilège jusqu'à jeûner le dimanche. Maxime, moitié payen, moitié chrétien, sentit bientôt toute l'énormité de ces crimes. Les Sts. évêques Idacio & Itacius, obtinrent qu'on donnât d'abord la question à Priscillien & à ses complices avant qu'on les fît mourir ; ils y furent présens, afin que tout se passât dans l'ordre, & s'en retournèrent en bénissant DIEU, & en plaçant Maxime le défenseur de la foi au rang des saints. Mais Maxime

ayant été défait par Théodose, & ensuite assassiné aux pieds de son vainqueur, il ne fut point canonisé.

Il faut remarquer que St. Martin évêque de Tours, véritablement homme de bien, sollicita la grace de Priscillien ; mais les évêques l'accusèrent lui-même d'être hérétique, & il s'en retourna à Tours de peur qu'on ne lui fît donner la question à Trèves.

Quant à Priscillien, il eut la consolation, après avoir été pendu, qu'il fut honoré de sa secte comme un martyr. On célébra sa fête, & on le fêterait encore s'il y avait des priscillianistes.

Cet exemple fit frémir toute l'église ; mais bientôt après il fut imité & surpassé. On avait fait périr des priscillianistes par le glaive, par la corde & par la lapidation. Une jeune dame de qualité soupçonnée d'avoir jeûné le dimanche, n'avait été que lapidée dans Bordeaux. (*a*) Ces supplices parurent trop légers, on prouva que DIEU exigeait que les hérétiques fussent brûlés à petit feu. La raison péremptoire qu'on en donnait, c'était que DIEU les punit ainsi dans l'autre monde, & que tout prince, tout lieutenant du prince, enfin le moindre magistrat, est l'image de DIEU dans ce monde-ci.

Ce fut sur ce principe qu'on brûla partout des sorciers, qui étaient visiblement sous l'empire du diable, & les hétérodoxes qu'on croyait encore plus criminels & plus dangereux que les sorciers.

On ne sait pas bien précisément quelle était l'hérésie des chanoines que le roi Robert fils de Hugues, & Constance sa femme, allèrent faire brûler en leur présence à Orléans en 1022. Comment le saurait-on ? Il n'y avait alors qu'un très-petit nombre de clercs & de moines qui eussent l'usage de l'écriture. Tout ce qui est constaté,

(*a*) Voyez l'histoire de l'église.

c'eſt que Robert & ſa femme raſſaſièrent leurs yeux de ce ſpectacle abominable. L'un des ſectaires avait été le confeſſeur de Conſtance, cette reine ne crut pas pouvoir mieux réparer le malheur de s'être confeſſée à un hérétique, qu'en le voyant dévorer par les flammes.

L'habitude devient loi, & depuis ce tems juſqu'à nos jours, c'eſt-à-dire pendant plus de ſept cents années, on a brûlé ceux qui ont été, ou qui ont paru être ſouillés du crime d'une opinion erronée.

IV. De l'extirpation des héréſies.

Il faut, ce me ſemble, diſtinguer dans une héréſie l'opinion & la faction. Dès les premiers tems du chriſtianiſme les opinions furent partagées. Les chrétiens d'Alexandrie ne penſaient pas ſur pluſieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient oppoſés aux Aſiatiques. Cette diverſité a duré dans tous les tems & durera vraiſemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ſes fidèles dans le même ſentiment, ne l'a pas fait ; il eſt donc à préſumer qu'il ne l'a pas voulu, & que ſon deſſein était d'exercer toutes ſes égliſes à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des ſyſtêmes différens, qui tous ſe réuniſſaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes ces ſectes long-tems tolérées par les empereurs ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient ſe perſécuter & ſe proſcrire les unes les autres, puiſqu'elles étaient également ſoumiſes aux magiſtrats romains ; elles ne pouvaient que diſputer. Quand les magiſtrats les pourſuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature ; elles dirent, laiſſez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous raviſſez pas la liberté que vous accordez aux Juifs. Toutes les ſectes aujourd'hui peuvent tenir le même diſcours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des privi-

lèges aux Juifs, traitez-nous comme vous traitez ces enfans de Jacob, laiſſez-nous prier DIEU comme eux ſelon notre conſcience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre état que n'en fait le judaïſme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST : tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne différons de vous que ſur des ſubtilités de théologie; ne vous privez pas vous-mêmes de ſujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, a la culture de vos terres; & il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'eſt de leurs bras que vous avez beſoin, & non de leur catéchiſme.

La faction eſt une choſe toute différente. Il arrive toujours, & néceſſairement, qu'une ſecte perſécutée dégénère en faction. Les opprimés ſe réuniſſent & s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils ſoient écraſés ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui arriva après la perſécution excitée en 303 par le céſar Galérius, les deux dernières années de l'empire de Dioclétien. Les chrétiens ayant été favoriſés par Dioclétien pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour être exterminés : ils ſe donnèrent à Conſtance Clore, ils combattirent pour Conſtantin ſon fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arrivée en Hollande, en Ecoſſe, en Suiſſe. Quand Ferdinand & Iſabelle chaſsèrent d'Eſpagne les Juifs qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures & les Goths, & même avant les Carthaginois; les Juifs auraient fait une révolution en Eſpagne, s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais secte n'a changé le gouvernement que quand le désespoir lui a fourni des armes. Mahomet lui-même n'a réussi que pour avoir été chassé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis sa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une secte ne bouleverse un état, usez de tolérance : imitez la sage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une secte nouvelle, que de faire mourir sans pitié les chefs & les adhérens, hommes, femmes, enfans, sans en excepter un seul, ou de les tolérer quand la secte est nombreuse. Le premier parti est d'un monstre, le second est d'un sage.

Enchaînez à l'état tous les sujets de l'état par leur intérêt ; que le quaker & le Turc trouvent leur avantage à vivre sous vos loix. La religion est de DIEU à l'homme ; la loi civile est de vous à vos peuples.

V. *Des profanations.*

Louis IX roi de France, placé par ses vertus au rang des saints, fit d'abord une loi contre les blasphémateurs. Il les condamnait à un supplice nouveau ; on leur perçait la langue avec un fer ardent. C'était une espèce de talion ; le membre qui avait péché en souffrait la peine. Mais il était fort difficile de décider ce qui est un blasphême. Il échappe dans la colère ou dans la joie, ou dans la simple conversation, des expressions qui ne sont, à proprement parler, que des explétives, comme le sela & le vah des Hébreux, le pol & l'ædepol des Latins, & comme le *per Deos immortales*, dont on se servait à tout propos, sans faire réellement un serment par les dieux immortels.

Ces mots qu'on appelle *juremens blasphêmes*, sont communément des termes vagues qu'on interprête arbi-

trairement : la loi qui les punit ſemble priſe de celle des Juifs qui dit, *tu ne prendras point le nom de* DIEU *en vain.* Les plus habiles interprêtres croient que cette loi défend le parjure ; & ils ont d'autant plus de raiſon que le mot shavé qu'on a traduit par *en vain*, ſignifie proprement le parjure. Or quel rapport le parjure peut-il avoir avec ces mots qu'on adoucit par *cadedis*, *ſangbleu*, *ventrebleu*, *corbleu.*

Les Juifs juraient par la vie de DIEU : *vivit Dominus.* C'était une formule ordinaire. Il n'était donc défendu que de mentir au nom du DIEU qu'on atteſtait.

Philippe-Auguſte en 1181 avait condamné les nobles de ſon domaine qui prononceraient *tête-bleu*, *ventrebleu*, *corbleu*, *ſangbleu*, à payer une amende, & les roturiers à être noyés. La première partie de cette ordonnance parut puérile, la ſeconde était abominable. C'était outrager la nature que de noyer des citoyens pour la même faute que les nobles expiaient pour deux ou trois ſous de ce tems-là. Auſſi cette étrange loi reſta ſans exécution comme tant d'autres, ſurtout quand le roi fut excommunié & ſon royaume mis en interdit par le pape Céleſtin III.

St. Louis tranſporté de zèle ordonna indifféremment qu'on perçât la langue, ou qu'on coupât la lèvre ſupérieure à quiconque aurait prononcé ces termes indécens. Il en coûta la langue à un gros bourgeois de Paris, qui s'en plaignit au pape Innocent IV. Ce pontif rémontra fortement au roi que la peine était trop forte pour le délit. Le roi s'abſtint déſormais de cette ſévérité. Il eût été heureux pour la ſociété humaine que les papes n'euſſent jamais affecté d'autre ſupériorité ſur les rois.

L'ordonnance de Louis XIV de l'année 1666, ſtatue :

« Que ceux qui ſeront convaincus d'avoir juré &

» blaſphêmé le ſaint nom de DIEU, de ſa très-ſainte
» mère ou de ſes ſaints, ſeront condamnés pour la pre-
» mière fois à une amende, pour la ſeconde, tierce &
» quatrième fois, à une amende double, triple & qua-
» druple; pour la cinquième fois au carcan, pour la
» ſixième fois au pilori & auront la lèvre ſupérieure
» coupée; & la ſeptième fois auront la langue coupée
» tout juſte. »

Cette loi paraît ſage & humaine; elle n'inflige une peine cruelle qu'après ſept rechûtes qui ne ſont pas préſumables.

Mais pour des profanations plus grandes qu'on appelle *ſacrilèges*, l'ordonnance criminelle ne parle que du vol fait dans les égliſes; elle ne s'explique pas ſur les impiétés publiques, ſoit qu'elle n'ait pas prévu de telles démences, ſoit qu'il fût trop difficile de les ſpécifier. Il eſt donc réſervé à la prudence des juges de punir ce délit. Cependant la juſtice ne doit rien avoir d'arbitraire.

Dans un cas auſſi rare, que doivent faire les juges? conſulter l'âge des délinquans la nature de leur faute, le degré de leur méchanceté, de leur ſcandale, de leur obſtination, le beſoin que le public peut avoir on n'avoir pas d'une punition terrible. *Pro qualitate perſonæ proque rei conditione & temporis & ætatis, & ſexus, vel ſeverius vel clementius* (a) *ſtatuendum*. Si la loi n'ordonne point expreſſément la mort pour ce délit, quel juge ſe croira obligé de la prononcer? S'il faut une peine, ſi la loi ſe tait, le juge doit ſans difficulté prononcer la peine la plus douce, parce qu'il eſt homme.

Les profanations ſacrilèges ne ſont jamais commiſes que par de jeunes débauchés. Les punirez-vous auſſi ſévèrement que s'ils avaient tué leurs frères? leur âge

(a) Titre XIII. *Ad legem Juliam*.

plaide en leur faveur. Ils ne peuvent diſpoſer de leurs biens, parce qu'ls ne ſont point ſuppoſés avoir aſſez de maturité dans l'eſprit pour voir les conſéquences d'un mauvais marché ; ils n'en ont donc pas eu aſſez pour voir la conſéquence de leur emportement impie.

Traiterez-vous un jeune diſſolu qui dans ſon aveuglement aura profané une image ſacrée ſans la voler, comme vous avez traité la Brinvilliers qui avait empoiſonné ſon père & ſa famille ? Il n'y point de loi expreſſe contre ce malheureux, & vous en feriez une pour le livrer au plus grand ſupplice ? il mérite un châtiment exemplaire, mais mérite-t-il des tourmens qui effraient la nature, & une mort épouvantable ?

Il a offenſé DIEU, oui, ſans doute, & très-gravement. Uſez-en avec lui comme DIEU même. S'il fait pénitence, DIEU lui pardonne. Impoſez-lui une pénitence forte, & pardonnez-lui.

Votre illuſtre Monteſquieu a dit ; *il faut honorer la Divinité & non la venger*, peſons ces paroles : elles ne ſignifient pas qu'on doive abandonner le maintien de l'ordre public, elles ſignifient comme le dit le judicieux auteur des délits & des peines, qu'il eſt abſurde qu'un inſecte croie venger l'Etre ſuprême. Ni un juge de village. ni un juge de ville ne ſont des Moïſe & des Joſué.

VI. INDULGENCE DES ROMAINS SUR CES OBJETS

D'un bout de l'Europe à l'autre, le ſujet de la converſation des honnêtes gens inſtruits, roule ſouvent ſur cette différence prodigieuſe entre les loix romaines, & tant d'uſages barbares qui leur ont ſuccédé comme les immondices d'une ville ſuperbe qui couvrent ſes ruines.

Certes le sénat romain avait un aussi profond respect que nous pour le DIEU suprême, & autant pour les dieux immortels & secondaires, dépendans de leur maître éternel, que nous en montrons pour nos saints. *Ab jove principium*, était la formule ordinaire (*a*). Pline dans le panégyrique du bon Trajan, commence par attester que les Romains ne manquèrent jamais d'invoquer DIEU en commençant leurs affaires ou leurs discours. Ciceron, Tite-Live l'attestent. Nul peuple ne fut plus religieux, mais aussi il était trop sage & trop grand pour descendre à punir de vains discours, ou des opinions philosophiques. Il était incapable d'infliger des supplices barbares à ceux qui doutaient des augures, comme Ciceron, augure lui-même, en doutait, ni à ceux qui disaient en plein sénat comme César, que les dieux ne punissent point les hommes après la mort.

On a cent fois remarqué que le sénat permit que sur le théatre de Rome le chœur chantât dans la Troade :

Il n'est rien après le trépas, & le trépas n'est rien. Tu demandes en quel lieu sont les morts ? au même lieu où ils étaient avant de naître.

S'il y eut jamais des profanations, en voilà sans doute, & depuis Ennius jusqu'à Ausone tout est profanation, malgré le respect pour le culte. Pourquoi donc le sénat Romain ne les réprimait-il pas ? c'est qu'elles n'influaient en rien sur le gouvernement de l'état, c'est qu'elles ne troublèrent aucune institution, aucune cérémonie religieuse. Les Romains n'en eurent pas moins une excellente police, & ils n'en furent pas moins les maîtres absolus de la plus belle partie du monde jusqu'à Théodose II.

(*a*) *Benè ac sapienter patres conscripti majores instituerunt ut rerum agendarum ita dicendi initium à precationibus capere, &c.*

La maxime du ſénat, comme on l'a dit ailleurs, était, *deorum offenſæ diis curæ*; les offenſes contre les dieux ne regardent que les dieux. Les ſénateurs étant à la tête de la religion, par l'inſtitution la plus ſage n'avaient point à craindre qu'un collège de prêtres les forçât à ſervir ſa vengeance ſous prétexte de venger le ciel. Ils ne diſaient point, déchirons les impies de peur de paſſer pour impies nous-mêmes. Prouvons aux prêtres que nous ſommes auſſi religieux qu'eux, en étant cruels.

Notre religion eſt plus ſainte que celle des anciens Romains. L'impiété parmi nous eſt un plus grand crime que chez eux. DIEU la punira; c'eſt aux hommes à punir ce qu'il y a de criminel dans le déſordre public que cette impiété a cauſé. Or ſi dans une impiété, il ne s'eſt pas volé un mouchoir, ſi perſonne n'a reçu la moindre injure, ſi les rits religieux n'ont pas été troublés, punirons-nous (il faut le dire encore) cette impiété comme un parricide? La maréchale d'Ancre avait fait tuer un coq blanc dans la pleine lune, fallait-il pour cela brûler la maréchale d'Ancre?

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines.
Nec ſcutiva dignum horribili ſectere flagello.

VII. DU CRIME DE LA PRÉDICATION; ET D'ANTOINE.

Un prédicant calviniſte qui vient prêcher ſecrètement ſes ouailles dans certaines provinces, eſt puni de mort! s'il eſt découvert; (*a*) & ceux qui lui ont donné à ſouper & à coucher ſont envoyés aux galères perpétuelles.

(*a*) Edits de 1724 & antérieurs.

Dans d'autres pays un jéſuite qui vient prêcher eſt pendu. Eſt-ce DIEU qu'on a voulu venger en faiſant pendre ce prédicant & ce jéſuite ? S'eſt-on des deux côtés appuyé ſur cette loi de l'évangile : *quiconque n'écoute point l'aſſemblée ſoit traité comme un payen & comme un receveur des deniers publics.* Mais l'évangile n'ordonna pas qu'on tuât ce payen & ce receveur.

S'eſt-on fondé ſur ces paroles du deuteronome ? (*e*) *S'il s'élève un prophête, ... & que ce qu'il a prédit arrive. . . . & qu'il vous diſe, ſuivons des dieux étrangers . . . . Et ſi votre frère ou votre fils ou votre chère femme ou l'ami de votre cœur vous dit, allons, ſervons des dieux étrangers. . . . . tuez-le auſſi-tôt, frappez le premier, & tout le peuple après vous.* Mais ni ce jéſuite ni ce calviniſte ne vous ont dit : allons, ſuivons, des dieux étrangers.

Le conſeiller Dubourg, le chanoine Jehan Chauvin dit Calvin, le médecin Servet Eſpagnol, le Calabrois Gentilis, ſervaient le même DIEU. Cependant le préſident Minard fit brûler le conſeiller Dubourg, & les amis de Duboug firent aſſaſſiner Minard ; & Jehan Calvin fit brûler le médecin Servet à petit feu, & eut la conſolation de contribuer beaucoup à faire trancher la tête au Calabrois Gentilis ; & les ſucceſſeurs de Jehan Calvin firent brûler Antoine. Eſt-ce la raiſon, la piété, la juſtice qui ont commis tous ces meurtres ?

L'hiſtoire d'Antoine eſt une des plus ſingulières dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales de la démence. Voici ce que j'en ai lu dans un manuſcrit très-curieux, & qui eſt rapporté en partie par Jacob Spon. Antoine était né à Brieu en Lorraine, de père & de mère catholiques, & avait étudié à Pont-à-Mouſſon chez les jéſuites. Le prédicant Féri l'engagea dans la

(*a*) Chap. XXIII.

religion proteftante à Metz. Etant retourné à Nanci, on lui fit fon procès comme à un hérétique; & fi un ami ne l'avait fait fauver, il allait périr par la corde. Refugié à *Sédan*, on le foupçonna d'être papifte, & on voulut l'affaffiner.

Voyant par quelle étrange fatalité fa vie n'était en sûreté ni chez les proteftans, ni chez les catholiques, il alla fe faire juif à Venife. Il fe perfuada très fincèrement, & il foutint jufqu'au dernier moment de fa vie, que la religion juive était la feule véritable, & que puifqu'elle l'avait été autrefois, elle devait l'être toujours. Les Juifs ne le circoncirent point, de peur de fe faire des affaires avec le magiftrat; mais il n'en fut pas moins juif intérieurement. Il n'en fit point profeffion ouverte; & même étant allé à Genève, en qualité de prédicant, il y fut premier régent du collège, & enfin, il devint ce qu'on appelle miniftre.

Le combat perpétuel qui s'excitait dans fon cœur entre la fecte de Calvin qni était obligé de prêcher & la religion mofaïque à laquelle feule il croyait, le rendit longtems malade. Il tomba dans une mélancolie & dans une maladie cruelle; troublé par fes douleurs, il s'écria qu'il était Juif. Des miniftres vinrent le vifiter & tâchèrent de le faire rentrer en lui-même; il leur répondit qu'il n'adorait que le DIEU d'Ifraël; qu'il était impoffible que DIEU changeât; que DIEU ne pouvait avoir donné lui-même & gravé de fa main une loi pour l'abolir. Il parla contre le chriftianifme, enfuite il fe dédit: il écrivit une profeffion de foi pour échapper à la condamnation; mais après l'avoir écrite, la malheureufe perfuafion où il était, ne lui permit pas de la figner. Le confeil de la ville affembla les prédicans pour favoir ce qu'il devait faire de cet infortuné. Le petit nombre de ces prêtres opina qu'on devait avoir pitié de lui, qu'il fallait plutôt tâcher à guérir fa ma-

ladie de cerveau que la punir. Le plus grand nombre décida qu'il méritait d'être brûlé, & il le fut. Cette aventure eſt de 1632. (*a*) Il faut cent ans de raiſon & de vertu pour expier un pareil jugement.

VIII. *Histoire de Simon Morin.*

La fin tragique de Simon Morin n'effraie pas moins que celle d'Antoine. Ce fut au milieu des fêtes d'une cour brillante parmi les amours & les plaiſirs, ce fut même dans le tems de la plus grande licence, que ce malheureux fut brûlé à Paris en 1663. C'était un inſenſé qui croyait avoir eu des viſions, & qui pouſſa la folie juſqu'à ſe croire envoyé de DIEU, & à ſe dire incorporé à JESUS-CHRIST.

Le parlement le condamna très-ſagement à être enfermé aux petites-maiſons. Ce qui eſt extrêmement ſingulier, ce qu'il y avait alors dans le même hôpital, un autre fou qui ſe diſait le Père éternel, de qui même la démence a paſſé en proverbe. Simon Morin fut ſi frappé de la folie de ſon compagnon, qu'il reconnut la ſienne, il parut rentrer pour quelque tems dans ſon bon ſens; il expoſa ſon repentir aux magiſtrats, & malheureuſement pour lui il obtint ſon élargiſſement.

Quelque tems après il retomba dans ces accès; il dogmatiſa. Sa mauvaiſe deſtinée voulut qu'il fît connaiſſance avec St. Sorlin Deſmarêts, qui fut pendant pluſieurs mois ſon ami, mais qui bientôt par joloufie de métier devint ſon plus cruel perſécuteur.

Ce Deſmarêts n'était pas moins viſionnaire que Morin: ſes premières inepties furent à la vérité innocentes; c'étaient les tragicomédies d'Erigone & de Mirame imprimées avec une traduction des pſeaumes; c'était le roman d'Ariane & le poëme de Clovis à côté

(*a*) Jacob Spon, pag. 500; & Gui Vances.

de l'office de la Vierge mis en vers ; c'étaient des poéſies ditirambiques enrichies d'invectives contre Homère & Virgile. De cette eſpèce de folie il paſſa à une autre plus ſérieuſe ; on le vit s'acharner contre Port-royal ; & après avoir avoué qu'il avait engagé des femmes dans l'athéiſme, il s'érigea en prophête. Il prétendit que DIEU lui avait donné de ſa main la clef du tréſor de l'apocalyſe, qu'avec cette clef il ferait une réforme de tout le genre-humain, & qu'il allait commander une armée de cent quarante mille hommes contre le janſéniſtes.

Rien n'eût été plus raiſonnable & plus juſte que de le mettre dans la même loge que Simon Morin : mais pourra-t-on s'imaginer qu'il trouva beaucoup de crédit auprès du jéſuite Annat confeſſeur du roi ? Il perſuada que ce pauvre Simon Morin établiſſait une ſecte preſque auſſi dangereuſe que le janſéniſme même ; & enfin ayant porté l'infamie juſqu'à ſe rendre délateur, il obtint du lieutenant-criminel un décret de priſe de corps contre ſon malheureux rival. Oſera-t-on le dire ? Simon Morin fut condamné à être brûlé vif.

Lorſqu'on allait le conduire au ſupplice, on trouva dans un de ſes bas un papier dans lequel il demandait pardon à DIEU de toutes ſes erreurs ; cela devait le ſauver ; mais la ſentence était confirmée, il fut exécuté ſans miſéricorde.

De telles aventures font dreſſer les cheveux. Et dans quel pays n'a-t-on pas vu des événemens auſſi déplorables ? Les hommes oublient partout qu'ils ſont frères, & ils ſe perſécutent juſqu'à la mort. Il faut ſe flatter pour la conſolation du genre humain que ces tems horribles ne reviendront plus.

IX. Des sorciers.

En 1749 on brûla une femme dans l'évêché de Vurtzbourg, convaincue d'être ſorcière. C'eſt un grand

phénomène dans le siècle où nous sommes. Mais est-il possible que des peuples qui se vantaient d'être réformés, & de fouler aux pieds des superstitions, qui pensaient enfin avoir perfectionné leur raison, aient pourtant cru aux sortilèges, aient fait brûler de pauvres femmes accusées d'être sorcières, & cela plus de cent années après la prétendue réforme de leur raison.

Dès l'année 1652 une paysanne du petit territoire de Genève nommée Michelle Chaudron, rencontra le diable en sortant de la ville. Le diable lui donna un baiser, reçut son hommage, & imprima sur sa lèvre supérieure & à son téton droit la marque qu'il a coutume d'appliquer à toutes les personnes qu'il reconnaît pour ses favorites. Ce sceau du diable est un petit seing qui rend la peau insensible, comme l'affirment tous les jurisconsultes démonographes de ce tems-là.

Le diable ordonna à Michelle Chaudron d'ensorceler deux filles. Elle obéit à son seigneur ponctuellement. Les parens des filles l'accusèrent juridiquement de diablerie. Les filles furent interrogées & confrontées avec la coupable. Elles attestèrent qu'elles sentaient continuellement une fourmilière dans des parties de leur corps & qu'elles étaient possédées. On appella les médecins, ou du moins ceux qui passaient alors pour médecins. ils visitèrent les filles. Ils cherchèrent sur le corps de Michelle le sceau du diable, que le procès verbal appelle les *marques sataniques*. Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce qui était déjà une torture douloureuse. Il en sortit du sang, & Michelle fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. Les juges ne voyant point de preuve complette que Michel Chaudron fût sorcière, lui firent donner la question, qui produit infailliblement ces preuves: cette malheureuse cédant à la violence des tourmens, confessa enfin tout ce qu'on voulut.

Les médecins cherchèrent encore la marque satani-

que. Il la trouvèrent à un petit ſeing noir ſur une de ſes cuiſſes. Ils y enfoncérent l'aiguille. Les tourmens de la queſtion avaient été ſi horribles : que cette pauvre créature expirante ſentit à peine l'aiguille ; elle ne cria point : ainſi le crime fut avéré. Mais comme les mœurs commençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue & étranglée.

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentiſſaient alors de pareils arrêts. Les bûchers étaient allumés partout pour les ſorciers comme pour les hérétiques. Ce qu'on reprochait le plus aux Turcs, c'était de n'avoir ni ſorciers ni poſſédés parmi eux. On regardait cette privation de poſſédés comme une marque infaillible de la fauſſeté d'une religion.

Un homme zélé pour le bien public, pour l'humanité, pour la vraie religion, a publié dans un de ſes écrits en faveur de l'innocence, que les tribunaux chrétiens ont condamné à la mort plus de cent mille prétendus ſorciers. Si on joint à ces maſſacres juridiques, le nombre infiniment ſupérieur d'hérétiques immolés, cette partie du monde ne paraîtra qu'un vaſte échaffaut couvert de bourreaux & de victimes, entouré de juges, de sbires, & de ſpectateurs.

X. De la peine de mort.

On a dit il y a long-tems qu'un homme pendu n'eſt bon à rien, & que les ſupplices inventés pour le bien de la ſociété doivent être utiles à cette ſociété. Il eſt évident que vingt voleurs vigoureux condamnés à travailler aux ouvrages publics toute leur vie, ſervent l'état par leur ſupplice, & que leur mort ne fait du bien qu'au bourreau que l'on paie pour tuer les hommes en public. Rarement les voleurs ſont-ils punis de mort en Angleterre ; on les tranſporte dans les colonies. Il en eſt de même dans les vaſtes états de la Ruſſie : on n'a exé-

cuté aucun criminel ſous l'empire de l'autocratrice Elizabeth. Catherine II qui lui a ſuccédé avec un génie très-ſupérieur, ſuit la même maxime. Les crimes ne ſe ſont point multipliés par cette humanité, & il arrive preſque toujours que les coupables relégués en Sibérie y deviennent gens de bien. On remarque la même choſe dans les colonies anglaiſes. Ce changement heureux nous étonne; mais rien n'eſt plus naturel. Ces condamnés ſont forcés à un travail continuel pour vivre. Les occaſions du vice leur manquent: ils ſe marient, ils peuplent. Forcez les hommes au travail, vous les rendrez honnêtes gens. On ſait aſſez que ce n'eſt pas à la campagne que ſe commettent les grands crimes, excepté peut-être quand il y a trop de fêtes, qui forcent l'homme à l'oiſiveté & le conduiſent à la débauche.

On ne condamnait un citoyen Romain à mourir que pour des crimes qui intéreſſaient le ſalut de l'état. Nos maîtres, nos premiers légiſlateurs ont reſpecté le ſang de leurs compatriotes; nous prodiguons celui des nôtres.

On a long-tems agité cette queſtion délicate & funeſte, s'il eſt permis aux juges de punir de mort quand la loi ne prononce pas expreſſément le dernier ſupplice. Cette difficulté fut ſolemnellement débattue devant l'empereur Henri VII. Il jugea (*a*) & décida qu'aucun juge ne peut avoir ce droit.

Il y a des affaires criminelles, ou ſi imprévues, ou ſi compliquées, ou accompagnées de circonſtances ſi bizarres, que la loi elle-même a été forcée dans plus d'un pays d'abandonner ces cas ſinguliers à la prudence des juges. Mais s'il ſe trouve en effet une cauſe dans laquelle la loi permette de faire mourir un accuſé qu'elle n'a pas condamné, il ſe trouvera mille cauſes dans leſquelles l'humanité plus forte que la loi, doit épargner la vie de ceux que la loi elle-même a dévoués à la mort.

L'épée

(*a*) Bodin *de républicâ*, liv. III, chap. V.

L'épée de la juſtice eſt entre nos mains ; mais nous devons plus ſouvent l'émouſſer que la rendre plus tranchante. On la porte dans ſon fourreau devant les rois, c'eſt pour nous avertir de la tirer rarement.

On a vu des juges qui aimaient à faire couler le ſang ; tel était Jeffreys en Angleterre ; tel était en France un homme a qui l'on donna le ſurnom de coupe-tête. De tels hommes n'étaient pas nés pour la magiſtrature ; la nature les fit pour être bourreaux.

XI. De l'exécution des arrêts.

Faut-il aller au bout de la terre ? faut-il recourir aux loix de la Chine, pour voir combien le ſang des hommes doit être ménagé ; Il y a plus de quatre mille ans que les tribunaux de cet empire exiſtent, & il y a auſſi plus de quatre mille ans qu'on n'exécute pas un villageois à l'extrémité de l'empire, ſans envoyer ſon procès à l'empereur, qui le fait examiner trois fois par un de ſes tribunaux; après quoi il ſigne l'arrêt de mort, ou de changement de peine, ou de grace entière (*a*).

Ne cherchons pas des exemples ſi loin, l'Europe en eſt pleine. Aucun criminel en Angleterre n'eſt mis à mort que le roi n'ait ſigné la ſentence : il en eſt ainſi en

(*a*) L'auteur de l'Eſprit des loix, qui a ſemé tant de belles vérités dans ſon ouvrage, paraît s'être cruellement trompé, quand pour étayer ſon principe que le ſentiment vague de l'honneur eſt le fondement des monarchies, & que la vertu eſt le fondement des républiques, il dit des Chinois ; » J'ignore ce que c'eſt » que cet honneur chez des » peuples à qui on ne fait » rien faire qu'à coups de bâ» ton. » Certainement de ce qu'on écarte la populace avec le pantſé, & de ce qu'on donne des coups de pantſe aux gueux inſolens & fripons, il ne s'enſuit pas que la Chine ne ſoit gouvernée par des tribunaux, qui veillent les uns ſur les autres, & que ce ne ſoit une excellente forme de gouvernement.

Allemagne & dans presque tout le Nord. Tel était autrefois l'usage de la France, tel il doit être chez toutes les nations policées. La cabale, le préjugé, l'ignorance peuvent dicter des sentences loin du trône. Ces petites intrigues ignorées à la cour ne peuvent faire impression sur elle ; les grands objets l'environnent. Le conseil suprême est plus accoutumé aux affaires, & plus au-dessus du préjugé ; l'habitude de voir tout en grand, l'a rendu moins ignorant & plus sage ; il voit mieux qu'une justice subalterne de province si le corps de l'état a besoin ou non d'exemples sévères. Enfin quand la justice inférieure a jugé sur la lettre de la loi qui peut être rigoureuse, le conseil mitige l'arrêt, suivant l'esprit de toute loi, qui est de n'immoler les hommes que dans une nécessité évidente.

XII. *De la question.*

Tous les hommes étant exposés aux attentats de la violence ou de la perfidie, détestent les crimes dont ils peuvent être les victimes. Tous se réunissent à vouloir la punition des principaux coupables, & de leur complices ; & tous cependant, par une pitié que DIEU a mise dans nos cœurs, s'élèvent contre les tortures qu'on fait souffrir aux accusés dont on veut arracher l'aveu. La loi ne les a pas encore condamnés, & on leur inflige, dans l'incertitude où l'on est de leur crime, un supplice beaucoup plus affreux que la mort qu'on leur donne quand on est certain qu'ils la méritent. Quoi ! j'ignore encore si tu es coupable, & il faudra que je te tourmente pour m'éclairer ; & si tu es innocent, je n'expierai point envers toi ces mille morts que je t'ai fait souffrir au-lieu d'une seule que je te préperais ! Chacun frissonne à cette idée. Je ne dirai point ici que St. Augustin s'élève contre la question dans sa cité de DIEU. Je ne dirai point

qu'à Rome on ne la faisait subir qu'aux esclaves, & que cependant Quintilien se souvenant que les esclaves sont hommes, réprouve cette barbarie.

Quand il n'y aurait qu'une nation sur la terre qui eût aboli l'usage de la torture, s'il n'y a pas plus de crimes chez cette nation que chez une autre, si d'ailleurs elle est plus éclairée, plus florissante depuis cette abolition, son exemple suffit au reste du monde entier. Que l'Angleterre seule instruise les autres peuples; mais elle n'est pas la seule; la torture est proscrite dans d'autres royaumes & avec succès. Tout est donc décidé. Des peuples qui se piquent d'être polis, ne se piqueront-ils pas d'être humains? s'obstineront-ils dans une pratique inhumaine, sur le seul prétexte qu'elle est d'usage? Réservez au moins cette cruauté pour des scélérats avérés qui auront assassiné un père de famille ou le père de la patrie; recherchez leurs complices: mais qu'une jeune personne qui aura commis quelques fautes qui ne laissent aucunes traces après elles, subisse la même torture qu'un parricide, n'est-ce pas une barbarie inutile? J'ai honte d'avoir parlé sur ce sujet, après ce qu'en a dit l'auteur des délits & des peines. Je dois me borner à souhaiter qu'on rélise souvent l'ouvrage de cet amateur de l'humanité.

XIII. De quelques tribunaux de sang.

Croirait-on qu'il y ait eu autrefois un tribunal suprême plus horrible que l'inquisition, & que ce tribunal ait été établi par Charlemagne? C'était le jugement de Vestphalie, autrement appellé la cour vhémique. La sévérité ou plutôt la cruauté de cette cour allait jusqu'à punir de mort tout Saxon qui avait rompu le jeûne en carême. La même loi fut établie en Flandre & en Franche-Comté au commencement du dix-septième siècle.

Les archives d'un petit coin de pays appellé St. Claude, dans les plus affreux rochers de la Comté de Bourgogne,

conſervent la ſentence & le procès verbal d'exécution d'un pauvre gentilhomme nommé Claude Guillon, auquel on trancha la tête le 28 Juillet 1629. Il était réduit à la misère & preſſé d'une faim dévorante. Il mangea un jour maigre un morceau d'un cheval qu'on avait tué dans un pré voiſin. Voilà ſon crime. Il fut condamné comme un ſacrilège. S'il eût été riche & qu'il ſe fût fait ſervir à ſouper pour deux cents écus de marée, en laiſſant mourir de faim les pauvres, il aurait été regardé comme un homme qui rempliſſait tous ſes devoirs. Voici le prononcé de la ſentence du juge.

« Nous, après avoir vu toutes les piéces du procès & » oui l'avis des docteurs en droit, déclarons ledit Claude » Guillon duement atteint & convaincu d'avoir emporté » de la viande d'un cheval tué dans le pré de cette ville, » d'avoir fait cuire ladite viande le 31 Mars jour de ſa- » medi, & d'en avoir mangé &c. »

Quels docteurs que ces docteurs en droit qui donnèrent leur avis! Eſt-ce chez les Topinambous & chez les Hottentots que ces aventures ſont arrivées? La cour vhémique était bien plus horrible: mais la cour Veſtphalienne devint encore plus terrible; elle déléguait ſecrètement des commiſſaires, qui allaient ſans être connus dans toutes les villes d'Allemagne, prenaient des informations ſans les dénoncer aux accuſés, les jugeaient ſans les entendre; & ſouvent quand ils manquaient de bourreaux, le plus jeune des juges en faiſait l'office, & pendait lui-même (*a*) le condamné. Il fallut pour ſe ſouſtraire aux aſſaſſinats de cette chambre obtenir des lettres d'exemption, des ſauve-gardes des empereurs, encore furent-elles ſouvent inutiles. Cette cour de meurtriers ne fut pleinement diſſoute que par Maximilien premier; elle aurait dû l'être dans le ſang des juges; le

(*a*) Voyez l'excellent abrégé de l'hiſtoire chronologique d'Allemagne & du droit public ſous l'année 803.

tribunal des dix à Venise était en comparaison un institut de miséricorde.

Que penser de ces horreurs & de tant d'autres ? est-ce assez de gémir sur la nature humaine ? il y eut des cas où il fallut la venger.

XIV. *De la différence des loix politiques et des loix naturelles.*

J'appelle loix naturelles, celles que la nature indique dans tous les tems, à tous les hommes, pour le maintien de cette justice que la nature (quoi qu'on en dise) a gravée dans nos cœurs. Partout le vol, la violence, l'homicide, l'ingratitude envers les parens bienfaiteurs, le parjure commis pour nuire & non pour secourir un innocent, la conspiration contre sa patrie, sont des délits évidens plus ou moins sévérement réprimés, mais toujours justement.

J'appelle loix politiques, ces loix faites selon le besoin présent, soit pour affermir la puissance, soit pour prévenir des malheurs.

On craint que l'ennemi ne reçoive des nouvelles d'une ville, on ferme les portes, on défend de s'échapper par les remparts sous peine de mort.

On redoute une secte nouvelle, qui se parant en public de son obéissance aux souverains, cabale en secret pour se soustraire à cette obéissance; qui prêche que tous les hommes sont égaux, pour les soumettre également à ses nouveaux rites; qui enfin sous prétexte qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que la secte dominante est chargée de superstitions & de cérémonies ridicules, veut détruire ce qui est consacré par l'état; on statue la peine de mort contre ceux qui en dogmatisant publiquement en faveur de cette secte, peuvent porter le peuple à la révolte.

Deux ambitieux diſputent un trône, le plus fort l'emporte, il décerne peine de mort contre les partiſans du plus faible. Les juges deviennent les inſtrumens de la vengeance du nouveau ſouverain, & les appuis de ſon autorité. Quiconque était en relation ſous Hugues Capet avec Charles de Lorraine, riſquait d'être condamné à la mort, s'il n'était puiſſant.

Lorſque Richard II, meurtrier de ſes deux neveux, eut été reconnu roi d'Angleterre, le grand jury fit écarteler le chevalier Guillaume Colinburn coupable d'avoir écrit à un ami du comte de Richemond qui levait alors des troupes & qui régna depuis ſous le nom de Henri VII; on trouva deux lignes de ſa main qui étaient d'un ridicule groſſier : elles ſuffirent pour faire périr ce chevalier par un affreux ſupplice. Les hiſtoires ſont pleines de pareils exemples de juſtice.

Le droit de repréſailles eſt encore une de ces loix reçues des nations. Votre ennemi a fait pendre un de vos braves capitaines qui a tenu quelque tems dans un petit château ruiné contre une armée entière. Un de ſes capitaines tombe entre vos mains; c'eſt un homme vertueux que vous eſtimez & que vous aimez, vous le pendez par repréſailles. C'eſt la loi, dites-vous, c'eſt-à-dire, que ſi votre ennemi s'eſt ſouillé d'un crime énorme, il faut que vous en commettiez un autre.

Toutes ces loix d'une politique ſanguinaire n'ont qu'un tems, & l'on voit bien que ce ne ſont pas de véritables loix, puiſqu'elles ſont paſſagères. Elles reſſemblent à la néceſſité où l'on s'eſt trouvé quelquefois dans une extrême famine de manger des hommes. On ne les mange plus dès qu'on a du pain.

XV. *Du crime de haute trahison. De Titus Oates, et de la mort d'Augustin de Thou.*

On appelle haute trahiſon un attentat contre la patrie ou contre le ſouverain qui la repréſente. Il eſt regardé comme un parricide, donc on ne doit pas l'étendre juſqu'aux délits qui n'approchent pas du parricide. Car ſi vous traitez de haute trahiſon un vol dans une maiſon de l'état, une concuſſion, ou même des paroles ſéditieuſes, vous diminuez l'horreur que le crime de haute trahiſon ou de lèze-majeſté doit inſpirer.

Il ne faut pas qu'il y ait rien d'arbitraire dans l'idée qu'on ſe forme des grands crimes. Si vous mettez un vol fait à un père par ſon fils, une imprécation d'un fils contre ſon père, dans le rang des parricides, vous briſez les liens de l'amour filial. Le fils ne regardera plus ſon père que comme un maître terrible. Tout ce qui eſt outré dans les loix tend à la deſtruction des loix.

Dans les crimes ordinaires la loi d'Angleterre eſt favorable à l'accuſé; mais dans ceux de haute trahiſon, elle lui eſt contraire. Le jéſuite Titus Oates ayant été juridiquement interrogé dans la chambre des communes, & ayant aſſuré par ſerment qu'il n'avait plus rien à dire, accuſa cependant enſuite le ſecretaire du duc d'Yorck, Depuis Jacques II, & pluſieurs autres perſonnes, de haute trahiſon, & ſa délation fut reçue : il jura d'abord devant le conſeil du roi qu'il n'avait point vu ce ſecretaire; & enſuite il jura qu'il l'avait vu. Malgré ces illégalités & ces contradictions, le ſecretaire fut exécuté.

Ce même Oates & un autre témoin, déposèrent que cinquante jéſuites avaient comploté d'aſſaſſiner le roi Charles II, & qu'ils avaient vu des commiſſions du père Oliva général des jéſuites pour les officiers qui devaient commander une armée de rebelles. Ces deux témoins

ſuffirent pour faire arracher le cœur à pluſieurs accuſés & leur en battre les joues. Mais en bonne foi eſt-ce aſſez de deux témoins pour faire périr ceux qu'ils veulent perdre ? Il faut au moins que ces deux délateurs ne ſoient pas des fripons avérés. Il faut encore qu'ils ne dépoſent pas des choſes improbables.

Il eſt bien évident que ſi les deux plus intègres magiſtrats du royaume accuſaient un homme d'avoir conſpiré avec le muphti pour circoncire tout le conſeil d'état, le parlement, la chambre des comptes, l'archevêque & la ſorbonne ; en vain ces deux magiſtrats jureraient qu'ils ont vu les lettres du muphti ; on croirait plutôt qu'ils ſont devenus fous, qu'on n'aurait de foi à leur dépoſition. Il était tout auſſi extravagant de ſuppoſer que le général des jéſuites levait une armée en Angleterre, qu'il le ferait de croire que le muphti envoie circoncire la cour de France. Cependant on eut le malheur de croire Titus Oates, afin qu'il n'y eût aucune ſorte de folie atroce qui ne fût entrée dans la tête des hommes.

Les loix d'Angleterre ne regardent pas comme coupables d'une conſpiration, ceux qui en ſont inſtruits & qui ne la révèlent pas. Ils ont ſuppoſé que le délateur eſt auſſi infame que le conſpirateur eſt coupable. En France ceux qui ſavent une conſpiration & ne la dénoncent pas, ſont punis de mort. Louis XI, contre lequel on conſpirait ſouvent, porta cette loi terrible. Un Louis XII, un Henri IV ne l'eût jamais imaginée.

Cette loi non-ſeulement force un homme de bien à être délateur d'un crime qu'il pourrait prévenir par de ſages conſeils & par ſa fermeté ; mais elle l'expoſe encore à être puni comme calomniateur, parce qu'il eſt très-aiſé que les conjurés prennent tellement leurs meſures qu'il ne puiſſe les convaincre.

Ce fut préciſément le cas du reſpectable Auguſtin de Thou, conſeiller d'état, fils du ſeul bon hiſtorien dont la France pouvait ſe vanter, égal à Guichardin par ſes

lumières & ſupérieur peut-être par ſon impartialité.

La conſpiration était tramée beaucoup plus contre le cardinal de Richelieu que contre Louis XIII. Il ne s'agiſſait point de livrer la France à des ennemis; car le frère du roi, principal auteur de ce complot, ne pouvait avoir pour but de livrer un royaume dont il ſe regardait encore comme l'héritier préſomptif, ne voyant entre le trône & lui qu'un frère aîné mourant & deux enfans au berceau.

De Thou n'était coupable ni devant DIEU, ni devant les hommes. Un des agens de Monſieur frère unique du roi, du duc de Bouillon prince ſouverain de Sédan & du grand-écuyer d'Esfiat Cinq-Mars, avait communiqué de bouche le plan du complot au conſeiller d'état. Celui-ci alla trouver le grand-écuyer Cinq-Mars, & fit ce qu'il put pour le détourner de cette entrepriſe; il lui en remontra les difficultés. S'il eût alors dénoncé les conſpirateurs, il n'avait aucune preuve contr'eux; il eût été accablé par la dénégation de l'héritier préſomptif de la couronne, par celle d'un prince ſouverain, par celle du favori du roi, enfin par l'exécration publique. Il s'expoſait à être puni comme un lâche calomniateur.

Le chancelier Séguier même en convint, en confrontant de Thou avec le grand-écuyer. Ce fut dans cette confrontation que de Thou dit à Cinq-Mars ces propres paroles mentionnées au procès verbal : *Souvenez-vous, monſieur, qu'il ne s'eſt point paſſé de journée que je ne vous aie parlé de ce traité pour vous en diſſuader.* Cinq-Mars reconnut cette vérité. De Thou méritait donc une récompenſe plutôt que la mort au tribunal de l'équité humaine. Il méritait au moins que le cardinal de Richelieu l'épargnât; mais l'humanité n'était pas ſa vertu. C'eſt bien ici le cas de quelque choſe de plus que *ſummum jus ſumma injuria.* L'arrêt de mort de cet homme de

bien porte, *pour avoir eu connaiſſance & participation deſdites conſpirations.* Il ne dit point, pour ne les avoir pas révélées. Il ſemble que le crime ſoit d'être inſtruit d'un crime, & qu'on ſoit digne de mort pour avoir des yeux & des oreilles.

Tout ce qu'on peut dire peut-être d'un tel arrêt, c'eſt qu'il ne fut pas rendu par juſtice, mais par des commiſſaires. La lettre de la loi meurtrière était préciſe. C'eſt non-ſeulement aux juriſconſultes, mais à tous les hommes, de prononcer ſi l'eſprit de la loi ne fut pas perverti. C'eſt une triſte contradiction qu'un petit nombre d'hommes faſſe périr comme criminel celui que toute une nation juge innocent, & digne d'eſtime.

XVI. DE LA RÉVÉLATION PAR LA CONFESSION.

Jaurigni & Balthazar Gerard, aſſaſſins du prince d'Orange Guillaume I, le dominicain Jacques Clément, Châtel, Ravaillac, & tous les autres parricides de ce temslà; ſe confeſſèrent avant de commettre leurs crimes. Le fanatiſme dans ces ſiècles déplorables était parvenu à un tel excès, que la confeſſion n'était qu'un engagement de plus à conſommer leur ſcélérateſſe: elle devenait ſacrée, par cette raiſon que la confeſſion eſt un ſacrement.

Strada dit lui-même que Jaurigni *non ante facinus aggredi ſuſtinuit quam expiatam nexis animam apud dominicanum ſacerdotem cæleſti pane firmaverit.* « Jaurigni n'oſa entreprendre cette action ſans avoir fortifié par le pain céleſte ſon ame purgée par la confeſſion aux pieds d'un dominicain. »

On voit dans l'interrogatoire de Ravaillac que ce malheureux ſortant des feuillans & voulant entrer chez les jéſuites, s'était adreſſé au jéſuite d'Aubigni; qu'a-

près lui avoir parlé de plusieurs apparitions qu'il avait eues, il montra à ce jésuite un couteau sur la lame duquel un cœur & une croix étaient gravés & qu'il dit ces propres mots au jésuite : *Ce cœur indique que le cœur du roi doit être porté à faire la guerre aux huguenots.*

Peut-être si ce d'Aubigni avait eu assez de zèle & de prudence pour faire instruire le roi de ces paroles peut-être s'il avait dépeint l'homme qui les avait prononcées, le meilleur des rois n'aurait pas été assassiné.

Le vingtième Auguste, ou Aoust, l'année 1610, trois mois après la mort de Henri IV dont les blessures saignaient dans le cœur de tous les Français, l'avocat-général Servin, dont la mémoire est encore illustre, requit qu'on fît signer aux jésuites les quatre articles suivans.

1°. Que le concile est au-dessus du pape.

2°. Que le pape ne peut priver le roi d'aucun de ses droits par l'excommunication.

3°. Que les ecclésiastiques sont entiérement soumis au roi comme les autres.

4°. Qu'un prêtre qui sait par la confession une conspiration contre le roi & l'état, doit la révéler aux magistrats.

Le 22e. le parlement rendit un arrêt, par lequel il défendait aux jésuites d'enseigner la jeunesse avant d'avoir signé ces quatres articles. Mais la cour de Rome était alors si puissante, & celle de France si faible, que cet arrêt fut inutile.

Un fait qui mérite d'être observé, c'est que cette même cour de Rome, qui ne voulait pas qu'on révé-

lât la confeſſion, quand il s'agirait de la vie des ſouverains, obligeait les confeſſeurs à dénoncer aux inquiſiteurs ceux que leurs pénitentes accuſaient en confeſſion de les avoir ſéduites & d'avoir abuſé d'elles. Paul IV, Pie IV, Clément VIII, Grégoire XV ordonnèrent ces révélations. C'était un piége bien embarraſſant pour les confeſſeurs & pour les pénitentes.

C'était faire d'un ſacrement un greffe de délations & même de ſacrilèges. Car par les anciens canons, & ſurtout par le concile de Latran tenu ſous Innocent III, tout prêtre qui révèle une confeſſion de quelque nature que ce puiſſe être, doit être interdit & condamné à une priſon perpétuelle.

Mais il y a bien pis; voilà quatre pages au 16 & 17e. ſiécles qui ordonnent la révélation d'un péché d'impureté, & qui ne permettent pas celle d'un parricide. Une femme avoue ou ſuppoſe dans le ſacrement devant un carme qu'un aſſaſſin l'a ſéduite; le carme doit dénoncer le cordelier. Un aſſaſſin fanatique croyant ſervir DIEU en tuant ſon prince, vient conſulter un confeſſeur ſur ce cas de conſcience; le confeſſeur devient ſacrilège s'il ſauve la vie à ſon ſouverain.

Cette contradiction abſurde & horrible eſt une ſuite malheureuſe de l'oppoſition continuelle qui règne depuis tant de ſiècles entre les loix eccléſiaſtiques & les loix civiles. Le citoyen ſe trouve preſſé dans cent occaſions entre le ſacrilège & le crime de haute trahiſon; & les règles du bien & du mal ſont enſevelies dans un chaos dont on ne les a pas encore tirées.

La confeſſion de ſes fautes a été autoriſée de tout tems chez preſque toutes les nations. On s'accuſait dans le myſtère d'Orphée, d'Iſis, de Cérès, de Samothrace. Les Juifs faiſaient l'aveu de leurs péchés le jour de l'expiation ſolemnelle, & ils ſont encore dans cet uſage. Un pénitent choiſit ſon confeſſeur qui devient ſon pénitent à

ſon tour, & chacun l'un après l'autre reçoit de ſon compagnon trente-neuf coups de fouet pendant qu'il récite trois fois la formule de confeſſion qui ne conſiſte qu'en treize mots, & qui par conſéquent n'articule rien de particulier.

Aucune de ces confeſſions n'entra jamais dans les détails, aucune ne ſervit de prétexte à ces conſultations ſecrètes que des pénitens fanatiques ont faites quelquefois pour avoir droit de pécher impunément, méthode pernicieuſe qui corrompt une inſtitution ſalutaire. La confeſſion qui était le plus grand frein des crimes eſt ſouvent devenue, dans des tems de ſéduction & de trouble, un encouragement au crime même; & c'eſt probablement pour toutes ces raiſons que tant de ſociétés chrétiennes ont aboli une pratique ſainte qui leur a paru auſſi dangereuſe qu'utile.

XVII. *De la fausse monnoie.*

Le crime de faire de la fauſſe monnoie eſt regardé comme haute trahiſon au ſecond chef, & avec juſtice; c'eſt trahir l'état que voler tous les particuliers de l'état. On demande ſi un négociant qui fait venir des lingots d'Amérique & qui les convertit chez lui en bonne monnoie, eſt coupable de haute trahiſon, & s'il mérite la mort? Dans preſque tous les royaumes on le condamne au dernier ſupplice; il n'a pourtant volé perſonne, au contraire, il a fait le bien de l'état en lui procurant une plus grande circulation d'eſpèces: mais il s'eſt arrogé le droit du ſouverain, il le vole en s'attribuant le petit bénéfice que le roi fait ſur les monnoies. Il a fabriqué de bonnes eſpèces, mais il expoſe ſes imitateurs à la tentation d'en faire de mauvaiſes. C'eſt beaucoup que la mort. J'ai connu un juriſconſulte qui voulait qu'on condamnât ce coupable comme un homme habile & utile, à travailler à la monnoie du roi les fers aux pieds.

XVIII. *Du vol domestique.*

Dans les pays où un petit vol domeſtique eſt puni par la mort, ce châtiment diſproportionné n'eſt-il pas très-dangereux à la ſociété ? n'eſt-il pas une invitation même au larcin ? car s'il arrive qu'un maître livre ſon ſerviteur à la juſtice pour un vol léger, & qu'on ôte la vie à ce malheureux, tout le voiſinage a ce maître en horreur; on ſent alors que la nature eſt en contradiction avec la loi, & que par conſéquent la loi ne vaut rien.

Qu'arrive-t-il donc ? les maîtres volés ne voulant pas ſe couvrir d'opprobre, ſe contentent de chaſſer leurs domeſtiques, qui vont voler ailleurs, & qui s'accoutument au brigandage. La peine de mort étant la même pour un petit larcin que pour un vol conſidérable, il eſt évident qu'ils chercheront à voler beaucoup. Ils pourront même devenir aſſaſſins quand ils croiront que c'eſt un moyen de n'être pas découverts.

Mais ſi la peine eſt proportionnée au délit, ſi le voleur domeſtique eſt condamné à travailler aux ouvrages publics, alors le maître le dénoncera ſans ſcrupule; il n'y aura plus de honte attachée à la dénonciation ; le vol ſera moins fréquent. Tout prouve cette grande vérité, qu'une loi rigoureuſe produit quelquefois les crimes.

XIX. *Du suicide.*

Le fameux Du Verger de Haurane abbé de St. Cyran, regardé comme le fondateur du Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un traité ſur le ſuicide (*a*), qui eſt devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

(*a*) Il fut imprimé in-12 à Paris chez Touſſaints du Brai en 1609 avec privilège du roi: il doit être dans la bibliothèque de S. M.

« Le décalogue, dit-il, ordonne de ne point tuer.
» L'homicide de ſoi-même ne ſemble pas moins compris
» dans ce précepte que le meurtre du prochain. Or s'il
» eſt des cas où il eſt permis de tuer ſon prochain, il
» eſt auſſi des cas où il eſt permis de ſe tuer ſoi-même.

» On ne doit attenter ſur ſa vie qu'après avoir con-
» ſulté la raiſon. L'autorité publique qui tient la place
» de DIEU peut diſpoſer de notre vie. La raiſon de
» l'homme peut auſſi tenir lieu de la raiſon de DIEU,
» c'eſt un rayon de lumière éternelle.

St. Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il eſt plus difficile de lui répondre. « On peut, dit-il, ſe tuer pour le bien de ſon
» prince, pour celui de ſa patrie, pour celui de ſes
» parens. »

On ne voit pas en effet qu'on puiſſe condamner les Codrus & les Curtius. Il n'y a point de ſouverain qui osât punir la famille d'un homme qui ſe ferait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en eſt point qui osât ne la pas récompenſer. St. Thomas avant St. Cyran avait dit la même choſe. Mais on n'a beſoin ni de Thomas, ni de Bonaventure, ni de Haurane, pour ſavoir qu'un homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne de nos éloges.

L'abbé de St. Cyran conclut qu'il eſt permis de faire pour ſoi-même ce qu'il eſt beau de faire pour un autre. On ſait aſſez tout ce qui eſt allégué dans Plutarque, dans Sénèque, dans Montaigne & dans cent autres philoſophes en faveur du ſuicide. C'eſt un lieu commun épuiſé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les loix condamnent, mais ni l'ancien teſtament ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de ſortir de la vie quand il ne peut plus la ſupporter. Au-

cune loi romaine n'a condamné le meurtre de soi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur Marc-Antonin qui ne fut jamais révoquée.

« (*a*) Si votre père ou votre frère n'étant prévenu » d'aucun crime se tue ou pour se soustraire aux dou- » leurs ou par ennui de la vie ou par désespoir ou par » démence, que son testament soit valable ou que ses » héritiers succèdent par inteftat. »

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encore sur la claie, nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement, nous rendons sa mémoire infame. Nous déshonorons sa famille autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père, & la veuve d'être privée de son mari. On confisque même le bien du mort; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume comme plusieurs autres est dérivée de notre droit canon, qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut delà qu'on peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon au titre *de pœnitentiâ* assure que Judas commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

XX. *D'une espèce de mutilation.*

On trouve dans le digeste une loi d'Adrien (*b*) qui dénonce peine de mort contre les médecins qui font des eunuques, soit en leur arrachant les testicules, soit en les froissant. On confisquait aussi par cette loi les biens de ceux qui se faisaient ainsi mutiler. On aurait pu punir Origène qui se soumit à cette opération, ayant interprété rigoureusement ce passage de St. Matthieu : *Il en est qui*

(*a*) Ier. Cod. *De bonis eorum qui sibi mortem. leg.* 3. *ff. eod.*

(*b*) *Ad legem corneliam de sicariis.*

qui se sont châtrés eux-mêmes pour le royaume des cieux.

Les choses changèrent sous les empereurs suivans, qui adoptèrent le luxe asiatique, & surtout dans le bas empire de Constantinople, où l'on vit des eunuques devenir patriarches & commander des armées.

Aujourd'hui à Rome l'usage est qu'on châtre les enfans pour les rendre dignes d'être musiciens du pape, de sorte que *castrato*, & *musico del papa*, sont devenus synonimes. Il n'y a pas long-tems qu'on voyait à Naples en gros caractères au-dessus de la porte de certains barbiers, *qui si castrano maravigliosamente i puti.*

XXI. *De la confiscation attachée a tous les délits dont on a parlé.*

C'est une maxime reçue au barreau, *qui confisque le corps confisque les biens*; maxime en vigueur dans les pays où la coutume tient lieu de loi. Ainsi, comme nous venons de le dire, on y fait mourir de faim les enfans de ceux qui ont terminé volontairement leurs tristes jours, comme les enfans des meurtriers. Ainsi une famille entière est punie dans tous les cas pour la faute d'un seul homme.

Ainsi, lorsqu'un père de famille aurait été condamné aux galères perpétuelles par une sentence arbitraire (*a*), soit pour avoir donné retraite chez soi à un prédicant, soit pour avoir écouté son sermon dans quelques cavernes, ou dans quelque désert; la femme & les enfans sont réduits à mendier leur pain.

Cette jurisprudence qui consiste à ravir la nourriture aux orphelins, & à donner à un homme le bien d'autrui, fut inconnue dans tout le tems de la république romaine. Sylla l'introduisit dans ses proscriptions. Il faut

(*a*) Voyez l'édit de 1724, 14 Mai, publié à la sollicitation du cardinal de Fleuri & revu par lui.

avouer qu'une rapine inventée par Sylla n'était pas un exemple à ſuivre. Auſſi cette loi qui ſemblait n'être dictée que par l'inhumanité & l'avarice, ne fut ſuivie ni par Céſar, ni par le bon empereur Trajan, ni par les Antonins, dont toutes les nations prononcent encore le nom avec reſpect & avec amour. Enfin, ſous Juſtinien la confiſcation n'eut lieu que pour le crime de lèze-majeſté.

Il ſemble que dans les tems de l'anarchie féodale les princes & les ſeigneurs des terres étant très-peu riches, cherchaſſent à augmenter leur tréſor par les condamnations de leurs ſujets, & qu'on voulût leur faire un revenu du crime. Les loix chez eux étant arbitraires, & la juriſprudence romaine ignorée, les coutumes ou bizarres ou cruelles prévalurent. Mais aujourd'hui que la puiſſance des ſouverains eſt fondée ſur des richeſſes immenſes & aſſurées, leur tréſor n'a pas beſoin de s'enfler des faibles débris d'une famille malheureuſe. Ils ſont abandonnés pour l'ordinaire au premier qui les demande. Mais eſt-ce à un citoyen à s'engraiſſer des reſtes du ſang d'un autre citoyen ?

La confiſcation n'eſt point admiſe dans les pays où le droit romain eſt établi, excepté le reſſort du parlement de Toulouſe. Elle ne l'eſt point dans quelques pays coutumiers, comme le Bourbonnais, le Berri, le Maine, le Poitou, la Bretagne, où au moins elle reſpecte les immeubles. Elle était établie autrefois à Calais, & les Anglais l'abolirent lorſqu'ils en furent les maîtres. Il eſt aſſez étrange que les habitans de la capitale vivent ſous une loi plus rigoureuſe que ceux des petites villes : tant il eſt vrai que la juriſprudence a été ſouvent établie au haſard, ſans régularité, ſans uniformité, comme on bâtit des chaumières dans un village.

Qui croirait que l'an 1673, dans le plus beau ſiècle de la France, l'avocat-général Omer Talon ait parlé

ainsi en plein parlement au sujet d'une demoiselle de Canillac ? (*a*).

« Au chap. XIII du Deuteronome, DIEU dit, Si tu » te rencontres dans une ville, & dans un lieu où règne » l'idolâtrie, mets tout au fil de l'épée, sans exception » d'âge, de sexe ni de condition. Rassemble dans les » places publiques toutes les dépouilles de la ville, brûle » la toute entière avec ses dépouilles, & qu'il ne reste » qu'un monceau de cendres de ce lieu d'abomination. » En un mot, fais-en un sacrifice au seigneur; & qu'il » ne demeure rien en tes mains des biens de cet » anathême.

» Ainsi, dans le crime de lèze-majesté le roi était » maître des biens, & les enfans en étaient privés. Le » procès ayant été fait à Naboth, *quia maledixerat regi*, » le roi Achab se mit en possession de son héritage. » David étant averti que Miphibozeth s'était engagé dans » la rebellion, donna tous ses biens à Siba qui lui en » apporta la nouvelle : *tua sint omnia quæ fuerunt* » *Miphibozeth.* »

Il s'agit de savoir qui héritera des biens de Mlle. de Canillac, biens autrefois confisqués sur son père, abandonnés par le roi à un garde du trésor-royal, & donnés ensuite par le garde du trésor-royal à la testatrice. Et c'est sur ce procès d'une fille d'Auvergne qu'un avocat-général s'en rapporte à Achab roi d'une partie de la Palestine, qui confisqua la vigne de Naboth après avoir assassiné le propriétaire par le poignard de la justice; action abominable qui est passée en proverbe, pour inspirer aux hommes l'horreur de l'usurpation. Assurément la vigne de Naboth n'avait aucun rapport avec l'héritage de Mlle. de Canillac. Le meurtre & la confiscation des biens de Miphibozeth, petit-fils du roi Saül, & fils de Jonathas ami & protecteur de David, n'ont pas

(*a*) Journal du palais. Tom. I. pag. 444.

une plus grande affinité avec le teftament de cette demoifelle.

C'eft avec cette pédanterie, avec cette démence de citations étrangères au fujet, avec cette ignorance des premiers principes de la nature humaine, avec ces préjugés mal conçus & mal appliqués, que la jurifprudence a été traitée par des hommes qui ont eu de la réputation dans leur fphère. On laiffe aux lecteurs à fe dire ce qu'il eft fuperflu qu'on leur dife.

XXII. *De la procédure criminelle et de quelques autres formes.*

Si un jour des loix humaines adouciffent en France quelques ufages trop rigoureux, fans pourtant donner des facilités au crime, il eft à croire qu'on réformera auffi la procédure dans les articles où les rédacteurs ont paru fe livrer à un zèle trop févère. L'ordonnance criminelle en plufieurs points femble n'avoir été dirigée qu'à la perte des accufés. C'eft la feule loi qui foit uniforme dans tout le royaume; ne devrait-elle pas être auffi favorable à l'innocent que terrible au coupable ? En Angleterre un fimple emprifonnement fait mal-à-propos eft réparé par le miniftre qui l'a ordonné. Mais en France l'innocent qui a été plongé dans les cachots, qui a été appliqué à la torture, n'a nulle confolation à efpérer, nul dommage à répéter contre perfonne. Il refte flétri pour jamais dans la fociété. L'innocent flétri ! & pourquoi ? parce qu'il a été difloqué ! il ne devrait exciter que la pitié & le refpect. La recherche des crimes exige des rigueurs : c'eft une guerre que la juftice humaine fait à la méchanceté : mais il y a de la générofité & de la compaffion jufques dans la guerre. Le brave eft compatiffant; faudrait-il que l'homme de loi fut barbare ?

Comparons feulement ici en quelques points, la procédure criminelle des Romains avec la nôtre.

Chez les Romains les témoins étaient entendus publiquement en présence de l'accusé, qui pouvait leur répondre, les interroger lui-même, ou leur mettre en tête un avocat. Cette procédure était noble & franche, elle respirait la magnanimité romaine.

Chez nous tout se fait secrètement. Un seul juge avec son greffier entend chaque témoin l'un après l'autre. Cette pratique établie par François I, fut autorisée par les commissaires qui rédigèrent l'ordonnance de Louis XIV en 1670. Une méprise seule en fut la cause.

On s'était imaginé en lisant le code *de testibus*, que ces mots (*a*), *testes intrare judicii secretum*, signifiaient que les témoins étaient interrogés en secret. Mais *secretum* signifie ici le cabinet du juge. *Intrare secretum*, pour dire, parler secrètement, ne serait pas latin. Ce fut un solécisme qui fit cette partie de notre jurisprudence.

Les déposans sont pour l'ordinaire des gens de la lie du peuple, & à qui le juge enfermé avec eux peut faire dire tout ce qu'il voudra. Ces témoins sont entendus une seconde fois toujours en secret, ce qui s'appelle *récolement*. Et si après ce récolement ils se rétractent dans leurs dépositions, ou s'ils les changent dans des circonstances essentielles, ils sont punis comme faux témoins. De sorte que lorsqu'un homme d'un esprit simple, & ne sachant pas s'exprimer, mais ayant le cœur droit, & se souvenant qu'il en a dit trop ou trop peu, qu'il a mal entendu le juge, ou que le juge l'a mal entendu, révoque ce qu'il a dit, par un principe de justice, il est puni comme un scélérat, & il est forcé souvent de soutenir un faux témoignage par la seule crainte d'être traité en faux témoin.

En fuyant, il s'expose à être condamné, soit que le

(*a*) Voyez Bornier, titre VI, article 11 des informations.

crime ait été prouvé, soit qu'il ne l'ait pas été. Quelques jurisconsultes, à la vérité, ont assuré que le contumace ne devait pas être condamné, si le crime n'était pas clairement prouvé. Mais d'autres jurisconsultes, moins éclairés, & peut-être plus suivis, ont eu une opinion contraire; ils ont osé dire que la fuite de l'accusé était une preuve du crime, que le mépris qu'il marquait pour la justice en refusant de comparaître méritait le même châtiment que s'il était convaincu. Ainsi suivant la secte des jurisconsultes que le juge aura embrassée, l'innocent sera absous ou condamné.

C'est un grand abus dans la jurisprudence française, que l'on prenne souvent pour loi, les rêveries, & les erreurs, quelquefois cruelles, d'hommes sans aveu qui ont donné leurs sentimens pour des loix.

Sous le règne de Louis XIV on a fait deux ordonnances, qui sont uniformes dans tout le royaume. Dans la première qui a pour objet la procédure civile, il est défendu aux juges de condamner en matière civile, sur défaut, quand la demande n'est pas prouvée; mais, dans la seconde, qui règle la procédure criminelle, il n'est point dit, que faute de preuves l'accusé sera renvoyé. Chose étrange! La loi dit qu'un homme, à qui on demande quelqu'argent, ne sera condamné par défaut, qu'au cas que la dette soit avérée; mais s'il est question de la vie, c'est une controverse au barreau, savoir si l'on doit condamner le contumace, quand le crime n'est pas prouvé; & la loi ne résout pas la difficulté.

Quand l'accusé a pris la fuite, vous commencez par saisir & annoter tous ses biens; vous n'attendez pas seulement que la procédure soit achevée. Vous n'avez encore aucune preuve; vous ne savez pas encore s'il est innocent ou coupable; & vous commencez par lui faire des frais immenses!

C'eſt une peine, dites-vous, dont vous puniſſez ſa déſobéiſſance au décret de priſe de corps. Mais l'extrême rigueur de votre pratique criminelle, ne le force-t-elle pas à cette déſobéiſſance ?

Un homme eſt-il accuſé d'un crime ? vous l'enfermez d'abord dans un cachot affreux ; vous ne lui permettez communication avec perſonne ; vous le chargez de fers, comme ſi vous l'aviez déjà jugé coupable. Les témoins, qui dépoſent contre lui, ſont entendus ſecrètement. Il ne les voit qu'un moment à la confrontation : avant d'entendre leurs dépoſitions, il doit alléguer les moyens de reproches qu'il a contr'eux : il faut les circonſtancier : Il faut qu'il nomme au même inſtant toutes les perſonnes qui peuvent appuyer ces moyens : Il n'eſt plus admis aux reproches, après la lecture des dépoſitions. S'il montre aux témoins, ou qu'ils ont exagéré des faits, ou qu'ils en ont omis d'autres, ou qu'ils ſe ſont trompés ſur des détails, la crainte du ſupplice les fera perſiſter dans leur parjure. Si des circonſtances, que l'accuſé aura énoncées dans ſon interrogatoire, ſont rapportées différemment par les témoins, c'en ſera aſſez à des juges, ou ignorans ou prévenus, pour condamner un innocent.

Quel eſt l'homme, que cette procédure n'épouvante pas ? quel eſt l'homme juſte, qui puiſſe être sûr de n'y pas ſuccomber ? O juges ! voulez-vous que l'innocent accuſé ne s'enfuie pas ? facilitez-lui les moyens de ſe défendre.

La loi ſemble obliger le magiſtrat à ſe conduire envers l'accuſé plutôt en ennemi qu'en juge. Ce juge eſt le maître d'ordonner (*a*) la confrontation du prévenu avec le témoin, ou de l'omettre. Comment une choſe

(*a*) Et *ſi beſoin eſt confrontez*, dit l'ordonnance de 1670. art. 1, titre XV.

aussi nécessaire que la confrontation peut-elle être arbitraire ?

L'usage semble en ce point contraire à la loi qui est équivoque ; il y a toujours confrontation, mais le juge ne confronte pas toujours tous les témoins, il omet souvent ceux qui ne lui semblent pas faire une charge considérable : cependant tel témoin qui n'a rien dit contre l'accusé dans l'information, peut déposer en sa faveur à la confrontation. Le témoin peut avoir oublié des circonstances favorables au prévenu ; le juge même peut n'avoir pas senti d'abord la valeur de ces circonstances & ne les avoir pas rédigées. Il est donc très-important que l'on confronte tous les témoins avec le prévenu, & qu'en ce point la confrontation ne soit pas arbitraire.

S'il s'agit d'un crime, le prévenu ne peut avoir d'avocat ; alors il prend le parti de la fuite : c'est ce que toutes les maximes du barreau lui conseillent ; mais en fuyant il peut être condamné, soit que le crime ait été prouvé, soit qu'il ne l'ait pas été. Ainsi donc un homme à qui on demande quelque argent n'est condamné par defaut qu'au cas que la dette soit avérée ; mais s'il est question de sa vie, on peut le condamner par défaut quand le crime n'est pas constatée. Quoi donc ! la loi aurait fait plus de cas de l'argent que de la vie ! O juges ! consultez le pieux Antonin & le bon Trajan ; ils défendent que les absens soient (*a*) condamnés.

Quoi ! votre loi permet qu'un concussionnaire, un banqueroutier frauduleux, ait recours au ministère d'un avocat, & très-souvent un homme d'honneur est privé de ses secours ! S'il peut se trouver une seule occasion où un innocent serait justifié par le ministère d'un avocat, n'est-il pas clair que la loi qui l'en prive est injuste ?

(*a*) Digeste, loi I, titre *de absentibus* & l. 5. *tit. de pœnis.*

Le premier préſident de Lamoignon diſait contre cette loi que « l'avocat, ou conſeil qu'on avait accoutumé de » donner aux accuſés n'eſt point un privilège accordé » par les ordonnances, ni par les loix ; c'eſt une liberté » acquiſe par le droit naturel, qui eſt plus ancien que » toutes les loix humaines. La nature enſeigne à tout » homme qu'il doit avoir recours aux lumières des au- » tres quand il n'en a pas aſſez pour ſe conduire, & » emprunter du ſecours quand il ne ſe ſent pas aſſez fort » pour ſe défendre. Nos ordonnances ont retranché aux » accuſés tant d'avantages, qu'il eſt bien juſte de leur » conſerver ce qui leur reſte, & principalement l'avocat » qui en fait la partie la plus eſſentielle. Que ſi l'on veut » comparer notre procédure à celle des Romains & des » autres nations, on trouvera qu'il n'y en a point de ſi » rigoureuſe que celle qu'on obſerve en France, parti- » culiérement depuis l'ordonnance de 1539. *Procès verb.* » *de l'ord.* p. 163. »

Cette procédure eſt bien plus rigoureuſe depuis l'ord. de 1670. Elle eût été plus douce, ſi le plus grand nombre des commiſſaires eût penſé comme Mr. de Lamoignon.

Le parlement de Touloufe a un uſage bien ſingulier dans les preuves par témoins. On admet ailleurs des demi-preuves, qui au fond ne ſont que des doutes ; car on ſait qu'il n'y a point de demi-vérités. Mais à Toulouſe on admet des quarts & des huitièmes de preuves. On y peut regarder, par exemple, un oui-dire comme un quart, un autre oui-dire plus vague comme un huitième ; de ſorte que huit rumeurs qui ne ſont qu'un écho d'un bruit mal fondé, peuvent devenir une preuve complette ; & c'eſt à-peu-près ſur ce principe que Jean Calas fut condamné à la roue. Les loix romaines exigeaient des preuves *luce meridiana clariores.*

XXIII. *Idée de quelque réforme.*

La magiſtrature eſt ſi reſpectable, que le ſeul pays de la terre où elle eſt vénale, fait des vœux pour être délivré de cet uſage. On ſouhaite que le juriſconſulte puiſſe parvenir par ſon mérite à rendre la juſtice qu'il a défendue par ſes veilles, par ſa voix & par ſes écrits. Peut-être alors on verrait naître par d'heureux travaux une juriſprudence régulière & uniforme.

Jugera-t-on toujours différemment la même cauſe en province & dans la capitale? Faut-il que le même homme ait raiſon en Bretagne & tort en Languedoc? Que dis-je? il y a autant de juriſprudences que de villes. Et dans le même parlement la maxime d'une chambre n'eſt pas celle de la chambre voiſine (*a*).

Quelle prodigieuſe contrariété entre les loix du même royaume! A Paris un homme qui a été domicilié dans la ville un an & un jour, eſt réputé bourgeois. En Franche-Comté un homme libre qui a demeuré un an & un jour dans une maiſon main-mortable devient eſclave; ſes collatéraux n'hériteraient pas de ce qu'il aurait acquis ailleurs; & ſes propres enfans ſont réduits à la mendicité, s'ils ont paſſé un an loin de la maiſon où le père eſt mort. La province eſt nommée franche, mais quelle franchiſe!

Quand on veut poſer des limites entre l'autorité civile & les uſages eccléſiaſtiques, quelles diſputes interminables! où ſont ces limites? qui conciliera les éternelles contradictions du fiſc & de la juriſprudence? Enfin pourquoi dans certains pays les arrêts ne ſont-ils jamais motivés? Y a-t-il quelque honte à rendre raiſon de ſon jugement? Pourquoi ceux qui jugent au nom du ſouverain

(*a*) Voyez ſur cela le préſident Bouhier.

ne préfentent-ils pas au fouverain leurs arrêts de mort avant qu'on les exécute ?

De quelque côté qu'on jette les yeux, on trouve la contrariété, la dureté, l'incertitude, l'arbitraire. Nous cherchons donc à pefectionner les loix dont nos vies & nos fortunes dépendent.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Quoi qu'un difcours à l'académie ne foit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, & furchargées de l'éloge d'un prédéceffeur qui fe trouve fouvent un homme très-médiocre : cependant, ce difcours dont plufieurs perfonnes nous ont demandé la réimpreffion, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces piéces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chofe, & les notes font utiles.

DISCOURS DE Mr. DE VOLTAIRE

A fa réception à l'académie françaife, avec des notes,

Prononcé le lundi 9 Mai 1746.

Messieurs,

Votre fondateur mit dans votre établiffement toute la nobleffe & la grandeur de fon ame : il voulut que vous fuffiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-deffus de la dépendance, des hommes qui étaient au-deffus de l'intérêt, & qui, auffi généreux que lui, faifaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cul-

tiver pour elles-mêmes (*a*). Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe ralentiſſent. Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun académicien, qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés ſagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appellaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou ſublimes rendaient toujours préſens parmi vous : car ce ferait violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu Mr. le préſident Bouhier, après s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie & lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos ſciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres (*b*), & où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractères des citoyens.

Il faiſait reſſouvenir la France de ces tems où les plus auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étude des loix, ſe délaſſaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne ſais quelle miſérable grandeur à ſe renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que Ciceron, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les cauſes des citoyens, écrivait

(*a*) L'académie françaiſe eſt la plus ancienne de France ; elle fut d'abord compoſée de quelques gens de lettres, qui s'aſſemblaient pour conférer enſemble. Elle n'eſt point partagée en honoraires & penſionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commenſaux de la maiſon du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours ſupérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

(*b*) Mrs. de la Monnoye, Bouhier, Lantin, & ſurtout l'éloquent Boſſuet évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'égliſe.

(*c*) St. Evremont admire Pétrone, parce qu'il le prend pour un grand-homme de

ſur la nature des dieux, conférait avec des philoſophes; qu'il allait au théâtre; qu'il daignait cultiver l'amitié d'Eſopus & de Roſcius, & laiſſait aux petits eſprits leur conſtante gravité, qui n'eſt que le maſque de la médiocrité?

Monſieur le préſident Bouhier était très ſavant; mais il ne reſſemblait pas à ces ſavans inſociables & inutiles qui négligent l'étude de leur propre langue, pour ſavoir imparfaitement des langues anciennes; qui ſe croient en droit de mépriſer leur ſiècle, parce qu'ils ſe flattent d'avoir quelques connaiſſances des ſiècles paſſés, qui ſe récrient ſur un paſſage d'Eſchyle, & n'ont jamais eu le plaiſir de verſer des larmes à nos ſpectacles. Il traduiſit le poëme de Pétrone ſur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation pleine de penſées fauſſes, approchât de la ſage & élégante nobleſſe de Virgile: il ſavait que la ſatyre de Pétrone (*c*), quoique ſemée de traits charmans, n'eſt que le caprice d'un jeune homme obſcur, qui n'eut de frein ni dans ſes mœurs, ni dans ſon ſtyle. Des hommes qui ſe ſont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, eſtiment tout dans Pétrone; & Mr. Bouhier plus éclairé, n'eſtime pas même tout ce qu'il a traduit: c'eſt un des progrès de la raiſon humaine dans ce ſiècle, qu'un traducteur ne ſoit plus idolâtre de ſon auteur, & qu'il ſache lui rendre juſtice comme à un contemporain. Il exerça ſes talens ſur ce poëme, ſur l'hymne à Vénus, ſur Anacréon, pour montrer que les poëtes

cour, & que St. Evremont croyait en être un. C'était la manie du tems. St. Evremont & beaucoup d'autres décident que Néron eſt peint ſous le nom de Trimalcion; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier groſſier & ridicule, & de ſa vieille femme qui n'eſt qu'une bourgeoiſe impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & ſon épouſe la jeune Octavie, ou la jeune Popée? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaiſirs du maître du monde? Le Pétrone auteur de la ſatyre, eſt viſiblement un jeune homme d'eſprit, élevé parmi des débauchés obſcurs, & n'eſt pas le conſul Pétrone.

doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, & on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment,

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourrai contribuer au progrès des arts ; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens & chez les Anglais (*a*) ; pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en proſe, & pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La difficulté ſurmontée dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines : & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poéſie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poéſie à peindre les objets ſenſibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poéſie qu'au théatre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les

(*a*) Horace eſt traduit en vers italiens par Palavicini, Virgile par Hannibal Caro, Ovide par Anguillara, Théocrite par Ricolotti. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'Anacréon. A l'égard des Anglais, Driden a traduit Virgile & Juvenal, Pope Homère, Créech Lucrèce, &c.

(*b*) On n'a pu dans un diſcours d'appareil entrer dans les raiſons de cette difficulté attachée à notre poéſie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique Mr. de la Motte. & beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît dé-

objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poëtes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'ui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le style du théatre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Messieurs, que ce sont les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues (*b*), je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après Homère. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe : c'est Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours

montré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours & ces obstacles naissent. 1. De la désinence des termes. 2. Des verbes auxiliaires & des participes. 3. Du nombre plus ou moins grand des rimes. 4. De la longueur & de la briéveté des mots. 5. Des cas plus ou moins variés. 6. Des articles & pronoms. 7. Des élisions. 8. De l'inversion. 9. De la quantité dans les syllabes. Et enfin d'une infinité de finesses, qui ne sont senties que

élégante ; c'eſt Pétrarque qui après Dante, donna à la lange italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conſervées. C'eſt à Lopès de Vega, que l'eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe ; c'eſt Shakeſpear, qui tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poéſie, de former & de fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui ſont tous

par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La déſinence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *raſte*, *crotte*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *coffre*, ces ſyllabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi.* C'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : Si on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés, & qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue latine eſt plus propre aux inſcriptions que la françaiſe.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, & un de rimes françaiſes, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien, & vous remarquerez encore, que dans les français il y a toujours vingt rimes burleſques & baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtyle noble.

4. *La longueur & la briéveté des mots.* C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

Quanto ſi moſtra men tanto è
più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui
s'éclipſe au premier.

C'eſt un poids bien peſant qu'un
nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon pè-

tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* & de *Cinna*?

Montaigne avant lui était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le français; mais le style de Montaigne n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choses: c'est cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter : elle était forte & hardie; mais sa langue était bien loin de l'être.

re, à mon père; *meus pater*, *mei patris*, *meo patri*; cela est sensible.

6. *Les articles & pronoms.* *De ipsius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui; *il lui parlait de son affaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle est presque inévitable dans le français. On ne fait si son affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle; le pronom *il* se retranche en latin, & fait languir l'italien & le français.

7. *Les élisions.*

Canto l'arme pietose, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuse.

8. *Les inversions. César cultiva tous les arts utiles;* on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes;

Cæsar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence!

9. *La qualité dans les syllabes.* C'est delà que naît l'harmonie. Les brèves & les longues des latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers italiens, la pénultième est toujours longue:

Capitâno, mâno, sêno, christo, acquisto.

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, & font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

Marot qui avait formé le langage de Montaigne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-tems avilie : on écrivit dans ce style les tragédies, les poëmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux Despréaux a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'ose croire qu'il aurait dit le *naïf* badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut long-tems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant.* Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils lisaient le poëme admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque.* Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles & presque sans imagination.

La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers académiciens, c'est Corneille seul, qui commença à faire respecter notre langue des étrangers,

précisément dans le tems que le cardinal de Richelieu commençait à faire respecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal; aussi sublime quelquefois, & toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, févère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des satyres, mais bientôt après il égala & surpassa peut-être Horace dans la morale & dans l'art poétique : il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes, que la nature fit naître, comme dans le siècle de Léon X & d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire : & graces en partie aux soins du cadinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses états; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie : non-seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supé-

rieurs saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois ; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal Italien écrit en français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, MESSIEURS, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers ; dans cette ville, qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert (*a*) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos piéces dramatiques ; le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand*, & de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satyriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des siècles ? Ouvrage, qui s'il était séchement instructif, comme tant d'autres, ferait le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur (*b*) a trouvé encore le secret de

(*a*) L'endroit où est Petersbourg n'était qu'un désert marécageux & inhabité.

(*b*) C'est le président Hénault. Dans quelques traductions de ce discours, on a mis en note l'abbé Langlet, au-lieu de Mr. Hénault ; c'est une étrange méprise.

plaire ; partage réſervé au très-petit nombre d'hommes qui ſont ſupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cauſe du progrès & de la chûte de l'empire romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide (*a*), qui approfondit tout en paraiſſant tout effleurer. J'amais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent & profond (*b*) s'eſt formé dans le tumulte des armes. Il eſt plus d'un de ces eſprits aimables, que Tibulle & Ovide euſſent regardés comme leurs diſciples, & dont ils euſſent voulu être les amis. Le théatre, je l'avoue, eſt manacé d'une chûte prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (*c*) qui m'a ſervi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand Molière achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienſéance : école qui méritait chez les Français la conſidération qu'un théatre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il eſt encore l'honneur & la conſolation du vôtre.

Les grands talens ſont toujours néceſſairement rares ; ſurtout quand le goût & l'eſprit d'une nation ſont formés. Il en eſt alors des eſprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres preſſés & élevés ne ſouffrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au-deſſus des autres. Quand le commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes, & beaucoup de misère ; lorſqu'enfin il eſt plus

(*a*) Le préſident de Monteſquieu.

(*b*) Le marquis de Vauvenargues, jeune homme de la plus grande eſpérance mort à vingt-ſept ans.

(*c*) Mr. Crébillon, auteur d'*Electre & Radamiſte*. Ces piéces remplies de traits vraiment tragiques ſont ſouvent jouées.

étendu, l'opulence eſt générale, les grandes fortunes rares. C'eſt préciſément, MESSIEURS, parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture univerſelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue ſi belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut ſe corrompre aiſément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de ſa pureté dans preſque tous les livres compoſés dans cette célèbre république, ſi longtems notre alliée, où le français eſt la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais ſi elle s'altère dans ces pays par le mêlange des idiomes, elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mêlange des ſtyles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages ſérieux & inſtructifs par les expreſſions familières de la converſation: Souvent on introduit le ſtyle marotique dans les ſujets les plus nobles; c'eſt revêtir un prince des habits d'un farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, & qu'on ne doit haſarder que quand il ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts, dont je ſuis encore plus frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccède, s'était donnés par ſes études. Plein de la lecture de Ciceron, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce conſul parlait la ſienne. Mais c'eſt ſurtout à celui qui a fait ſon étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de Mr. le préſident Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un mérite à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de ſenſibilité que moi, quels charmes l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux lettres, combien elle ſert à les

conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & récueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de Richelieu même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par le goût des beaux-arts, s'assemblaient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satyre, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserais m'étendre, MESSIEURS, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur & sur vos protecteurs; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de Richelieu, & Louis XIV, un Séguier, un Colbert, un Turenne, un Condé, c'est dire à haute voix, *rois*, *ministres généraux à venir*, *imitez ces grands-hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu? & Marc-Aurèle, le premier des empereurs & des hommes, n'avoue-

t-il pas dans ſes écrits, l'émulation que lui inſpirent les vertus d'Antonin ? Lorſqu'Henri IV entendit dans le parlement nommer Louis XII *le père du peuple*, il ſe ſentit pénétré du deſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, MESSIEURS, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès ſa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre feront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance ; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un cherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appellait à lui du haut de ſon trône ; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes ; il en rempliſſait le monde ; il déployait une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie : les terres & les mers rendaient témoignage à ſa magnificence, & les plus petits objets, ſi-tôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité, qui ferait penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, eſt pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon ame, ſans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile da ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV ſe ſignala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il

leur prodiguait : O vous ſon auguſte ſucceſſeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaiſans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province, où commencèrent ceux de votre biſaïeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ſes glorieuſes campagnes forcer une ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il deſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta preſque de victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte; apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce général qui n'avait ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus & les ſiennes ont fait votre ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, MESSIEURS, ce fut l'un de vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le roi, dont la vue diſcernait tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez,

MESSIEURS, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu (*a*) de votre fondateur sur la champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV après ses victoires ! Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre au-lieu de le combattre ; & ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages (*b*). Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseront tous les peuples & tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce (*c*), éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissai-je voir dans nos places publiques, ce monarque humain, sculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les symboles de la félicité publique ! Puissai-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs, AU PÈRE DE LA PATRIE !

(*a*) Mr. le maréchal duc de Richelieu.

(*b*) L'événement a justifié en 1748 ce que disait Mr. de V. en 1746.

(*c*) Les médail les frappées au louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité ; non pas pour les légendes, mais pour le dessein & la beauté des coins.

Fin du tome second.

TABLE

DES PIÉCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

De l'encyclopédie. 1
D'Ovide. 4
De Socrate. 14
Examen du testament politique du cardinal Albéroni. 17
Des allégories. 24
Du polythéisme. 28
Parallèle d'Horace, *de* Boileau *&* *de* Pope. . 33
De l'histoire. 41
Des fêtes. 46
Lettre sur Mlle. de Lenclos. . . . 48
Des payens & des sous-fermiers. . . . 56
De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame. 59
Des mauvaises actions consacrées ou excusées. 63
Des sectes. 65
Du philosophe. 66
Les ignorances. 68
Les vœux. 72
Des médecins. 75
Des avocats. 78
Des théologiens. 80
Des poëtes. 82
Du Timée de Platon, *& de quelques autres choses.* 86
Questions sur Platon, *& sur quelques autres bagatelles.* 92

Précis de la philosophie ancienne. . . Pag. 94
Femmes, soyez soumises à vos maris. . 99
Conformez-vous aux tems. . . . 103
De l'horrible danger de la lecture. . . 108
Des arrêts de mort. 111
De la frivolité. 113
De l'imagination. 115
Anecdote singulière sur le père Fouquet, *ci-devant jésuite.* 125
Préface. 127
Diatribe du docteur Akakia, *médecin du pape.* 128
Décret de l'inquisition de Rome. . . 133
Jugement des professeurs du collège de la Sapience. 134
Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un président. . . 135
Du théatre anglais, par Jérôme Carré. . 141
*Plan de la tragédie d'*Hamlet. . . 142
L'Orpheline, *tragédie.* 156
Courtes réflexions. 161
Des divers changemens arrivés à l'art tragique. 165
Conversation de Mr. l'intendant des Menus en exercice, avec Mr. l'abbé Brizel. . . 177
Panégyrique de LOUIS XV, *fondé sur les faits & les événemens les plus intéressans, jusques en* 1749. 191
La voix du sage & du peuple. . . 207
Défense de mylord Bolingbroke, *par le docteur* Good Natur'dWellwisher, *chapelain du comte de* Chesterfield. 213
Remerciement sincère à un homme charitable. 221
Discours aux Welches, par Antoine Vadé, *frère de* Guillaume. 225

Suppélment du discours aux Welches. . Pag. 247
Lettre de Mr. Cubstorf *pasteur de Helmstad*, *à Mr.* Kirkerf *pasteur de Lauvtorp.* . 251
Lettre de Mr. Clocpicre *à Mr.* Eratou, *sur la question*, Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, & comment ils l'apprêtaient ? 255
Conseils à un journaliste sur la philosophie, l'histoire, le théatre, les piéces de poésie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues, & le style. . . . 258
Sur la philosophie. 259
Sur l'histoire. 261
Sur la comédie. 265
De la tragédie. 267
Des piéces de poésies. . . . 270
Des mêlanges de littérature, & des anecdotes littéraires. 275
Sur les langues. 282
Du style d'un journaliste. . . 285
LE PHILOSOPHE IGNORANT, *Première question.* 289
II. *Notre faiblesse.* 290
III. *Comment puis-je penser ?* . . 291
IV. *M'est-il nécessaire de savoir?* . . 292
V. Aristote, Descartes & Gassendi. . ibid.
VI. *Les bêtes.* 293
VII. *L'expérience.* 294
VIII. *Substance.* 295
IX. *Bornes étroites.* . . . . ibid.
X. *Découvertes impossibles.* . . 296
XI. *Désespoir fondé.* . . . . ibid.

XII. *Faiblesse des hommes.* . Pag. 298
XIII. *Suis-je libre ?* . . . ibid.
XIV. *Tout est-il éternel ?* . . 302
XV. *Intelligence.* . . . 303
XVI. *Eternité.* 304
XVII. *Incompréhensibilité.* . . ibid.
XVIII. *Infini.* . . . . . ibid.
XIX. *Ma dépendance.* . . . 305
XX. *Eternité encore.* . . . 306
XXI. *Ma dépendance encore.* . . 307
XXII. *Nouvelle question.* . . 308
XXIII. *Un seul artisan suprême.* . ibid.
XXIV. Spinosa. 310
XXV. *Absurdité.* 315
XXVI. *Du meilleur des mondes.* . 317
XXVII. *Des Monades, &c.* . . 320
XXVIII. *Des formes plastiques.* . . ibid.
XXIX. *De* Locke. 321
XXX. *Qu'ai-je appris jusqu'à présent ?* 326
XXXI. *Y a-t-il une morale ?* . . ibid.
XXXII. *Utilité réelle. Notion de la justice.* 328
XXXIII. *Consentement universel est-il preuve de vérité ?* . . 330
XXXIV. *Contre* Locke. . . . 331
XXXV. *Contre* Locke. . . . 332
XXXVI. *Nature partout la même.* . 335
XXXVII. *De* Hobbes. . . . 336
XXXVIII. *Morale universelle.* . . 337
XXXIX. *De* Zoroastre. . . . ibid.
XL. *Des bracmanes.* . . . 338

XLI. *De* Confucius. . . Pag. 339
XLII *Des philosophes Grecs, & d'abord de* Pythagore. . . . 340
XLIII. *De* Zaleucus. . . . ibid.
XLIV. *D'*Epicure. 341
XLV. *Des stoïciens.* . . . 342
XLVI. *Philosophie est vertu.* . . 343
XLVII. *D'*Esope. . . . . ibid.
XLVIII. *De la paix née de la philosophie.* 344
XLIX. *Autres questions.* . . . ibid.
L. *Autres questions.* . . . 345
LI. *Ignorance.* . . . . ibid.
LII. *Autres ignorances.* . . 346
LIII. *Plus grande ignorance.* . . ibid.
LIV. *Ignorance ridicule.* . . 347
LV. *Pis qu'ignorance.* . . 348
LVI. *Commencement de la raison.* ibid.
Supplément au philosophe ignorant. . . 349
Petite digression. 356
Aventure indienne, traduite par l'ignorant. 357
Petit commentaire de l'ignorant, sur l'éloge du dauphin de France, composé par Mr. Thomas. 360

COMMENTAIRE SUR LE LIVRE DES DELITS ET DES PEINES.

I. *Occasion de ce commentaire.* . 365
II. *Des supplices.* . . . 366
III. *Des peines contre les hérétiques.* 367
IV. *De l'extirpation des héréfies.* . 370
V. *Des profanations* . . . 372
VI. *Indulgence des Romains sur ces objets.* 375

VII. *Du crime de la prédication ; & d'*Antoine. . . Pag. 377
VIII. *] ſtoire de* Simon Morin. . 380
IX. *es ſorciers.* . . . 381
X. *L : la peine de mort.* . . 383
XI. *De l'exécution des arrêts.* . 385
XII. *De la queſtion.* . . 386
XIII. *De quelques tribunaux de ſang.* 387
XIV. *De la différence des loix politiques & des loix naturelles.* . . 389
XV. *Du crime de haute trahiſon. De* Titus Oates, *& de la mort d'*Auguſtin de Thou. . . 391
XVI. *De la révélation par la confeſſion.* 394
XVII. *De la fauſſe monnoie.* . . 397
XVIII. *Du vol domeſtique.* . . 398
XIX. *Du ſuicide.* . . . ibid.
XX. *D'une eſpèce de mutilation.* . 400
XXI. *De la confiſcation attachée à tous les délits dont on a parlé.* . 401
XXII. *De la procédure criminelle, & de quelques autres formes.* . . 404
XXIII. *Idée de quelque réforme.* . 410
Avertiſſement des éditeurs. 411
Diſcours de Mr. de Voltaire *à ſa réception à l'académie françaiſe, avec des notes. Prononcé le lundi 9 Mai 1746.* ibid.

Fin de la table.

DEC 10 1935